LA TABLE RONDE

DÉCEMBRE 1955

SOMMAIRE

SECRETS ET VESTIGES DES CIVILISATIONS MORTELLES

Études étrusques, par RAYMOND BLOCH........................ 14
Archéologie sous-marine, par PHILIPPE DIOLÉ.................... 23
Fouilles à Carthage et en Tunisie, par G.-Ch. PICARD............. 31
Découvertes archéologiques dans la vallée du Nil, par JEAN DORESSE. 40
Fouilles françaises en Proche-Orient, par ANDRÉ PARROT.......... 51
Le Secret des Hittites, par C. W. CERAM...................... 56
Les découvertes de l'archéologie chinoise, par VADIME ELISSÉEF.... 66
L'activité archéologique en Indochine, par JEAN NAUDOU......... 73
Visite à Lahore, par JEAN DE BEER........................ 77
Les Cités mayas, par MARC CHADOURNE...................... 86
L'archéologie dans les livres : JULIAN HUXLEY, *Splendeur et misère de l'Orient*, par J.-C. CARRIÈRE........................ 93
IVAR LESSNER : *Ainsi vivaient nos ancêtres*, par J. DE LAPRADE... 94
ALBERT CHAMPDOR : *L'Égypte et les Pharaons*, par NADINE LEFÉBURE.. 95
WALTHER WOLF : *Le Monde des Égyptiens*, par PHILIPPE BEAUSSANT.. 95
S. VON CLES-REDEN : *Les Étrusques*, par H. JUIN................ 96
MOSSIMO PALLOTINO : *La Peinture étrusque*, par HUBERT JUIN..... 96
RAYMOND BLOCH : *L'Art et la civilisation étrusques*, par HUBERT JUIN.. 97

*

Un étrange amoureux : Gérard de Nerval, par JEANNE POIRIER... 98

ACTUALITÉS

Tout l'amour du monde, par LA VARENDE...................... 114
« L'Orestie », sujet de circonstance, par GENEVIÈVE GENNARI....... 117
Ici commence le royaume de l'enfance, par ANDRÉ BOURIN........ 120
Lettre à Luc Bérimont sur l' « Office des Ténèbres », par J.-CHARLES PICHON.. 124

AGENDA DE LA TABLE RONDE

Romans : HENRI JAMES : *Les Européens*, par HENRI RODE......... 135
THOMAS MERTON : *Le Signe de Jonas*, par M.-C. BLANCHET...... 137
GEORGES CONCHON : *Les Honneurs de la guerre*, par GÉRARD MOURGUE.. 138

Marc Bernard : *Salut camarades*, par Roger GRENIER........ 155
Marcel Moussy : *Les Mauvais sentiments*, par Georges CONCHON. 156
Jean Proal : *Le Vin d'orage*, par Jean de BEUCKEN........... 157
Olivier Quéant : *Noces de marbre*, par Claude ELSEN.......... 162
Félicien Marceau : *Les Élans du cœur*, par Claude ELSEN...... 162
Willy de Spens : *Le Roi de Bergame*, par G. GUITARD-AUVISTE.. 163
Albert Cossery : *Mendiants et orgueilleux*, par Franz HELLENS. 164
Louis Casamayor : *Saintejoie*, par Jean-Jacques KIM.......... 165
Paul Gadenne : *L'Invitation chez les Stirl*, par J.-J. KIM.......... 165
Jeanine Delpech : *Les Noces de minuit*, par Jean FOLLAIN...... 166
Jean Dutourd : *Doucin*, par Jean-Luc TERREX................ 167
J.-L. de Villalonga : *Les Gens de bien*, par Henri RODE......... 168
Gérard Boutelleau : *Les Fétiches*, par Roger DARDENNE...... 168
Gordon Merrick : *L'Amour est un commencement*, par Jacques de RICAUMONT.. 169
Essais : Michel Mohrt : *Le Nouveau Roman américain*, par Annie BRIERRE.. 134
W. von Drigalski : *L'Homme contre les microbes*, par Boris RYBAK. 152
Témoignages : Jean Plaquevent : *Misère sans nom*, par Serge DUMARTIN.. 160
Histoire : Mémoires de Marchand, par Jean SAVANT............ 141
Louis Garros : *Ney le brave des braves*, par Jean SAVANT........ 142
René Floriot : *Le Procès du maréchal Ney*, par Jean SAVANT... 143
Clausewitz : *De la Guerre*, par Jean SAVANT................ 143
Pierre Guiral : *Prévost-Paradol*, par Jean SAVANT........... 146
Jacques Pirenne : *Les Grands Courants de l'histoire universelle*, par Jean SAVANT.. 146
Hubert Lagardelle : *Mission à Rome, Mussolini*, par Jean SAVANT.. 147
Pierre Renouvin : *Histoire des relations internationales*, par Georges CONCHON.. 144
Paul Ricœur : *Histoire et Vérité*, par Philippe BEAUSSANT..... 148
Musique : Dixième anniversaire de la mort de Bela Bartok, par Claude ROSTAND.. 126
Théâtre : Présentation de « l'Amour fou », par Roger DARDENNE.. 129
Présentation de « Procès de famille », par R. DARDENNE......... 129
Présentation de « Petites Têtes », par R. DARDENNE........... 139
Présentation de « Judas », par R. DARDENNE................ 149
Les Frères Jacques au studio des Champs-Élysées, par Luc BÉRIMONT.. 153
Présentation de « l'Éternel mari », par R. DARDENNE.......... 160
Présentation de « Un Homme qui attend », par R. DARDENNE...... 171
Cinéma : La Biennale de Venise, par Paul MARS............... 139
Arts : Exposition d'art sacré, par Renée WILLY............... 130
Exposition de dessins français, par Maryse LAFONT........... 131
Exposition Giorgione à Venise, par Anette VAILLANT.......... 150
Faits divers : Rencontre avec William Faulkner, par Annie BRIERRE. 131
Chez Pierre Mac-Orlan, par Renée WILLY.................. 151

★

Le Journal d'un écrivain : La Gadoue, par Emmanuel BERL....... 173
Vérités littéraires : Qu'est-ce qu'une génération? par André THÉRIVE.. 178
Table des matières.. 182

Secrets et Vestiges des civilisations mortelles

LES ÉTRUSQUES
LA GRÈCE
CARTHAGE
L'ÉGYPTE
LES HITTITES
LA CHINE
L'INDOCHINE
L'INDE
LES CITÉS MAYAS

Études étrusques

UNE grande exposition d'art et de civilisation étrusques a ouvert ses portes au musée du Louvre le 20 octobre et présentera, jusqu'à la fin décembre, au public parisien, un tableau d'ensemble de l'histoire et de la production des anciens Toscans. Sans nul doute, cette exposition fera date et son souvenir ne s'évanouira pas quand ses portes se fermeront. Elle crée une sorte de choc dans la sensibilité artistique des visiteurs et il suffit pour s'en convaincre de prêter attention à leurs réactions. Les raisons de son succès et de son importance sont multiples et fort intéressantes à analyser.

En vérité, cette exposition révèle aux Parisiens une civilisation très mal connue du public cultivé, de façon générale et tout particulièrement en France. Cela est d'autant plus étonnant que, ni dans le temps ni dans l'espace, l'Étrurie ancienne n'est tellement éloignée de nous. Jusque vers la fin de la République romaine, les ateliers toscans ont fonctionné en différents centres et la pensée religieuse des Étrusques ne s'est éteinte qu'avec le paganisme gréco-latin lui-même. Mais on a longtemps constaté, dans le public comme dans certains milieux scientifiques, une certaine indifférence pour l'étruscologie. Y avait-il matière à plaisir esthétique, y avait-il objet de science dans la production d'un peuple dont les origines sont incertaines, la langue rebelle aux efforts des chercheurs et l'art à la fois si proche de la production hellénique et si éloigné d'elle? Le petit nombre des collections étrusques en France n'était pas fait pour rendre familiers chez nous les *realia* qui permettent d'entrer dans l'intimité d'un peuple disparu. Remarquons cependant que celles du Louvre et du Cabinet des Médailles comptent parmi les plus belles du monde et l'Étrurie souffrait plus, parmi nous, d'un manque d'intérêt et d'attention que de vrais moyens d'accès à sa connaissance.

Ce détachement relatif des amateurs cultivés comme des savants s'accompagnait, comme il arrive souvent, de tenta-

tives désordonnées, s'attachant, bien entendu, aux problèmes les plus difficiles et les plus spectaculaires, ceux de l'origine et de la langue des Toscans. C'était, tour à tour, le grec, l'hébreu ou le sanscrit par quoi des amateurs peu éclairés venaient à bout, annonçaient-ils, du déchiffrement des textes obscurs de l'ancienne Étrurie. Mais le manque de préparation linguistique et l'absence d'esprit critique condamnaient nécessairement ces essais à l'échec et à une réfutation trop aisée. Ainsi, il semblait voir revivre les tentatives chaotiques et préscientifiques des siècles passés. Mais si les chercheurs du XVIII^e^ et même d'une partie du XIX^e^ siècle devaient leurs erreurs à l'état embryonnaire de la linguistique et de l'archéologie de leur temps, notre époque n'avait plus ces excuses et l'étruscologie pâtissait fâcheusement de la naïveté et du trop d'audace de ceux qu'attirait son domaine et qui n'étaient en rien armés pour l'aborder sérieusement.

Le tableau ne doit pas être poussé trop au noir. Car, parallèlement aux tentatives bruyantes d'amateurs trop confiants en leurs propres forces, la science étruscologique marquait peu à peu des points et les efforts des chercheurs ne demeuraient pas vains. Ces efforts se poursuivaient sur tous les plans. Les fouilles s'intensifiaient en pays toscan et surtout les méthodes de travail se perfectionnaient et la connaissance historique en tirait tout bénéfice. La quête de l'objet rare faisait enfin place à l'exploration systématique du terrain et à la détermination chronologique des couches successivement mises au jour. Les collections inépuisables des musées, riches de pièces admirables, mais souvent fort mal connues, offraient aussi matière à des études fructueuses, permettant d'enserrer la production étrusque en des cadres chronologiques plus précis. De leur côté, des linguistes de mérite ne se laissaient pas rebuter par l'austérité d'une tâche difficile. Malgré leur extrême concision, les inscriptions gravées ou peintes sur les sarcophages, les fresques, les bronzes ou les miroirs se révélaient riches d'enseignements. Et les textes plus longs parvenus jusqu'à nous, — bien rares, malheureusement, il est vrai, — laissaient deviner, sinon leur sens précis, du moins leur teneur générale. Là aussi les méthodes de travail se précisaient et servaient de garde-fou contre les excès de l'imagination et de l'audace.

Dans ce progrès lent mais continu, l'Italie a joué un rôle de leader. Et cela se comprend aisément car la Toscane est familière au cœur de tout Italien et nulle part il n'est plus facile de se laisser aller au démon de l'étruscologie qu'au milieu des trésors inépuisables des musées italiens ou sur les sites mêmes de la Toscane, du Latium ou de l'Ombrie. Parmi

les morts Trombetti, P. Ducati, A. Minto, parmi les vivants MM. Bianchi-Bandinelli, G. Q. Giglioli, Romanelli, Magi et Massimo Pallottino ont bien mérité de la science. Les autres pays livraient, eux aussi, leur contribution à l'édifice en construction. En France, les livres de M. A. Grenier sur Bologne villanovienne et étrusque, de M. J. Bayet sur Herclé, l'Héraklès étrusque sont demeurés classiques. Toutefois, chez nous, la relève se faisait mal. Les historiens de l'antiquité semblaient se défier d'un terrain peu sûr. Et le public ne gardait plus le contact avec cette civilisation dont Rome cependant avait recueilli l'héritage.

Ainsi s'explique, à mon sens, l'effet de surprise produit par la *Mostra dell'Arte e delle Civilta etrusca*. Cette admirable exposition que nous devons à la science et au courage de M. Pallottino et de ses collaborateurs attire au Louvre la foule comme elle a déjà fait à Zurich, à Milan, à La Haye et comme elle fera à Oslo et peut-être en d'autres capitales. Elle allie deux caractères qui semblent difficilement conciliables et pourtant se trouvent ici réunis : la beauté d'art et la valeur de science et de document. Il est impossible d'imaginer plus beau panorama de la production étrusque depuis ses plus hautes origines, au VIII^e^ siècle avant Jésus-Christ jusqu'aux dernières lueurs d'un art faiblissant, aux alentours de notre ère. Les pièces rares, mal connues, souvent essentielles ont été réunies ici. Pour la première fois, le musée du Vatican a laissé partir pour l'étranger certaines de ses merveilles. Voici donc constitué comme un musée-type, réalisé pour un temps seulement, qui groupe la partie la plus précieuse de l'art étrusque et ne néglige aucun de ses aspects même mineurs. Il n'est besoin que d'écouter les réflexions d'un public étonné et souvent admiratif pour comprendre l'effet provoqué par une semblable synthèse. L'art ainsi présenté surprend et dépayse. Il a tour à tour l'apparence la plus diverse, ici c'est comme le reflet fidèle d'une œuvre grecque, présente derrière sa copie, là au contraire c'est une création plus personnelle d'un artiste qui nous entraîne dans un climat bien différent de celui de l'Hellade. Et toute la question de la position de l'art étrusque parmi les arts de la Méditerranée ancienne se trouve ainsi posée. L'influence profonde et constante de l'art hellénique est évidente. Et cette action a parfois amené à nier toute autonomie véritable à l'art étrusque. Mais c'est là partir d'une donnée exacte pour arriver à un point de vue qui n'est certainement pas valable. Certes, il a fallu sans cesse en Étrurie un ferment générateur de création. Et l'artiste toscan manque souvent de spontanéité et d'invention. Mais n'y a-t-il pas d'autres arts qui sont, en

partie, la résultante d'influences extérieures qui se succèdent, se croisent et se fondent?

Suivant les époques la Toscane a réagi de façon différente à cette impulsion hellénique. Pendant la période archaïque, elle participe avec vigueur et réussite au développement d'un art qui, des rives grecques d'Asie Mineure au littoral tyrrhénien, fleurit sous les mêmes traits et avec un esprit semblable. Les créations de l'atelier du sculpteur Vulca de Véies ne le cèdent en rien aux réussites des maîtres ioniens et l'Étrurie tint alors un rang éminent dans une rare floraison de chefs-d'œuvre. L'expressivité et la stylisation chères à l'époque archaïque sont parfaitement conformes aux goûts profonds des peintres et des sculpteurs travaillant entre l'Arno et le Tibre.

Avec le siècle de Phidias, la situation est bien différente. L'harmonie des formes et la beauté classique demeurent étrangères, peut-être incompréhensibles aux artistes d'Étrurie. La période classique de l'art étrusque n'apparaît qu'avec un grand retard et connaît peu d'expressions heureuses. Il faut attendre l'époque hellénistique pour que les goûts, se développant en Grèce et dans les écoles asiatiques, sourient à nouveau aux ateliers d'Étrurie. Le goût pour le pittoresque, pour l'anecdote, la scène de genre, la satire et la caricature, la tendance au pathétique qui se manifestent à Alexandrie comme à Pergame se retrouvent, parfois accentués, en pays tyrrhénien. Dans la *koiné* d'art hellénistique, la production toscane s'insère admirablement sans que la différence des lieux ni la séparation des mers fassent éprouver aucun sentiment de rupture ni d'isolement.

Tel est donc le fait fondamental : l'histoire complexe de l'art étrusque ne peut s'entendre si l'on ne suit attentivement la correspondance ou, au contraire, les désaccords entre les modèles helléniques et les dispositions des maîtres de l'ancienne Toscane. Est-il possible, dans ces conditions, de dégager des traits essentiels, permanents, d'un art aussi divers, inégal et complexe? Il convient évidemment de ne pas forcer le jugement et de nuancer les impressions. Sinon le risque est grand de fausser la réalité comme font ceux qui opposent, de façon simpliste, l'Étrurie et l'Hellade et enferment l'ancienne Toscane dans un cadre rigide qui n'est pas le sien. Toutefois, certains goûts, certaines tendances semblent bien se dégager, aux différentes époques, des réussites comme des échecs. Dédain du beau formel et de l'harmonieux, aptitude au décoratif et au stylisé, effets volontairement forcés pour rendre un caractère et imiter de façon vivante un modèle concret, voilà ce que l'on retrouve sans

cesse dans un art qui demeura étranger au classicisme et dont l'aspect personnel répond assez curieusement à l'esprit moderne. Ainsi s'explique cet engouement nouveau, et dont le snobisme n'est pas absent, pour une production jusqu'ici peu connue et qui vient subitement de jeter l'éclat de son étrange modernisme.

Il n'est pas inutile, devant les réactions nouvelles et parfois outrancières d'une critique et d'une presse mal préparées, d'envisager le stade actuel des recherches et les perspectives d'avenir.

Le tableau que nous avons brossé rapidement des progrès accomplis et des connaissances déjà acquises ne doit pas faire illusion ni dissimuler les tâches très vastes qui incombent encore au savant. S'il est possible, en effet, de dégager les lignes générales d'une évolution et d'une histoire, les trous de notre connaissance n'en demeurent pas moins considérables. Ces lacunes sont dues, sans doute, en partie, au caractère insuffisant de notre documentation, — et les fouilles en cours ou à venir pourront sans doute y remédier, — mais aussi et surtout à l'insuffisance regrettable de l'étude sérieuse et de la recherche. Le matériel étrusque, comme le grec ou le romain, est considérable en bien des musées et pour s'en convaincre il n'est besoin que de flâner dans les salles des grands musées qui lui sont consacrés. Or, il est surprenant de constater combien faible demeure le nombre des objets étudiés, analysés, classés géographiquement et chronologiquement avec précision. La plupart des documents ne nous sont connus que par des publications anciennes, — quand encore elles existent, — et ces publications, souvent de valeur estimable, parfois même excellentes pour leur époque, ne peuvent, en raison même de leur date, répondre aux exigences de la recherche moderne. Que d'objets signalés par cette simple indication : style étrusco-grec ou bien encore étrusco-romain, sans notation de date, même approximative, de lieu d'origine, souvent sans figure ni reproduction ! Les inédits ne manquent pas non plus et les recherches dans les salles ou les magasins des musées sont souvent aussi fructueuses que les fouilles sur le terrain. C'est ici que l'ampleur du travail encore à faire se révèle à nos yeux. En étruscologie, presque tous les catalogues scientifiques des musées ou des grandes collections privées, presque tous les *corpus* des différentes productions artistiques sont encore inexistants. Or il s'agit là de la plus urgente et de la plus indispensable des tâches. Les recueils dont nous disposons sont presque tous vieillis et à reprendre presque entièrement à la lumière des connaissances nouvelles. Tel est le cas du *corpus* des miroirs, com-

mencé par Gerhard voici plus d'un siècle, terminé par Klugmann et Körte il y a plus de cinquante ans. Les articles de G. A. Mansuelli dans les *Studi etruschi* montrent comment le travail se présente aujourd'hui. Tel est le cas aussi du recueil des urnes de Brunn et Körte, publié entre 1870 et 1916, et qui doit servir de base à un travail nouveau. Le maître de la céramologie grecque, sir J. D. Beazley, a montré la méthode et la marche à suivre dans son *Etruscan Vase-Painting*, qui concerne essentiellement les vases étrusques à figures rouges, — production sans grande valeur esthétique, mais importante du point de vue de l'histoire et de la connaissance des mythes.

Il ne faut pas se dissimuler la difficulté de semblables entreprises. Les pièces des musées et des collections particulières y sont souvent arrivées à date ancienne et tout souvenir de leur provenance exacte et de leur découverte a dans ces conditions disparu, naturellement aussi toute connaissance de leur contexte archéologique. Il faut donc, par force, travailler sur des objets qui manquent, pourrait-on dire, de leurs pièces d'identité et cela n'est pas fait pour faciliter le travail de classification et de rapprochement. Mais il faut bien partir de la situation présente et accepter ses difficultés. On n'y peut faire face que par des recherches poursuivies par équipes — équipes groupant des savants d'un même pays ou de nations différentes. La nécessité s'avère ici impérieuse, absolue. Trop vaste est l'ampleur de la besogne pour que les efforts individuels et dispersés ne demeurent insuffisants. Mais nous sommes ici encore bien loin de compte. Il faut lutter contre l'excès d'individualisme, contre le manque de contact entre les savants de disciplines voisines, mais d'établissements différents. En beaucoup de pays, l'Université et les musées demeurent séparés par un fossé que rien ne légitime et que tout condamne. Le chercheur universitaire a sans cesse besoin d'un contact direct et vivifiant avec les collections existantes, besoin aussi de confronter ses jugements avec les connaissances et l'expérience des conservateurs de Musées auxquels de tels contacts sont, bien entendu, aussi profitables. Toutes les bonnes volontés ne sont pas de trop pour venir à bout du travail qui s'impose. Et jamais le mérite des individus ne compensera l'incohérence de l'organisation et l'ignorance réciproque des hommes.

Que l'on ne s'étonne donc plus tant des insuffisances de notre savoir et des problèmes encore ouverts. Avant de résoudre une question, il faut rassembler les moyens susceptibles d'aider à son éclaircissement. En ce qui concerne l'étruscologie, ces moyens ce sont les catalogues scientifiques des docu-

ments, des objets et des textes. Et ces catalogues nous font encore presque entièrement défaut.

Le même travail par équipes s'impose du reste dans tous les domaines. Les techniques dont nous disposons se sont multipliées, perfectionnées, mais aussi compliquées, qu'il s'agisse de la recherche sur le terrain ou de la conservation et de l'analyse des documents mis au jour. Avant la découverte, il faut savoir interpréter, de façon précise et sûre, les photographies aériennes qui contiennent tant de précieuses indications, — si on sait les voir, — sur les antiquités, encore à demi enfouies sous le sol. Parfois il convient de faire appel à la recherche sous-marine et de sonder avec précaution les alentours immédiats des côtes. Après la découverte viennent le nettoyage et la restauration des documents mis au jour, et cela exige aussi des connaissances très spécialisées. L'étude de l'objet fait appel à la microphotographie et à la macrophotographie, à la radiographie, aux analyses physico-chimiques les plus complexes. L'étruscologue, — et cela est valable aussi pour les autres branches de l'archéologie, — doit ainsi sans cesse faire appel aux spécialistes de la physique, de la chimie, des sciences naturelles et solliciter leur concours.

Inversement ces spécialistes ne peuvent évidemment se passer de son assistance quand ils abordent des questions d'histoire. Un récent article d'un savant naturaliste met bien en lumière le danger que l'on court à travailler seul dans de tels domaines (1). Il y est affirmé que l'anthropologie et la génétique des groupes sanguins doivent permettre de résoudre le problème si débattu des origines du peuple étrusque. Les données de ces sciences confirmeraient la tradition et prouveraient indubitablement la provenance anatolienne des Étrusques. Or, il faut bien le dire, l'absence de connaissances étruscologiques approfondies rend en partie inopérante une telle démonstration, dont au demeurant les bases mêmes peuvent paraître fort sujettes à caution. Je n'en veux qu'un exemple. L'auteur cite l'avis d'un anthropologiste américain sur le crâne des Étrusques qui aurait *une forme typiquement orientale* (?) *et ressemblerait à ceux d'Alishar en Cappadoce à l'époque hittite.* Après quoi il déclare qu'il est « facile de reconnaître dans la description des anthropologistes le type du couple du sarcophage de Cerveteri : visage allongé, nez mince, front étroit et haut sans bourrelet, tête légèrement allongée ». L'erreur de jugement est ici évidente. Ces visages

(1) Gavin de Beer, *Sur l'origine des Etrusques*, dans la *Revue des Arts*, cinquième année, n° 3, sept. 1955, pp. 139 à 148.

admirables sont d'un style ionien, commun en bien des arts de la Méditerranée à la fin du VIe siècle avant notre ère et leurs traits correspondent à la vision stylisée d'une époque et ne sont en aucune façon la traduction d'un type humain déterminé.

Quiconque a pratiqué la recherche sur le terrain sait quels efforts, parfois épuisants, exige une fouille rigoureusement conduite, comportant la notation exacte de l'emplacement respectif des objets mis au jour, des photographies prises aux différents moments de leur dégagement, la description stratigraphique du sol qui distingue avec un soin scrupuleux les différentes couches correspondant aux époques successives. Peut-on, même sur un chantier limité dans l'espace, se flatter de remplir seul ces diverses tâches, sans interruption et sans défaillance? Là encore il faut des groupes de spécialistes, unis par la même foi en la recherche et s'apportant mutuellement le secours de leur expérience. Et je serais impardonnable d'oublier de mentionner ce qui est peut-être le profit principal d'un travail poursuivi en commun, à savoir la fécondité des échanges d'observations et d'idées. C'est là que réside aussi l'intérêt essentiel des colloques et des congrès. Avant l'ouverture de la *Mostra* à Paris, mon ami M. A. Béra, directeur du centre culturel de Royaumont, et moi-même avons organisé la réunion à Royaumont de quelques savants italiens et français qui, pendant trois jours, ont amicalement discuté des problèmes qui leur étaient à cœur, ont échangé leurs sentiments, leurs opinions et leurs vues. Pour beaucoup des participants à ce colloque, pourtant si limité dans le temps, les enseignements ont été multiples et les croyances mal fondées se sont dissipées au vent salutaire de l'échange d'idées et de la discussion.

Il est agréable d'insister ainsi sur la nécessité, sur tous les plans, du travail en commun, quand on en a, comme j'ai fait, éprouvé les plaisirs et les bienfaits. Les fouilles que l'École française de Rome poursuit depuis 1946 sur le territoire de Bolsena et dont la direction m'a été confiée, se sont en effet déroulées sous le signe d'une coopération confiante entre savants italiens, belges et français. Tout d'abord, si elles ont été possibles, c'est grâce à l'esprit de compréhension de la jeune République italienne qui a accordé un certain nombre de chantiers de fouilles à des écoles étrangères, travaillant en collaboration avec les chercheurs d'Italie. A une époque où l'on souhaite que les frontières entre les pays s'ouvrent, c'est là un exemple à suivre et à imiter. Puis les recherches se sont déroulées dans une atmosphère de cordialité et de sympathie qui a permis de surmonter toutes les

difficultés inhérentes à un travail compliqué et pénible.

Il faudrait pour faire le point des progrès réalisés et des résultats atteints parler tout à tour des beaux chantiers de Tarquinies, de Véies, de Rome même, analyser les découvertes et les enseignements qu'elles comportent. Mais cela dépasserait le cadre d'une étude qui veut se limiter à une étude précise mais synthétique des faits. Chaque année, les revues d'archéologie et de linguistique des différents pays témoignent de l'avance continue, réalisée dans un domaine difficile. Une revue excellente et indispensable, les *Studi Etruschi*, qui a son siège à Florence et que, durant des années, le regretté A. Monto a guidée d'une main sûre, groupe les points de vue et les résultats atteints par les spécialistes de l'étruscologie. On peut ainsi mesurer et les obstacles surmontés et les difficultés à franchir. La *Mostra* réalisée par M. Pallottino et son équipe permet pour la première fois d'embrasser d'un seul coup d'œil, l'importance de l'œuvre déjà réalisée. Loin des études fantaisistes et des hypothèses illusoires, le chercheur voit ainsi se dessiner devant lui avec netteté les méthodes à appliquer et les problèmes à résoudre.

RAYMOND BLOCH.

Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études.

L'archéologie sous-marine cherche à mériter son nom

La pratique toute récente du scaphandre autonome nous a valu, parmi bien d'autres découvertes, celle de très nombreux vestiges archéologiques dispersés dans les fonds de la Méditerranée, particulièrement au large des côtes de Provence.

Cette abondance d'œuvres d'art englouties au fond de l'eau, Salomon Reinach l'avait pressentie dès longtemps. Il écrivait en 1925 : *Le musée d'Antiques le plus riche du monde est encore inaccessible, c'est le fond de la Méditerranée.* Depuis lors cette *réserve* muséographique a cessé d'être hors de notre portée : grâce au scaphandre autonome, le monde sous-marin s'est ouvert à l'homme. Son exploration et même son exploitation archéologique sont devenues relativement faciles. Aussi un autre archéologue, Robert Demangel, directeur de l'École française d'Athènes, n'a pas craint d'écrire : *L'avenir de l'archéologie est sous les mers.*

Chaque été apporte maintenant son lot de découvertes : épaves antiques, avec leur chargement, ancres romaines ou plutôt ce qu'il en reste, c'est-à-dire le *jas*, la barre supérieure en plomb, amphores de toutes formes et de toutes provenances, voilà les trouvailles des plongeurs qui, séparément ou en groupe, prospectent à la belle saison les fonds marins jusqu'à la profondeur limite à laquelle ils peuvent descendre et qui est d'une quarantaine de mètres.

Il s'agit parfois de trouvailles fortuites, parfois de pillages déplorables, plus rarement d'expéditions organisées et offrant quelques garanties scientifiques. Il est aisé de voir en tout cas que les sites sont innombrables et qu'il y a beaucoup à fouiller aussi bien sur la Côte d'Azur, qu'en Italie, en Grèce ou sur le littoral de l'Afrique du Nord. Nous-mêmes avons tenté une reconnaissance sous-marine des abords de Cherchel, l'ancien port de Juba II, à 100 kilomètres d'Alger et nous sommes allé plonger sur l'emplacement du port antique de Sabratha, à 60 kilomètres de Tripoli.

Le moment est favorable pour mesurer les gains de cette archéologie naissante et pour faire la part des exploits fantaisistes et des entreprises sérieuses.

Il y a dans les mots mêmes d'archéologie sous-marine un naïf prestige et un alibi pour la pêche aux amphores. Mais un diver-

tissement estival n'a rien à voir avec la science archéologique. L'audace même du plongeur ne saurait lui tenir lieu de compétence. Bien des fouilles sous-marines, même parmi celles qui ne sont pas clandestines, mais autorisées, voire subventionnées, ne font que bouleverser les fonds sans profit, ruinant ainsi l'avenir même de l'archéologie sous-marine. Là comme sur terre, mieux vaut ne pas fouiller que de fouiller mal. Les dommages causés par les ignorants ou les maladroits sont plus irréparables encore que sur terre.

L'exemple de Mahdia.

La plus fructueuse de toutes les fouilles sous-marines en même temps que le meilleur modèle d'une opération bien conduite est aujourd'hui encore l'exploitation de l'épave de Mahdia.

La découverte de cette épave antique remonte à 1907 ; sa fouille eut lieu de 1907 à 1913. On n'a pas fait mieux depuis et, malgré tous les progrès techniques apportés au scaphandre et aux travaux à grande profondeur, on n'a même jamais ramené en surface un aussi riche butin dans de meilleures conditions scientifiques. C'est que l'entreprise de Mahdia, techniquement si difficile pour l'époque, fut menée à bien par la volonté et la science d'un grand archéologue : M. Alfred Merlin, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et qui était alors *Directeur des Antiquités de Tunisie.*

Ce sont des pêcheurs d'éponges qui aux abords du cap Ifrika, dans le golfe des Syrtes, repérèrent à 40 mètres de profondeur une épave chargée d'œuvres d'art. Ce n'était pas une *galère*, comme on l'a écrit et comme on ne cesse encore de l'écrire à propos de la plupart des découvertes d'épaves antiques. Aucune *galère* n'a encore jamais été retrouvée au fond de la mer. Il s'agit à Mahdia, comme en bien d'autres points de la Méditerranée, de l'épave d'un bateau rond, un bateau de charge, allant à la voile et mesurant une quarantaine de mètres de long et une douzaine de large. Il avait sombré avec une cargaison considérable : des colonnes de marbre, des chapiteaux, de grands cratères, des candélabres, des lits de bronze, mais surtout des statues : un admirable buste d'Aphrodite, un Éros, un éphèbe, etc.

Ces œuvres d'art grec, qui provenaient peut-être du pillage d'Athènes par Sylla, occupent aujourd'hui six salles du musée du Bardo à Tunis. En effet, malgré les dangers d'une mer que Salluste qualifiait déjà de terrible, malgré la grande distance à laquelle l'épave se trouvait de la côte, malgré surtout la difficulté et les dangers que présentait l'emploi du scaphandre à casque et à tuyau, le seul qui existait à l'époque, M. Alfred Merlin a mené à bonne fin l'opération de Mahdia. Répétons-le, c'est une réussite archéologique qui n'a pas encore été égalée.

Du Zeus de l'Artemision à la Panthère de Monaco.

Si l'on considère la valeur et l'intérêt des objets ramenés en surface, là encore les trouvailles faites fortuitement par des

pêcheurs puis exploitées par les scaphandriers professionnels l'emportent sur tout le butin des plongeurs modernes utilisant le scaphandre autonome. Il est incontestable en effet que le plus insigne chef-d'œuvre remonté du fond de la mer le fut à peu près par hasard au cap Artemision, dans le nord-est de l'Eubée, par 40 mètres de fond : c'est le *Zeus* colossal en bronze qui fait aujourd'hui l'orgueil du musée d'Athènes. Il s'agit d'un original grec du v^e^ siècle, peut-être le seul que nous ayons avec l'*Aurige*.

Certes, l'usage depuis cinq ou six ans du scaphandre autonome, sa diffusion dans toute la Méditerranée, la fondation de nombreux clubs de plongée ont révélé de nouvelles épaves, mais tant d'activité ne nous a pas encore valu d'œuvres d'art bien remarquables.

Si l'on fait le compte des plus récentes découvertes sous-marines, l'on s'aperçoit que les meilleures ont été faites à faible profondeur sur le sable des plages, presque sur terre, comme à Fos-sur-Mer où les fouilleurs ont trouvé une belle tête d'Aphrodite en ivoire et d'assez bonne céramique.

On ne peut guère citer comme découverte notable et méritant le nom d'œuvre d'art qu'une statuette hellénistique en bronze représentant une Panthère et tirée clandestinement de la mer, puis achetée par le musée des Antiquités de Saint-Germain-en-Laye qui a dû s'en dessaisir au profit de la principauté de Monaco, l'objet ayant été trouvé au large de ses côtes. Une lanterne également en bronze avait été remontée en surface à la même époque.

Quant aux *jas* d'ancre antique il en a été trouvé bon nombre au cours des plongées de ces années dernières, au large des côtes provençales ou au voisinage de certains îlots. La plus intéressante porte une face de Gorgone gravée et elle est exposée au *musée de la Marine* à Paris. C'est une lourde masse de plomb : une barre évidée en son centre. Tout le reste qui était en bois a disparu. La mise au jour des bateaux du lac de Nemi nous a appris comment étaient faites les ancres romaines et le rôle que jouait cette lourde pièce de plomb qui presque toujours subsiste seule au fond de l'eau : c'est un *jas* destiné par son poids à faire crocher les pattes de l'ancre.

Partout des amphores.

Il faut bien avouer que la plus grande part des trouvailles sous-marines consiste en une énorme quantité d'amphores sous le poids desquelles l'archéologie sous-marine naissante succombe quelque peu. Toutes les épaves récemment découvertes en sont surchargées et il s'agit toujours d'amphores à vin, datant des abords de l'ère chrétienne : le plus industriel et le plus banal des emballages, qui non seulement a fait le tour de la Méditerranée, mais a même atteint la plus lointaine Germanie, l'Inde et l'Indochine.

Un des premiers gisements d'amphores de ce genre repéré devant la balise de la Chrétienne, au large d'Agay, a livré des bouchons inscrits ou plutôt le disque placé au-dessus du bouchon proprement dit dans le col de l'amphore. Ce disque montrait une inscription tracée de droite à gauche en langue osque. Lue par M. Heur-

gon, professeur à la Sorbonne, cette inscription a permis d'identifier le propriétaire de la cargaison : un M. C. Lassius qui cultivait ses vignes sur les pentes du Vésuve, au voisinage de Pouzzoles. Du même coup nous avons appris que l'on utilisait encore l'osque en Campanie au Ier siècle avant Jésus-Christ, non seulement dans les modestes cabanes paysannes, mais même chez les grands exportateurs de vin fin.

A Albenga, à 60 kilomètres de Gênes, les Italiens ont exploité une autre épave antique également chargée d'un nombre invraisemblable d'amphores. La fouille menée par les scaphandriers professionnels du commandant Quaglia (1) a permis de remonter près d'un millier de ces amphores. Il y en aurait encore deux mille au fond. Mais l'enjeu même de cette archéologie sous-marine qui était l'épave, le bateau dans sa forme, avec ses accessoires et ses secrets d'archéologie navale, a échappé, ou à peu près, aux fouilleurs.

L'épave de Marseille.

L'entreprise montée par Jacques-Yves Cousteau sur le Rocher du Grand Congloué, au large de Marseille, paraissait prometteuse, étant donnés d'une part la bonne conservation apparente de l'épave et d'autre part les appuis officiels et l'importance des moyens techniques rassemblés. Or, après plusieurs campagnes de fouilles et d'innombrables plongées, le butin ne consiste encore qu'en vaisselle assez banale et en une nouvelle masse d'amphores qui emplit les caves du musée Borely. En revanche, sur l'origine du bateau, et sur sa cargaison disparate, les plus grands doutes persistent. Sur sa forme, son architecture, l'incertitude est plus grande encore et l'on a même été jusqu'à prétendre qu'il ne s'agissait pas d'un seul bateau, mais de deux épaves, de date différente, et entassées l'une sur l'autre. Chance probablement perdue sans remède car pour sortir cette cargaison sans grand intérêt, il a fallu mettre à mal tout le site et démembrer le bois du ou des navires.

Le chantier se situe entre 37 et 40 mètres de profondeur, au pied d'un îlot rocheux voisin de l'île Maïre, dans la baie de Marseille : le Grand Congloué. La position du gisement déversé sur le tombant de la falaise rocheuse et la présence d'éboulis rocheux ont rendu le travail difficile. Il a été fait usage pour dégager le site d'une suceuse pneumatique puissante et une importante équipe de plongeurs a pu être réunie. En outre le navire *la Calypso* avec tout son équipement d'intervention sous-marine a participé à maintes reprises aux fouilles. Mais aucun archéologue n'a plongé. Leur seul rôle fut de recueillir en surface et de classer les pièces remontées par les plongeurs. Pour suppléer en partie à cette carence il a été fait usage de la télévision sous-marine.

Le matériel archéologique ramené à la surface provient de

(1) Le commandant Quaglia, spécialiste des traveaux sous-marins à grande profondeur, s'est rendu célèbre par le sauvetage du trésor de l'Égypt.

deux régions méditerranéennes fort éloignées l'une de l'autre : d'une part de Délos et de Cnide, d'autre part du sud de l'Italie : de Campanie. Non seulement leur origine diffère, mais l'âge des deux cargaisons ne paraît pas être le même.

Des amphores rhodiennes portent les noms de magistrats éponymes de Délos : Kleitomachos et peut-être Aratophanes ainsi que les noms de fabricants rhodiens connus à Délos : Aristion et Agathoclès. Ces amphores ainsi que des bols à reliefs hellénistiques peuvent être datés de 175 avant Jésus-Christ. Ce qui indiquerait un naufrage du IIe siècle avant notre ère.

Mais, d'autre part, il a été remonté un très grand nombre d'amphores à vin campaniennes, la plupart timbrées au nom de Sestius, abrégé en S E S, suivi d'une ancre et d'un trident. De Campanie provient également toute une cargaison de vaisselle à glaçure noire et quelques patères et pyxides en pâte grise. Il semble que cette partie de la cargaison ne puisse remonter au-delà du Ier siècle avant Jésus-Christ. Il y a donc sur un même site désaccord entre les dates.

La marque de Sestius portant l'ancre a été relevée sur des amphores à Besançon, à Alésia, à Bâle. Pour ces cargaisons venues de Grande Grèce, Marseille n'était donc qu'un port de transit.

Ce qui est attesté le plus clairement par ces nombreuses épaves antiques plus ou moins bien fouillées, c'est l'intensité à cette époque du commerce du vin à travers la Méditerranée. Les trouvailles terrestres d'amphores au mont Beuvray ou à la colline du Testaccio à Rome nous avaient laissé entrevoir cette importance, mais les amoncellements que nous apercevons au fond de l'eau et qui constituent de véritables tell immergés sont autrement éloquents que toutes les déductions d'archéologues.

Un chargement de marbre de Carrare.

Pourtant, les plongeurs en scaphandre autonome n'ont pas seulement découvert au fond de la mer quelques cols et quelques panses d'amphores cassées, ils ont trouvé aussi au large de Saint-Tropez des tonnes de marbre.

Durant l'été de 1950, le Club alpin sous-marin de Cannes identifiait à 300 mètres de la côte quatorze blocs de marbre de Carrare à demi rongés par les *dattes de mer*, mollusques marins fouisseurs. Grâce à une entreprise privée et à la Marine nationale qui voulurent bien s'intéresser à ce problème archéologique, les blocs furent tous sortis de la mer en janvier 1952. Non sans mal : l'un d'eux, un linteau monolithe, pesait trente-huit tonnes.

Il est probable qu'il s'agit de fragments du temple de Narbonne préfabriqués à Carrare, transportés par mer, au IIe siècle de notre ère, et coulés devant Saint-Tropez avec le bateau qui les amenait en Gaule. Nous sommes en possession des éléments d'un édifice disparu représentant une architecture monumentale dont il n'y avait pas d'autre exemple sur notre sol. A Narbonne même il ne reste de ce temple jadis universellement admiré, que trois fragments. Il était dédié au culte de Rome et d'Auguste et avait été

édifié aux frais d'un affranchi impérial, richissime « naviculaire », c'est-à-dire armateur et commerçant : Fadius Musa. C'est l'un de ses bateaux, sans doute par trop lourdement chargé, qui aura fait naufrage devant Saint-Tropez.

Expéditions récentes.

Les Anglais venus un peu après nous à la plongée et à l'archéologie sous-marine comblent rapidement leur retard. L'équipement des *frogmen* ne leur permettait de descendre qu'à faible profondeur alors que pour le scaphandre autonome actuel la profondeur de travail utile se situe à une quarantaine de mètres.

Des clubs dotés de moyens appréciables se sont constitués en Angleterre et vont chaque été travailler sur les sites sous-marins de Méditerranée.

L'École anglaise d'archéologie d'Athènes a déjà organisé deux expéditions dont l'une cet été pour repérer les vestiges immergés le long de la côte de Crète. Le *Sunday Times* a financé une expédition à Chios, tandis que d'autres plongeurs anglais allaient travailler à Chypre. Enfin, toujours cet été, l'*Under water explorers Club* de Sheffield montait une intéressante expédition en Espagne à Tarragone. On voit que cette belle activité des Anglais est en passe de distancer la nôtre.

Reste à juger les résultats.

Avouons que pour une activité archéologique qui date maintenant de plusieurs années, qui a déjà bénéficié de quelques crédits officiels et assez fréquemment de l'aide des entreprises privées ou publiques, et qui compte de bien nombreux adeptes, le bilan peut paraître décevant aux profanes et parfois même aux spécialistes.

Il faut admettre que dans le butin récent les œuvres d'art tiennent une bien faible place par rapport aux amphores ou à la vaisselle. En fait, l'archéologie sous-marine a été plus prodigue d'enseignements historiques que de pièces de musée. C'est l'amphore qui, curieusement, reste l'enjeu, le symbole de l'archéologie sousmarine comme elle en constitue le plus fréquent trophée.

Que la classification des amphores par Dressel, jadis indiscutée, soit désormais à reviser, ce n'est guère douteux. Que l'abondance de *ce matériel de navigation*, comme l'appelait Grenier, dépasse même ce qu'on pouvait imaginer après les découvertes des Bollards et des Castra Pretoria, on l'admet volontiers. On admet même que l'étude des inscriptions sur les panses et les cols et leur dispersion dans l'empire, que la connaissance de l'évolution des formes n'est pas sans intérêt pour l'histoire économique de l'Antiquité. Mais enfin ce n'est qu'un détail de l'équipement industriel et commercial et la masse des documents excède de beaucoup la valeur du sujet.

Si l'archéologie sous-marine devait se borner à cela, elle demeurerait une activité estivale pour jeunes gens sportifs.

On nous trouvera peut-être sévère, mais nous avons la volonté de ne pas nous laisser abuser par un engouement facile ou par des informations fantaisistes.

Notre foi dans cette archéologie nouvelle et dans les lumières qu'on en peut attendre pour l'Histoire reste aussi grande qu'aux premiers jours.

Qu'on me pardonne de rappeler ici que je fus le premier à consacrer un livre à ce genre de recherches. Prudemment je l'ai appelé : *Promenades d'archéologie sous-marine* (1). J'écrivais alors, c'était en 1952 : *Ce que nous appelons aujourd'hui archéologie sous-marine n'est qu'une curiosité de promeneurs, un zèle de voyageurs qui rapportent des « souvenirs » du pays.* Les choses n'ont guère changé depuis lors et il faudra longtemps sans doute pour qu'elles changent. Il ne nous manque que quelques grands archéologues résolus à travailler dans l'eau ; nous avons eu de grands plongeurs et des archéologues résolus à demeurer sur terre.

Quant à l'évolution même de l'archéologie, elle suit le cours habituel de toutes les archéologies, celtique, égyptienne ou orientale : elle passe actuellement, comme elles firent toutes, par la période des pillages et des trophées. Nous sommes à l'instant où se ramassent les Pierre de Rosette et les Cailloux Michaux.

Un apprentissage.

Pourtant, si nous n'avons pas ramassé grand-chose, nous avons appris dans quelles conditions se présentaient les sites. Nous avons appris à connaître ces épaves à demi engluées dans la vase. Nous savons au prix de quels efforts on peut espérer en venir à bout.

L'homme reste faible dans l'eau. Il doit se familiariser avec son travail avant de l'entreprendre. Il doit, comme l'a déjà fait en partie Cousteau, s'inventer un nouvel équipement, des outils, une discipline de travail valable pour un *milieu* huit cents fois plus lourd que l'air.

Sans doute s'il ne s'agit que de se promener ou de rêver, le scaphandre autonome nous procure de merveilleux loisirs sous-marins, une aisance inespérée. Avouons-le, cette prétendue exploration n'est qu'une lente errance où le corps délivré de lui-même, perd tout souci de point d'appui et d'intervention efficace... Veut-on soulever un caillou, il vous entraîne au fond. Arracher une algue? C'est elle qui vous attire. Le seul recours est de ruser avec cet autre monde, d'inventer d'autres réflexes pour les gestes les plus simples. Malgré toute son habileté, le plongeur voit sa puissance réduite et son rayon d'action restreint. Encore ne s'agit-il pas tant pour lui de se déplacer que de voir ce qu'il cherche : pierre taillée ou épave, ancre ou amphore. Seule est vraiment grave l'incapacité où il se trouve de discerner, parmi la prolifération de la vie marine, ou dans la douceur veloutée de la vase, les indices qui le conduiraient à la reconstitution du passé... Devant ses yeux les fonds apparaissent le plus souvent uniformes. Qu'il s'agisse de rocs, de murs ou de bateaux coulés, une chape vivante de mollusques, de coralliaires, d'éponges, de bryozoaires empâte les

(1) Édit. Albin Michel.

formes. Parfois, comme à Saint-Tropez, les dattes de mer ont creusé le Carrare jusqu'à lui donner l'aspect même des roches d'alentour. Sur les côtes bretonnes, des algues qui ont parfois plus de trois mètres de haut recouvrent tout d'un épais manteau végétal. A Anthéor ce sont les Posidonies, plantes à fleurs et non point algues, qui ont caché l'épave. A Port-de-Bouc ce sont les limons du Rhône qui ont recouvert de six ou sept mètres de vase un bateau probablement chargé d'œuvres d'art et d'où une drague extrait un seul bas-relief de marbre.

Un abrégé de la civilisation.

Nous avons encore appris autre chose dans la fréquentation des épaves antiques, c'est qu'elles constituaient des abrégés presque parfaits d'une époque donnée. Voilà qui est bien fait pour accroître le prix d'une archéologie sous-marine.

Il n'y a guère que sur un bateau que l'on puisse trouver réunis en un si petit espace tant de témoignages d'une seule civilisation à l'heure du drame : des marmites, des lampes, des armes, des ustensiles de cuisine, des noisettes comme à Albenga, des œuvres d'art comme à Mahdia, des amphores un peu partout. L'inventaire d'une épave, c'est celui d'une époque. Une portion de vie est descendue d'un bloc dans la mer. Elle y est restée, intacte, peut-être éloquente.

Données nouvelles.

Enfin ce qu'il y a de nouveau dans cette archéologie sous-marine, c'est son caractère d'évidence. Ces ports dont nous ne savions rien que par des textes, nous en suivons en plongée les murs de mer, nous en mesurons le développement et comme à Cherchel nous voyons cinq bassins là où les archéologues n'en avaient supposé qu'un.

Ces bateaux nous en avons la forme sous les yeux à 40 mètres de fond. Nous pouvons la mesurer : 40 ou 45 mètres de long et 12 de large. Nous pouvons en évaluer la cargaison, elle était énorme, beaucoup plus considérable qu'on ne nous l'avait jamais dit : 3 000 amphores comme à Albenga et au Grand Congloué ; 250 tonnes de marbre comme à Saint-Tropez.

Nous tenons sur la vie antique, grâce à ces bateaux, des témoignages incontestables. Encore faut-il les interroger avec compétence, cela va sans dire, mais aussi avec respect, avec tous les moyens matériels indispensables ; sinon nous connaîtrons dans ce domaine les irréparables dégâts commis en Orient ou en Bretagne sur les monuments celtiques.

L'archéologie sous-marine n'a peut-être pas encore atteint au rang de science, mais elle vient de franchir un pas décisif. Un immense domaine s'ouvre devant elle. C'est l'enjeu des jeunes chercheurs, des jeunes plongeurs.

PHILIPPE DIOLÉ.

Fouilles à Carthage et en Tunisie

L'EXPLORATION archéologique de Carthage se poursuit depuis plus de cent ans ; celle du territoire tunisien a été entreprise systématiquement en 1882, lors de la création du service des Antiquités de la Régence. Mais, les richesses cachées dans le sol de ce pays — centre de l'Empire punique, province florissante de l'Empire romain, et enfin foyer d'une civilisation islamique particulièrement brillante et raffinée — sont telles que l'effort pourra être poursuivi.

Depuis la dernière guerre, le gouvernement tunisien dépense chaque année une centaine de millions pour permettre à la Direction des Antiquités de préserver les monuments existants (c'est là sa tâche la plus lourde), de poursuivre les fouilles, enfin d'aménager les sites et les musées.

La gloire de Carthage, le prestige de son nom sont encore si grands, que le visiteur qui parcourt le site éprouve souvent une déception en ne découvrant pas de ruines comparables à celles d'Athènes, de Rome ou de Thèbes. On déplore souvent la disparition presque complète des vestiges de la première Carthage : jusqu'en 1921 les tombes presque seules témoignaient de l'existence de la cité fondée par Didon et détruite par Scipion ; un hasard révéla cette année-là au milieu d'un groupe de villas, appelé par un cafetier *littéraire* du nom de Salammbô, un gisement couvrant plusieurs centaines de mètres carrés de surface, et recelant en une couche épaisse de trois ou quatre mètres, des ex-voto, des milliers de vases contenant les ossements calcinés de jeunes enfants sacrifiés à Tanit et Baal. L'exploration du sanctuaire fut, pour diverses raisons, assez discontinue ; elle n'a pu être achevée qu'entre 1945 et 1950, grâce surtout à un savant qui s'est fait le pionnier et le champion de l'archéologie punique, P. Cintas. Deux découvertes surtout doivent être soulignées : au niveau le plus bas du sanctuaire, sur le sable de la plage où débarquèrent les compagnons de Didon, en 814 avant Jésus-Christ, s'élevaient les murs d'une sorte de chapelle ; c'est le plus ancien « monument historique » de toute l'Afrique du Nord, le premier vestige de l'arrivée des Phéniciens, qui civilisèrent ce pays, encore barbare ; au centre d'une chambrette protégée par une voûte de plâtre, un trou taillé dans le roc contenait des poteries très proches de celles qu'on produisait dans les îles de la mer Égée, entre 750

et 700 avant Jésus-Christ. Il y a de bonnes raisons d'admettre que ce modeste édifice cultuel était consacré à la mémoire d'un personnage de rang royal, inhumé aux environs ; ce « héros » ne serait-il pas la fondatrice de Carthage : Didon, morte sans doute vers 800, dans des circonstances dramatiques, que la tradition classique nous permet de retrouver sous les embellissements des poètes? La malheureuse princesse se serait sacrifiée elle-même volontairement, en un acte de dévouement mystique, qui devait assurer la prospérité de la nouvelle Tyr. Les sacrifices d'enfants nobles, perpétrés plus tard autour du monument originel, avaient précisément pour but d'apaiser les dieux protecteurs de la ville, et de procurer à ses chefs l'énergie nécessaire pour la faire triompher de ses ennemis ; ils renouvelaient donc le dévouement de Didon, et comme ils paraissaient indispensables à la prospérité publique, les Carthaginois n'osaient jamais y renoncer, malgré l'horreur que ces sacrifices soulevaient chez les autres peuples

A mi-hauteur environ de la couche archéologique où sont accumulés les ex-voto sacrificiels, on constate que ceux-ci changent de nature ; les vases contenant les cendres des victimes étaient accompagnés d'un monument de pierre ; jusqu'au v^e siècle avant Jésus-Christ, ceux-ci sont des cippes massifs en grès, taillés en forme de trônes ou de chapelles égyptiennes ; plus tard des stèles de calcaire pointues les remplacent. Alors seulement, les inscriptions dédicatoires (auparavant fort rares), nomment en premier lieu la Dame de Carthage, Tanit Face de Baal, et en deuxième place seulement Baal Hammon, qui avait été d'abord honoré seul. C'est l'indice d'une véritable révolution politique et religieuse, provoquée par le péril où se trouve Carthage quand les Grecs devinrent les maîtres de la Méditerranée, après avoir vaincu les Puniques eux-mêmes en Sicile (bataille d'Himère en 480), leurs alliés d'Orient, Perses et Phéniciens (batailles de Salamine et de l'Eusymédon, 468), et ceux d'Occident, les Étrusques (bataille de Cennes, 474). Menacée d'être détruite, privée de tout contact avec l'Orient, Carthage dut alors s'imposer une discipline farouche, restreindre son luxe, soumettre les activités de ses citoyens au contrôle d'une aristocratie soupçonneuse. Pour garantir son ravitaillement et alimenter son trésor de guerre, elle conquit un territoire dont les frontières étaient presque celles de la Tunisie actuelle, et lança le long des côtes de l'océan de grandes expéditions, dont la hardiesse annonce celle des navigations portugaises du xv^e siècle. Les fouilles du *tophet* montrent aujourd'hui que ce grand effort fut inspiré par une réforme religieuse, qui dut être comparable à celle que prêchaient les prophètes d'Israël, sinon par la valeur morale et humaine, du moins par la puissance du sentiment mystique, et la reconnaissance de la toute-puissance divine.

D'autres découvertes nous éclairent un peu sur la vie privée des Carthaginois, si mal connue quand Flaubert composait *Salammbô*. La destruction ordonnée en 146 par le Sénat romain a laissé subsister sur la colline de Byrsa — aujourd'hui Saint-Louis — les fondations de tout un quartier, actuellement en cours d'explora-

tion. A la pointe du cap Bon, M. P. Cintas a retrouvé les ruines d'une bourgade détruite sans doute en même temps que Carthage, et définitivement abandonnée alors ; ses habitants, simples pêcheurs ou fabricants de pourpre, qu'ils tiraient des coquilles du murex, ne laissaient point de jouir d'un certain confort : l'un d'eux disposait d'une salle de bains fort bien aménagée, avec baignoire sabot, toute pareille aux installations sanitaires des bourgeois de Délos et de Corinthe.

M. Cintas a entrepris en même temps l'exploration méthodique d'Utique, sœur aînée de Carthage, fondée selon la tradition vers 1100 avant Jésus-Christ. Peut-être y découvrira-t-on de nouveaux documents sur la première colonisation phénicienne, bien que celle-ci ait dû se borner à l'occupation d'échelles fort modestes, simple relais sur la route du grand marché de Tartessos (l'Andalousie), où les Gaulois de Tyr allaient chercher pour le roi Hiram et son allié Salomon, les minerais d'étain indispensables à la fabrication du bronze, l'argent d'Espagne, l'or, l'ivoire, les singes et les paons du Sénégal et du Maroc.

La vitalité de Carthage se mesure à la durée de son influence sur les indigènes africains, pourtant rebelles par nature aux civilisations étrangères. Sous l'impulsion de princes intelligents, les tribus nomades, qui vivaient dans l'ouest et le centre de la Tunisie et dans le Constantinois, recueillaient l'essentiel de l'héritage de la nouvelle Tyr lorsque Rome décida sa destruction. Les villes de ce royaume occupaient les points stratégiques de la Dorsale tunisienne et protégeaient les bassins intérieurs fertiles, colonisés sous la direction d'agronomes puniques, contre les coups de main des nomades. La mieux conservée, Dougga, est célèbre par ses ruines dorées, étagées à flanc de coteau entre la façade intacte d'un Capitole dédié sous Marc Aurèle, et la tour aiguë d'un mausolée bâti pour un prince numide par des architectes de Carthage, seul monument qui nous permette d'apprécier le curieux mélange d'archaïsme grec et de traditions égyptiennes, où se complut jusqu'à la fin le goût punique. Les fouilles de Dougga ont été reprises avec succès depuis deux ans. Mais l'effort de la Direction des Antiquités et de la Mission archéologique française, s'est surtout porté sur deux autres villes numides, Mactar et Bulla Regia. La première a vu reparaître depuis 1945 ses deux places publiques, tout un réseau de rues, plusieurs temples, des thermes, et surtout le local où se réunissait l'association des jeunes gens, à la fois société sportive, culturelle et milice supplétive. On dégage en ce moment même un nouvel édifice fort vaste, dont les murs sont conservés jusqu'à quatre mètres de hauteur, et les colonnes encore en place sur leurs bases ; ce travail auquel collaborent avec enthousiasme le conservateur du site, M. Herranz, ancien officier de la Marine espagnole, et une unité de génie française, stationnée pour le moment dans le village, n'a pas encore permis d'élucider la nature du monument : il servait d'église aux Byzantins, de Thermes auparavant, mais peut-être était-il destiné à un autre usage quand la ville le fit construire en l'honneur de Marc Aurèle. L'intérêt principal de l'exploration de Mactar est de permettre

de suivre, grâce à une exceptionnelle richesse épigraphique (une dizaine de textes gravés dans le mystérieux alphabet libyque, encore en usage aujourd'hui chez les Touareg, plus de cent inscriptions puniques, plus de mille inscriptions latines), l'évolution qui fait d'une bourgade mi-numide, mi-punique, fondée vers le IIe siècle avant Jésus-Christ par les rois de la famille de Massinissa, une colonie quiritaire égale en droits à Rome même; cette politique d'assimilation, qui soulève aujourd'hui un intérêt particulier, excluait la contrainte, et ne procédait jamais de principes généraux abstraits : souvent un groupe de citoyens romains vivait en symbiose avec une communauté locale qu'elle intégrait progressivement. Le cas de Mactar est différent : la cité jouissait, dès son annexion à l'Empire par Jules César, d'une très large autonomie, garantissant le respect de ses institutions politiques fondées sur le droit punique ; à la fin du règne de Trajan (98-116 ap. J.-C.) le groupe de familles qui formait l'aristocratie municipale reçut en bloc le droit de cité, et pour mieux marquer son privilège, fit construire, à quelque distance de la place où se rassemblait traditionnellement le corps civique, un nouveau Forum orné de la statue de la louve romaine. C'était l'aboutissement d'un travail commencé depuis plus d'un demi-siècle, par des moyens très divers, dont l'un au moins témoigne d'une absence totale de racisme chez les autorités impériales : parmi les agents les plus efficaces de la romanisation figurent des esclaves de nom et de langue latine, achetés par des mactarais d'origine et de tradition punique ou numide, rapidement affranchis par leurs maîtres, et parvenus à une position sociale importante grâce à leur pratique de l'industrie ou du commerce. La seule résistance au mouvement venait des sociétés religieuses vouées au culte des dieux puniques, qui maintenaient l'usage de la langue et de l'écriture phéniciennes. Mais au début du IIIe siècle, un empereur africain, Septime Sévère, intégra définitivement à la religion romaine officielle les principaux dieux de Carthage : Baal Hammon, devenu Saturne, Tanit assimilée à Junon Céleste, Shadrapa à Bacchus et Melqart à Hercule. L'usage littéraire du punique disparut alors rapidement. En revanche la culture latine se répandit profondément, même dans les campagnes. On trouve, jusque dans des fermes isolées, des stèles funéraires gravées de poèmes, fort médiocres pour la plupart, mais témoignant d'une assez bonne connaissance de la littérature classique ; l'un d'eux, justement célèbre depuis longtemps, conte l'ascension sociale d'un simple ouvrier agricole parvenu sur ses vieux jours aux dignités municipales. Ce document qui n'est pas isolé, montre que la condition du prolétariat n'était pas si misérable qu'on l'imagine souvent. A son tour la bourgeoisie municipale s'élevait aisément aux charges impériales. A la fin du IIe et au début du IIIe siècle, Mactar comptait parmi ses citoyens plusieurs hauts fonctionnaires de rang équestre, et au moins un sénateur.

Le goût des arts allait de pair avec celui des lettres ; déjà les rois numides avaient été de magnifiques bâtisseurs, on connaît surtout les tombeaux grandioses qu'ils se préparèrent en Algérie,

le Medracen et le « Tombeau de la Chrétienne », mais la Tunisie possède, outre le mausolée de Dougga, un monument qui ne leur cède en rien par l'intérêt et l'importance, mais que son isolement a laissé dans l'oubli jusqu'en 1942. Un énorme rectangle massif, jadis décoré de prises d'armes et de trophées se dresse au sommet d'un col, à 20 kilomètres au nord de Mactar, et à 10 kilomètres au sud d'une bourgade, Jama, qui conserve, à peine déformé, le nom de Zama Regia, la capitale des Numides orientaux, célèbre par la défaite d'Hannibal. C'était sans doute un autel monumental, copié sur ceux de Sicile ou de Pergame, dont la décoration guerrière, exécutée certainement par des Grecs, rappelle à notre avis la fin dramatique de l'indépendance numide. Le roi Juba Ier, qui s'était allié contre César à Caton et aux derniers Pompéiens, vaincu avec eux, voulut mourir comme Sardanapale dans l'incendie de sa capitale. Les gens de Jama, peu soucieux d'un tel honneur, se hâtèrent d'appeler le dictateur qui leur fit grâce et leur accorda la liberté. C'est en tout cas peu avant notre ère que notre connaissance de l'évolution de l'art punique nous permet d'assigner les élégants chapiteaux ioniques découverts dans la fouille, et la structure interne de la bâtisse, analogue aux constructions hellénistiques et toute différente des massifs de béton qui forment le cœur des trophées impériaux. Aujourd'hui, l'imagination des Arabes voit dans cette ruine sans pareille le tombeau d'un géant mythique, Klit, dont le cheval, attaché à une chaîne d'or, buvait dans la Siliana et mangeait quatre lieues plus loin dans la plaine d'Amiras.

Les sujets des rois, plus modestes dans leurs moyens et dans leurs goûts, recouraient pourtant parfois à des artistes venus de Carthage ou formés dans sa tradition ; on leur doit, à Mactar même, trois statues de lion assez proches de celles qui décoraient les temples de Selinonte, et une curieuse tête de déesse casquée, taillés dans un marbre local. Les pauvres se contentaient d'imagiers maladroits et naïfs, mais non dépourvus de puissance et de sens décoratif, qui couvraient les stèles votives ou funéraires d'un décor luxuriant, en relief plat, où s'exprime la toute puissance et la générosité de la divinité suprême, isolée dans l'Empyrée par-delà les astres, mais soucieuse du bien-être de l'humanité et de la fécondité des terres, et y pourvoyant par le ministère de dieux subordonnés dont les plus populaires étaient Bacchus, Vénus et Cérès. Vers le milieu du IIe siècle, le goût romain se substitua à la tradition locale, dans les arts comme dans les lettres ; mais il conserva plus de fantaisie qu'en Italie, où la tendance baroque se trouvait alors contrariée par un retour au classicisme : on peut en juger à Mactar encore, devant des reliefs datés du règne de Marc Aurèle, où le décor végétal des rinceaux d'acanthe se mêle aux figures animées en des compositions fort chargées, mais pleines d'originalité et de vie.

C'est en Afrique d'ailleurs qu'on peut sans doute le mieux mesurer l'injustice du verdict porté le plus souvent sur l'art romain lorsqu'on le considère depuis la statuaire officielle surtout — comme une forme abâtardie de l'art hellénistique, dépourvue

de toute puissance créatrice et de toute fantaisie. Carthage, dévastée par un incendie sous Antonin le Pieux, un peu avant le milieu du IIe siècle, fut rebâtie magnifiquement par ce prince et son successeur Marc Aurèle. Nous avons pu fouiller depuis 1945 un établissement balnéaire, que la générosité impériale voulut édifier avec la même ampleur et décorer avec la même somptuosité que les Thermes de la Capitale ; bien qu'au bord de la mer, et ménagés de telle sorte que les baigneurs qui s'ébattaient dans leurs piscines pussent profiter de l'admirable vue du golfe de Carthage, les Thermes d'Antonin étaient alimentés exclusivement en eau douce, par un aqueduc de 20 lieues, qui leur portait l'eau des sources de Zaghouan. Les progrès de la technique architecturale avaient permis de couvrir de voûtes en blocage des salles dont la superficie totale dépasse deux hectares. Douze colonnes monolithes de granit, hautes de 13 mètres, larges de 1 m. 60, portaient le toit de la plus vaste sur des chapiteaux de marbre plus grands qu'un homme. Les marbres viennent de Numidie, d'Italie, de Proconèse, les granits de Sardaigne, le porphyre d'Égypte. Sculptures, peintures, mosaïques exaltaient la grandeur et la prospérité de l'Empire, ou enseignaient par l'image cette mythologie grecque, devenue la base de la culture de tout honnête homme. Mais ce classicisme n'était pas toujours académique : un chapiteau de marbre blanc porte aux angles quatre géants voilés, dont le corps se termine en dragons à tête de chiens ; des figures ailées intermédiaires maîtrisent les monstres par leurs gueules béantes, évoquant sans doute l'autorité impériale imposant son ordre aux barbares. Il faut chercher bien loin dans l'espace ou dans le temps, jusqu'en Inde et jusqu'aux églises romaines de notre Moyen Age, pour retrouver les parents de cette œuvre étrange, pourtant sculptée par un contemporain de Marc Aurèle. Mais la vitalité créatrice du génie romain, qui préparait dès lors toutes les créations de Byzance et du christianisme médiéval, s'exprime surtout au IIe siècle dans la mosaïque. Les pavements des Thermes d'Antonin sont malheureusement presque entièrement détruits ; mais la fortune archéologique nous a rendu, depuis 1947, en un coin désert de la côte du Sahel, à 40 kilomètres au nord de Hap, le plus bel ensemble de mosaïques d'époque antonine qui ait été découvert en Afrique. Il y avait là une cité du nom d'Achilla, fondée dès l'époque punique par des colons maltais, pour exporter le blé que la Byzacène (l'actuel Sahel) produisait alors en abondance ; ses dirigeants témoignèrent à plusieurs reprises de perspicacité politique, en abandonnant Carthage pendant la seconde guerre punique, puis en soutenant César contre les Pompéiens. Cependant, malgré l'étendue de la ruine, et l'infortune du port, dont le môle en forme de L est encore parfaitement visible sous les eaux, l'identification du site demeurait douteuse, à cause d'une erreur du géographe grec Ptolémée, qui avait interverti les positions de la ville et du cap Caboudia. La fouille a résolu le problème en nous rendant une dédicace du peuple d'Achilla, mais elle a surtout remis au jour deux grands édifices thermaux, trois magnifiques villas, plusieurs maisons de moindre importance, une

église, deux baptistères, plusieurs nécropoles avec des tombes en mosaïque. Toutes ces richesses avaient, jusqu'ici, échappé à l'attention parce que les murs, construits en briques sur un soubassement de pierre, ont presque partout disparu, de sorte que les pavements, admirablement préservés, permettent seuls de reconnaître le plan des édifices. Des Bains, que nous appelons Thermes de Trajan, étaient tout entiers consacrés à la glorification de la conquête des Indes par Bacchus ; cette époque mythique symbolisait en effet l'expédition victorieuse qui avait conduit Trajan, dans les dernières années de son règne, jusqu'aux rives du golfe Persique, en infligeant aux Parthes une défaite retentissante, quoique sans lendemain. Le dieu, à qui l'empereur était officiellement assimilé par les panégyristes, s'élance dans son char attelé de deux centaures, vêtus de la néhide, couronné de pampres, tenant la lance et le canthare ; sa puissance bienveillante assure, selon la théologie du jour, l'ordre de la nature entière : aussi les saisons et les dieux des mers s'empressent autour de lui ; les Centaures qui lui sont soumis combattent les fauves, serviteurs du mal ; les ébats érotiques des nymphes et des satyres ont eux-mêmes leur place dans ce symbolisme, car le pessimisme néo-platonicien n'avait pas encore imposé la condamnation de l'instinct sexuel, qui apparaissait comme dans le poème de Lucrèce, une des manifestations de la force créatrice et bénéfique de la Nature. Près de là, les images de la Triade Capitoline — Jupiter, Junon et Minerve — le trophée impérial et la victoire en char, rappellent l'équivalence admise entre les exploits du dieu et ceux du prince. Le style procède tantôt du néo-classicisme, remis à la mode avec la raison par les sages successeurs de Nerva, tantôt de ce singulier « impressionnisme » si peu conforme à la fameuse gravité romaine, qui avait dominé l'imagination fantasque de Caligula et de Néron : le premier inspire la solide composition, souvent basée sur des trames géométriques, la fermeté du dessin des figures et la netteté de leur contour ; mais le second survit dans les compositions fantastiques qui encadrent les tableaux, mêlant les éléments d'une architecture irréelle, rinceaux végétaux, figures animées — l'une d'elle transpose sans aucun doute le thème d'une paroi pompéienne du Iᵉʳ style — dans les jeux du clair-obscur sur les corps, comme dans la recherche de la profondeur spatiale.

La grande crise du IIIᵉ siècle, qui ruina la prospérité africaine, moins complètement d'ailleurs que celle des autres provinces occidentales, ne stérilisa du moins ni le génie des artistes, ni celui des penseurs. Les uns et les autres gagnèrent au contraire dans l'adversité un sens du tragique et une profondeur de sentiment qui rendent leurs œuvres plus émouvantes ; devant les malheurs du monde, on cherche un refuge dans la méditation ; le mysticisme de Plotin proclame alors pour la première fois en Occident l'asolue hétérogénéité de la matière et de l'esprit. Une statue, découverte il y a une dizaine d'années dans un village de la plaine de Tunis, est sans doute l'une des plus saisissantes expressions plastiques de ce spiritualisme païen, qui léguera sa métaphysique au christianisme médiéval. Le visage austère, émacié et ridé par

l'angoisse et la méditation, avec des traits puissants qui affirment la volonté de lutte, s'assombrit sous un capuchon monastique, qui est en réalité le mufle d'une dépouille léonine ; avec cette face pleine d'intensité, le corps taillé comme à coups de serpe, plat comme une planche, sans aucun souci de l'anatomie, fait un singulier contraste, qu'explique l'esthétique néoplatonicienne : l'artiste devait, selon ses préceptes, réserver tous ses soins au visage — reflet de l'âme — et négliger le corps de chair, éviter surtout d'exprimer la spatialité de la matière. La peau de lion attachée sur la tunique, le bouquet de pavots et d'épis tenu dans la main droite, assimilent le mort au parangon de la vertu païenne, Hercule, qui s'était élevé par la grâce de l'initiation éleusienne, à travers les travaux et les tâches d'Oeta, jusqu'à l'immortalité divine. A ce pathétique des époques troublées, la restauration de l'ordre par la jeune poigne de Dioclétien, puis la pacification religieuse de Constantin, font succéder un retour au classicisme qui donnera bientôt naissance, par volonté d'épuration et de stylisation spirituelle, à l'iconisme hiératique de Byzance. Si l'évolution est déjà perceptible dans un magnifique portrait de Constance II, fils de Constantin le Grand — cet empereur inquiet et soupçonneux, torturé par l'incertitude de sa mission surnaturelle, qui faillit imposer l'arianisme au monde étonné — découvert en 1953 aux Thermes d'Antonin — un singulier contraste oppose le profil, marqué par la brutalité du nez aquilin et du menton en galoche, et la sérénité de la face, modelée en surfaces planes, que rompent seulement les rides parallèles du bas des joues et de la bouche, pour mieux mettre en valeur sous leurs fortes arcades les yeux, perdus dans la contemplation infinie du surnaturel. Pour le même empereur sans doute, une grande mosaïque découverte non loin des mêmes Thermes, dans un édifice qui servait sans doute aux réunions d'une association loyaliste, montre les apprêts de la fête du trône : des enfants danseurs s'affairent à parer de guirlandes le pavillon à colonnes qui abritera la majesté impériale. C'est encore le pouvoir souverain qu'évoque par l'allégorie une autre mosaïque de Carthage, plus récente d'un demi-siècle : un buste de femme nimbée et diadémée, parée de la chlamyde et munie du sceptre, qui étend deux doigts pour la bénédiction.

Ces derniers prolongements de l'art antique ne peuvent être séparés de l'art chrétien contemporain : on sait que l'admirable floraison de l'Église d'Afrique du IVe au VIIe siècle, s'étendit aussi au domaine artistique. Des découvertes, presque journalières en ce domaine, nous ne retiendrons que deux chefs-d'œuvre : une coupe en verre gravé du IVe siècle, retirée des cendres des Thermes d'Antonin, figure deux pêcheurs, nommés par l'inscription, les apôtres Pierre et Jean, symboliquement associés devant l'église. Un baptistère entièrement revêtu de mosaïque a été exhumé voici quatre ans à l'extrême pointe du cap Bon : œuvre unique, non seulement par la beauté et la richesse de son décor symbolique, évoquant, sous le signe de la Paix, de la Foi et de la Charité, les phases de l'initiation chrétienne, mais aussi par l'inscription qui dédie à saint Cyprien et à son compagnon saint Adelfine, la

mosaïque de l'eau éternelle, donnée par le fidèle Aquinius et les siens. Après la tristesse et la décadence vandales, dont un trop habile plaidoyer vient de demander la réhabilitation, ce chef-d'œuvre de la renaissance justinienne nous montre la prospérité rendue une fois de plus à l'Afrique. Cette *felicitas* durera longtemps encore : les fouilles de M. S. Zhiss dans la banlieue de Kairouan et à Mahdia font revivre sa dernière phase, la vie brillante de la cour fatimite du xe siècle, dans des décors que le libéralisme chiite permettait d'orner, à la mode persane, de scènes de fêtes ou de chasse.

La tâche du *Service des Antiquités* ne se borne pas, nous l'avons dit, à la découverte. Mais nous n'avons ici pû parler ni des restaurations du département d'architecture, ni des aménagements du Musée du Bardo, à qui sa richesse même, sans cesse accrue, impose d'incessants renouvellements, ni des expériences tentées à Carthage et à Tunis, pour présenter en des jardins musées, et sur le lieu même de leur trouvaille, une partie au moins des monuments. Qu'il nous suffise de dire, pour terminer, que la sollicitude du nouveau gouvernement tunisien est pleinement acquise à la continuation d'une tâche, dont M. Habib Bourguiba, le président Tahar Ben Ammar et le ministre de l'Éducation nationale, M. Djilouli Fares ont tenu, malgré des soucis plus « actuels », à souligner l'importance. La Tunisie est consciente de l'importance du patrimoine qu'elle détient, et n'entend en négliger aucune part. La France, qui a désormais, auprès du *Service des Antiquités*, une mission archéologique, continuera d'assumer sa part de l'œuvre dont elle a été l'initiatrice et qui n'est certes pas le moindre fruit de l'œuvre réalisée depuis trois quarts de siècles par la coopération des deux nations.

G. CHARLES-PICARD.

Découvertes archéologiques dans la vallée du Nil

Égypte, Soudan, Éthiopie.

Si les trois grands pays de la vallée du Nil plongent leurs origines dans un passé reculé illustré par les ruines de nombreux monuments, c'est avant tout l'Égypte, avec les oasis de son désert occidental, qui, depuis des siècles, attire le plus la curiosité des chercheurs. La durée et la continuité de son histoire — on ne peut la comparer qu'à la Chine — est une raison de ce prestige. Mais elle nous touche, géographiquement au moins, de plus près, bien que sa civilisation, d'une forme qui jamais ne semble s'être reproduite en ce monde, reste séparée de nous, depuis l'âge hellénistique qui y mit fin, par un profond fossé.

On aborde pourtant mieux l'antiquité égyptienne depuis que les dernières générations d'égyptologues nous ont jeté, comme des ponts pour y accéder, leurs inventaires précis des monuments pharaoniques et des publications qui s'y rapportent, un dictionnaire hiéroglyphique solide, des grammaires de tous les âges de la langue antique, et même des clés de ses exceptionnelles cryptographies. L'Égypte a maintenant sa place attitrée dans les manuels, et nous sommes loins du temps où la lithographie de Daumier figurait une famille provinciale béante et apeurée devant les énigmatiques collections du Louvre. Et pourtant on reste aux prises avec bien des obscurités. Ne nous étonnons pas qu'il en sorte chez certains une confusion involontaire entre des détails sans valeur et des faits importants (1). Peu importe. Bien des découvertes ont marqué les dix dernières années. Les unes ont été apportées par les fouilles ; beaucoup d'autres ont été provoquées par la publication et l'étude de monuments connus, mais encore inédits.

On ne s'attardera pas sur les travaux des préhistoriens : peut-être la civilisation des premiers âges de l'Égypte vient-elle du mésolithique étudié dans les environs de Khartoum par Arkell (1947)? En tout cas, le pays, avant même d'entrer dans l'histoire se manifeste comme « un intense foyer de vie et de civilisation (2) ».

(1) Un de nos collègues ne signale-t-il pas des faits comme celui-ci : « Près de Qeft, l'expédition royale de M. F. Debono découvrit un cimetière de chiens d'époque tardive considérablement pillé. » *(sic)*. Voilà bien la rubrique « chiens écrasés » de l'égyptologie...

(2) H. Alimen, *Préhistoire de l'Afrique*, Paris, 1955.

Puis il apparaît subitement en pleine possession de moyens architecturaux que l'on a à peine vu naître et d'une religion qui a manifestement connu bien des vicissitudes antérieures : c'est alors l'Égypte des pyramides, âge prestigieux sur lequel les travaux les plus récents ont encore apporté des clartés considérables. On ne fera que mentionner les tombes souterraines découvertes près du Caire, à Méadi, avec leurs « cheminées » traversant le sol pour déboucher à l'extérieur et permettre la « sortie » de l'âme du défunt. Antérieures à la III^e dynastie, elles fournissent déjà colonnettes lotiformes et piliers-*djed* taillés dans l'ivoire, caractéristiques de l'art pharaonique. Quel que soit leur intérêt, des découvertes plus grandes les effacent presque. Au premier rang se place le dégagement du mastaba de Ouadji par Emery (1953) dans la nécropole Memphite, à Saqqarah. Ouadji, souverain de la I^{re} dynastie, serait identique au « Roi-Serpent » figuré par une célèbre stèle conservée au Louvre. Sa construction, immense banquette de 51 m. × 21 m., est découpée, sur son pourtour extérieur, en ressauts et retraits à échelons successifs, qui furent jadis de hauts murs bariolés de rouge et de vert. Une banquette basse, qui en fait le tour, est ornée d'innombrables têtes de bœufs, modelées dans l'argile, et munies de cornes véritables : spectacle qu'aucun édifice égyptien antique n'avait encore présenté. Dans la masse du monument se creusaient 45 magasins puis, au-dessous du niveau du sol, la chambre funéraire et ses dépendances. Seuls des restes d'ivoires et de boiseries travaillées évoquent le luxe passé de ces caveaux. Soixante-deux tombes de serviteurs, mis à mort pour accompagner leur maître dans l'au-delà, avoisinent le monument principal. Ce mastaba de Ouadji, d'autres encore, par leur importance posent un problème religieux : d'autres mastabas de ces souverains, moins vastes, avaient été édifiés en Abydos auprès du grand sanctuaire d'Osiris. N'étaient-ils, eux, que des cénotaphes, les matabas memphites abritant la véritable tombe (1)?

Mais Saqqarah réservait encore de multiples découvertes. Tandis que Lauer poursuivait l'étude et la savante reconstruction de l'ensemble architectural si pur qui entoure la pyramide à degrés du roi Djéser (III^e dynastie), un monument inachevé d'un successeur de ce pharaon — l'Horus Sekhem-Khet — se dégageait des fouilles heureuses de Zakharya Goneim (1951). Sa chambre funéraire contenait un sarcophage qui, aux dernières nouvelles, se révélait vide — inemployé. Un peu plus au sud, à Dachour, Abdessalam, puis Fakhry, exploraient les alentours de la pyramide rhomboïdale, jusque-là attribuée au roi Houni (IV^e dynastie), et pouvaient la restituer à son titulaire véritable : Snéfrou, à qui appartenait d'ailleurs la « pyramide de Ka » voisine. Fakhry dégageait en outre les deux temples funéraires, l'un dans le désert, l'autre plus bas dans la vallée, qui y correspondaient. On constatait que ces édifices avaient fait l'objet de reconstructions successives attestant la perpétuation du culte de Snéfrou jusqu'à

(1) Cf. *la Revue du Caire*, numéro spécial sur *les Grandes Découvertes archéologiques de 1954*.

l'époque des Ptolémées. Que l'on ne s'étonne pas de cette religieuse vénération de l'Égypte pharaonique pour ses plus anciens souverains : de nombreux scarabées de faïence, moulés surtout après la XXVI^e^ dynastie, attestaient déjà cette vénération populaire pour les grands noms de Chéops, Menkaouré, Snéfrou, Ounas... C'est d'ailleurs la puissance de ces grands pharaons que devait encore évoquer la découverte fortuite, à Gizeh, au pied de la pyramide de Chéops, de deux immenses cavités recouvertes de dalles ; l'une, déjà ouverte, enferme une barque authentique et ses parois portent, en hiéroglyphes, le nom de Djedefrè, fils de Chéops (1).

La V^e^ dynastie apportait moins de découvertes nouvelles. Peut-être une des statues de babouins retrouvées à Tanis par M. P. Montet remonte-t-elle au temps d'un roi Shépséskaré dont des blocs voisins portent le nom? A Saqqarah, Lauer, après Ricke, poussait l'analyse de la pyramide d'Ouserkaf et de l'ensemble architectural qui l'entoure : il évoquait la cour intérieure, ornée d'une statue gigantesque et, par la disposition des portes, parvenait à expliquer le trajet du cortège funéraire passant de salle en salle et s'arrêtant, dans une des cours, devant la petite pyramide-satellite avant de gagner la grande pyramide elle-même. Toujours à Saqqarah se dégageait la pyramide du roi Djedkaré, et l'on enlevait les couches épaisses des cimetières de tous âges qui recouvraient la chaussée funéraire menant à la pyramide d'Ounas. Mais la plus heureuse trouvaille, infime en apparence, devait être faite loin de là dans le désert thébain, au Ouadi-Hammamat où, sur un rocher, des ouvriers d'il y a quatre mille ans avaient gravé les cartouches des souverains de la V^e^ dynastie, parmi lesquels ceux de Hardedef et de Baouefrè, fils de Chéops, frères et successeurs de Chéphrén, dont les noms, rapportés dans des contes populaires plus tardifs, n'avaient pas encore été exactement situés par des documents historiques véritables.

Enfin l'histoire de la VI^e^ dynastie, si elle a été marquée par les intéressantes fouilles de R. Weill, puis de J. Vercoutter à Dara, près de Manfalout, nous paraît encore mieux illustrée par une trouvaille provenant du temple de Dendérah. De construction ptolémaïque et romaine, le sanctuaire actuellement conservé faisait remonter sa fondation à des circonstances d'une antiquité légendaire qui, disaient ses inscriptions, auraient été écrites sur « un rouleau de cuir » retrouvé à Memphis au temps de Pépi I^er^, souverain dont le trésor du temple aurait en outre gardé une statue en or. Fr. Daumas a justifié ces légendes en retrouvant sur place entre autres restes archaïques, le trône de pierre d'une authentique statuette brisée remontant à ce pharaon et confirmant ainsi l'antiquité de la fondation du sanctuaire.

Le Moyen Empire (2160-1580) n'a pas autant bénéficié des récentes découvertes. Mentionnons le dégagement du sanctuaire et de la tombe du gouverneur Héka-Ib, par Labib Habachi à Éléphantine. Bien que remontant à la VI^e^ dynastie, l'ensemble se

(1) Cf. *la Revue du Caire*, l. c.

présente dans l'état où le mirent, sous le Moyen Empire, les descendants de l'illustre défunt que sa sagesse avait fait diviniser. Jusqu'à l'époque ptolémaïque, les dévots se firent ensevelir près de ce lieu vénéré. Dans le domaine de la littérature sapientiale de ce même âge, — littérature dont les échos se retrouvent dans la Bible —, Volten a consacré, en 1945, une nouvelle étude aux Enseignements d'Amenemhat et de Mérikaré, Quant aux *Textes des Sarcophages*, purement religieux, intermédiaires entre les primitifs *Textes des Pyramides* et le futur *Livre des Morts*, leur publication par De Buck s'enrichissait de deux volumes nouveaux.

Avec le Nouvel Empire (1580-1090), se retrouve une ère aux monuments surabondants. La découverte à Karnak en 1954 d'une stèle de Kamosé, appartenant plutôt à la fin de l'âge précédent, illustre certains épisodes de l'expulsion des Hyksôs. Mais l'essentiel de nos acquisitions touche l'époque atonienne et ses alentours. Deux statues d'Aménophis III ont été retrouvées en 1951 à Karnak par Cl. Robichon tandis qu'Abou Bakr déterrait à Hermopolis les restes de quatre géantes figures de babouins (4 m. 50). Fait curieux, toutes ces statues avaient été rituellement mises en pièces à l'époque ptolémaïque et enfouies volontairement sous les dallages des temples alors renouvelés. D'Aménophis III datent encore les lits funéraires d'albâtre et les tables de momification des taureaux Apis, découvertes à Memphis (Mitrahineh). Quant au règne même du souverain « hérétique », Akhenaton — plus lié qu'on ne le prétend à la religion traditionnelle des siècles antérieurs — il a fait, comme toujours, l'objet d'études trop imaginatives dues à des non-égyptologues auxquelles s'opposent heureusement des découvertes réelles. Des fragments d'inscriptions ont permis de conclure à l'existence de sept sanctuaires atoniens dans la région thébaine. De sous les pavages de la salle hypostyle et des massifs du second pylône du grand temple d'Amon de Karnak, H. Chevrier a retiré, pendant ces dernières années, plus de dix mille blocs sculptés qui proviennent essentiellement d'un de ces temples solaires : le Gem-pa-Aton, détruit sans doute sous le règne de Horemheb : puzzle gigantesque et encore fort incomplet. Outre l'intérêt artistique de leurs figures vivement taillées, ils ont déjà permis de reconstituer la décoration de quelques parties du sanctuaire dont ils proviennent : on y voit, entre autres, des scènes se déroulant dans un temple solaire analogue à celui que schématisent certains bas-reliefs des tombes d'El-Amarna : c'est, alternativement, le souverain qui se rend d'une chapelle à l'autre avec ses servants, puis s'y arrête pour faire des offrandes au disque lumineux.

Pour la XIX^{e} dynastie, Abydos a révélé, avec les restes d'une salle hypostyle jusqu'ici inconnue, le plan complet du grand temple de Séti I^{er}. De Séti I^{er} également date un petit édifice retrouvé à Memphis (Mitrahineh). Il évoque, avec une perfection rare, ce qu'était un antique sanctuaire pharaonique : dans une chapelle carrée s'alignent trois statues trônantes, plus ou moins mutilées. De chaque côté du dieu Ptah, serré dans sa gaine mo-

miforme, une déesse tient assise en travers de ses genoux une effigie réduite du roi Séti Ier qui, le sceptre en main, regarde le dieu.

Enfin Labib Habachi, en dégageant le temple-forteresse de Ramsès II le long de la côte au delà de Marsa-Matrouh a retrouvé six stèles illustrant les campagnes victorieuses de ce souverain, contre les Libyens.

Les progrès des recherches littéraires pour le Nouvel Empire ne sont pas moins importants que ceux qui concernent les monuments. Rien que pendant la campagne 1950-51, B. Bruyère déterrait à Deir el-Médineh (nécropole thébaine) près de 2 500 tessons inscrits ou « ostraca », parmi lesquels de précieux fragments de textes littéraires, magiques, ou religieux. Hasard heureux, S. Sauneron, dans les papiers du regretté Daressy, retrouvait la copie d'un bloc jusqu'ici inconnu gravé à cette même époque et figurant des Sages du Moyen Empire : Imouthés, Kaïrès, Ipouour — et attestant ainsi le culte dont ils étaient devenus l'objet. Surtout, en 1950, G. Posener donnait une magistrale étude sur l'étendue de cette littérature très morale à laquelle il restitue, peu à peu, de nombreux éléments (1). Quant aux textes religieux, de cette époque, déjà connus mais incomplètement et inexactement édités, de nouvelles publications les rendent accessibles. Al. Piankoff a successivement établi des éditions critiques des livres dits *des Portes, des Qérerts, du Jour* et *de la Nuit, de la Création du Disque Solaire*. Il y a ajouté une étude sur les compositions plus tardives de la tombe thébaine de Pédaménopé ; enfin des publications capitales des textes des chapelles-reliquaires de Tout-Ankh-Amon et surtout de la vaste tombe de Ramsès VI. Il a su retrouver çà et là, dans ces textes, de premiers échos d'une physique et d'une géographie que l'on ne croyait attestées qu'à partir de sources grecques, bien plus tardives : éléments annonçant Héraclite d'Ephèse ; allusion aux cynocéphales, ou hommes à tête de chien, du « pays de Pount », aux colonnes d'Hercule, etc... et sans doute a-t-il bien senti la nature de ces divers écrits en les qualifiant de « produits des spéculations physico-théologiques des sages du Nouvel Empire qui cherchaient à expliquer les processus par lesquels les forces de l'au-delà recréent un nouveau soleil dans les ténèbres de la nuit ».

La Basse Époque (1085-332) s'étend jusqu'à Alexandre. Les nouvelles trouvailles qui l'éclairent sont nombreuses, mais leurs conséquences historiques ne se dégagent pas toujours nettement. Il faut surtout admirer la publication faite par P. Montet de ses découvertes antérieures sur Osorkon et Psousennès (2). P. Montet a d'ailleurs confirmé son habitude du succès en découvrant, en 1946, la tombe du gigantesque général de Psousennès — Oun-Djebaou-en-Djed — avec son cercueil de bois doré, son sarcophage

(1) G. Posener, *Recherches littéraires*, I à V dans *la Revue d'Égyptologie*, de 1950 à 1955. Particulièrement, *les Richesses inconnues de la littérature égyptienne*, l. c., 1951, p. 27 sq.

(2) P. Montet, *la Nécropole royale de Tanis*, t. I, *Osorkon*, 1947 et t. II, *les Constructions et le tombeau de Psousennès à Tanis*, 1951.

anthropoïde d'argent, et le précieux trésor — coupes, calices et bijoux aux formes pures — qu'elle renfermait.

Les autres chercheurs, de Memphis à Thèbes, ont vu se multiplier les blocs plus ou moins dispersés des monuments mal connus de la XXV[e] dynastie, dite « éthiopienne ». Dans la nécropole thébaine, certains ont entrepris la remise en état et l'étude de l'immense tombe-palais de Montouemhat. Des textes déjà connus ont apporté de nouvelles conclusions sur les campagnes de Psammétique I et de Psammétique II. Au temple de Dendérah, Fr. Daumas a mis au net la publication du mammisi de Nectanébo. A Tanis (1948) ont apparu les arasements d'un sanctuaire du même pharaon...

Mais, après 332, l'Égypte tombe aux mains des Ptolémées ; puis elle passe, en 30 avant notre ère, sous le pouvoir romain. Ces longs siècles lui donnent une physionomie double, tantôt égyptienne, tantôt gréco-romaine. Les grands temples, dont bien des constructions perpétuent l'art, la religion et les inscriptions pharaoniques, restent mal accessibles aux savants faute d'éditions complètes et précises. On peut donc se féliciter des travaux de Fr. Daumas, continuant, pour le sanctuaire de Dendérah, la publication entreprise par Chassinat, et de la mise au point par S. Sauneron d'une complète édition du temple d'Esné. De curieuses trouvailles ont illustré çà et là les aspects étranges du ritualisme de cette époque : que penser de la curieuse silhouette de taureau aux pattes repliées composée par des blocs brisés sous les dallages du temple de Montou, à Karnak, ou de la façon dont des statues d'Aménophis III, ou des babouins géants datant de ce même pharaon, furent mises en pièces et volontairement enfouies dans les soubassements des nouvelles constructions? Tout cela reste obscur. Par contre, on a progressé dans un domaine plus sûr avec le grand travail de M. Alliot sur les fêtes d'Horus à Edfou, ou par les analyses de textes qui ont amené Et. Drioton à reconstituer un théâtre liturgique jusqu'ici insoupçonné.

Enfin, les regards se tournaient vers les oasis du désert occidental et leurs temples qui, dans le passé, attirèrent de lointains pèlerins : Fakhry nous a donné une publication systématique des divers restes que garde Siwa — l'Oasis d'Ammon où Alexandre se fit consacrer Dieu par l'oracle ; et P. Montet, en 1953, a poussé jusqu'à Augila pour vérifier, sur les confins cyrénéens, un passage obscur de l'historien byzantin Procope.

Quant aux côtés hellénistiques de cette Égypte, on les aborde pittoresquement à Tounah-el-Gebel, près de l'antique Hermopolis — cité d'Hermès Trismégiste. Autour du temple funéraire du sage prêtre Pétosiris, dont les traditions d'époque romaines feront un astrologue, les fouilles de Sami Gabra et de ses successeurs continuent de dégager momies d'ibis, de cynocéphales et de faucons. En même temps, les études de Bataille sur les papyrus et les graffites grecs des Memnonia thébains ont restitué la vie religieuse aux alentours du temple de Deir-el-Bahari qui fut alors le centre du culte des antiques sages, divinisés depuis des siècles : Imhotep, et Aménophis, fils de Hapou. Car on est à l'âge où

l'Égypte propage de tous côtés ses cultes et ses rites sous des formes défigurées : on regrette que les dernières années ne nous aient pas apporté, à côté des résultats déjà évoqués, de nouvelles études sur l'isiasme romain, ou sur la diffusion des innombrables figurines de terre cuite qui, par leur bon marché, se répandirent si loin qu'elles introduisirent jusqu'en Asie centrale et aux portes de l'Inde les modèles de l'art alexandrin. Mais deux autres côtés, des plus attachants, de cet esprit gréco-égyptien, ont été abordés par l'ouvrage de Campbell-Bonner, sur les pierres gravées à caractère hermétiste ou gnostique (1), et par les études du P. Festugière sur l'Hermétisme et l'astrologie dont le premier volume, le plus brillant, est de 1944 (2).

Touchée par l'hellénisme auquel elle a infusé nombre d'éléments, l'Égypte en subit le contrecoup et perd progressivement sa structure nationale, sa religion, l'art et l'écriture hiéroglyphique qui y sont liés. Le christianisme, surtout avec le développement de la vie monastique au IVe siècle, achève cette transmutation. Du passé ne restera plus que la langue populaire qui, s'adaptant à la commode écriture grecque, devient le *copte* et donne une littérature surabondante jusque vers le Xe siècle. Au XIVe, l'arabe l'effacera, à son tour... ! Cette Égypte byzantine et médiévale, mal explorée jusque-là, a fait l'objet de découvertes non moins importantes que celles touchant les âges pharaoniques. Nous pourrons bientôt mieux publier et expliquer les restes de certains monuments dionysiaques, représentants d'un art romain provincial, mêlé d'éléments alexandrins, que l'on a appelé : art précopte. Nous pourrons également mieux expliquer l'histoire des grands monastères dont la splendeur, du IVe au VIe et même au VIIe siècle, fut un modèle pour l'art byzantin comme pour l'art roman. Manuscrits enluminés, ivoires, se répandaient dans tout le monde chrétien de pair avec les institutions monastiques nées dans la vallée du Nil. Nous ne ferons qu'évoquer ce brillant passé dont nous avons personnellement étudié bien des restes au cours de six années de recherches (3). Quelques découvertes, dans le domaine de la littérature chrétienne primitive dépassent l'intérêt des simples archives monastiques — comme la volumineuse collection éditée par le regretté Kahle — pour intéresser, bien au delà des limites de l'Égypte, tous les historiens du christianisme. Ce sont d'abord les papyrus d'Origène fortuitement découverts près du Caire, dont certains textes ont déjà été édités par Guèraud et Schérer. Ce sont aussi les écrits concernant saint Pachôme et les origines monastiques, patiemment publiés par Mgr Lefort. Ce sont surtout les textes gnostiques, subitement enrichis à partir de 1947

(1) CAMPBELL BONNER, *Studies in magical amulets*, University of Michigan Press, 1950.

(2) R. P. FESTUGIÈRE, *la Révélation d'Hermès Trismégiste*, I, *l'Astrologie et les sciences occultes*, 1944.

(3) Citons aussi : FAKHRY, *The necropolis of el Baghawat in Kharga Oasis*, Le Caire, 1951, qui donne enfin une description maniable de l'extraordinaire cité funéraire chrétienne de la grande oasis.

et 1948 par la découverte de treize livres sur papyrus, reliés de cuir souple et datant des environs du IV[e] siècle de notre ère. Ensevelis dans une jarre aux environs de Naga-Hammadi, ils furent retrouvés par des paysans et nous eûmes le bonheur de reconnaître, dans leur contenu les versions coptes de 48 précieux écrits, tous perdus ou presque : Logia — ou paroles — attribuées à Jésus ; révélations, apocalyptiques et autres, placées sous les noms d'Adam, de Seth, d'Hermès, de Zoroastre et nous apportant d'un coup une littérature secrète que jusque-là, à travers les réfutations des Pères de l'Église, on ne pouvait que soupçonner. L'édition de ces textes est partiellement en cours par les soins de H. Ch. Puech, de W. Till et de nous-même. Et ce n'est là encore qu'un aspect d'une littérature infiniment variée dont de nouveaux aspects se sont déjà révélés et se révèlent chaque jour. On ne peut que les évoquer, de même que l'on doit se borner à dire en peu de mots l'intérêt des âges plus tardifs où l'Égypte, quittant son aspect byzantin, se recouvre d'un vêtement arabe. Elle conserve encore, au milieu des mosquées et des remparts médiévaux, des échos de son passé prestigieux : elle leur consacre des contes, mais aussi des traités plus ou moins savants. Elle les transmet ainsi aux moyen-âges d'Orient et d'Occident. Notre connaissance vient de s'en accroître quelque peu par les publications de Siggel sur les textes alchimiques arabes, ou par le volume de Littmann sur les formules destinées à conjurer les esprits. Mais on lira surtout avec un grand plaisir *l'Égypte de Murtadi, fils du Gaphiphe :* traduit de l'arabe en français dès 1666, ce curieux récit décrit de façon un peu fantastique le passé pharaonique et ses monuments. G. Wiet vient d'en donner un commentaire magistral (1).

*

Soudan.

De l'Égypte pharaonique, nous avons volontairement séparé le Soudan. Il lui est pourtant lié. A. Kawa, par exemple (quatrième cataracte), s'élèvent des monuments comme les temples dus à Aménophis III et Tout-Ankh-Amon, puis ceux des pharaons dits « éthiopiens ». Si les travaux exécutés sur ce site remontent à 1929-1935, leur publication par Macadam ne les a rendus accessibles qu'en 1949-1955. Simple exemple des travaux qui ont été poursuivis dans ces déserts, où l'on trouve aussi des restes bien moins égyptiens : en 1948-1949, à Amarah, Shinnie a dégagé un sanctuaire de brique, attestant un culte de serpents — nubien? — qui aurait été adopté par les habitants de cette ville. A partir de 300 avant notre ère se développe, autour de Méroë, une civilisation dont l'art déforme bizarrement celui de l'Égypte pharaonique. Bien des exemples en ont été trouvés. Un des plus beaux, connus depuis

(1) Dans : *les Pères du désert*, Paris, 1949, R. DRAGUET donne en introduction un aperçu de ces recherches.

(2) G. WIET, *l'Égypte de Murtadi fils du Gaphiphe, Introduction, traduction et notes*, 1953.

longtemps, date d'âges où le pays était devenu chrétien. Il s'agit des trésors découverts à Ballana et Qoustoul, à la frontière nord de l'Égypte. A des bronzes alexandrins se mêlent là des couronnes, barbares mais splendides, imitées de l'art pharaonique. W. B. Emery a rendu ces objets plus accessibles par un petit volume paru en 1948 (1).

Mais tout cela n'est pas des plus nouveaux pour l'historien, qui appréciera plutôt l'excellente étude que Crawford a donnée sur le puissant royaume Foung qui, vers 1504, renversa le dernier royaume chrétien de Nubie et tint le Sennaar pendant trois siècles (2).

★

Ce tableau sommaire des travaux archéologiques ou historiques faits, dans les dix dernières années, sur l'Égypte et le Soudan omet assez injustement bien des découvertes, bien des noms. On a surtout voulu montrer le constant progrès d'une science dans laquelle les trouvailles spectaculaires n'apportent pas nécessairement plus d'enrichissements que les résultats de travaux de détail minutieux et solides. Les fouilles y tiennent une place, mais limitée : tant de monuments, découverts depuis longtemps, restent encore inédits que, tant qu'on ne les a point publiés, il serait vain d'en déterrer de nouveaux sans nécessité absolue. Un exemple suffira : les temples de Nubie, depuis longtemps connus des voyageurs, sont en ce moment menacés de submersion par la surélévation prochaine du barrage d'Assouân : parviendra-t-on à les étudier dans tous leurs détails avant qu'ils disparaissent sous les eaux?

Quels principes guident les égyptologues actuels? Les méthodes de fouilles, dans certains cas, par exemple à Karnak-Nord ou à Saqqarah, ont progressé vers des techniques fort précises. L'étude des textes s'est, elle, appuyée sur une connaissance de plus en plus grammaticale de l'ancienne langue égyptienne. Certaines idées directrices venues du dehors ont utilement guidé les travaux des chercheurs : il est certain que les théories de C. G. Jung sur l'interprétation des symboles et figures alchimiques ont pu influencer certains travaux récents concernant les textes et l'iconographie religieuse. L'histoire de l'art a tiré un bénéfice analogue de l'intervention d'un non-égyptologue. Peintre et, — ce qui est plus — théoricien de son art, André Lhote a rendu sensibles, dans un ouvrage magnifique, les valeurs multiples de la peinture thébaine (3). Enfin, si l'on cherche à analyser l'ensemble des résultats obtenus, on constatera que le champ des recherches sur l'Égypte s'est assez rapidement étendu. Il dépasse largement aujourd'hui les seules époques pharaoniques. L'histoire de l'Égypte ancienne devient un tout qui va de la préhistoire jusqu'au moyen-âge et dans lequel les époques hellénistiques, byzantine, mé-

(1) W. B. Emery, *Nubian Treasure*, Londres, 1948.
(2) O. G. S. Crawford, *The Fung kingdom of Sennaar*, Gloucester, 1951.
(3) André Lhote, *les Chefs-d'œuvre de la peinture égyptienne, photographies de Hassia*, Paris, 1954.

diévale, prennent peu à peu, une place et une signification nouvelles. C'est en ces temps, en effet que l'Égypte, puisant dans les milliers de ruines, déjà plus ou moins informes, de son passé pharaonique, en disperse au reste du monde les dons artistiques et spirituels dont elle n'est plus maîtresse, en même temps que, livrée à des forces nouvelles, elle refond encore, dans son creuset, art romain provincial et art alexandrin, les rend plus abstraits, les purifie par l'esprit du monachisme et de la liturgie, et les redonne, transformés, au monde chrétien d'Orient et d'Occident : incessante et étrange fécondité de cette terre millénaire !

★

Éthiopie.

Ce tableau des découvertes faites dans la vallée du Nil serait incomplet si l'on n'y parlait de l'Éthiopie (1). Les auteurs médiévaux croyaient que le Nil, qui sortait de ces contrées par des passages infranchissables aux humains, prenait ses sources là haut, dans les régions du Paradis. De fait, le voyageur venu d'Égypte pénètre là dans un autre monde.

Très mal connue, l'archéologie de ces hauts plateaux fut surtout illustrée par les résultats de la grande expédition menée il y a cinquante ans à Axoum et aux environs sous la direction du professeur Littmann. Malgré d'excellents travaux historiques publiés naguère par C. Conti-Rossini, I. Guidi, E. Cerulli, les monuments antiques du pays seraient progressivement retombés dans l'oubli si le gouvernement impérial n'avait, en 1953, constitué à Addis-Abeba une Section archéologique. Associé à celle-ci, nous avons, de mars 1954 à avril dernier, conduit de premières recherches sur le terrain. Elles donnèrent vite des résultats intéressants d'après lesquels se marque mieux la position historique très originale de cet empire.

On avait jadis voulu lier son passé à celui de l'Égypte, confusion facilitée par le qualificatif d' « éthiopiens » donné traditionnellement à certains pharaons qui, de fait, ne viennent que de Nubie. Mais on reconnut vite que les antiques monuments d'Axoum et des autres sites du pays, — si puissants qu'ils soient —, ne doivent rien à la terre des pharaons mais sont, en fait le développement d'une civilisation venue, entre les VII^{e}-V^{e} siècles avant notre ère, des royaumes du sud de l'Arabie. Cela explique en partie la tradition par laquelle l'Éthiopie devrait la fondation de son empire à un fils de la « Reine de Saba » et du roi Salomon. C'est à Axoum, antique capitale restée la cité sainte du pays que nous avons entrepris les premières fouilles autour des immenses stèles monolithiques déjà bien décrites par Littmann. On a pu dégager les terrasses de pierre sur lesquelles se dressaient ces monuments colossaux, dont l'un passait 35 mètres de hauteur et deux autres atteignaient 24 et 21 mètres, — ce qui leur avait valu le nom

(1) J. Doresse, *l'Éthiopie antique et moderne* (sous presse), Albert Guillot, Paris.

impropre d'obélisques. Dans un autre site, Yéha, marqué par les ruines d'un temple sabéen, des inscriptions religieuses en langue et écriture sud-arabes ont été découvertes et se sont ajoutées à celles que l'on possédait déjà. Surtout, le hasard nous a fait retrouver, dans les replis perdus de l'Est du plateau tigréen, un ensemble d'bojets que leur âge comme leur nature rend, ici, particulièrement précieux : un petit autel à encens, en calcaire dur, donne, dans une belle inscription, les titres d'un antique souverain qui, à sa domination sur certaines province éthiopiennes, joint la fonction prestigieuse de gouverneur et prêtre *(moukarrib)* de la cité sud-arabe de Saba. Face à cette inscription était disposée une statue, de divinité, assise, vêtue d'une longue robe à franges. Entre ces monuments (VIe-Ve siècles avant notre ère?) était posé un curieux objet en bronze, sorte de sceptre votif, dont la forme stylise en fait un couteau de jet tel que l'on en trouve encore dans certaines régions d'Afrique où, d'ailleurs, cette arme est parfois devenue, un insigne de l'autorité. Des bols en bronze complètaient l'ensemble : apports commerciaux courants dans les pays de la mer Rouge, deux d'entre eux, décorés, provenaient de l'Égypte et datent sans doute de l'époque ptolémaïque.

Sans parler de l'extrême intérêt qu'offrirait l'histoire plus tardive de l'Éthiopie médiévale, un champ tout nouveau, un champ fertile et passionnant s'ouvre donc, ici, à nos recherches. Il en sortira la révélation de plus en plus précise de ce grand empire axoumite aux riches palais et aux monuments gigantesques. Des derniers siècles avant notre ère jusqu'à la veille de l'Islam, il se constitua, à partir d'éléments autochtones et d'apports sud-arabes, helléniques, puis chrétiens, une civilisation originale. Sans doute mérite-t-il dans l'histoire une place qui ne lui a pas encore été donnée, car c'est lui qui tint, avec le commerce de la mer Rouge et du sud de l'Arabie, les voies mystérieuses d'un Orient plus lointain, et qui entrouvrit, dans le passé, à notre univers les portes d'une Afrique ignorée.

JEAN DORESSE.

N·D.L.R. — Mentionnons, à la suite de cet article, quelques ouvrages donnant une documentation récente et précise :

É. DRIOTON et J. VANDIER : *L'Égypte* (collection Clio) 3e édition, Paris 1952.

J. VANDIER : *La Religion égyptienne*, Paris 1949.

CHR. DESROCHES-NOBLECOURT : *Le Style égyptien* Paris 1946.

Fouilles françaises en Proche-Orient

De tous les secteurs, celui du Proche-Orient est sans doute celui qui depuis un quart de siècle aura donné les plus grandes révélations. Après des recherches menées sans technique bien assurée et avec un personnel souvent de fortune et pas toujours spécialement préparé, aux tâches difficiles qui l'attendaient, on était passé à partir de 1920, à une investigation systématique, grandement facilitée par l'établissement des mandats français (en Syrie et Liban), anglais (en Palestine, Transjordanie et Iraq). Avec le recul du temps, la période d'entre les deux guerres apparaîtra toujours plus comme l'âge d'or de l'archéologie orientale, par les révélations innombrables qui l'ont marquée : tombes « royales » d'Ur, exploration de Byblos, d'Ugarit, de Mari, de la région de la Diyala, pour ne citer que quelques noms dans un palmarès de choix. Ajoutons que les expéditions françaises ont fait plus qu'y occuper une place honorable. Bien au contraire, elles ont été dignes des plus grandes traditions de notre pays, par la qualité de leurs méthodes et par l'ampleur des résultats obtenus.

Dans cette science de l'orientalisme, où nos compatriotes avaient remporté des succès que le monde entier a souvent enviés, — on ne s'improvise pas plus archéologue qu'épigraphiste — le présent est digne du passé. La deuxième guerre mondiale avait marqué un brusque arrêt pour les recherches sur le terrain. Le retour de la paix voyait des conditions politiques toutes nouvelles. Le Proche-Orient était devenu indépendant. Loin de se fermer aux expéditions étrangères, les nouvelles nations autorisèrent peu à peu la reprise des travaux.

Ceux-ci se poursuivent en de nombreux secteurs, et en particulier en Syrie, Iraq, Iran et Turquie.

La France y a plusieurs missions, qui, pour la plupart, ont repris des chantiers où elles travaillent depuis plus de vingt ans. Ce chiffre est symptomatique : il indique la continuité d'un effort, non plus inspiré par une fantaisie plus ou moins récompensée par la trouvaille d'*objets*, mais avec la volonté d'exhumer et de reconquérir une *civilisation*, avec toutes ses phases et toutes ses superpositions de niveaux, des origines mêmes de la vie à l'abandon ou à la destruction du site. La recherche des civilisations disparues n'exclut nullement d'ailleurs la découverte des objets, puisque ceux-ci réapparaissent fatalement un jour ou l'autre, au fur et à

mesure que le *tell* se décape, que les secteurs d'investigation se développent et s'étendent, mais dans son contexte, l'objet prend une tout autre valeur. Il cesse d'être un document isolé, sans lien aucun avec son temps. Il est inséré dans une phase qu'il illumine mais qui en même temps l'explique. Il devient un *témoin* et il est prêt à nous dispenser son message.

Il est évident que celui-ci diffère suivant les régions et suivant les époques. Ce qui caractérise les recherches actuelles des missions françaises, c'est qu'elles portent sur des civilisations différentes et des moments culturels divers. A Mari, nos travaux présents nous font connaître le monde *mésopotamien* et son comportement pendant tout le cours du IIIe millénaire et le début du IIe. A Ras-Shamra, M. Schaeffer ramène à la lumière, la phase *cananéo-phénicienne* contemporaine de celle que M. Ghirshman retrouve en Iran, à Tchoga-Zanbil mais qui ici est *élamite*. Toutes deux datent des XIVe-XIIIe siècles avant notre ère. La documentation recueillie sur ces chantiers que séparent plusieurs milliers de kilomètres (de la Méditerranée à la plaine iranienne, en passant par la vallée de l'Euphrate), ne saurait être interchangeable et pourtant elle présente parfois certaines similitudes qui font que des problèmes d'influences se posent qui ne sauraient d'ailleurs étonner, car l'antiquité n'a pas connu ces cloisonnements, ces « rideaux de fer » qui proscrivent les échanges. On a beaucoup plus circulé qu'on le pense généralement. Les distances ne semblent pas avoir jamais constitué un obstacle pour ces gens qui se déplaçaient au pas lent des caravanes (une heure d'auto égalant une journée de chameau) et pour qui le temps était quantité négligeable. Ainsi se véhiculaient les idées, les modes et la civilisation progressait, les moins avancés bénéficiant des progrès et des conquêtes des autres.

*

Toutes les découvertes de ces dernières années ont jeté une vive lumière sur ces progrès et ces conquêtes. Aux Phéniciens, le monde occidental, on le sait, est redevable de l'alphabet. Le chantier de Ras-Shamra a rendu en 1950 une petite tablette de terre du XIVe siècle avant Jésus-Christ, sur laquelle les signes d'un abécédaire de trente signes avaient été gravés et l'on ne fut pas peu étonné de constater que les trois premières lettres, *aleph, beth, guimel,* correspondaient exactement à l'*alpha, bêta, gamma* des Grecs. Cependant Grecs et Romains ne devaient pas s'inspirer de la graphie des scribes de Ras-Shamra qui était faite de cunéiformes, mais bien de celle d'une autre ville phénicienne, Byblos, la Guébal cananéenne, où les graveurs avaient inventé un système tout différent, mais sans doute encore plus ingénieux. La découverte de l'alphabet marquait une étape décisive dans l'histoire de l'humanité, qui se trouvait affranchie des graphies antérieures, obligées jusqu'alors à utiliser plusieurs centaines de signes. L'écriture, apanage d'une classe restreinte, celle des scribes, se trouvait en quelque sorte démocratisée et était mise à la portée de tous.

C'était là un bouleversement incalculable apporté à la société et un renversement complet des valeurs.

Le site de Ras-Shamra, l'Ugarit des temps anciens, a abandonné au cours de ces dernières années une documentation épigraphique considérable. En 1953, trois cents tablettes furent recueillies. Alors que la mythologie est rédigée en cunéiforme alphabétique, l'accadien, langue syllabique, demeure utilisé pour les lettres, les textes économiques et juridiques, lexicographiques. Certains ont été gravés à la cour même, d'autres appartiennent à une correspondance arrivée de l'extérieur et adressée au palais. On y trouve, entre autres, des tablettes des rois hittites, Suppiluliuma, Mursil II, Hattusil III, Tudhaliya IV, du souverain de Karkémish, Initeshub, qui sans doute aucun, témoignent du contrôle rigoureux exercé sur la ville par des souverains étrangers. De magnifiques empreintes de sceaux ajoutent encore à l'importance de cette correspondance qui éclaire l'histoire de l'Asie occidentale des XIV-XIII^e^ siècles avant notre ère.

La découverte sur le même chantier, de pièces en ivoire ayant appartenu à la décoration d'un lit de repos, ajoute un chapitre nouveau à ce qu'il est convenu d'appeler un « art mineur » et qui ne l'est guère si l'on songe à tous les chefs-d'œuvre qui pourraient rentrer dans cette rubrique. Les plaquettes recueillies en 1952, et qui datent du XIV^e^ siècle avant Jésus-Christ, sont révélatrices de cet art phénicien dont nous avons toujours pensé qu'il était essentiellement composite et influencé par l'Égée, l'Égypte, l'Anatolie ou la Mésopotamie. Dans le cas présent, l'Égypte est dominante aussi bien quant au fond des thèmes, que quant à la forme qu'ils empruntent. Par contre, une tête de petite statue, aussi en ivoire, recueillie en 1954, nous semble inspirée du monde hittite et plus particulièrement de certaine tête de sphinx, d'une des portes de Boghaz-Keui. Cela ne doit pas surprendre puisque, la correspondance l'a montré, Ras-Shamra et l'Anatolie eurent des rapports étroits et continus.

A la cour d'Ugarit, on utilisait pour authentiquer certaines tablettes des XIV^e^ ou XIII^e^ siècles, un cylindre-sceau bien antérieur, au nom de « Yaqarum, fils de Niqmadu, roi d'Ugarit » et qui par son allure est du plus pur style mésopotamien des XIX^e^-XVIII^e^ siècles avant notre ère. On y voit un fidèle qu'assiste une déesse, debout devant un personnage au turban, assis sur un trône. Sans entrer dans le fond du problème (utilisation d'un sceau antérieur d'un demi-millénaire aux actes qu'il devait authentiquer), nous avons ici un document précis qui révèle l'influence mésopotamienne jusqu'aux rives de la Méditerranée.

★

Or précisément, dans le palais de Mari, nous avons recueilli il y a quelques années une tablette cunéiforme qui était une lettre d'introduction : le roi d'Ugarit avait demandé au roi Hammurabi, de recommander son fils à Zimrilim, souverain de Mari, pour qu'il puisse visiter son palais. Ce dernier était en effet considéré

comme une des merveilles du moment. On le comprend sans peine à en juger d'après son étendue (près de trois hectares et demi, plus de trois cents chambres et cours) et son aménagement, où ne manquaient ni les statues, ni les peintures. Une exposition temporaire organisée au musée du Louvre, dans une salle du Département des Antiquités orientales, fait mieux comprendre la place qu'occupait Mari, au cœur même du monde oriental. La ville était un foyer culturel qui rayonnait dans toutes les directions. Cette influence s'explique sans doute par les réalisations extraordinaires dont elle avait été le centre, mais la politique y avait aussi aidé. En 1953, nous avons découvert dans les soubassements du temple consacré à Shamash, plusieurs dépôts de fondation constitués par une brique gravée d'une longue inscription. Le roi de Mari, Iahdunlim, y célèbre dans une langue d'une admirable envolée poétique, ses hauts faits politiques et militaires. Le premier de tous ses prédécesseurs, il avait, raconte-t-il, conduit ses soldats, de conquête en conquête, de succès en succès, jusqu'aux rives de la Méditerranée et ces guerriers qui n'avaient jusqu'alors connu que les flots boueux de l'Euphrate, s'étaient baignés dans les eaux claires de « la mer supérieure ».

Mais si Mari regardait vers le nord, ses yeux étaient tout autant tournés vers le sud, car c'est du sud que vint toujours le danger. Le palais portait les traces de l'incendie qui l'avait ravagé au XVIIIe siècle avant Jésus-Christ et qui était le fait des armées de Hammurabi, roi de Babylone. Les temples présargoniques, c'est-à-dire remontant à la première moitié du IIIe millénaire, portaient aussi la marque d'une destruction impitoyable, œuvre à n'en pas douter de gens arrivés de même du sud. Toute la difficulté demeure de les identifier. Nous y avions d'abord reconnu les Agadéens de Sargon, alors que M. Dhorme songeait aux Sumériens de Luggalzaggisi, roi d'Uruk, ville du bas-pays. Or, l'an passé, en novembre 1954, nous ramassions dans les ruines d'une maison, tout un lot de vases de bronze inscrits au nom de deux des filles de Naram-Sin, petit-fils de Sargon. Il est devenu dès lors plus difficile de charger les Agadéens d'un mauvais coup, comme celui de la destruction des sanctuaires d'une ville que deux femmes, de sang royal agadéen, honoraient en y envoyant des objets de valeur. En ce moment nous ne pouvons entrer dans le détail d'un problème que nous n'avons fait que poser, pour donner un exemple de la progression des connaissances historiques. Sans cesse celles-ci se trouvent enrichies par des découvertes nouvelles, souvent malaisées à concilier avec un schéma que l'on avait pendant longtemps considéré comme définitif.

★

Le troisième chantier français dont nous allons dire quelques mots est celui de Tchoga-Zanbil, en Iran, à quelque trente kilomètres de Suse. Dirigé par M. Ghirshman, il est caractérisé par une *ziggurat* imposante, une des mieux conservées de tout l'Orient ancien. On sait que par ce nom, on entend le type d'architecture

bien caractéristique dans la plaine mésopotamienne, d'une tour à étages, supportant à son sommet un petit sanctuaire. Entre celui-ci et la base de l'édifice, un ou plusieurs escaliers, pour permettre la montée et la descente des cortèges. Haute originairement de plus de cinquante mètres, on y accédait par deux escaliers principaux.

La grande nouveauté de la ziggurat de Tchoga-Zanbil, ce sont les chambres qui avaient été construites dans et en bordure de la tour, pour être ensuite entièrement comblées, rendues ainsi inutilisables. En les vidant, le fouilleur découvrit par milliers, des clous de terre cuite ou des plaques de céramique rehaussées d'un tenon. Ces éléments auraient dû servir à une ornementation de la façade. Au lieu de cela, on les avait enfouis, en tas informes, au fond de ces fosses rectangulaires, une des plus grandes énigmes de cette architecture. Celle-ci est l'œuvre du roi élamite Untash-Huban qui l'avait dédiée à ses dieux Huban et Inshushinak. Avec quelles intentions précises, cela n'apparaît pas clairement. La ziggurat mésopotamienne, avec son temple du sommet, avait été jusqu'à présent considérée comme le piédestal géant, élevé à l'intention du ou des dieux quittant l'empyrée et descendant jusqu'aux humains pour leur apporter la fertilité et la prospérité. Avec ses chambres mystérieuses et ses dépôts énigmatiques, et compte tenu aussi du fait qu'une des salles contenait un lot de céramique, dont trois de grand module, la ziggurat de Tchoga-Zanbil obligera certainement à reconsidérer toute cette question. L'interprétation générale précédemment admise ne s'en verra sans doute pas infirmée, mais il y aura lieu de la compléter. Il est trop tôt pour indiquer et l'importance et la nature de ces compléments.

En ce moment, en Asie Mineure cette fois, deux autres missions françaises ont ouvert leurs chantiers : M. Louis Robert est à Claros, dans la région de Smyrne et il y continue l'exploration d'une ville romaine et le dégagement de plusieurs sanctuaires ; M. Demargne opère en Lydie, à Xanthos, dont il fouille l'acropole, qui remonte au VIe siècle avant notre ère et un théâtre qui appartient à la cité romaine.

L'éventail est ouvert et il est complet : du IVe millénaire avant Jésus-Christ à l'ère chrétienne. De chacun de ces chantiers sortent, année après année, les éléments d'un puzzle géant. Le temps est révolu où il n'y avait là que des *membra disjecta*. Les archéologues apportent les matériaux. A tous les spécialistes de les utiliser et de reconstruire l'édifice. Nous avons dit ici ce que cette reconstitution devait aux seuls Français. Non pas que nous ignorions ou voulions laisser ignorer l'effort magnifique de nos collègues anglais, américains et allemands, mais parce que trop souvent, dans les publications étrangères, on passe nos travaux *totalement* sous silence. Surtout c'est la réponse des faits à certain orientaliste qui, en pleine deuxième guerre mondiale, avait impudemment sonné le glas de l'orientalisme français !

ANDRÉ PARROT.

Le secret des Hittites (1)

Avant de décrire les fouilles qui ont lieu actuellement à Karatépé, sous la direction du professeur Bossert, j'aimerais essayer de résumer en quelques pages ce qu'on sait du rôle que jouèrent les Hittites sur le plan politique. L'entreprise est périlleuse ; les plus grands spécialistes ne sont d'accord ni sur les détails, ni sur l'interprétation générale des données. On ne peut se référer à aucune autorité et il n'y a pas de certitudes. Je prends donc l'entière responsabilité de ce qui va suivre.

Résumons d'abord ce que l'étude des documents cunéiformes et des monuments hittites nous a appris.

Au IIe millénaire avant Jésus-Christ, le Hatti fut, pendant plusieurs siècles, une très grande puissance et un facteur politique essentiel. La supériorité militaire des Hittites — même s'ils n'inventèrent pas le char léger, ce sont eux qui le perfectionnèrent et qui s'en servirent les premiers — et l'habileté qu'ils déployèrent en matière de diplomatie (politique fondée sur des traités et sur des mariages), leur permirent non seulement de conquérir, mais de conserver leurs conquêtes.

L'État hittite était une fédération d'États soumise à l'autorité du monarque d'Hattusa ; « l'empire » comprenait des régions habitées par une population hittite et des contrées peuplées par des groupes ethniques différents par l'origine, les mœurs et la mentalité. Des traités de vasselage ou d'allégeance qui tenaient compte des privilèges militaires et économiques des Hittites, peuple souverain, les unissaient en pouvoir central.

La monarchie est constitutionnelle : le roi est, dans une large mesure, responsable devant le « pankus », l'assemblée des nobles. Le caractère féodal de l'État hittite est surtout ce qui retient l'attention ; le régime n'est pas issu de la consolidation d'une oligarchie.

La société hittite n'est pas compartimentée et il n'y a pas de barrières entre les classes ; le lien féodal est à la base des rapports sociaux. L'esclave lui-même jouit de droits nettement définis et les obligations morales des riches jouent un grand rôle dans le code hittite. C'est sans doute pendant le IIe millénaire que l'organisation sociale hittite fut la plus perfectionnée.

Le fondement de cette organisation est une législation qui se distingue de celles des autres pays orientaux par son humanité.

(1) Ces pages sont extraites d'un ouvrage de C. W. Ceram, *le Secret des Hittites*, à paraître aux éditions Plon, collection *D'un monde à l'autre*.

Le code du Hatti prévoit la réparation des dommages et ignore la loi du talion.

Ces particularités sont précisément ce qui différencie l'empire hittite des royaumes orientaux du IIe millénaire ; la mentalité hittite est plus proche de la nôtre que celle des autres peuples du Proche-Orient et c'est sur ces affinités que l'on a bâti la thèse de l'origine indo-européenne des Hittites.

Mais il est d'autres traits qu'il faut connaître si l'on veut se faire une idée exacte de la question.

Le peuple hittite ne possédait ni langue unique, ni écriture commune ; rien qu'à Boghaz-Keui, on a trouvé des inscriptions rédigées en huit langues différentes ; quatre au moins étaient répandues. Les Hittites sont très probablement les inventeurs de l'écriture hiéroglyphique hittite ; exclusivement utilisée sous l'empire pour la rédaction des textes religieux et des inscriptions royales (parfois sous une forme cursive), au premier millénaire elle est d'un usage courant dans les cités-États, vestiges du Hatti. La véritable écriture hittite est le cunéiforme emprunté aux Assyro-Babyloniens.

De même que la langue et l'écriture, la religion n'est pas un facteur d'unification : les Hittites ont « mille dieux ». Plusieurs religions et d'innombrables cultes nationaux et locaux coexistent. La tolérance est à la base de la conception religieuse ; mais, autant cette largeur de vues se justifie du point de vue politique, autant elle est nuisible en matière de culture. La diversité des croyances est un obstacle à la formation d'une mystique nationale et à l'unification d'un pays !

Sous l'empire, l'art hittite dénote une certaine propension au massif, mais nulle part n'apparaît le souci de la forme et de l'esthétique. L'artiste fait preuve d'une aimable fantaisie ; si la pierre qu'il sculpte lui résiste, il l'abandonne et en reprend une autre. On utilise, pêle-mêle les bas-reliefs anciens et nouveaux, ceux qui sont terminés et ceux qui ne le sont pas. Jamais l'écriture n'est considérée comme un motif d'ornementation ; le sculpteur hittite dispose ses caractères où bon lui semble. Cela vaut également pour le sanctuaire de Iasili-Kaia, bien que la manière dont est sculpté le cortège des dieux témoigne d'une certaine recherche dans l'expression plastique. Précisions toutefois qu'à Iasili-Kaia certains hiéroglyphes correspondent à des noms hurrites. Mais ce sanctuaire n'est pas caractéristique de l'art hittite ; celui-ci se reconnaît à certaines particularités, mais il n'a pas d'originalité à proprement parler. Les influences hurrites, puis assyriennes, sont sensibles.

En revanche, par la recherche de l'effet, l'architecture hittite se distingue de celles des autres peuples. Chez ces derniers, le temple est presque toujours le motif principal ; chez les Hittites, peuple guerrier, c'est la citadelle avec son enceinte. Et cela vaut également pour Boghaz-Keui.

Mais l'architecte hittite fait preuve d'une étrange inconséquence en matière de construction de forteresses ; au prix d'un travail titanesque, il entasse des blocs de pierre au sommet d'une

paroi rocheuse naturellement inaccessible, alors que, du côté où la pente est moins raide, il recouvre la muraille de dalles lisses. La deuxième fois que je suis allé à Boghaz-Keui, j'ai donné un pourboire à des enfants turcs pour qu'ils grimpent le long des murs; des guerriers aux pieds nus pouvaient les escalader avec une extrême facilité. Et que dire des poternes, tunnels longs de 70 mètres qui passaient sous les remparts et débouchaient dans la plaine où campait l'ennemi, ou des larges escaliers conduisent au pied des murailles? N'est-ce pas un non-sens du point de vue militaire? Le même laisser aller et l'absence de style se retrouvent dans la disposition des bas-reliefs qui ornent les portes et dans les sculptures qui bordent les voies d'accès.

J'attire néanmoins l'attention sur le fait que, jusqu'ici on n'a pas étudié les fortifications hittites, au point de vue de leur utilité militaire. Le seul qui se soit penché sur cet aspect de la question, le Hollandais Kampman, s'est contenté de décrire les forteresses. De même, comment expliquer l'étrange disproportion qui existe entre les substructions cyclopéennes, celles par exemple du temple I de Boghaz-Keui et les possibilités architectoniques, extrêmement limitées qui résultent de l'emploi de la terre et du bois utilisés pour la construction des édifices?

En outre, à l'exception des extraordinaires *Prières pour la peste*, de Mursil, rien ne permet de conclure à l'existence d'une littérature hittite. L'explication fournie par certains pour justifier cette carence : les Hittites écrivaient non seulement sur la pierre et l'argile, mais aussi sur des tablettes de bois et sur des feuilles de plomb et d'argent qui n'ont pas résisté au temps, est spécieuse. Il est bien étonnant que, dans la masse des documents exhumés, on n'ait pas au moins découvert de fragments de textes littéraires; le seul texte de ce genre, celui de l'épopée de Gilgamesh, a été trouvé à Boghaz-Keui, mais il est d'origine babylonienne.

Et maintenant, parlons d'une question qui intéresse au premier chef les spécialistes de la préhistoire. Précisons, pour commencer, qu'écrivant ici l'histoire d'une civilisation, nous considérons comme arbitraire la division de la préhistoire en époques : paléolithique, néolithique, énéolithique, etc. Cela dit, on constate que les Hittites connurent très tôt le fer, peut-être même à l'époque de Labarna, leur premier souverain, c'est-à-dire avant le début de la période historique; il semble même que, dès 1600 avant Jésus-Christ, ils jouissaient du monopole de la fabrication des objets en fer. Mais, contrairement à ce que l'on a cru pendant longtemps, la découverte d'un nouveau matériau n'impliquait pas, à l'époque, des bouleversements immédiats. Si le mot « amutum » qui figure sur les inscriptions de Kultépé, a été correctement lu et interprété comme signifiant fer » — ce qui est plus que probable — c'est la preuve que le fer était cinq fois plus cher que l'or et quarante fois plus que l'argent. Pendant des siècles, le fer fut un métal si rare que les pharaons eux-mêmes écrivaient aux rois hittites pour leur demander de leur en céder; ils essuyèrent d'ailleurs des refus catégoriques. On s'en servait pour fabriquer des armes de parade et non des armes de guerre; d'ailleurs, il

semble que les premières armes en fer étaient loin de valoir les armes de pierre ou de bronze. Le véritable « âge du fer » débute beaucoup plus tard ; il commence avec l'invasion des « Peuples de la mer » qui détruisirent l'empire hittite et le rayèrent pour des siècles de la carte du monde.

Avant de faire la synthèse des vues que nous venons d'exposer, insistons encore sur un point.

Lorsqu'on essaye d'imaginer ce qu'était la civilisation hittite, on est tenté de prendre comme base d'appréciation les bas-reliefs et les sculptures qui ornent les monuments édifiés cinq cents ans après la disparition du Hatti, dans les cités-États de Karkémish, de Zendjirli, de Karatépé, etc. qui avaient survécu au démembrement de l'empire hittite. Ces bas-reliefs furent sculptés entre 800 et 700 avant notre ère.

Or, ces monuments néo-hittites ne sont pas caractéristiques de l'art hittite.

Reflets, à l'échelle provinciale, d'une splendeur passée, ils montrent des souverains repus et des sujets satisfaits ; maîtres ou esclaves prennent la vie du bon côté. En aucune région du Proche-Orient, on n'a trouvé autant de représentations d'enfants et d'animaux ; on en voit partout. Un bas-relief de Karatépé montre le roi Asitawanda ; c'est un bon vivant, amateur de vin, de femmes et de chansons. Modèle de roi bourgeois, Asitawanda n'a rien du souverain autoritaire. Faut-il en conclure que Mursil, qui s'empara de Babylone, Suppiluliuma, l'unificateur de l'empire hittite, ou Muwatallu, le vainqueur de Ramsès, ressemblaient à Asitawanda?

Le terme « Empire hittite », désigne exclusivement le royaume de Hatti, qui, de 1800 à 1200 avant Jésus-Christ, imposa sa marque à l'Asie Mineure et au Proche-Orient. Seuls les vestiges contemporains de cette époque sont représentatifs du véritable caractère hittite ; les autres n'ont qu'une valeur très relative. En décembre 1954, le *Times* a publié un article consacré aux fouilles germano-américaines, effectuées à Nimrud-Dagh, près de Commagène, sous la direction de Miss Teresa Goell et du Dr Friedrich Kral Dörner ; il en ressort qu'au Ier millénaire, l'influence hittite est encore sensible dans la statuaire de Nimrud-Dagh. Cette constatation est intéressante en soi, mais elle n'apporte aucun élément nouveau, susceptible d'accroître les connaissances que nous avons de la « nature » hittite.

Contentons-nous des témoignages contemporains de la grande époque du Hatti et, compte tenu des points que nous avons étudiés, tâchons de définir la nature du rôle joué par les Hittites.

Au IIe millénaire, il y avait un empire hittite, mais pas de civilisation hittite ; le génie de la race s'épuisa dans la domination de peuples et de peuplades hétérogènes.

Si l'on qualifie d'empire le royaume du Hatti, ce n'est point un hasard ; Wright et Sayce, les premiers qui l'employèrent il y a soixante-dix ans, avaient l'optique impériale anglaise du XIXe siècle. S'ils étaient nés au XXe siècle, ils auraient sans doute choisi le terme, de « Commonwealth », plus conforme à la réalité.

A la lumière de ce qui précède, on constate que, durant les six siècles d'existence du Hatti, il n'y eut pas, à proprement parler, d'histoire hittite. Histoire suppose évolution logique et continue, unité spirituelle, élaboration progressive d'un style et de modes d'expression artistique ; bref l'histoire est synonyme de culture. Or, si cette évolution se produit en Égypte et en Babylonie, il n'y en a pas trace dans le Hatti. Pendant les six siècles que dura la domination hittite, il y eut, certes, des caractéristiques et des particularités stylistiques hittites, mais rien ne prouve l'existence d'un style original.

L'empire hittite du IIe millénaire est certainement la construction politique la plus grandiose et la plus étonnante de l'histoire ancienne, mais, sur le plan de la culture, contrairement à ce que croyaient les archéologues qui voyaient dans le Hatti un trait d'union entre la Mésopotamie et la Grèce, le rôle des Hittites est négligeable. Le professeur Bossert pense, pour sa part, qu'ils exercèrent une grande influence sur les Proto-Hélènes. Il se peut que les Grecs aient emprunté aux Hittites les noms de certaines divinités, la forme des casques des guerriers et un instrument de musique, ancêtre de la lyre, mais est-ce suffisant pour parler d'influence?

Que serait-il advenu du Hatti si, en 1200 avant Jésus-Christ, l'invasion des Peuples de la Mer ne s'était pas produite? Toutes les hypothèses sont permises, mais, en matière de science historique, elles n'ont aucune valeur.

Les fouilles de Karatépé.

A la fin de l'été 1945, une petite troupe traverse le Taurus dans le sens nord-sud. Le professeur Helmuth Th. Bossert et ses assistantes Halet Çambel, Nihal Ongunsu et Muhinbe Darga en font partie ; Bossert a été chargé par l'Université d'Istamboul d'explorer une contrée mal connue et réputée dangereuse, où les voies de communication sont presque inexistantes, et d'y rechercher les vestiges des civilisations anatoliennes.

A l'occasion d'une halte dans le village de Féké, dans le sud-est du territoire turc, des Iuruks, les derniers nomades de cette région, révèlent aux voyageurs l'existence d'une pierre en forme de lion dans « les montagnes noires », de l'autre côté de Kadirli, bourgade des environs. Bossert dresse l'oreille ; le lion est un animal symbolique hittite. Malheureusement, à cette époque de l'année, Kadirli est coupée du reste du monde, les routes sont impraticables et, de toute manière, le temps de l'expédition est mesuré.

En février 1946, Bossert revient avec son assistante, Mme Halet Çambel. On lui déconseille de se rendre à l'endroit indiqué par les Iuruks : il faut attendre que la pluie cesse et, autour de Kadirli, la campagne est transformée en bourbier.

Mais, têtu de nature, Bossert est résolu à suivre la piste jusqu'au bout. Tous ceux qui connaissent ses travaux savent quel rôle il a joué comme co-déchiffreur de l'écriture hiéroglyphique

hittite, mais ils ignorent tout du personnage. Né en 1889 à Landau, dans le Palatinat, Bossert étudie l'histoire de l'art, l'archéologie, les langues germaniques, l'histoire du moyen âge et surtout l'épigraphie ancienne. Mobilisé, il devient officier pendant la guerre de 1914-1918. Après l'armistice, les carrières militaires et scientifiques n'offrent plus aucun débouché en Allemagne. Bossert entre, comme employé, chez l'éditeur d'art Wasmith ; quelques années plus tard, il occupe un poste de direction dans la même maison et publie une *Histoire de l'artisanat* en six volumes qui est l'ouvrage le plus complet existant à l'heure actuelle. Il occupe ses loisirs à étudier, seul, les graphies cunéiformes et hiéroglyphiques et fait partie du cénacle qui, à Berlin, s'est formé autour des assyriologues Ernst F. Weidner et Bruno Meissner.

Mais son besoin d'activité est tel que, tout en travaillant à rédiger son premier livre sur le déchiffrement du hiéroglyphique hittite *Santa et Kupapa*, publié en 1932, Bossert effectue un stage d'un an dans la maison d'édition de la *Frankfurter Zeitung*, le meilleur journal allemand de l'époque. Et là, il publie des livres qui témoignent de son éclectisme : les *Débuts de la photographie*, *le Camarade du front de l'Ouest* et *Désarmé derrière le front*. Ces derniers sont des albums illustrés ; Bossert montre, photos à l'appui, quel serait le sort de la population civile dans une prochaine guerre. Ils valent à leur auteur de figurer sur la liste noire que les S. A. lisent en public, à Berlin, le jour où ont lieu les premiers autodafés de livres.

Aussi la lettre par laquelle, en l'automne de 1933, le ministre de l'Éducation nationale turque l'invite à s'établir en Turquie est-elle la bienvenue. Bossert avait déjà effectué un voyage à Boghaz-Keui ; sous la direction de Kurt Bittel, il avait travaillé au déchiffrement des inscriptions rupestres et transposé ses connaissances archéologiques dans la pratique. Bossert accepte ; en avril 1934 on le nomme professeur à l'Université d'Istamboul et directeur de l'Institut archéologique. Bossert tire alors la conséquence logique de sa nouvelle situation ; il demande la nationalité turque et épouse une Turque.

A la lumière de ce qui précède, on conçoit que Bossert qui brûle d'examiner la mystérieuse « pierre au lion », ne soit pas homme à se laisser arrêter par des chemins transformés en fondrières. Son assistante, Halet Çambel, qui souffre d'une forte fièvre, se déclare prête à le suivre. Elle fera plus tard la preuve de son courage et de son énergie en assumant, seule, la surveillance des travaux de fouilles à Karatépé. Halet Çambel signifie « Sapin sur un petit col » ; c'est non seulement un nom, mais un symbole.

Le 27 février 1946, à une heure de l'après-midi, le tash arabasi — voiture sans ressorts, tirée par des chevaux — véhicule utilisé depuis des siècles dans la région de Kadirli, s'ébranle. Kadirli est un chef-lieu de canton qui ne possède pas encore l'électricité ; c'est seulement depuis 1954 qu'une route carrossable relie la bourgade à la localité la plus proche. Jusque-là, en automne et au printemps, saisons pluvieuses, la ville était isolée du reste de

la Turquie. Mais les habitants y trouvaient leur compte car, pendant ce temps, l'administration chômait.

Après quelques heures de route, la voiture qui transporte Bossert, Çambel et Naci Kum, le directeur du musée d'Adana qui a rejoint les voyageurs à Kozan, s'embourbe. Le voyage continue jusqu'au moment où les chevaux tombent d'épuisement. Contraints et forcés, Bossert et ses compagnons font halte dans le petit village de Köseli et, là, on constate que le conducteur ne connaît pas le chemin et qu'il a attelé ses plus mauvais chevaux à la voiture ; on le renvoie à Kozan avec son équipage. Puis, avec le concours des habitants de Köseli — dans ces contrées, le voyageur est assuré de ne jamais manquer d'aide — on trouve un nouveau cocher et une paire de chevaux robustes.

Mais la nuit arrive et la boue est de plus en plus épaisse. Les bêtes s'enlisent et s'arrêtent ; les voyageurs descendent et poursuivent leur route à pied. Finalement, chevaux et voiture échouent dans un fossé. Comme Bossert l'écrira plus tard avec laconisme : « A travers un labyrinthe d'ornières, en définitive notre cocher nous mena sains et saufs à Kadirli. »

La nuit est tombée, mais, comme les voyageurs étaient annoncés, un banquet les attend ; le kaymakam (chef de canton) le maire et les notables de Kadirli y assistent. Bossert, nerveux et impatient, harcèle ses hôtes de questions. Aucun des convives n'a entendu parler de la « pierre au lion ». Bossert s'obstine et objecte qu'il doit bien y avoir quelqu'un qui connaisse la contrée (...)

Le lendemain, à 8 heures et demie, les chevaux sont sellés ; le temps est splendide. Après une chevauchée à travers la plaine, les voyageurs empruntent un défilé sinueux qui s'enfonce dans la montagne. A l'est, couverts de neige, surgissent les sommets de l'Antitaurus et, dans le lointain, apparaît de plus en plus proche, la croupe rocheuse qui porte le nom de Karatépé. La lande de genêts est si épaisse que Bossert et ses compagnons mettent pied à terre et continuent l'ascension par un sentier de bergers à demi effacé. Du sommet du mamelon, ils aperçoivent des collines et des vallées profondes qui se succèdent à l'infini ; à leurs pieds, le Ceyhan, le Pyrame des Anciens, décrit des méandres ; l'eau jaune s'écoule en bouillonnant. Quelques minutes plus tard, en explorant les alentours couverts de touffes de genêts, de pierres et d'éboulis, tout à coup ils voient la « pierre » et bien d'autres choses encore. La « pierre au lion » servait apparemment de socle à une statue. Or, cette statue existe ; très endommagée, sans tête et sans bras, elle porte une inscription.

Bossert l'examine ; l'écriture est sémitique. Un instant il se demande si ces restes ne sont pas ceux d'un comptoir fondé par des Sémites que l'on aurait transportés à Karatépé pour une raison inconnue (...)

Bossert réfléchit longuement ; à en juger par son volume, la pierre provient certainement d'une carrière voisine mais, d'autre part, c'est un bloc de basalte, poreux et de couleur sombre. Or, à Karatépé où les pierres abondent, il n'y a pas de basalte. Autre anomalie : la manière dont sont sculptés le lion et le socle est

incontestablement hittite et l'inscription manifestement sémitique. Au début, Bossert crut que les caractères étaient araméens ; plus tard, on s'aperçut qu'il s'agissait de lettres phéniciennes.

Pendant que Mme Halet Çambel photographie le monument et qu'elle cherche à prendre un estampage, Bossert se fraie un passage à travers les broussailles pour contourner la statue. Il trouve des fragments de bas-reliefs montrant une tête et un buste et des débris, malheureusement trop petits, de pierres portant des signes hiéroglyphiques.

Une pensée traverse l'esprit de Bossert ; le fait qu'une inscription sémitique gravée sur une sculpture hittite voisine avec des hiéroglyphes, qui sont probablement des hiéroglyphes hittites, lui suggère une possibilité, celle de l'existence d'un texte bilingue, texte que les archéologues cherchent vainement depuis des années. Mais cette hypothèse est tellement fantastique que Bossert la rejette. Lui et ses compagnons sont restés trois heures à Karatépé ; ils n'ont procédé à aucun sondage et il est encore trop tôt pour se prononcer.

Pour ne pas être surpris par la nuit, les voyageurs quittent Karatépé et rejoignent le hameau de Kizyusuflu, à une heure et demie de cheval. Devant un feu de camp, entouré de paysans que l'arrivée des étrangers a attirés, Bossert prend une résolution : il reviendra à Karatépé (...)

Le 15 mars 1947, Bossert est de nouveau sur les lieux. Cette fois la période des sondages dure un mois et se termine le 15 avril 1947. Bossert et Alkim obtiennent des résultats sensationnels ; pourtant, l'outillage est rudimentaire et la main-d'œuvre peu nombreuse.

Ils vivent sous la tente dans des conditions invraisemblables avec les derniers nomades qui parcourent l'Akyol (le chemin blanc), la vieille route des caravanes qui relie l'est à l'ouest et au sud de la Turquie. Muhibbe Darga, une autre assistante de Bossert, m'a fait visiter, en 1951, une tente de nomades. Nous nous sommes assis avec les femmes — les hommes gardaient les bêtes au pâturage — autour du foyer ; du matin au soir, des « yuffka », galettes minces qui tiennent lieu de pain, cuisent sur le feu. Une vieille femme aux mains déformées par la goutte et aux doigts noirs de crasse nous a offert du fromage de chèvre séché en témoignage d'amitié. Muhibbe Darga et moi, étions convenus de nous faire passer pour mari et femme et de prétendre que nous avions six fils. Un homme et une femme n'ont droit à l'hospitalité des nomades que s'ils sont mariés, c'est-à-dire s'ils ont des enfants, ou frère et sœurs ; de toute manière, nous n'avions même pas cette excuse car, seule Muhibbe Darga parlait le turcoman.

Bossert et Bahadir vivent ainsi pendant six semaines, entourés d'enfants qui jouent et se bousculent, dans une saleté indescriptible, se nourrissant de fromage et de yuffka.

Tous les jours, ils travaillent à Karatépé ; ils dégagent des murailles, vestiges d'une citadelle, et, à l'intérieur de l'enceinte, les substructions d'un temple ou d'un palais. Des sondages permettent de déterrer des orthostates intacts ; ces blocs de basalte,

hauts d'un mètre environ et couverts de figures d'animaux et de personnages sont *in situ*, c'est-à-dire qu'ils sont restés à l'endroit même où on les a érigés.

Puis Bossert trouve le début d'une longue inscription phénicienne (il ignore encore sa véritable longueur, mais ne souffle mot de sa trouvaille. Enfin, dans les derniers jours, il découvre ce qu'il a cherché depuis son arrivée à Karatépé ; de nombreux fragments d'inscriptions hiéroglyphiques hittites. En vue d'une nouvelle campagne de fouilles, il nettoie à la main et à la spatule le haut d'un orthostate. Le temps lui manque pour dégager le bloc, mais ce qu'il voit lui suffit. Difficilement reconnaissables, les signes qu'il aperçoit sont bien des hiéroglyphes. Ce qui n'était encore qu'un espoir devient une certitude ; Bossert pressent que les deux textes hittite et phénicien, n'en forment qu'un. Les hiéroglyphes sont illisibles mais, en revanche, le déchiffrement de l'inscription phénicienne ne présente aucune difficulté.

Cet instant est le point culminant de l'histoire de la découverte de la civilisation hittite et nous allons voir que si, dans ce cas précis, Bossert se trompe, c'est lui qui, en définitive, avait raison.

La première expédition organisée pour dégager les ruines de Karatépé a lieu au mois de septembre 1947 ; le financement est assuré par la Société Historique Turque, l'Université d'Istamboul et la Direction des Musées et des Antiquités turques. Les archéologues disposent du matériel nécessaire et de fonds suffisants ; ils pourront recruter la main-d'œuvre dont ils auront besoin.

Bossert aime mystifier ses collaborateurs et il s'amuse de leur surprise. Au début des travaux, il convoque ses assistants à l'endroit où, quelques mois plus tôt il a découvert l'inscription phénicienne. Puis, d'un air parfaitement naturel, il explique que l'emplacement lui paraît tout indiqué pour un sondage (en avril Bossert avait soigneusement effacé les traces de son passage). Les exclamations que poussent ses collaborateurs quand, après quelques pelletées, un orthostate couvert de signes phéniciens disposés en lignes apparaît, le comblent d'aise. Sûr de son fait, il explique que le prochain sondage va mettre au jour un second orthostate portant des caractères hiéroglyphiques et il désigne un endroit, à quelques mètres du premier emplacement. Les terrassiers dégagent effectivement un bloc, mais Bossert se rend compte qu'il s'est trompé.

Les fameux hiéroglyphes ne sont que des fissures de la pierre ; elles rappellent vaguement des signes d'écriture. Bossert a été abusé par l'éclairage ; ce qui, en fin d'après-midi, lui avait paru être des hiéroglyphes, est en réalité le produit de la désagrégation de la roche par les agents atmosphériques.

On imagine sans peine sa déception. Il ne fait aucun doute qu'il faudra poursuivre les recherches, mais Bossert est loin de partager l'enthousiasme de ses collaborateurs. Il regarde fixement la pierre grise et, avec chaque pelletée, son espoir de retrouver le texte hittite correspondant à l'inscription phénicienne diminue. En de

pareils moments, la science est souvent une question de caractère. Bossert donne l'ordre de continuer les travaux et d'effectuer de nouveaux sondages. Or, aussi invraisemblable que cela paraisse, à un mètre des pseudo-hiéroglyphes, les ouvriers mettent au jour une inscription hiéroglyphique hittite !

La campagne de fouilles de 1947 a été la plus fructueuse de toutes.

★

Perspectives d'avenir.

Les recherches continuent et pas seulement à Karatépé ; et, maintenant, les directeurs des fouilles ne sont plus uniquement des archéologues européens. A Ankara, ville créée par lui, Kemal Ataturk a fondé une faculté de linguistique, d'histoire et de géographie ; il confia les chaires d'histoire et de langue hittite aux professeurs Landsberger et Güterbock.

Quand Kemal Ataturk mourut, en 1938, il laissait à la Société Historique Turque, laquelle avait dressé un plan d'exploration de l'Anatolie, une somme dont le revenu annuel est de 125 000 livres turques. Ataturk fut non seulement le « père des Turcs » (traduction d'Ataturk) mais aussi celui de la nouvelle génération des savants turcs.

Entre Boghaz-Keui et Hamah, entre Smyrne et Tell Halaf, en de nombreux endroits les fouilles se poursuivent. Les inscriptions hiéroglyphiques hittites sont désormais lisibles ; leur déchiffrement permettra de mieux connaître l'histoire du Hatti, premier royaume indo-européen. Les fouilles effectuées récemment à Ras Shamra, l'ancienne Ougarit, par l'archéologue français Claude Schaeffer, autorisent cet espoir.

Il y a soixante-dix ans, on ignorait tout des Hittites et de leur empire. Dans les lycées, on continue à enseigner aux jeunes gens qu'au IIe millénaire l'histoire du Proche-Orient et de l'Asie Mineure fut écrite par les souverains mésopotamiens et par les pharaons. C'est oublier que, pendant plusieurs siècles, l'empire du Hatti fut la troisième grande puissance de l'Asie antérieure ; en tant que pôle d'attraction politique, sa capitale était l'égale de Babylone et de Thèbes. Si, en matière de culture et de civilisation, les Hittites jouèrent un rôle assez effacé, ils tinrent une place considérable sur le plan politique.

Ainsi se termine l'histoire de la découverte du royaume des Hittites, de la croissance et de la fin du Hatti et celle du déchiffrement des langues et des systèmes d'écritures dont se servaient les Hittites.

Elle commence et finit par une découverte : en 1834, Charles Texier arriva à Boghaz-Keui, en 1947 on trouve l'inscription bilingue de Karatépé. Entre ces deux dates se situent les événements qui permirent de reconstituer le passé du Hatti.

C. W. CERAM.

(Traduit de l'allemand par Henri Daussy).

Les découvertes de l'archéologie chinoise

Les premières activités des archéologues chinois remontent au XIIe siècle au moment où la dynastie Song, dans son désir d'inventorier toutes les valeurs spirituelles, se mit à recenser les plus anciens témoins de sa culture. Depuis, toute une lignée de savants s'est consacrée à la compilation des catalogues d'antiquités, à la description des objets, à leur identification et à leur destination. Jusqu'au XXe siècle, l'épigraphie et la typologie ont constitué l'essentiel de cette science. C'est seulement de nos jours que de savants explorateurs, parmi lesquels les Français Chavannes, Pelliot, Segalen, le P. Teilhard de Chardin et le P. Licent, ont inauguré l'ère des fouilles. Après la sensationnelle révélation d'une bibliothèque médiévale à Touen-houang (Kan-sou), les découvertes du Sinanthrope à Tcheou-keou-tien près de Pékin, des gisements du paléolithique supérieur dans les Ordos, celles du néolithique du Kan-sou et du Ho-nan et des Tombes Royales de la dynastie Yin (XIVe-XIe siècles av. J.-C.) à Ngan-yang devaient marquer les années 1920-1930. La période suivante vit le développement des fouilles consacrées au paléolithique (1927-1937), au néolithique, avec la définition des cultures à poterie peinte de Yang-chao (Ho-nan) et à poterie noire de Long-chan (Chantong) et à l'âge du bronze (1928-1937) avec la nouvelle chronologie des bronzes archaïques. De nombreux sites à Lo-yang, Houei-hien et Tchang-cha, fouillés par des amateurs, révélèrent de magnifiques objets dont se parent aujourd'hui les collections et les musées du monde entier. La guerre interrompit ces fouilles et ces prospections. Toutefois les Japonais restaurèrent et inventorièrent les grottes boudhiques de Yun-Kang et de Long-men tout en fouillant le site de Yang-kao près de Kalga n, riche en laque et en bronzes des Han (IIIe-IIIe ap. J.-C.). En Chine libre les archéologues découvraient la tombe royale de Wang Kien (Xe siècle) près de Tch'eng-tou et les ensembles rupestres de Ta-tsou (VIIIe-XIIIe siècles) près de Tchong-k'ing. Si cette dernière découverte n'a été suivie d'aucun rapport, la première en revanche a fait l'objet de publication dès 1946. Première tombe royale fouillée scientifiquement, elle a révélé dans la grande salle de magnifiques haut-reliefs ornant le socle du sarcophage et dans la chambre arrière des tablettes funéraires, des plaques de jade ciselé et la première sculpture qui soit vraiment un portrait funéraire. Celui-ci représente l'empereur Wang Kien avec un visage conforme à la description que nous

avons de lui et l'expression encore chargée de la satisfaction d'avoir fondé un Empire du Sseu-tch'ouan à l'époque divisée des Cinq Dynasties.

Une fois la tourmente du conflit passée, la Chine connut la guerre civile. Les autorités du Kouo-min-tang emportèrent à Tai-pei dès 1949 tous les matériaux provenant des fouilles antérieures. Le jeune gouvernement communiste soucieux de reprendre l'étude du passé chinois s'inspira de la puissante organisation des fouilles en U. R. S. S. pour fonder des Instituts de recherches et des Commissions de protection des œuvres d'art. A un organe central se rattachent des comités locaux présidés par les autorités provinciales et les autorités administratives des musées. Les informations qui nous parviennent montrent l'intense activité des archéologues chinois. Malheureusement la publication des matériaux ne suit pas le rythme des découvertes et les savants chinois sont aujourd'hui gênés dans la poursuite de leurs travaux par le retard apporté à l'étude des résultats acquis. Les revues spécialisées commencent à rendre compte de certaines grandes fouilles de 1950-51. Mais pour la majorité d'entre elles nous n'avons que quelques documents et des rapports très succincts.

En 1951, les fouilles de Tcheou-k'eou-tien reprenaient. Le problème était de déterminer les limites de l'aire occupée par le Sinanthrope, celle-ci semble aujourd'hui couvrir une surface trois fois plus étendue que celles des fouilles actuellement en cours. Le professeur Pei Wen-tchong a déclaré aux congrès desarc héologues de Moscou en 1954 que ses études l'avaient conduit à admettre que le Sinanthrope avait été précédé du gigantopithèque, éteint au début du quaternaire, que d'autre part ses bras étaient bien des organes de travail. Cette déclaration semble apporter un terme à la discussion opposant ceux qui considéraient le Sinanthrope comme le gibier d'un chasseur plus évolué du type *Homo Sapiens*, et ceux qui le considéraient comme l'auteur de l'industrie lithique du même site.

En 1954 à Ting-ts'ouen, non loin de Siang-fen-hien, dans le Chan-si, le professeur Pei Wen-tchong découvrait sous la couche de terres jaunes une culture du paléolithique inférieur comparable à la culture du Sinanthrope et représentée par plus de 2 000 outils de pierre. Il s'agit bien de la même étape du développement que celle de la cavité 15 à Tcheou-k'eou-tien. L'outillage, toutefois, présente des caractéristiques différentes dont celles d'avoir des plans de frappe formant un angle ouvert de 120 degrés. Les deux cultures sont groupées aujourd'hui sous le nom de culture de Ting-ts'ouen qui couvre tout le pléistocène moyen.

Le pléistocène supérieur était déjà illustré par la Culture de l'Ordos groupant le site d'aspect moustérien de Chouei-tong-keou et le site contemporain d'aspect aurignacien de Sjara-osso-gol. En 1951 à Tseu-yang, au Sseu-tch'ouan, étaient découverts le crâne et la mâchoire d'une fillette de dix ans. Les ossements associés à ceux du stegodon et du mammouth ont permis au professeur Pei Wen-tchong de les attribuer au pléistocène supérieur, et de considérer ce premier fossile humain de la Chine méridionale comme un

Homo Sapiens. Il est possible que ce témoin représente une culture de la Chine méridionale mais rien pour l'instant ne permet de déterminer à quel groupe il pouvait appartenir. La culture de l'Ordos en revanche vient d'être reliée aux groupes du Baikal et de l'Iénisséi (Malta et Afontova gora) dont les caractères mixtes moustéro-magdaléniens sont proches des caractères mixtes des cultures de la Chine du Nord.

Le Néolithique a été révisé à la lumière des fouilles faites principalement au Ho-nan, au Chen-si et au Fou-kien. Dans le Ho-nan, non loin de Tch'eng-kao, à Kouang-wou-tchen, des archéologues ont découvert d'importants gisements représentés par plusieurs couches dont le contenu montre la continuité d'une seule et même culture. Dans une tombe on a découvert pour la première fois des objets connus de la culture de Yang-chao à côté d'un squelette : près de la tête, une jarre à décor cordé et près des hanches un anneau fait d'une lame de pierre. Certaines couches ont révélé des poteries noires de Long-chan voisinant avec des poteries grises à décor cordé et des poteries peintes de Yang-chao. Les études stratigraphiques anciennes avaient fait admettre la succession chronologique des cultures de Yang-chao et de Long-chan. Le professeur Anderson avait déjà trouvé à Yang-chao des fragments de poterie noire mélangés aux fragments de poteries peintes. Mais les archéologues avaient alors estimé qu'il s'agissait d'une erreur de stratigraphie. Les fouilles de Kouang wou-tchen semblèrent donner raison au savant suédois. Les savants chinois décidèrent alors de reprendre les fouilles de Yang-chao. La deuxième couche de ce site révéla un ensemble de fragments de poterie peinte dont les motifs en damiers, rappelaient ceux de Kouang wou-tchen et dont ceux en triangles arrondis ou en spirales évoquaient ceux du Chen-si central et du Chan-si méridional. Dans la même couche se trouvaient des témoins de poterie rouge, de poterie grise à décor de vannerie au tampon, de poterie noire et pour la première fois de poterie noire brillante ornée de rayures ou de cercles peints en rouge. Cet ensemble confirme l'existence d'une culture mixte dans les régions qui séparaient l'aire de la poterie peinte de l'ouest et celle de poterie noire des provinces côtières de l'est. Il n'est pas impossible que toute la chronologie soit à réviser et qu'il faille réduire les écarts de succession de ces deux cultures dont les périodes d'épanouissement ont pu coexister pendant quelque temps.

Les fouilles du Chen-si ont montré les affinités de la poterie du sud de cette province avec celle du Ho-nan occidental et du Chan-si méridional ainsi que leur originalité par rapport à ceux du Ho-nan septentrional. Aux sites de la poterie rouge et de la poterie peinte viennent se superposer les sites de la poterie grise à décor de vannerie. Malgré le développement parallèle de ces deux cultures avec celles du Ho-nan, il n'a pas encore été possible de les dater. Le savant chinois, Che Tchang-min croit possible de distinguer dans le néolithique de la grande plaine, non seulement les deux cultures de la poterie peinte et de la poterie noire, mais encore une troisième culture de la poterie grise dont l'aire de dif-

fusion aurait eu pour centre le bassin de la Houai et dont la zone de rayonnement comprendrait le Ho-nan et le Ngan-houei. Les trois cultures se seraient mélangées dans la région de Ngan-yang et leur réunion aurait constitué la première culture chinoise. Quel que soit l'attrait de cette théorie, il semble que les études stratigraphiques soient encore insuffisantes pour la valider.

Au Fou-kien les fouilleurs ont découvert des céramiques proches de celles que nous connaissons déjà aux Kouang-tong à Hong-kong et dans le Kiang-si. Ce complexe néolithique méridional serait tardif et contemporain du bronze septentrional, il daterait des environs de 600 avant Jésus-Christ et s'inscrirait dans la période des Printemps et des Automnes (Tch'ouen-ts'ieou).

L'âge du bronze et l'âge du fer sont illustrés par des nouvelles fouilles de Ngang-yang, de Houei-hien et de Tchang-cha. A Ngan-yang les travaux ont repris en 1950 sous la direction du professeur Ko Pao-kiun et ont bénéficié des conseils des collègues soviétiques, dont le professeur S. V. Kisselev. Les principales découvertes concernent les ruines urbaines à Sseu-p'an-mo et de grandes tombes à Wou-kouan-ts'ouen. Dans des établissements de Sseu-p'an-mo dont les demeures, à l'image des palais, reposaient sur des fondements de pierre, la découverte de couteaux en coquillage, de céramiques, de flèches en os et d'inscriptions oraculaires a montré que le niveau de vie des habitants était assez élevé. La découverte la plus importante a été celle de la grande tombe de Wou-kouan. Celle-ci occupe une aire de 45 mètres de long sur 15 mètres de large. Elle est constituée par une grande salle de 14 mètres de long et 12 mètres de large, le fond se trouve à 4 m. 70 au-dessous de la surface du sol. Sous cette salle se trouve la chambrette du sarcophage, de 6 m. 3 de long, de 5 m. 2 de large et de 2 m. 50 de haut, enfin sous la chambrette, à 8 m. 40 de la surface, une cavité de 1 mètre sur 80 centimètres touche les terrains trempés. Au nord et au sud, deux couloirs en pente de 15 mètres de long marquent les dégagements de cette tombe. Dans la cavité du fond devait se trouver le squelette aujourd'hui réduit en poussière d'un gardien protecteur du sarcophage. Celui-ci prenait place dans un logement dont les parois ont été recouvertes de rondins et dont l'aspect devait rappeler la forme des constructions forestières (isba). Malheureusement, il ne reste aucune trace du cercueil. Au-dessus du sarcophage, trente couches de terre battue remplissaient la salle supérieure. Ce sont ces couches qui devaient révéler les coutumes funéraires de la dynastie Yin (XIVe-XIe av. J.-C.). Le long des parois gisaient un grand nombre de squelettes. La paroi orientale comptait 17 squelettes d'hommes, la paroi occidentale, 24 squelettes de femmes. D'après les objets trouvés près des squelettes et dans les cercueils qui subsistent, il s'agit sans aucun doute des parents ou des alliés du défunt, tués avant l'enterrement. Les squelettes sans cercueil doivent être ceux des serviteurs. Les deux entrées comprenaient, de plus, des fosses remplies d'ossements de chevaux, de chiens et d'hommes constituant la garde du tombeau. Au-dessus de cette couche de squelettes, près de la surface du sol, étaient disposés 34 crânes. La tombe,

plusieurs fois pillée ne comprenait plus d'important mobilier. Toutefois, de nombreuses armes, des bronzes, et des ornements de jade accompagnaient encore certains squelettes. Les objets le plus souvent représentés sont des vases kou, des tripodes ts'iue, des petites haches, des clochettes et des pointes de flèches en os. Certaines pendeloques en jade ont la forme d'oiseaux ou de poissons. Non loin de cette sépulture furent trouvées deux séries de tombes alignées dans lesquelles se trouvaient plus de 150 squelettes décapités. Certains de ces squelettes devaient être ceux dont la tête avait été déposée dans la salle supérieure de la Grande Tombe.

L'apparat funéraire des Yin nous était déjà connu par les fouilles de Siao-touen, et nous savions que des quadriges et des chiens accompagnaient les morts, mais nous n'avions pas encore la preuve qu'un nombre aussi important de *sutties* étaient offerts en sacrifice. Des tombes éparses semblent de plus laisser supposer qu'annuellement des sacrifices étaient offerts au défunt et des enfants de deux ou trois ans dont les squelettes ont été retrouvés les mains liées derrière le dos se trouvaient souvent au nombre des offrandes. Ces hécatombes ont permis au savant Kouo Mo-jo d'attribuer ces pratiques à une société esclavagiste, premier maillon de la périodisation normale que présente la méthode historique marxiste. Quelle que soit la méthode d'approche des problèmes de structure sociale, il peut sembler toutefois prématuré de considérer ces morts comme prouvant l'existence d'une société esclavagiste. Comme le souligne le professeur M. Kaltenmark, il est certain, en revanche, que l'institution des sacrifices humains correspondait à des conceptions particulières de la vie d'outre-tombe calquée sur celle de la vie terrestre.

Les fouilles de Houei-hien ont, de leur côté, apporté de magnifiques exemples de la culture chinoise de l'époque des Royaumes Combattants (V^{e}-III^{e} av. J.-C.). Au site de Lieou-li-ko, une cinquantaine de tombes ont livré de nombreuses poteries d'usage courant dont certaines contenaient des os de volailles et des arêtes de poissons. En outre, des fosses renfermaient 19 chars qui ont permis de reconstituer l'aspect de ces antiques véhicules. Le site de Kou-wei ts'ouen si souvent pillé a révélé de merveilleux bronzes incisés, des agrafes richement travaillées et des ornements de jades aux lignes délicates. L'orfèvrerie des Royaumes Combattants trouve là ses plus beaux témoins. Le raffinement de cette époque est encore confirmé par les fouilles de Tchang-cha. Dans cette ville du Hou-nan furent dégagées plus de 150 tombes dont 136 des Royaumes Combattants et le reste des Han antérieurs (II^{e}-I^{er} siècles av. J.-C.). Les tombes des Royaumes Combattants sont en général plus profondes que celles des Han, à la différence des tombes Yin elles sont recouvertes d'un tumulus. Le cercueil en bois laqué est placé dans un sarcophage pareillement en bois laqué et souvent entouré de rubans de soie. Le mobilier comprend des objets de céramique, de bronze, de laque, et de bois. Les vases sont surtout des tripodes ting, des bouteilles hou et des coupes touen. Dans les ting étaient placés en offrande des

viandes, dans les touen du millet et dans les hou des liqueurs. A Houei-hien le ting et le hou sont plus souvent accompagnés de teou avec des légumes variés et de la viande. Le professeur Hia Nai signale que cette diversité de régimes alimentaires explique la différence des formes des récipients entre Houei-hien et Tchang-cha. Les armes ont gardé la trace de manches et de poignées en bois laqué. La laque dans le Royaume de Tch'ou semble avoir eu un usage beaucoup plus étendu que dans le nord. On rencontre ainsi des fourreaux d'épées laqués et des poteries couvertes de laque brun. Des planchettes en bambou portent les plus anciennes inscriptions du sud difficilement déchiffrables, elles ont toutefois livré quelques caractères qui indiquent le nom des offrandes... ... *huit lames en or... ... huit vases ting...*, etc... Les tombes des Han antérieurs ont aussi révélé un riche mobilier. Elles sont en général plus grandes que celles des Royaumes Combattants et les objets sont plus précieux. Deux sarcophages recouverts d'un enduit d'argile nous sont parvenus presque intacts. A l'intérieur étaient déposés des poteries funéraires, des anneaux, des clochettes en bronze, des coupes en laque, des boîtes de toilette laquées, et des planchettes couvertes de caractères « li ». Dans une des tombes, des laques portaient les inscriptions *vaisselle de la Maison Yang* ou *vaisselle de la Maison de la Reine de Tchang-cha.* Il s'agit de la Maison des wang ou rois que nommait l'empereur des Han comme gouverneur de ces régions. Dans une des tombes furent découverts des modèles de chars dont les roues avaient 16 rayons, et un modèle réduit de bateau de 1 m. 30 de longueur, avec une petite cabine sur le pont, 16 petites rames, et une longue rame servant de gouvernail. De longues épées et des poignards de fer remplaçaient les courts poignards de bronze de l'époque précédente. Quelques tombes des Han postérieurs (Ier-IIIe siècles A. D.) ont livré une abondante poterie funéraire avec des statuettes en argile et des modèles réduits de maisons, de fermes, de greniers et de bergeries, peints en rouge à l'intérieur et couverts de la glaçure verte caractéristique de la poterie Han. Les quelques témoins de céramique néolithique recueillis sont du type des provinces maritimes et se rattachent à la Culture de Wou-Yue.

La dernière grande d'couverte chinoise est celle des grottes bouddhiques de Ping-ling-sseu et de Mei-tsi-chan au Kan-sou. Ces temples rupestres se trouvent sur la route qui relie la Plaine Jaune à Touen-houang. Les grandes sculptures et les bas-reliefs, comparables à ceux de Yun-kang et de Long-men, illustrent la sculpture et la peinture murale des Wei (IVe-VIe) au T'ang (VIIe-XIe). Nous y retrouvons les mêmes étapes d'évolution, mais il semble que l'influence de l'Asie Centrale et de l'Inde y soit plus fortement marquée ; les statues T'ang sont plus déhanchées que celles de l'est, et rappellent davantage le style indien des Gupta. Un grand bouddha, du VIIe siècle, rappelle celui de Long-men (672) avec le même gardien Vaisravana. Comme pour ce dernier, il semble que nous ayons là une représentation de Vairoçana. Cette identification pose à nouveau le problème de l'introduction du culte de cette divinité en Chine. En effet, la date traditionnelle

de 720 ne paraît pas s'accorder avec ces images de la fin du VII^e^ siècle. Il est certain que les travaux qui se poursuivent à Touen-houang, l'étude des peintures murales de ce sanctuaire ainsi que de ceux du Kan-sou vont éclairer d'un nouveau jour les nombreux points obscurs de l'iconographie bouddhique.

Enfin, nous devons signaler l'importante découverte au Leao-si, en Mandchourie, de quatre tombes de la dynastie des Leao (X^e^-XII^e^ siècles). Outre des céramiques à crête de coq et des miroirs en bronze, la principale trouvaille est celle de gants métalliques et de masques en argent qui viennent confirmer la pratique de la momification chez les Leao.

De nombreuses découvertes concernant les différentes époques viennent augmenter considérablement les matériaux d'études des différentes cultures que la Chine a développées durant des millénaires. Trop longtemps, les historiens de la Chine ont pu déplorer la rareté des fouilles scientifiques. Depuis cinq ans les archéologues chinois ont accumulé une moisson abondante et riche d'enseignements. Il nous reste à souhaiter que nous puissions bientôt y avoir accès autrement que par de brèves informations, et à présenter aux institutions chinoises notre vœu de voir largement diffusés les rapports complets de leurs remarquables travaux.

VADIME ELISSÉEF.
Conservateur du Musée Cernuschi

L'Activité archéologique en Indochine

A la mémoire de Pierre Dupont, ancien membre de l'École Française d'Extrême-Orient, mort à Bangkok, en mission scientifique, le 18 octobre 1955.

La vocation de l'archéologue et celle de l'explorateur ne sont pas sans affinités. L'un et l'autre ont la passion avouée de la découverte et celle, parfois plus secrète, de l'aventure.

Cette parenté est manifeste en Indochine plus qu'ailleurs. Les membres de l'École Française d'Extrême-Orient, dont le rôle essentiel est la coordination de l'activité archéologique, sont les successeurs des découvreurs d'Angkor, des Bouillevaux et des Mouhot. Car les monuments, relativement récents, ne se dissimulent pas dans la profondeur du sol, mais dans l'épaisseur des forêts.

Certes, le manteau forestier ne s'étend pas partout. Il ne couvre pas les plaines alluviales de Cochinchine, où M. Malleret a inventorié près de deux cents sites archéologiques. Le plus important, Oc Eo, fouillé en 1944 par l'actuel directeur de l'École Française, a fait connaître une architecture de briques d'un type jusqu'alors inconnu en Indochine et livré, à côté d'un matériel lithique de fabrication indigène, des objets d'importation : des bagues indiennes, des intailles indiennes ou occidentales, un cabochon sassanide, un fragment de miroir chinois d'époque Han et une monnaie d'Antonin le Pieux !

Mais, au Cambodge, c'est la forêt qui enveloppe les ruines de son ombre et l'archéologue est un défricheur avant d'être un terrassier. Il a heureusement des auxiliaires : d'abord l'observation aérienne qui a permis au général Terrasson et à Victor Goloubew de retrouver le tracé de la ville primitive d'Angkor. Parfois, plus simplement, le sens topographique des autochtones, auquel M. Philippe Stern attribue modestement une part du succès de sa mission de 1936 : la découverte sur le Phnom Koulen, non loin d'Angkor, d'une ancienne capitale, celle du souverain, qui, au débnt du IXe siècle,affranchit le Cambodge de la suzeraineté javanaise, inaugurant ainsi pour l'empire Khmer une ère de prospérité et de gloire qui devait durer quatre siècles. Quelle différence entre cette mission et les premières explorations ! Le hasard, souvent propice aux archéologues, n'est pour rien dans cette décou-

verte. En cinq semaines, dix-sept temples nouveaux, sept points archéologiques, quatre statues ont été retrouvés : c'est là le fruit de la préparation la plus minutieuse, des recherches préalables effectuées à Paris avec le concours des données de l'épigraphie et des méthodes propres à l'histoire de l'art.

Mais dans quel piètre état souvent sont retrouvés les monuments, dont les plus anciens n'ont pourtant pas quatorze siècles ! C'est que le temps sous les tropiques trouve des complices dans son œuvre destructrice, le climat et la végétation, dont Kipling décrit l'irrésistible fougue : *Un mois plus tard, un tertre onduleux que recouvrait un manteau vert tendre de jeunes pousses marquait seul la place du village abandonné; et, à la fin des pluies, le plein tonnerre de la Jungle vive grondait sur cette terre, que la charrue avait labourée six mois à peine auparavant.*

Les temples khmers sont envahis par cette flore : une mousse fine couvre les bas-reliefs ; les arbustes qui encombrent les sous-bois et empêchent la circulation escaladent la superstructure des temples ; les racines gigantesques et splendides des fromagers enjambent les galeries.

Aussi le premier soin des archéologues est-il de dégager les monuments de ce treillis qui les enserre, tant pour retrouver leur aspect que pour les défendre contre cet ennemi qui précipite leur ruine.

Parfois les dommages sont plus graves : il ne reste que des pans de mur émergeant entre les feuilles et les branches mortes, un amoncellement de pierres en désordre laissant apparaître, lorsqu'on les dégage, l'une un visage souriant, l'autre un torse, une autre un fragment de rinceau. Le temple, semble-t-il, est mort à jamais. Mais l'archéologue ne se résigne pas à cette mort : ces pierres disjointes, il n'est pas impossible, aidé par la décoration architecturale, de les assembler, fragment par fragment d'abord, puis une fois leur ordre retrouvé à force de patience, de rebâtir sur un sol consolidé le monument dans son aspect primitif. Banteay Srei, cette merveille de grès rose, l'éléphant Neak Pean au centre de son bassin ont été ainsi ressuscités grâce à cette technique d'anastylose.

Pourtant, cette flore impitoyable interrompt parfois ses ravages pour se faire conservatrice et maternelle : elle est bien, dans son exubérante fécondité, une manifestation de Kâli, à la fois destructrice et tutélaire. La pénétration — on dirait presque la symbiose — de la forêt et des monuments est telle qu'on ne pourrait les dissocier sans précipiter la mort de ce qu'on prétend sauver. Ainsi, les nécessités techniques rejoignent le désir de certains voyageurs qui voudraient voir préservé le romantisme des ruines : Ta Prohm est tel encore que lorsque s'y promenait Loti.

★

Mais de même que l'explorateur, découvreur de terres inconnues, ambitionne parfois de devenir un découvreur d'hommes et entreprend, comme Pavie, *la Conquête des cœurs*, l'archéologue ne se

borne pas à retrouver les vestiges matériels des civilisations disparues : il veut, par-delà ces documents, évoquer ces civilisations elles-mêmes, pénétrer l'esprit des hommes de jadis, enrichir notre humanisme du témoignage de cultures nouvelles : on conçoit, par exemple, l'élargissement que peut apporter à des conceptions esthétiques l'intimité des arts orientaux.

Cette lente anastylose culturelle est la tâche des mêmes chercheurs qui alternent les missions sur le terrain et le travail plus paisible, plus recueilli de l'historien. C'est aussi une œuvre collective, fruit de la collaboration de différentes disciplines. M. Georges Coedès, le spécialiste de l'épigraphie et de l'histoire, M. Philippe Stern, le spécialiste des arts, travaillent parallèlement, confrontent les résultats de leurs recherches, forment, animent, coordonnent des équipes de chercheurs. M. Stern a coutume de parler du musée Guimet comme de son « laboratoire », et ce terme évoque bien en effet l'atmosphère d'ardente studiosité et de solidarité qui y règne.

Le résultat de ce labeur?

En histoire, rapprochées les découvertes d'Oc Eo, de données historiques, l'ambassade députée par Marc Aurèle auprès de l'empereur de Chine, et d'autres trouvailles, celle d'une lampe romaine au Siam, d'un ivoire indien à Pompéi, celle surtout de très nombreux vestigess romains à Arikkamedu, près de Pondichéry, révèlent une activité sur ces routes maritimes, des échanges entre cultures dont on ne pouvait, il y a quelques années, deviner l'importance. Voilà qui élargit étrangement, jusqu'à l'horizon Pacifique, l'*avidum mare* d'Horace.

Le rôle de l'Inde dans la constitution des civilisations indochinoises et l'histoire de cette Inde Extérieure sont aujourd'hui connus au point que M. Coedès a pu en édifier une vaste synthèse. Pierre Dupont s'est attaché à suivre au Siam, où il vient de trouver la mort, le cheminement de cet apport culturel indien, venu féconder le fonds autochtone.

En histoire de l'art, c'est l'établissement par M. Stern et son élève, Gilberte de Coral Rémusat, disparue en 1943, de la chronologie de l'art khmer. La courbe d'évolution de cet art n'est pas en elle-même dépourvue de beauté : elle nous conduit des premières tours sanctuaires isolées puis groupées sur une terrasse, juchées sur une éminence naturelle ou une pyramide artificielle, au « temple-montagne » dont les gradins portent des édicules annexes, puis des galeries, discontinues avant d'être pourtournantes, et jusqu'à la réussite suprême d'Angkor Vat, qui, grâce à cet artifice de surélever la partie centrale, offre au regard tout le complexe de ses galeries, de ses cloîtres, de ses tours. Un déclin rapide sans décadence clôt cette évolution par l'art de Jayavarman VII et la romantique beauté du Bayon aux Deux Cents sourires.

Plus récemment, M. Stern a mené à bien la même tâche pour l'art de l'ancien Annam indianisé, cet énigmatique art tcham où se mêlent tant d'influences, et qui offre avec l'art maya quelques analogies lointaines, mais troublantes.

Veut-on un exemple de détail? Que savait-on, il y a cinquante ans, du bâtisseur du Bayon, le mystérieux « roi lépreux »? C'est à présent la figure d'un grand roi, pieux et charitable comme un Açoka, qui ressuscite. Son histoire, ses fondations, la date de ses temples principaux et l'époque des différentes adjonctions qu'il a ordonnées nous sont connus avec presque autant de précision que les étapes de Versailles. Les traits de son visage et ceux de son caractère nous sont devenus familiers. Sa vie intime même ne nous est point cachée, ni la douleur de son épouse pendant les campagnes militaires de sa jeunesse, ni l'attachante physionomie de sa seconde femme, éprise d'étude, frémissante de fièvre intellectuelle et mystique comme sa contemporaine Héloïse.

★

Le mystère recule, mais ne s'efface pas. Aux problèmes résolus succèdent de nouveaux problèmes, aujourd'hui insolubles, demain peut-être résolus : celui, par exemple, d'hypothétiques rapports entre les arts de l'Asie sud-orientale et ceux de l'Amérique précolombienne. Devant les pas de l'archéologue se révèlent sans cesse, baignées de nuit, de nouvelles perspectives, où il s'engage avec enthousiasme, infatigable explorateur du temps, mais aussi, dans leur poursuite illusoire, *du temps larron trahis*. (1)

JEAN NAUDOU.

(1) *Le vain travail de voir divers pays*
Apporte estime à qui vagabond erre,
Combien qu'il perde à gagner ciel et terre
Ce voyageur du temps larron trahi.

Promenade (1)

Visite à Lahore

ALLER de Dacca à Lahore, c'est passer d'un monde à un autre, en franchissant un mystère. Dacca est en effet la capitale du Pakistan oriental, et pour se rendre d'une ville à l'autre, il faut tout simplement traverser l'Inde, dans sa plus grande largeur. L'Inde est un des pays les plus peuplés du monde — 300 millions d'habitants, dit-on — et l'avion qui la franchit survole, sur près de 3 000 kilomètres d'interminables plaines grises et vert foncé, avec quelques rivières, de rares et minuscules agglomérations.

Dans le D C 4 de l'*Orient-Air-Lines*, je suis le seul Européen. Il y a aussi un Indien; tout le reste est Pakistanais, hommes, enfants, et femmes non voilées.

Le ciel est brumeux, et assez bas, le temps n'est pas trop chaud. L'impossibilité d'adresser la parole à qui que ce soit me donne une impression d'isolement. Je n'ai pas envie d'aller à Lahore, malgré tout ce qu'on m'en a dit, et tout ce que, malgré moi, j'en attends. Dacca me plaisait, j'y laisse de douces amitiés; fermé aux nouvelles aventures, je n'ai pas un cœur de touriste.

Après avoir survolé de haut les monuments majestueux de New-Delhi, l'avion se pose. New-Delhi n'est, et ne sera, pour nous qu'une vaste bâtisse déserte, où règne une indifférence hostile et soupçonneuse. Les voyageurs de l'air prennent l'habitude de ne connaître des villes que leurs aérodromes, et les aérodromes s'étalent, sur de grands espaces vides... Montréal n'est pour moi qu'une maison préfabriquée au milieu d'une plaine ceinturée d'arbres rabougris. New-Delhi est un vaste aéroport en pierre, majestueux et désert.

Le petit aérodrome de Dacca était grouillant de passagers, de taxis, de gosses qui cirent les chaussures, de porteurs de toutes sortes, et de curieux. Quelle différence! Ici, dans le grand hall central, il n'y a que les passagers et la police; le restaurant est fermé. Et, sur la piste, deux quadrimoteurs de l'U. S. Air-Force... comme par hasard. C'est tout. Propreté, silence, et vide. Le lieu n'est pas amical.

Au moment d'arriver à Lahore, vers 6 heures du soir, le temps ne s'est pas éclairci, et, dans l'air maussade qui nous enveloppe, je tâche de me répéter ce qu'on m'a dit au Bengale : « Lahore est la ville la plus sèche. Il n'y pleut jamais. » Pourtant, quand l'appareil se pose, il tombe des hallebardes. Cet accueil n'est pas fait pour diminuer mes regrets. La tendre chaleur de Dacca, le grouillement pittoresque de Narayanganj, les rives admirables du Bouri-Ganga, la jungle

(1) Coupons ces quelques textes sur l'archéologie par une promenade aux Indes, où la remontée dans l'histoire ne va guère au delà du XVII^{e} siècle et les impressions du voyageur nous retournent sans cesse vers la vie.

que je n'ai pas vue, les tigres qui s'y promènent en liberté, les éléphants qui ne sont pas loin... Mon Dieu! Quelle vie de lumière j'ai quittée!... et pour quel morne centre conventionnel de tourisme international!...

Même sans pluie, l'abord ne serait pas réjouissant. Baraquement provisoire. Les pièces de réception de l'aérodrome sont minables : pas de pancartes : on ne sait ni que faire, ni où aller. Les fils de fer barbelés qui ceinturent les bâtiments évoquent je ne sais quoi de sinistre; de part et d'autre, les arrivants s'efforcent de retrouver ceux qui les attendent. Le vent jette en bourrasques la pluie sur les visages. Ce n'est pas gai.

Le délégué de *l'Asia Foundation*, Mr. Curtis Farrar, est venu m'accueillir avec des nouvelles qui ne font qu'aggraver ma mélancolie. On m'avait dit, à Dacca : « Vous aurez sans doute des conférences à faire à Lahore. Et, ma foi, si ce n'est pas possible, vous vous promènerez. »

Malheureusement, Mr. Farrar n'a appris mon arrivée que ce matin, et il lui paraît impossible de réunir un public en quelques heures.

Je vais donc me promener. Plus malheureusement, encore, Mr. Farrar quitte Lahore, le lendemain, pour Peshawer, il va me laisser seul. Il me donne cependant quelques adresses utiles, et me conduit à l'hôtel. Ce guide est charmant. De vingt-huit à trente ans. Une longue silhouette d'étudiant, avec de grands gestes en moulinets, il fait très Oxford traditionnel. Il dit sans cesse : « Buttt... à », la bouche grande ouverte, avec un ravissant sourire triste qui plisse ses joues. En réalité, il n'est pas Anglais, mais Américain. *L'Asia Foundation* est une entreprise californienne...

Pour tout dire, il m'aurait été plus agréable d'être accueilli et guidé par des Français. Ni à Karachi, ni à Lahore, ni à Dacca, ils ne se sont fait voir. J'ai écrit à l'ambassadeur pour lui annoncer mon arrivée, mais pas de réponse.

Je revenais d'une conférence internationale réunissant des écrivains de tous les pays d'Extrême-Orient, du Japon à l'Inde, en passant par la Corée, les Philippines, la Chine, la Malaisie et la Thaïlande. Et à ce petit Bandoung pacifique et littéraire, on avait souhaité une présence française. On ne demandait pas d'aide, mais seulement que les milieux français n'eussent pas l'air d'ignorer cette invitation.

Je vais donc, si le temps le permet, visiter Lahore. Beaucoup de gens ici écrivent L H R, à la mode arabe, de même qu'on voit souvent le nom du Pendjab écrit P J B. L'hôtel Faletti, où une chambre a été retenue, est assez luxueux; le bâtiment est bas, très étendu, il se couche paresseusement dans un grand jardin ombragé. La Métro-Goldwyn Mayer occupe plus de la moitié de l'hôtel; elle tourne ici un film exotique, avec Mlle Ava Gardner.

Dans ma chambre fraîche et vaste, où un boy en turban m'a aussitôt servi le thé, je tire mon plan. Curtis Farrar m'a conseillé de voir M. Jameel-uz-Zaman, qui est quelque chose aux « Public relations ». « Je ne le connais pas, m'a-t-il dit, mais, normalement, il devrait vous offrir une voiture pour visiter la ville. Les touristes

ici sont très peu nombreux, on a tout intérêt à vous accueillir chaleureusement. »

Ce n'est point par dédain que je n'ai pas vu Mr. Jameel-uz-Zaman !.. Un autre rendez-vous, ferme celui-là, est pris pour demain matin avec Mr. Sirajjudin, directeur de l'Instruction publique au Pendjab, et cet homme charmant me donnera tout ce qu'il me faut.

Je regarde par ma fenêtre la pluie inexorable qui, après trois ans de sécheresse, choisit justement ce jour pour inonder la ville. Rien n'est prévu pour la pluie : ni les toits qui sont plats, ni le sol poussiéreux et cabossé qui n'est que boue et que flaques.

Tout à coup, la porte s'ouvre avec violence, et une femme entre. Stupeur, c'est Ava Gardner, qui me demande tout à trac — on est vedette ou on ne l'est pas — si Nora n'est pas dans ma chambre. Je lui réponds :

— *Unfortunately not.*

Mais elle doit bien voir qu'il n'y a que moi ici, à moins que Nora ne soit cachée dans le placard... D'ailleurs, j'ignore qui est Nora? La divine, l'espace d'une seconde, s'humanise pour expliquer que Nora est sa femme de chambre, et que parfois elle s'égare et se trompe de chambre; après quoi, elle s'excuse et sort.

Le lendemain, le temps s'était remis au beau. Après le *bed tea* traditionnel accompagné des journaux du matin, après le petit déjeuner à l'anglaise — œuf au plat, toasts, thé, marmelade d'oranges — un taxi me conduit chez Mr. Sirajjudin, à Anarkaly Bazaar.

La voiture suit une large avenue, plantée de palmiers, et bordée de grands immeubles blancs qui brillent au soleil. Les hommes sont médiocrement habillés, soit à l'européenne, soit à l'indienne; les femmes portent presque toutes le *sâree*, quelques-unes seulement ont le visage voilé par le « burqa » noir. Il est 10 heures du matin et l'avenue est populeuse. Les taxis sont de grosses voitures américaines, mais, comme à Dacca, les gens circulent surtout en *rickshaw*, sorte de baladeuse, de coupé, à deux roues, tiré par une bicyclette; le *rickshaw* remplace le pousse-pousse. Je n'ai essayé qu'une fois de monter dans un de ces engins, et la vue de ces reins crispés sous l'effort, de ces pieds nus écrasant les pédales, de ces membres secs et faméliques, m'a été si pénible que j'y ai renoncé.

Toute cette partie de Lahore est européenne. Anarkaly-bazaar nous met brusquement au Caire, ou à Tunis. C'est la ville arabe, la ville indigène, poussiéreuse, tumultueuse, bruyante, qu'on voit dans toutes les cités du Moyen-Orient. Les mêmes odeurs fortes, épicées, la même saleté, les mêmes beignets, la même médiocrité des objets. Le pittoresque de tout cela est fatigué, banal, je ne m'y arrête pas.

Mr. Sarajjudin m'accueille dans un grand bureau frais, et m'offre aussitôt le thé. Il a le temps. Sa connaissance du français est nulle, mais il connaît Paris, les bords de la Loire, et quelques points classiques de la Méditerranée. Il me parle de Claudel qui est un grand ami de l'Orient; de Sartre, d'Anouilh, dont le renom est grand dans le pays, bien que les représentations théâtrales soient à peu près inexistantes. Et comme il me parle de mes pièces, et que je lui raconte les représentations de *Prométhée enchaîné* (mon anglais me trahit sans

cesse, et je répète mainte fois *Prometheus unbound*, qui est de Shelley, au lieu de *Prometheus Bound*), il me rappelle *Antigone* et *les Mouches*, et me demande pourquoi les dramaturges français utilisent les thèmes grecs.

La probité à l'égard de mes confrères me fait répondre aussitôt que ce sont là des cas rares, et, après tout, momentanés. Mais la surprise me pousse à l'interroger sur ce qui le retient dans notre littérature, lui qui ignore notre langue. Il me fait cette réponse :

— *Nous sommes, au Pakistan, bien plus proches de la culture française que de la culture anglaise. Les questions politiques sont une chose, et les gouvernements peuvent avoir des raisons qui nous échappent, mais ces raisons sont provisoires. A nos yeux, l'exemple du pays cultivé, du pays civilisé, c'est la France. Voyez les gens du peuple, ajoute-t-il; l'homme du peuple, c'est une vieille tradition de l'Islam, est sensible à la poésie, il aime et il connaît ses grands poètes. Le vrai fondateur du Pakistan est un poète, Iqbal; vous verrez sa tombe à la Badshahi Mosque. Chez nous, comme chez les Français, l'homme de la rue connaît ses poètes; non pas tous, bien sûr, mais les grands poètes traditionnels. Chez les Anglais, cela n'est pas vrai.*

Cette vue cavalière simplifie les lignes, mais, après tout, elle ne les fausse peut-être pas. Comme je lui demande si son opinion est une vue de son esprit, ou si je peux voir là un sentiment général, il me répond par une autre question :

— *Un journaliste américain a écrit, voici quelques mois, après un séjour en Europe, que, si l'humanisme français venait à disparaître, soit sous les poussées politiques, soit sous la ruine économique, c'en serait fait, à bref délai, de la liberté dans le monde, et le point de civilisation que l'homme a gagné sur la barbarie serait mortellement touché. Je ne suis pas Français, et je ne parle pas français, et je ne suis allé qu'une fois en France. Pourtant je sais que c'est vrai, je sens, et je suis sûr que c'est vrai; interrogez autour de vous, voyez les fonctionnaires, les professeurs, les étudiants, vous verrez qu'ils pensent de la même manière, même ceux qui n'ont jamais lu un livre français, même ceux qui sont anti Français. Il y en a. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi il en est ainsi? pourquoi, malgré les divergences politiques (mais qu'est-ce qu'un régime dans l'histoire d'un peuple?) nous en sommes sûrs? pourquoi ce journaliste américain qui connaît cependant la puissance et les vertus de son pays, en est sûr aussi?*

Que pouvais-je répondre, qui ne fût faible, ou prétentieux?... Je revoyais le Dr Shahidullah, l'adorable petit vieillard barbu de Dacca, qui imprime sur ses cartes de visite : *Dr Mohammed Shahidullah, docteur en Sorbonne*, et qui, dans cette ville, où pas un Français ne réside, a ouvert un cours de français fréquenté par cinquante étudiants. Pourquoi? *L'Asia Foundation* montre que le Pakistan est un fief américain! Et cependant une enquête sur le premier roman du monde, ouverte parmi tous les étudiants du Bengale, a donné — m'a raconté le Dr Shahidullah — en premier lieu, *les Misérables*, de Victor Hugo. Pourquoi? Le représentant de *l'Asia Foundation* lui-même, un soir que le whisky l'avait mis en veine de confidences, m'a dit : *Si je dois renaître un jour, je ne voudrais revenir, ni comme oiseau, ni comme rien que ce soit d'autre : je voudrais revenir au monde comme*

Français! Il était jeune et beau, avait une femme exquise, et venait de Cicero (Illinois), et il croyait que le Bon Dieu a donné aux Français un peu plus de chance qu'aux autres pour le bonheur et pour l'amour. Pourquoi? Le consul des États-Unis à Dacca m'a dit, en souriant, qu'il avait envie de constituer une section d'Alliance française à Dacca, *histoire de parler français de temps en temps.*

Et Ali Ahsan, professeur de Bengali à Karachi, et Sajjad Husain, et la tendre Afia Khatun, qui se sont mis à apprendre le français, pour pouvoir lire nos livres... Il me semblait, tout en écoutant le Dr Sirajjudin, que saisir de telles occasions de contact ne serait pas de mauvaise politique. En regagnant mon hôtel, le soir, j'ai noté ceci : *Je comprends mal que ce courant de sympathie soit traité avec indifférence. Et cependant, je m'attends à ce qu'il le soit. Tout dessein dont l'administration française n'a pas eu elle-même l'initiative est voué à l'échec. Elle n'aime que ses idées. On ne lui jetterait, d'ailleurs, pas la pierre, car ce travers est assez commun, si ce travail ne concernait pas précisément des hommes qui ont une responsabilité exclusive dans ce domaine. On ne peut ni les éviter, ni les contourner.*

Pourtant, je ne laissais rien paraître de mon scepticisme et, quand le Dr Sirajjudin me proposa sa voiture et son collaborateur, le Dr A. H. Syed, pour visiter la ville, il n'a pu lire sur mon visage qu'une confiance sans mélange. Anarkaly était plus grouillant que jamais. Le soleil était haut dans un ciel presque net.

Nous quittons aussitôt la ville neuve pour les quartiers populaires, où les vaches et les moutons encombrent les rues, où les hommes circulent à dos d'âne, où le *rickshaw* paraît un luxe. Une poussière ocre flotte dans l'air en permanence, obscurcit la vue, enfle la gorge. Nous allons au Fort.

Le fort est un vieux monument, lourd et assez délabré, (quand on dit « vieux », ici, c'est aux environs de notre XVIIe siècle qu'il faut penser). Il est surtout agréable par ses jardins et ses pièces d'eau. L'ai-je dit? Lahore, qui est une grande ville, apparaît comme un immense parc, semé d'îlots habités, tant la verdure y est abondante et riche. À l'intérieur du fort, règne une douceur tranquille et murmurante. L'eau court avec un petit bruit menu, et les petits pavillons de marbre sculptés paraissent désertés depuis hier par le sultan et ses femmes. Ici, il recevait en audience privée; là, il parlait à la foule, et l'endroit est devenu un musée.

Quelques pas derrière un mur, et voici l'admirable découverte du *Shish Mahal*, ou galerie des glaces. Ce sont les appartements privés de l'empereur Shah-Jahan. Je ne me suis point appesanti sur l'histoire ancienne de ce pays; mon ignorance n'eût pas été moins grande, après une heure d'étude. Dans cette cour carrée, ce qui frappe d'abord, ce n'est pas le *Naulakha*, petit pavillon bizarre, dont le toit imite la courbe des bambous, et dont les murs et les arches sont de style islamique, mais l'équilibre mystérieux des quatre ailes. Rien ne m'a paru d'une beauté merveilleuse; on m'a dit que le Taj-Mahal est une des sept merveilles du monde. Le *Shish-Mahal* est loin d'être la huitième. Je remarque cependant qu'on n'y trouve guère d'influence hindoue. La décoration évoque plutôt l'art persan. Les soubassements sont en marbre, mais les murs intérieurs des pavillons et les

plafonds sont faits d'une mosaïque de petites glaces convexes. Des baignoires encastrées dans le sol, des salles de sudation, des salles de fraîcheur, des fenêtres donnant à pic sur la rivière Ravi, et tout à côté, les terrains vagues et incultes, font aussitôt penser aux *Mille et Une Nuits*, avec leur mélange de raffinement et de cruauté primitive.

Je dis « primitive, et le Shish-Mahal est, à peu de choses près, contemporain du *Cid*, et du cardinal de Richelieu. Pourtant on quitte ce cadre paisible et voluptueux, avec l'impression qu'il n'a pas changé, et l'on est comme déçu de n'avoir entrevu ni Shah-Jahan, ni aucune de ses femmes. Le lieu est ouvert au public, mais nous y étions tout seuls, et nous nous sentions indiscrets.

Nous avions pour guide, Mr. Syed et moi, un grand vieillard barbu, portant une tunique courte et un turban blanc et rouge à aigrettes — le vieux militaire indigène retraité. Il ne parlait pas anglais, et mon compagnon me traduisait au fur et à mesure. Dans ce lieu si vaste, si verdoyant, règne un silence que trouble seul le chant des fontaines. Au débusqué d'une petite porte, se découvre à nous la façade illuminée de soleil d'une petite mosquée de marbre blanc. Comme il arrive souvent, il n'y a rien à voir dans la mosquée, si ce n'est la grâce un peu lourde des lignes, pareille à la beauté lourde des femmes. Nous nous sommes déchaussés pour entrer, et nous nous sommes trouvés nez à nez avec un ménage de touristes anglais — notre première rencontre !

La *Badshahi Mosque*, ou Mosquée impériale, c'est tout autre chose. Elle a été bâtie dans les années 1673-74, et les habitants de Lahore assurent qu'elle est la plus grande du monde. Comme, dès l'entrée, il faut quitter les chaussures, et faire la visite en chaussettes, j'ai trouvé qu'elle est, en effet, fort grande.

Elle est construite sur une plate-forme à laquelle on accède par un grand escalier majestueux; j'ai franchi une large porte de style mogol (1). Le terme de « porte » est ici ambigu : il ne s'agit pas d'une porte qu'on tourne, mais d'un vaste monument de pierre rouge qui marque l'entrée. D'innombrables paires de savates attendent là le retour de leurs pieux propriétaires, sous la garde fragile d'un vieillard murmurant. J'avais quelques craintes pour mes chaussures, mais ces craintes n'étaient pas justifiées.

On traverse alors une grande cour, de plus de 150 mètres de côté, entourée de murs; aux quatre coins, des minarets octogonaux surmontés de petits pavillons, d'où on a une vue très étendue; c'est là qu'on voit la ville toute en jardins; la pluie les a peints d'un vert éclatant.

La mosquée elle-même n'offre rien de bien remarquable dans ses détails. Les mêmes mosaïques de fleurs infiniment plus détaillées que dans toutes les mosquées de ce pays, sont d'un travail délicat et mériteraient sans doute plus d'attention, mais la lumière entre si peu qu'on distingue à peine les dessins. J'ai pu toutefois remarquer de vastes haut-parleurs pour faire tonner les prières sur la foule.

(1) *Mogol* est un synonyme de Mongol, mais désigne plus spécialement les souverains Timourides descendants de Tamerlan, qui ont régné sur l'Hindoustan jusqu'au XIX[e] siècle.

La chambre de prière est surmontée de trois beaux grands bulbes en marbre blanc, et couronnée aux quatre coins par des minarets hexagonaux, plus petits que ceux de la cour, mais de même style.

L'atmosphère est bien différente de ce que j'imaginais : quelques fidèles sans doute, mais beaucoup de visiteurs, de touristes, bien que je sois le seul Européen, et des archéologues pakistans. Sur le côté droit de la chambre de prière, un échafaudage est dressé : on restaure! La mosquée a été endommagée par un tremblement de terre, en 1840, et le sommet des tours, le pavement et d'autres détails sont modernes. Au pied de l'échafaudage, trois savants barbus et vêtus à l'ancienne discutent avec animation, plans en main; une vingtaine d'étudiants les entourent, riant, participant au débat, tandis que, quelques mètres plus haut, les ouvriers attendent, poings aux hanches.

Je n'ai pas vu la foule dense du vendredi, si ce n'est en photographie. Où qu'on aille, dans le monde musulman, on constate que la ferveur islamique s'est bien mieux préservée que la ferveur chrétienne.

Les Mogols occupaient Lahore depuis 1526, et il ne semble pas qu'ils aient apporté quoi que ce soit au style iranien-musulman; la mosquée Badshahi, je ne voudrais pas dire que c'est du Viollet-le-Duc, et c'est malgré tout une imitation d'ancien; elle a la froideur d'une église gothique qu'un architecte sans imagination construirait aujourd'hui, avec le désir de faire du monumental.

Une fois la porte franchie, et les chaussures recouvrées, je découvre, à droite, dans le jardin que j'avais tout à l'heure traversé en aveugle, un monument rectangulaire et nu, en pierre blanche; il a la simplicité et la gravité triste du mausolée de Lénine, à Moscou, à ceci près que les lignes sont moins lourdes, et les marbres moins beaux — et que la foule n'y défile pas tout le jour. C'est la tombe d'Iqbal (1873-1938), le poète — philosophe que les Pakistans considèrent comme l'initiateur de leur pays.

J'ai pris mon déjeuner dans l'immense salle à manger de l'hôtel Faletti, pleine de ventilateurs endormis, et pleine d'oiseaux; les garçons sont habillés comme les soldats, et comme les policiers de la circulation : une tunique blanche courte, avec un pantalon en accordéon très étroit, et un turban rouge et blanc à aigrette.

L'après-midi, mon nouvel ami Syed est venu me cueillir avec sa vieille guimbarde anglaise, pour aller à la tombe de Jahangir.

Après avoir traversé toute la ville, par le large boulevard qu'on appelle le *Mall*, et quelques kilomètres de cette campagne tellement semblable à toutes les campagnes arabes du Moyen-Orient, avec ses turbans, ses troupeaux, ses arabats, sa poussière ocre qui jaunit le soleil, un petit chemin nous amène à une banale entrée de musée.

Dès les premiers pas dans le jardin, le regard est saisi, en même temps que l'imagination, par la qualité de l'air et du silence; les pelouses ont ce beau vert des gazons anglais (même dans ce pays sec), les parterres de fleurs éclatent partout de fleurs que je ne connais pas; mon guide n'en connaît que le nom urdu, que je renonce à transcrire en phonétique.

De larges allées droites divisent le jardin en carrés. Nous suivons

un mince ruisseau, bordé de fleurs rouges, et derrière un bouquet d'arbres paraît l'immense tombeau. C'est un quadrilatère de pierre rouge, dite pierre de Mathura, et, comme à la mosquée Badshahi, les quatre coins sont ornés d'une tour hexagonale surmontée d'une coupole de style hindou. Mais cette pierre rouge n'est pas unie, elle est comme tapissée d'incrustations de marbre noir et blanc; la partie inférieure n'est faite que de dessins géométriques, et plus haut, des dessins de style persan, des vases, des fleurs stylisées, animent un peu les surfaces.

L'intérieur est décoré, avec la plus grande recherche. Il y règne une ombre claire et fraîche, on y marche pieds nus comme dans une mosquée, et le silence de marbre luisant qui y règne a quelque chose du hammam.

Au milieu du bâtiment principal, la pierre tombale; elle a la forme d'un cercueil, toute sa surface est incrustée de monogrammes arabes qui expriment les quatre-vingt dix-neuf attributs de Dieu. Le soubassement, du même marbre blanc, est décoré de fleurs stylisées.

Je me suis recueilli un instant, avec mon guide, devant le sépulcre majestueux. Je ne sais pas grand-chose de Jahangir, si ce n'est qu'il est mort en 1627, et qu'il était le quatrième souverain mogol. Le jardin appartenait, dit-on, à Nur-Jahan, son épouse, et c'est lui qui a voulu être enterré là. Mais il me semble qu'il avait le goût des choses raffinées, et son tombeau, si vaste qu'il apparaisse, est d'un style bien plus gracieux et bien plus souple que la mosquée ou même le Shish-mahal.

Le jardin, vu des terrasses, ou du haut des minarets, respire une paix singulière. Il étale ses pelouses, ses fleurs et ses arbres fort loin, tandis que s'y promènent des groupes de femmes et d'enfants, habillés de vives couleurs. Et, dans l'air, de grands oiseaux noirs errent, à grands coups d'aile, d'un arbre à l'autre; aucun ne se pose à terre; une idée me vient, en les voyant passer sur ma tête, mais je n'ose pas y croire.

— Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux? demandai-je à mon ami Syed.

— Ce sont des vautours, répondit-il simplement.

Il m'avait bien semblé reconnaître les vautours, mais comment le croire? Des centaines d'oiseaux aux larges ailes, au long vol noir, et au cri rauque, dans ce jardin de rêve que, dit-on, Nur-Jahan appelait son Paradis...

J'ai eu du mal pour m'arracher à ce lieu, et le souvenir qui m'en reste serait le plus beau si la mélancolie morte des jardins de Shalimar ne l'avait recouvert de sa triste patine. Ce jardin, que le fils de Jahangir, Shah-Jahan, construisit vers 1637, pour son plaisir et son repos, et pour le plaisir et le repos de ses femmes et de sa cour, n'est plus aujourd'hui, en effet, que l'ombre de lui-même. Les fontaines se sont tues, et l'eau des bassins est épaisse et croupissante. Il y règne un silence bien plus funèbre qu'au tombeau de Jahangir. Les murs des pavillons ont été mutilés, et leurs ornements de marbre sont remplacés par des couches de peinture à la craie. Lieu détérioré, bien triste. Nous nous y sommes promenés tout seuls, Syed et moi, sans rien dire, jusqu'au moment où, faisant le tour de l'eau, m'est

apparue une inscription sur un mur. Syed m'a expliqué : c'est la fille d'Aurengzeb, le dernier souverain mogol, qui a composé cette inscription; elle s'appelait Zeb-ul-Nissa, et son talent de poète était apprécié à la cour. Son père était un homme austère et dur, et, dans un jour de mélancolie, elle a écrit dans la pierre, auprès d'une fontaine, ces quatre vers que Syed m'a traduits :

Chute de l'eau! pour l'amour de qui verses-tu tes larmes?
Qui pleures-tu? en souvenir de qui as-tu ridé ton front?
Quelle peine t'a poussée à heurter ces pierres de la tête,
En versant des larmes, comme je fais ici?

★

Jeudi matin, 8 *h.* 30. — Le temps est frais et radieux. La cour de l'hôtel Faletti s'éveille dans la douceur humide de la rosée matinale. Quoique nous soyons en février, on se croirait à l'aube d'un beau jour d'été dans nos pays, mais les oiseaux qui chantent ne sont que des corbeaux.

Mes jambes sont encore raides d'avoir grimpé, pieds nus, au haut de tant de minarets, d'avoir marché dans l'eau en montant les escaliers obscurs, l'eau des pluies récentes séjourne encore dans le creux des marches usées. Dans quelques minutes, le car viendra me prendre, et Lahore aura disparu. Sans doute n'ai-je pas eu le temps de l'aimer, car, bien que la ville soit plus belle, incomparablement, que Dacca, je ne la regrette pas — même sachant que je ne la reverrai jamais — malgré Jahangir, malgré Shalimar.

En chemin, le conducteur prend à son bord quatre jolies filles qui partent pour le collège. Les filles les plus modernes d'ici conservent le *saree* (1), et beaucoup de femmes portent même le *burqa* (2); à part cela, elles sortent avec les garçons en toute liberté. J'ai vu plus d'hommes vêtus à l'européenne que de femmes. Il est vrai que le *saree* est très seyant. Quant au voile, les gens d'ici assurent que le prophète n'a jamais ordonné aux femmes de se voiler, que c'est seulement un usage, qu'on peut abolir sans pécher.

13 *heures*. — Depuis plus d'une heure, nous survolons un désert de sable absolument plat. Pas une touffe, le sol est couvert de larges taches noirâtres qui ressemblent à de gigantesques dessins rupestres de la Préhistoire. Loin sur la droite, il y a comme une ligne de dunes. Le plus étrange est qu'au milieu de ce pays désolé, un cours d'eau suit son cours, mais sans fertiliser ses bords. De cette hauteur, il semble petit, mais ce n'est rien de moins que l'Indus. La vallée de l'Indus, qui fut jadis si riche, n'est plus que désert. Le directeur de l'archéologie du Pakistan, un Français, Curiel, poursuit l'étude et la connaissance des villes dont il ne reste plus que des ruines ensevelies : Harappa, Mohenjo-Daro, et vingt autres, qui, voici cinq mille ans, étaient peuplées, et prospères.

Du haut de nos 3 000 mètres, leur silhouette même est invisible, et je ne les connaîtrai jamais.

JEAN DE BEER.

(1) Grand vêtement drapé, comme une toge.
(2) Voile court que les femmes musulmanes portent sur le visage.

Les cités Mayas

En une matinée, s'essorant de la vallée de Mexico, quittant les hauts plateaux de l'Anahuac et leurs cratères braqués comme des canons planétaires, glissant du ciel le plus pur aux plafonds matelassés de la Terre chaude, l'avion des Mexican Airways ne fait guère qu'un saut jusqu'au Yucatan. Vol de gerfaut qui perpétue celui de Cortez laissant la capitale ravie à Montezuma pour aller surprendre, à étapes forcées à travers fièvres et périls, le bas Empire des Mayas.

Cet Empire n'avait pas attendu l'arrivée des Espagnols pour entrer en décadence. La venue des Toltecs, deux siècles auparavant, avait mis fin à la puissante confédération dont Chichen-Itza, Uxmal et Mayapan, à la pointe du Yucatan, étaient alors les capitales. L'antique Chichen-Itza avait bénéficié des concepts nouveaux apportés par les hommes de l'Anahuac pour se rénover, s'embellir d'architectures ajoutées ou surimposées à ses palais et à ses temples. Mais la rivalité des clans féodaux, la chute de Mayapan détruite en 1458 par le seigneur d'Uxmal, le manque de pouvoir central avaient précipité le destin des Itzas. Se retirant une fois de plus au sud, à l'intérieur des terres, vers les sites de leur grandeur première aux alentours du lac Peten (aujourd'hui au Guatemala) ils y avaient bâti sur une île leur dernière capitale : Tayasal. Aux Espagnols qui, en 1451, avaient trouvé Chichen-Itza aux trois quarts désertée et Tihoo (dont ils firent Merida) en ruine, il fallut cependant plus de cent cinquante ans pour réduire la résistance des Mayas, mettre bas ce lacustre retranchement d'un empire de deux mille ans, convertir en bons Indiens les descendants d'Itzamma et livrer les sanctuaires de leurs dieux-ancêtres aux tentacules de la forêt.

Vue de l'air, cette terre fume : vapeurs d'arbres qui, selon la légende maya, exhalent l'haleine des morts. Forêt drue, crépue comme la toison d'un sexe. Dans ces épaisseurs sinuent de grands fleuves Chiapa, Usumacinta, écoulements de lacs et de marécages où glissent les canots furtifs des Lacandons. A survoler d'une hémisphère à l'autre ce long couloir de jungle il ne vient point à l'esprit que ce fût là, plus de quinze siècles avant que Colomb n'entrevît — s'il l'entrevit — la côte basse du Yucatan, l'une des régions les plus peuplées du globe; qu'à ce carrefour des deux Amériques et des deux grands océans, hasards cosmiques, migrations immémoriales avaient déjà formé une race aussi inventive, aussi spéculative que celles de Grèce ou d'Égypte : ces Mayas, mathématiciens, géomètres,

constructeurs qui surent les premiers computer le cours des astres et des âges, établir un calendrier antérieur de deux millénaires au calendrier grégorien et plus précis que celui-ci, inscrire dans les fantastiques architectures inspirées par leurs théogonies les dates d'une impeccable chronologie...

Éparses sur toute l'Amérique centrale, des Chiapas au territoire de Quintina Roo, de la cordillère volcanique du Guatemala au lac Peten, du Salvador au Honduras, de Veracruz au Yucatan, essaimées avec leurs voies royales perdues dans la forêt, leurs cités-sanctuaires aujourd'hui en partie désensevelies — Palenque, Piedras Negras, Seibal, Tikal, Uaxactun, Copan, Quiriga, Holmul, Nakum, Labna, Uxmal, Chichen-Itza — témoignent de la haute antiquité d'une civilisation et d'un peuple dont les origines restent aussi mystérieuses que celles des Polynésiens.

D'où venaient-ils, ces Mayas? D'Égypte, avec les douze tribus d'Israël qui, selon les croyances des Mormons et les révélations de leurs prophètes, auraient franchi l'océan pour venir peupler l'Amérique? Pour fabuleuse qu'elle paraisse, cette hypothèse, diligemment développée au siècle dernier par lord Kinsborough, a trouvé jusqu'à nos jours de sérieux partisans qui, entre autres arguments, n'ont pas manqué de relever les traits et attitudes hébraïques des figures sculptées dans les bas-reliefs de Chichen-Itza ou de Palenque et leur survivance dans le faciès curieusement sémite des modernes Mayas. D'Indonésie? La théorie avancée par Channing Arnold et Tabor Frost souligne de saisissantes parentés d'ornementation entre les monuments bouddhistes de Ceylan, du Cambodge et de Java, Angkor et Boroboudour notamment, et ceux du Guatemala et du Yucatan. Citons quelques-unes des plus troublantes analogies signalées par eux : le lotus bouddhiste qu'ils redécouvrent dans les sculptures de Palenque, les coiffures des statues de stèles « extrêmement réminiscentes de la triple tiare des images bouddhistes », « les larges ornements d'oreilles, ronds ou carrés de Quirigua identiquement pareils à ceux des sculptures de Borouboudour et de l'île de Madura... »; « les Croix (particulièrement la Croix exfoliée de Palenque) qui sont de primitives représentations de l'arbre sacré du bouddhisme, l'arbre de sagesse »; les attitudes orientales « des figures sculptées sur les murs des monuments appelés Couvent-des-Nonnes, à Chichen-Itza et à Uxmal, assises jambes croisées à la façon bouddhique dans des niches entourées par une ornementation ovale, de même que dans tous les grands monuments bouddhiques ». Rappelons encore en faveur de cette thèse d'ailleurs fort contestée et contestable, un détail caractéristique de l'art décoratif maya, les masques de « dieux à trompe », communs aux monuments de Palenque, de Chichen-Itza, d'Uxmal et de maintes autres cités. D'Asie du Sud donc, ou de haute Asie, comme le voudrait l'opinion aujourd'hui prédominante parmi les ethnologues américains? « Personne ne doute sérieusement, écrit W. W. Howells dans *The Mayas and their neighbors*, « que les Indiens venaient d'Asie où ils étaient précisément alliés avec la race mongole et qu'ils ont gagné l'Amérique par le détroit de Behring, se répandant de là à travers le nouveau monde. » Notons cependant dans le même docte ouvrage l'opinion dissonante d'un anthro-

pologue non moins éminent. E. A. Hooton à qui le crâne allongé des Mayas, anciens et modernes et leur nez en bec d'oiseau n'apparaissent nullement mongoloïdes : « Peut-être ces crânes ont-ils été aplatis et ces nez tirés par une manifestation indépendante d'américanisme, longtemps après que leurs ancêtres non déformés et non nasalisés ont atteint le Nouveau Monde à la nage par le détroit de Behring ou en sautant de pierre en pierre à travers les îles aléoutiennes... » ironise-t-il, ajoutant : « La culture maya peut avoir évolué sur place mais je ne pense pas qu'il en soit ainsi de ces longs nez recourbés et de ces têtes aux crânes étrécis. Je suis enclin à penser que les ancêtres des Mayas classiques n'étaient pas très différents du type Blanc hybridé que nous appelons Arménoïde... *There is a long, long way to Chichen-Itza*, mais ce chemin, le dieu-au-nez-romain et le dieu-au-long-nez — figures de déités mayas bien connues dans les musées sous cette désignation — « l'ont bien fait. Et avant eux peut-être les ancêtres des curieux Lacandons... » Entre tant d'hypothèses et de théories divergentes la moins plausible n'est peut-être pas celle d'une Atlantide qui, avant d'être engloutie, aurait fourni un moyen de passage facile entre le Vieux Monde et le Nouveau. Ce vieux mythe grec aurait au moins l'avantage de réconcilier ethnologues et archéologues.

Impuissants à résoudre l'énigme des origines, ceux-ci se sont retournés, avec une intensité croissante au cours des quatre ou cinq dernières décades, sur l'histoire *in situ* de la civilisation maya et l'investigation des ruines. C'est à vol d'oiseau qu'en 1929 Lindbergh, prêtant aux missions détachées par l'Institut Carnegie, le Peabody Museum, le Field Museum de Chicago et autres puissantes organisations américaines, le concours de son œil clair, tenta d'explorer les étendues les moins pénétrables du cimetière feuillu. Mince espoir que l'avion pour l'archéologie. Le noir océan de végétations ne livre que de loin en loin la trouée d'une bosse blanchâtre, la tache d'un mamelon teigneux. Aux fourmis savantes de s'enfoncer dans l'étouffoir, de remuer les brûlants décombres, de déterrer les stèles, les pierres parlantes, les ossements, les poteries... Leurs expéditions en ce demi-siècle se sont succédé sans arrêt : à celles de Saville, Owens, Bryan Gordon, Maler et Tozzer pour le Peabody Museum de l'University d'Harvard, celles de Spinden, Gann, Griswold Morley pour la Société archéologique de Washington et l'Institution Carnegie, celles du D^r Gamio qui, avec ses collègues du Mexique et du Guatemala, s'est dédié non seulement à relever l'héritage indien mais à en tirer les principes d'un renouveau architectural et artistique digne du réveil indien en ces deux pays. Les travaux de ces savants, le déchiffrement des glyphes par les épigraphistes allemands Forstemann, Seler, Schellas et Beyer, les Américains Goodman, Bowditch et Thomas, la corrélation minutieusement établie entre les dates du calendrier maya et du calendrier grégorien, l'étude comparée des céramiques, la mise à jour récente par la mission Karl Rupert des fresques de Bonampat « Murs peints » découvertes en 1946 aux Chiapas, à l'ouest de l'Usamacinta leur ont permis de retracer l'histoire de la « grandeur et décadence des Mayas » (pour traduire le titre de l'ouvrage de synthèse récemment publié par J. Eric Thomp-

son). De l'époque archaïque de leur « vieil empire », qui coïncide avec l'aube de l'ère chrétienne, à l'épanouissement de leur « âge classique » à travers les siècles qui virent la grandeur et la décadence des Romains, au « nouvel empire » ou « renaissance maya » qui, avec la domination Toltèque (du XIII^e au XIV^e siècle), jeta son dernier éclat avant les années de décadence, c'est une fascinante histoire reconstruite avec la même rigueur que ses plus fastueux monuments.

Gardons-nous d'oublier ceux qui en découvrirent les ruines au siècle dernier : le Newyorkais John Stevens, l'Anglais Catherwood puis, parmi les Français, l'intrépide D^r Le Plongeon, petit hercule barbu qui, des éboulis de la grande pyramide de Chichen-Itza, parvint à extraire par ses propres moyens le sphinx maya, le fameux Chac-Mool, et aussi, digne émule de son contemporain anglais Maudslay, le chargé de mission Désiré Charnay à qui le Trocadéro dut les moulages des magnifiques bas-reliefs de Palenque si admirés aujourd'hui au Musée de l'Homme.

De ces pionniers de l'époque héroïque, le plus chanceux et le plus étonné fut sans nul doute le consul américain Edward H. Thompson qui, ayant acquis pour s'y retirer une vieille hacienda espagnole vaste de plusieurs centaines d'hectares, se vit du soir au lendemain, par le hasard d'une chevauchée au clair de lune dans son nouveau domaine, propriétaire des fantastiques ruines de Chichen-Itza, de la légendaire cité des puits et de ses trésors enfouis. Ce fut d'abord aux trésors qu'il songea et le grand « Cenoté » — le bassin citerne où le dieu de la Pluie avait durant des siècles était sollicité d'offrandes — fut l'objet des premiers sondages. Avec un treuil de fortune accroché aux bords abruptes et un simple baquet, assisté de quelques péons effrayés de courroucer le génie des lieux, Don Eduardo, comme ils l'appelaient, se livra à une pêche d'abord fort peu miraculeuse : détritus de bois et d'ossements englués de vase où se trouvaient parfois mêlées des boules de copal, encens durci, des armes d'un bois plus dur que le métal, des fragments de poteries : urnes funéraires, tripodes d'offrande. Mince récompense aux patients efforts du pêcheur, des vestiges d'offrandes humaines allaient suivre : jolis crânes, polis et blanchis par les eaux calcaires, crânes de jeunes immolées dont les robes de coton attachées en filaments à leurs graciles tibias portaient encore les marques de brûlures du copal ardent. Se pouvait-il, songeait don Eduardo, que ces tendres victimes eussent été immolées sans joyaux ni pierreries? Comme il avait pratiqué en Floride la pêche sous-marine, Edward Thompson, malgré les objurgations des péons, se décida à défier au plus profond de son repaire l'antique *Noh-Och-Yum Chac*, dieu des eaux célestes. En compagnie de deux plongeurs grecs qu'il fit venir de Californie, il revêtit le scaphandre des grandes plongées, se fit descendre dans le gouffre et, à soixante pieds sous l'eau, se mit en devoir de chercher à tâtons les trésors retenus par ce dieu avide. Et le dieu dut céder : les plongeurs ramenèrent à la lumière des grappes de clochettes qui tantôt étaient de cuivre, tantôt d'or, des anneaux, des médaillons, des ornements en filigrane, brassés avec des billes de jade, des dards de jaspe et de calcédoine, des disques étincelants ciselés dans le précieux métal à l'effigie du dieu-soleil. Les galeries, les chambres de

l'hacienda s'emplissaient de trouvailles chaque jour plus étonnantes. Don Eduardo invita des experts à la rescousse et, lorsqu'ils arrivèrent de Cambridge et de Washington, eut le geste généreux de leur céder la place.

C'est dans cette Villa Médicis que l'équipe Carnegie était installée lorsque je fis en 1932 ma première visite à Chichen-Itza. Le silence des nécropoles ne régnait plus sur la Cité des puits. Au chant des treuils et des marteaux, au grincement des scies et des poulies, des baladeuses couraient sur rail. Du sommet du Castillo, du grand temple du Kukulcan qui, juché sur sa pyramide à neuf terrasses, flamboyait entre les nuages, courait un énorme filin halé par une longue chaîne de travailleurs ployés, Indiens en chemises de couleur et pantalons bleus œuvrant en un effort allègre. A faible distance du chantier, dans une cabane de chaume au toit oblong, un solitaire à sombrero penché sur une table s'enfonçait en un travail minutieux. Devant lui des compas, des pinces, une assiette remplie de minuscules turquoises aussi fines que grains de sable. Ce mosaïste achevait de reconstituer pierre à pierre une parure de prêtre-roi découverte l'avant-veille dans une galerie souterraine.

Aux « Carnegie » qui avaient relevé le temple des guerriers, le Jeu de paume, l'Escargot *(Caracol)*, observatoire astronomique des maîtres-mages et maints autres édifices de Chichen, les archéologues mexicains disputaient déjà le privilège de poursuivre les restaurations et les fouilles. Celui-ci était un pur Yucateco; la fierté qu'il ressentait de ces découvertes décuplait en lui l'orgueil de ses origines mayas. Ses voisins nord-américains, ceux de l'hacienda, l'irritaient avec leurs frigorifiques, leur thé de cinq heures sous les arceaux de la véranda coloniale, leurs rapports, thèses et hypothèses. Châtelain pauvre de Chichen-Itza, il vivait dans sa cabane, le Chilam-Balan et le Popo-Vulh au chevet de son hamac, exhumant les ancêtres et recousant les bijoux de famille. Aux généalogies il entremêlait les fables : celle du géant Kabrakan, dieu du tremblement de terre qui détruit les montagnes ou de la Tête de mort qui, accrochée à l'arbre à calebasses, cracha dans la main de la jeune fille et la rendit enceinte; celles du singe musicien et de l'arbre qui marche, celle de la syphilis du soleil, celle du petit oiseau brun qui fait mourir lorsque son ombre vous effleure.

A ce guide, tantôt taciturne et tantôt disert, mieux qu'à la science des autres je dus d'explorer la cité des puits sacrés dans la fièvre d'imagination qui convient à la Folie des Itzas, d'éprouver jusqu'au vertige le sentiment de maléfice qu'inspirent ces sanctuaires aux arches gardées de gueules de serpents, leurs massives tables de sacrifice supportées par les bras tendus d'Atlantes écrasés, les masques à trompe, pareils à des têtes de monstrueux moustiques, qui partent des corniches. L'un de ces temples a été nommé par les Espagnols *l'Iglesia*. Terrifiante église de sabbat, temple de Lémures et de Lamies.

Mais plus loin une voie dallée s'ouvre; mille colonnes se dressent en pleine lumière et, contre ces colonnes, debout, de hautes silhouettes de guerriers aux jambes lacées que l'on dirait chaussées de cothurnes, aux coiffures empanachées dont les plumes se déroulent comme des pampres. Encore vaguement enluminés de bleu, d'ocre, de jaune

et de vert, sous les rayons qui les caressent et les font rougeoyer, ces héros semblent en marche comme des princes d'opéra.

En haut du Castillo, la mer des arbres à nos pieds, mon guide me montrait, la refoulant, des espaces élargis qui s'encadraient de péristyles, de forums, de gradins montant vers des dieux assis aux bras tendus. A leur signe ou à son geste les esplanades se couvraient de foules invisibles, de cortèges rutilants, prêtres, musiciens, victimes. L'air vibrait de mille et mille présences sonores. Quelques noms suffisaient pour ressusciter et faire s'étager par-dessus les frondaisons de Chichen-Itza d'autres cités : Mayapan, Uxmal, Chacmultun, Tikul, Mani... Sur leurs terrasses des pontifes tenaient leurs assises au milieu de leurs chefs de clan. Les astronomes montaient les escaliers en colimaçon de leurs observatoires. Dans les marchés, les marchands comptaient les graines de cacao sur les peaux de puma, tandis que les favorites enfilaient sur des fils d'agave les *chalchiguih* que leurs amants avaient taillés pour elle au crépuscule. Les maîtres mages partaient dans les campagnes « enseigner la fabrication des tissus, la valeur du zéro et les saveurs des aliments ». Dans le vaste quadrilatère du « Jeu de paume » les joueurs de *taxtli* prenaient du champ sous les gradins, formaient leurs équipes autour des buts. Mon homme me montrait la loge du prêtre-roi entre ses tigres et, accrochés aux murs du stade, les anneaux de pierre, formés de serpents entrelacés, où la balle de gomme dure doit passer, renvoyée du bras, du pied, de la tête, de la hanche, par les athlètes fantômes. Puis la nuit tombait, la lune se levait, lune magique dans les sous-bois, sur l'Escargot qui tordait vers les astres la rampe en spirale des astrologues, sur les avenues coupées par les ombres des colonnes, sur les marches devenues plus invitantes d'un vaste escalier. Au seuil de la plate-forme supérieure les grands serpents d'un triple portique bâillaient aux étoiles : devant cette basilique à ciel ouvert la nappe lunaire tombait sur un autel bas porté par des gnomes; les pas remuaient un écho élastique et mort. La nuit même ne délivre pas de l'angoisse propre à ses lieux. Les cimes d'arbres ondoyaient. Une statue couchée les regardait, offrant ses genoux à ma lassitude et je m'adossais à des seins de pierre avant de voir la figure qu'elle détourne, à angle droit du corps, vers l'étendue des astres et des bois : figure de sphinx ou de sphinge. C'était le Chac-Mool, dieu du feu qui de ses mains rigides tient sur son ventre un disque percé. Là, chaque année, un homme était immolé dont on arrachait le cœur et sur sa poitrine une flamme, pour saluer l'ère nouvelle, était allumée. Siège prenant, mais sans douceur que celui de la victime au cœur arraché.

A Uxmal où je m'aventurai seul, je ne trouvai ni archéologue ni chantier, mais des crissements d'insectes plus stridents que ceux des treuils et des scies. Uxmal n'appartenait encore qu'à la forêt, à la mort et au soleil : îlots de pierre émergeant sous un ciel chauffé à blanc aux quatre coins d'une jungle basse, châteaux de folie aussi, mais plus royaux dans leurs ruines, et d'un style en tout cas plus purement maya, que les superstructures restaurées de Chichen-Itza. Presque intact pourtant, le Castillo d'Uxmal dressait sa pyramide flanquée d'un escalier abrupt à des hauteurs de cathédrale. Pas de pire vertige que celui qui saisit au faîte des marches verticales,

gravies des mains autant que des pieds, sous le feu de la canicule.

En arrière de la pyramide, une cour flamboie, encadrée par les lourds massifs rectangulaires d'un palais sans portes ni fenêtres, la « Maison du Gouverneur ». La pierraille rouge des décombres roule comme braise sous les pas. Dans ces gravats grouillent de gros iguanes dont le goitre bat à la première approche. Aux angles de l'édifice pendent — nez ou langues — les géantes mandibules de Kukulkan dont les mâchoires profilent un rictus démesuré. Et d'une terrasse à l'autre ce rire de la colossale tête en forme de clé semble se répercuter. Contagieuse frénésie! Par-delà des vallonnements qu'il faut escalader à bout de souffle, dans l'herbe chaude d'autres ruines : la « Maison du Nain » qui fut roi d'Uxmal, la « Maison des Nonnes » et celle des « Colombes » dont les arches triangulaires enferment, comme une chaîne de spectres, une combe de désespoir. De l'une à l'autre, le même esprit de folie, la même grandeur dans la déraison, le même rire silencieux.

Cette crudité solaire, la géométrie plane et limitée de cette terre en catalepsie, ce ciel impavide qui, en un instant, tourne au gris, au soufre, se précipite en tornade, ces durs contrastes, cette précision des contours, cette menace en suspens dans l'air, aident à comprendre l'art maya — si hermétique à ceux qui le découvrent par les musées. C'est une algèbre de peurs et de rêves. C'est une insoluble équation qu'a poursuivie le constructeur maya, à travers les grecques, les chevrons, les colonnes trapues qui ornent les inflexibles entablements de ces architectures tombales. Rêveur éveillé, il étire dans ces sculptures en filigrane les méandres de ses fantasques, enchevêtre et transforme les règnes, emmêle l'animal au végétal, le reptile à l'oiseau, la plume à la feuille, l'antenne de l'insecte à la dent du fauve, pour former d'un seul trait, mais magistral, ses dieux aux complexes attributs.

Monde en catalepsie où l'on discerne comment les deux grandes civilisations précolombiennes s'y rencontrèrent, telles la grecque et la latine, pour s'opposer et finalement se confondre. L'homme de l'Anahuac — du Nahua cultivateur à l'Aztèque guerrier — cherche ses dieux dans l'étendue et les éléments, son adoration leur lève des pyramides à l'image de ses volcans. Le Maya des forêts basses, ramené sur lui-même calcule et rêve; spéculateur assis, hanté par les nombres, il élabore une mathématique de l'infini; en son état second, il sollicite les puissances célestes et infernales par les épures magiques ou, ramifiant signes et figures, il revêt de feuilles un dieu à tête humaine et prolonge en comète les plumages de l'oiseau. Pourtant une sorte de malice démange ce thaumaturge; il caricature avec une sournoiserie impie les divinités qui le terrorisent et les démons qu'il souhaite exorciser. Le spéculateur athée semble rire — rire infernal — des cauchemars du sorcier.

C'est à ce mage humoriste que je songeais, devant la fuite des champs hérissés, au passage des fourrés de sisal que la nuit emplissait de ténèbres électriques, en face d'une figure d'astre mort qui se penchait, m'épiait de ses yeux d'orfraie...

Un képi en pot de fleurs le coiffait. C'était le conducteur du primitif autorail qui me ramenait à Merida.

MARC CHADOURNE.

L'archéologie dans les livres

En complément à notre sommaire, consacré à des études sur l'archéologie, nous avons groupé quelques notes sur des ouvrages récents concernant cette discipline.

JULIAN HUXLEY : SPLENDEUR ET MISÈRE DE L'ORIENT.

Julian Huxley est un curieux, un voyageur avide, pris par le temps, soucieux de tout voir à la fois. Pourtant, s'il était plus nonchalant, sa méthode rappellerait celle de Montaigne, et nous reposerait de tant de Mémoires héroïques où de téméraires pionniers étalent leur souffrance et leur mérite. L'auteur de *Splendeur et Misère de l'Orient — Proche-Orient* serait plus juste — ne cherche pas avec système à s'éloigner des sentiers battus : ce sont tout bêtement les pyramides qui l'attirent en Égypte et Sainte-Sophie à Constantinople. A certains titres, il est un voyageur banal, et même officiel, attaché aux services de l'Unesco. Dieu merci, nombreux sont les moments où il peut s'évader, et le voilà qui repart de l'avant, un peu au hasard, notant au passage ses impressions, quelque anecdote, un souvenir; retraçant au besoin l'histoire de telle ville, de telle peuplade; plaçant même son mot dans des problèmes où il n'a que faire, touchant à tout.

Julian Huxley — qui l'eût cru — est un zoologue, mais c'est à peine si on le devine, à la faveur de certaines descriptions d'oiseaux, dans ce livre touffu qui traite de tout : archéologie, histoire, sociologie, géologie. J'admire que l'on puisse, d'une page à l'autre, franchir avec une telle aisance les mers et les déserts, passer d'Istamboul à Bagdad, du Caire à Téhéran, abandonner les derviches tourneurs du Liban pour l'histoire des Hittites, celle-ci pour la grandeur éphémère de Zénobie, la misère actuelle de la population égyptienne et le degré de salinité de la Mer morte; et que l'on ne refuse pas, chemin faisant, de disserter communément sur le sens du progrès sur la valeur des civilisations, de nous livrer quelques notions élémentaires sur l'origine de l'alphabet et la date où les Romains aperçurent avec effroi leur premier chameau. Proche-Orient d'hier et d'aujourd'hui, immuable ou décadent, ruiné.

Honnête homme, *Julian Huxley* a des clartés en tout, et n'approfondit rien. Avec bonne grâce il avoue tirer l'essentiel de son érudition de l'*Encyclopaedia Britannica.* Point de pédantisme ici, mais de la bonne humeur, de l'éclectisme volant à tout sujet, beaucoup d'indulgence aussi, et d'enthousiasme. La naïveté n'est pas exclue, la maladresse était inévitable, mais on pardonne à l'auteur d'avoir enfoncé quelques portes ouvertes pour de nombreux aperçus souvent insolites, toujours inattendus, que l'on découvre au hasard de son livre. Nous marchons à ses côtés, nous reposant aux mêmes haltes, au milieu du même décor, écoutant les mêmes légendes. Et le voyage prend un attrait nouveau : jamais nous n'avions songé à regarder ainsi les pyramides, les ruines de Palmyre ou de Petra, *la ville rose-rouge*, Damas, port du désert, et la Perse aux mosquées bleues. *Julian Huxley* est aussi

loin de l'indifférence sacrilège du profane que de la froide rigueur du savant. Ce sont là des *Lettres Persanes* à l'envers.

Le style est constamment alerte et enjoué. L'intérêt, si diversement sollicité, ne faiblit pas. Plusieurs leçons se dégagent de cette tentative, et surtout que *l'on court le monde, d'abord à la recherche de soi.*

(Éditions Arthaud). JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

IVAR LISSNER : AINSI VIVAIENT NOS ANCÊTRES.

L'appareil de l'érudition allemande a longtemps impressionné l'univers. Appartient-il aux Allemands d'aujourd'hui de vulgariser les sciences les plus abstruses? M. Ivar Lissner expose dans son le livre le dernier état des recherches ou des hypothèses des archéologues. C'est une suite de reportages qui relient entre eux la curiosité et l'intérêt du lecteur plus encore que la trame un peu lâche de quelques idées générales qui se perdent et se retrouvent et auxquelles l'auteur a la sagesse de ne pas attribuer une importance excessive. Une imposante bibliographie suit ces évocations brillantes et très vivantes des civilisations disparues ou en voie de disparaître. Elle les autorise amplement encore qu'elle ne fasse, elle aussi, qu'effleurer le sujet. N'allons pas cependant blâmer l'aisance de M. Ivar Lissner, c'est l'aisance d'un homme de grande culture et non spécialisé, qui retient des découvertes, des interprétations, des querelles des savants ce qui intéresse l'homme. Et ne lui tenons pas rigueur pour quelques rares bévues (signalons cependant le terme de *lithogravure* attribué à l'estampe japonaise !) qui ne sont, je crois, que maladresses accidentelles de traduction.

Le titre du livre ne rend pas intégralement compte des sujets qui y sont traités. Il ne s'agit pas seulement ici des modes de vie de nos ancêtres. Au-delà des détails extérieurs et des manifestations tangibles de la communauté humaine à travers l'espace et le temps, M. Ivar Lissner s'efforce de définir ce qui constitue l'essence de telle ou telle civilisation et, pour s'attacher à la vie quotidienne des hommes qu'il peint, ne néglige pas les rythmes de la grande histoire. Il note l'apport de chaque race, et de chaque peuple un fonds commun de cette civilisation occidentale qui tend à devenir la civilisation universelle, tout aussi bien que les traits émouvants, sensibles, passionnés ou durs, lâches et cruels qui montrent l'homme assez semblable à lui-même dans tous les temps et sous tous les climats. Est-il besoin, au reste, de ces justifications? Il suffit que l'auteur satisfasse notre curiosité pour des sujets que défend le rempart abrupt de bibliothèques spécialisées. Voici donc éveillés de leur long sommeil Mari, Babylone éclairée de feux de naphte, l'Égypte, ses pharaons et sa philosophie religieuse, la Phénicie et ses marchands, Assuérus et ses fonctionnaires, les Patriarches et les prophètes de Judée, l'Extrême-Orient avec ses races mystérieuses et ses artistes (les Aïnos ici voisinent avec Utamuro et Kokuraï), l'île de Pâques et les diverses civilisations précolombiennes, enfin la Crète, Grèce et Rome dont nous sommes nés ! L'éclectisme de M. Ivar Lissner est quelque peu capricieux. Mais un livre destiné à l'information de l'honnête homme doit-il se soumettre à une méthode rigoureuse?

Depuis que la terre tient dans la paume de notre main, nous ne creusons pas seulement les espaces infinis de l'univers, il nous faut approfondir le temps, notre temps. C'est une nouvelle dimension de l'homme que son passé qui s'éloigne, comme les astres à la limite de notre vision, à mesure que nous prétendons le saisir. Le vertige que donnent ici les nombres (le chiffre des années et celui des hommes qui nous ont précédé) est compensé par les redites de l'espèce, la monotonie de notre histoire, la pauvreté manifestée

de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons. M. Ivar Lissner nous entrainera-t-il à philosopher? Il s'en garde bien en ce qui le concerne. Il me semble qu'un solide optimisme le défend.

(Éditions Corréa). JACQUES DE LAPRADE.

ALBERT CHAMPDOR : L'ÉGYPTE DES PHARAONS.

Les temples sont des livres secrets, et derrière leurs pylônes, à l'ombre des colonnes de leurs salles hypostyles, le miracle de la présence des siècles morts est exaltant... nous dit Albert Champdor dans la préface de son dernier ouvrage l'*Égypte des Pharaons.*

Plus de cent photos (dont une trentaine de planches en couleurs) nous dévoilent les trésors de ces temples et tombes, les statues colossales, sphinx et pyramides des empires Égyptiens ! *Ces masses architecturales conçues pour frapper de stupeur les foules*, alternent avec les bas-reliefs aux traits admirables et précis, qui ornent les pages de pierre de ces monuments : visages de Dieux et pharaons, danses rituelles, scribes, mais aussi scènes de la vie quotidienne : hommes en esquif ou nettoyant le poisson, fabriquant des nattes, travaillant aux champs ou construisant des bateaux. Vie gravée dans la pierre, de l'homme périssable et de ses gestes toujours identiques, face à l'Égypte Éternelle.

Par la diversité et l'abondance de ses documents, l'Égypte des Pharaons nous entraîne à méditer sur cette permanence et ses raisons, car cette architecture monumentale semble veiller sur le devenir spirituel de l'humanité.

(Éditions Guillot). NADINE LEFÉBURE.

PROF. WALTHER WOLF : LE MONDE DES ÉGYPTIENS.

Le titre de l'ouvrage en dit plus qu'il ne semble : autant ou plus que d'une histoire de l'Égypte à proprement parler, il s'agit d'une histoire de la pensée égyptienne saisie à travers ses manifestations historiques, d'une histoire de la conception égyptienne du monde. On y trouve une constante volonté de percer, de traverser la simple apparence des événements, pour découvrir ce qu'ils impliquent dans le domaine de la pensée, quelle mentalité ils laissent entrevoir, quelle psychologie les explique. Il y a comme une perpétuelle recherche de la métaphysique sous-jacente. L'exposé des faits — substantiel, mais jamais épars — est toujours fondement d'une idée ou illustration d'une idée : la pensée sans cesse sous-tend l'œuvre et la fait vivre.

Chaque grande période de l'Histoire égyptienne est présentée successivement sous différents points de vue : politique, religieux, artistique ; et l'auteur insiste fortement sur les interférences qui jouent de l'un à l'autre. Chacun de ces domaines, pour une période donnée, répond aux autres, les éclaire et par eux s'éclaire à son tour. Ainsi le mythe royal d'Osiris éclaire la société de l'Ancien Empire et le culte royal qui en dérive rend compte de l'art des Pyramides. Par contre une telle époque s'oppose radicalement à celle qui verra s'élaborer la « révolution bourgeoise » de la VI[e] dynastie ; et toutes deux s'opposent à l'époque d'Aménophis IV où la notion de royauté s'est totalement humanisée : d'où l'art d'El Amarna, le plus humain qu'ait connu l'Égypte. Chaque période forme ainsi un bloc cohérent, possédant une individualité très nette, qui la caractérise parfaitement.

Cependant, chacune marque un pas dans une évolution générale presque

rectiligne de la civilisation égyptienne; et l'ouvrage entier prend ainsi l'aspect d'une vaste fresque, massive, homogène, d'un seul tenant. Il est remarquable de suivre — c'est là au fond l'idée clef de tout l'ensemble — cette lente élaboration de la *conscience individuelle*, se libérant progressivement de l'image magique du monde des premiers temps, où le « moi » ne se sépare pas encore du monde extérieur, en passant par la vision toute religieuse de l'âge des Pyramides, pour aboutir à ce que l'on peut, par analogie, appeler l' « humanisme » de la période d'El Amarna. Cette unité de vision de l'Histoire égyptienne, si elle repose sur une inévitable simplification — qui ne paraît pas d'ailleurs poussée trop dangereusement loin — confère à l'ouvrage un réel intérêt.

(Éditions Corréa). PHILIPPE BEAUSSANT.

SYBILLE VON CLES-REDEN : LES ÉTRUSQUES. (1)
MASSIMO PALLOTINO : LA PEINTURE ÉTRUSQUE. (2)
RAYMOND BLOCH : L'ART ET LA CIVILISATION ÉTRUSQUES. (3)

Les Étrusques ! Voici deux siècles que ce peuple de l'Antiquité propose ses énigmes à la conscience et à la science des historiens. D'où viennent les Étrusques? Personne encore n'a pu répondre à cette question essentielle. Soudain, ils sont là : au cœur de la Toscane. Et avant Rome, cette union de villes tente d'unifier la Péninsule. Ils sont riches, civilisés, humains. Comment l'avons-nous appris? Par leur art, qui durant des siècles fut oublié, renié, méprisé. Leur langage est indéchiffrable, mais on connaît leur alphabet (Sybille Cles-Reden le cite). Il ne faut pas chercher bien loin : on connaît d'eux les grandes lignes de leur histoire et les scènes de leur vie quotidienne.

Surtout les scènes de leur vie quotidienne. Ces deux livres nous ouvrent les portes d'un monde : leur civilisation, d'une part — leur art, d'autre part. Mais ces deux choses — art et civilisation — sont ici unies si étroitement que parler de l'une, c'est décrire l'autre; qu'analyser l'un, c'est déchiffrer les arcanes de l'autre. Sans doute est-ce un miracle qui est bien à eux : l'art des Étrusques, c'est eux-mêmes.

Le professeur Massimo Pallottino nous convie à placer la peinture étrusque dans un ensemble plus important. Étape d'un déroulement historique, cette peinture est le premier chapitre de l'histoire de la peinture italienne : « Il est curieux, dit-il, de penser que le génie pictural des peuples italiques se soit manifesté à l'origine précisément sur ces terres d'Italie de la région du Tibre et de l'Arno où, dans le domaine des arts figuratifs, devait éclore quinze siècles plus tard la grande expérience du moyen âge tardif et de la Renaissance toscane. » C'est bien vu. Le réalisme de l'art étrusque crée déjà — et singulièrement — le prodigieux portrait italique.

Il faut tout admirer ici — cet amour de la couleur, ce goût de la stylisation, cette maîtrise de la ligne évocatrice — mais surtout l'admirable humanité qui se voit et se surprend au hasard de ces scènes de la vie privée et publique (qui sont le fond même de cet art funéraire). Qu'importent ces énigmes qui nous dissimulent la véritable Étrurie ! Ainsi que l'écrit Sybille v. Cles-Reden : « Même si l'obscurité subsiste autour des Étrusques, leurs œuvres parlent pour eux et leur génie survit, impérissable, dans la contrée qui veille sur leurs tombeaux. »

(1) Édit. Arthaud.
(2) Édit. Skira.
(3) Édit. Plon.

Grâce à leurs peintres et à leurs artisans, ces inconnus d'hier sont aujourd'hui nos frères, à tel point l'homme s'illustre toujours par les vertus *humaines* qui sont en lui.

Il faut joindre à ces deux albums le livre de Raymond Bloch sur « l'Art et la Civilisation étrusques ».

Raymond Bloch fait bien de nous avertir des difficultés de l'archéologie. Et, aussi bien, de l'avenir qui s'ouvre devant elle, grâce à la mise au point de nouveaux procédés de détection, ainsi la méthode des soils-marks et des crop-marks, qui permettent, d'après la couleur du sol et la vigueur de la végétation, de déceler l'existence et la nature des ruines enfouies sous le sol.

Nous ne connaissons que fort peu de choses au sujet des Étrusques. Leur civilisation est muette. Aucune littérature ne permet de faire revivre les journées de ce peuple. Seule la pierre que l'on interroge répond. Aussi Raymond Bloch a-t-il pris le parti de faire revivre cette civilisation par la connaissance qu'il nous donne de la Toscane. « Un peuple et son destin, dit-il, ne se peuvent comprendre sans la connaissance de la région qui lui sert de berceau, et non plus sans la vision de l'état de culture où celle-ci se trouvait lors de son arrivée ou de son développement initial. »

C'est en interrogeant la Toscane que Raymond Bloch nous révèle les Étrusques. L'étude de la Toscane, avant l'Étrurie, lui permet de mieux comprendre — et de mieux nous enseigner — qui furent ces hommes qui inscrivirent aux murailles des tombeaux le premier chapitre de la peinture italienne. « Le génie d'un peuple, ajoute-t-il, ne s'éclaire que par l'intime mariage d'un groupe humain et de ses aptitudes avec une région et une époque particulières. »

Illuminés de telle façon, les fragments épars dans les domaines grecs et latins deviennent singulièrement révélateurs. Un miroir, un vase, un éclat de pierre, une trace de couleur — soudainement — parlent, deviennent de prodigieux témoins, mais, dans le même temps, font parler les rares textes que nous possédons, s'éclairent à leur voisinage et les éclairent en retour. « Si la nature profonde d'un homme, écrit Raymond Bloch, se révèle dans ses actes, un peuple exprime ses tendances dans ses œuvres d'industrie et d'art. »

La valeur du livre de Raymond Bloch vient de ceci : il nous dote d'une méthode. Il donne à la recherche de l'historien un sens qui met l'humain et l'humanité en cause. Il nous rend les Étrusques fraternels.

Son enseignement nous requiert : il éveille notre passion. Et je pense qu'il est le seul jusqu'ici à nous donner une exacte vision de l'industrie et de l'artisanat en Toscane et en Étrurie.

HUBERT JUIN.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F.

Un étrange amoureux : Gérard de Nerval

Autour des Lettres à Jenny Colon

« Gérard était un étrange amoureux. »
T. Gautier.

Les lettres ont été écrites, semble-t-il, de l'automne de 1837 au printemps de 1838. G. de Nerval aima Jenny Colon trois années, 1834-37, avant de se déclarer. Il allait tous les soirs *l'applaudir aux* Variétés, *puis, à partir de 1836, à l'*Opéra Comique, *envoyait des bouquets accompagnés de lettres anonymes. Pour elle, il fonda le* Monde dramatique *qui, en un an engloutit sa fortune, écrivit le livret de la* Reine de Saba *— dont Meyerbeer ne composa jamais la musique — et, aux beaux jours du Doyenné, fit l'acquisition d'un grand lit Renaissance destiné* au moment solennel. *Gérard confondait dans une même adoration Jenny et la reine de Saba, divinisait la belle dont il connaissait la réputation de femme galante. En octobre 1837, l'actrice créa le rôle de Sylvia dans* Piquillo.

Est-ce alors que Gérard se déclara?

Des documents sous le mythe.

Si la plupart des lettres d'amour constituent un irréfutable document, celles de Gérard à Jenny Colon éveillent plus d'incertitude qu'elles n'apportent de sécurité. Les réponses de l'actrice auraient pu nous éclairer, mais nous ne possédons pas de lettres de Jenny Colon à Gérard (déchirées? perdues?). Bien plus tard, dans *Aurélia*, il dit qu'il a brûlé tout ce qui lui venait de l'actrice. Dix lettres de Gérard furent publiées dans la *Revue de Paris* le 15 mars 1855, par les soins de Gautier et Houssaye; elles semblent avoir été déchiffrées comme seize des lettres de l'édition de *la Pléiade*, sur les manuscrits conservés à la collection Spoelberch de Lovenjoul. Les difficultés de la lecture, les corrections introduites arbitrairement par les éditeurs en 1855, expliquent certains écarts entre les textes.

A ce premier jeu de manuscrits s'ajoute le manuscrit de Victorien Sardou : dix-huit lettres de Gérard à Jenny Colon qu'il publia dans la *Nouvelle Revue* du 15 octobre 1902 et que J. Marsan, utilisa pour son édition de la correspondance de Nerval en 1911 sous le titre *Lettres d'Amour*. Si la confrontation des autographes est un jeu de patience qu'on peut résoudre avec des tableaux de concordance, il n'y a pas d'arithmétique qui donne la solution de certains problèmes que posent ces lettres d'amour.

Le vicomte de Lovenjoul a noté sur un folio du manuscrit : *ce sont ces brouillons qui ont servi pour l'impression d'une partie des lettres à Jenny Colon à la suite d'*Aurélia. *Rien n'indique là qu'il s'agit des lettres à cette artiste.* Nulle part le nom de Jenny n'est prononcé, c'est vrai. Mais Gérard fut amoureux d'elle pendant la période où il écrivit ces lettres puisque pour l'une d'entre elles la date de février 1838 est irréfutable. L'examen des autographes de Sardou a inspiré à Marsan une réflexion analogue à celle du vicomte : *bien des détails s'appliqueraient assez mal à la comédienne; et d'ailleurs il suffit de regarder le manuscrit, écrit régulièrement sur de grandes feuilles, pour reconnaître, non pas une série de lettres distinctes, mais — sous la forme épistolaire — une sorte de petit roman ou, si l'on veut, de journal intime.* Arguant de l'usage littéraire que Gérard fit plus tard de certaines de ces lettres (1), on peut être tenté de substituer le roman à la correspondance authentique — et pourquoi pas à l'aventure elle-même? T. Gautier a émis cette déconcertante hypothèse : *Déclara-t-il jamais son amour? Nous l'ignorons.* Doute renforcé par les propos que Maxime du Camp prête à Gautier : celui-ci aurait reçu de Jenny, à Bruxelles, les éclaircissements suivants : *Je l'ai vu une seule fois, lorsqu'il est venu m'offrir pour moi un opéra, la* Reine de Saba *dont Meyerbeer devait faire la musique; je recevais des bouquets, sans trop savoir d'où ils venaient; j'ai entendu bavarder de cette histoire dans les coulisses, je n'y ai pas attaché d'importance. Ne m'accusez pas de l'avoir fait souffrir : quand celui qui aime est muet, celle qui est aimée est sourde. Dites à votre ami Gérard de Nerval que je suis innocente du mal qu'on m'attribue.* Mais les souvenirs très tardifs de M. du Camp, les anecdotes qu'il recueille souvent de seconde main, une certaine aigreur qui le pousse, ne donnent pas à ses dires un fondement bien solide. Jenny, mariée et sachant Gérard devenu fou, a pu mentir pour se justifier et annuler cette encombrante histoire. Gautier, lui, préféra sans doute épargner à la mémoire de son ami toute indiscrétion.

Certes, avec Gérard rien n'est sûr, son rêve « s'épanche » dans le réel et le brouille. Il a l'imagination d'un poète et d'un fou pour qui le rêve est la vraie réalité. Faut-il pour cela le dépouiller de toute aventure amoureuse? Les amours d'enfance? Chimères. Les amours de Vienne? il s'attribue les bonnes fortunes d'un ami. Jenny Colon? elle n'a pas même reçu un aveu. Tout se défait, la vie amoureuse de Gérard n'est qu'un mythe. Mais Gautier, s'il lève un doute, nous rassure : il ne sait rien — ou ne dit rien— de l'aventure, mais affirme la *passion très réelle* de Gérard pour l'actrice et, longtemps après, se souvient des *larmes rouges* que versa le cœur de son ami. Quelle que soit donc la part d'imagination dans ces lettres d'amour, elles trahissent un cœur.

Si les autographes de Sardou, dont nous n'avons pas eu communication, présentent une alarmante continuité, en revanche les autographes de Chantilly, que nous avons vus, morcelés, raturés, écriture droite ou penchée, hâtive ou calligraphiée, papier effiloché ou froissé, mélange de brouillon et de mise au net, n'ont rien d'un manuscrit prêt à être livré à l'imprimeur. On a l'impression de capter avec les

(1) 1842, 1845, 1853, 1854, dans *le Roman à faire*, l'*Illusion*, Octavie.

yeux et la main une source jaillissante et troublée. Aussi bien cet état du manuscrit inspire-t-il la défiance. Quoi? des lettres d'amour corrigées, recommencées, est-ce ainsi que crie la passion? Pauvre argument que Balzac, qui ne pensait pas à Gérard, met en pièces dans *Béatrix : Jamais première lettre d'amour n'a été, comme on pourrait le croire, un jet brûlant de l'âme. Chez tous les jeunes gens que n'a pas atteint la corruption, une pareille lettre est accompagnée de bouillonnements trop abondants, trop multipliés, pour ne pas être l'élixir de plusieurs lettres essayées, rejetées, recomposées.* Un timide comme Gérard devait avoir dans ses phrases des hésitations, des repentirs, et pas seulement dans la première lettre d'amour. N'est-il pas écrivain, ne subit-il pas la tyrannie de la nuance et du mot juste, même sous le flux des impressions? et quelle volupté pour l'amoureux de façonner l'expression de son amour, de s'attarder, grâce aux ratures, auprès de celle qu'il aime! Il circule à travers tant d'aspects heurtés et familiers une sincérité qui va au cœur. Gérard écrit mal lorsqu'il ne recopie pas de sa belle écriture ronde et régulière. Les jambages hachés, hâtifs, les mots abrégés, réduits parfois à la lettre initiale, les blancs, les phrases en suspens, les surcharges, les encres pâlies, il faut s'y reprendre à plusieurs fois avant que les yeux se meuvent à l'aise. Lorsque enfin ils voient clair, c'est l'esprit qui s'y perd. Cette lettre, mais on l'a déjà lue; était-ce tout à fait la même? et de revenir en arrière, de scruter, de confronter.

On peut supposer que le manuscrit Sardou est une copie et, partiellement, une refonte des autographes de Chantilly, en un temps où Gérard, son aventure finie, songeait à utiliser sa correspondance ou, comme beaucoup d'écrivains à en conserver un double. Si la destinataire est, comme nous le croyons, Jenny Colon, celle-ci a-t-elle reçu les lettres de Gérard? Encore une fois Théo abat notre optimisme : *des lettres passionnées et charmantes qu'il mit sans doute à la poste dans sa poche, car celle à qui il s'adressait en eût été touchée.* Il est vraisemblable que certaines lettres — sinon toutes — ne sont jamais parvenues à la destinataire, que le timide Gérard a pris peur en les relisant. Vraisemblable aussi qu'il les ait parfois — sinon toujours — écrites sans même l'intention de les envoyer, pour libérer le sentiment qui l'étouffait ou aider à l'évocation d'une présence qui le fuyait. Il écrit pour son propre soulagement autant que pour persuader l'autre, et ses lettres deviennent alors selon la formule de Marsan une sorte *de journal intime.*

Mais Gérard lui-même intervient dans le débat et apporte la solution : dans une page du manuscrit Sardou il parle à Jenny (à celle que nous appelons Jenny) des lettres qu'il lui a écrites : *combien n'en ai-je pas déchiré... J'en écris une vraie et sentie, mais dont la violence risquerait de vous effrayer, puis une autre réfléchie et calculée, où je m'applique à vous paraître patient et raisonnable; et ce n'est aucune des deux que je vous envoie, mais une troisième écrite à la hâte et parce qu'il faut en finir, faite avec les lambeaux des autres, où les phrases ne se suivent pas, où les idées se confondent, une lettre folle et blessante et qui défait tout mon ouvrage.* Voilà donc justifiées les variantes, les redites, les refontes successives. Cette superposition de trois lettres pour exprimer l'état d'esprit d'un seul instant, suggère le désordre dans la sensibilité de Gérard et dans ses

papiers. Nous sommes en droit de supposer que nous possédons certaines de ces épreuves, celles qui ne furent pas envoyées à Jenny. Mais si l'on admet que l'actrice ne reçut pas tout ce qui lui était destiné, il est possible que les autographes comptent aussi quelques-unes de ces troisièmes rédactions qui se décèleraient dans des phrases confuses ou inachevées.

Dans une lettre du manuscrit de Chantilly, Gérard avoue son peu de goût pour la correspondance amoureuse : *J'ai tant de choses à vous dire encore, que je ne veux pas les perdre dans une froide lettre... quoi de plus triste qu'une lettre?... La pensée se glace en se traduisant en phrases, et les plus douces émotions de l'amour ressemblent alors à ces plantes desséchées, que l'on presse entre des feuillets afin de les conserver...* Pourtant le timide Gérard, dérouté, muet en présence de Jenny, n'a de chance de persuader qu'en écrivant. Les lettres sont pour lui une arme de conquête, la meilleure. Il se connaît timide et possède la confiance de l'écrivain dans la parole écrite. Nous hésitons donc à penser que ces lettres palpitantes d'un sentiment vrai aient pu d'emblée être destinées à la littérature. Gérard les a écrites tandis qu'il aimait l'actrice et brûlait de la conquérir; elles sont faites de la substance d'un amour qu'il ressentit et constituent chez un écrivain qui s'est raconté si tard, en mêlant tant de songes au réel, un document d'une exceptionnelle importance. Ce sont les seules pages écrites et vécues au même instant, dans lesquelles Gérard se saisit à vif, crie sous la blessure, au lieu d'enrober dans le mythe le souvenir de la blessure.

Jenny Colon et Gérard de Nerval en 1837.

Ces lettres nous introduisent au cœur d'une intrigue déjà évoluée, pleine de cahots parce que la femme aimée résiste. Jenny qui était une femme galante, ne mettait pourtant pas à très haut prix une vertu de longtemps perdue. Mais en 1837 elle allait avoir trente ans, âge qui annonce le déclin chez une actrice qui, dès l'enfance, a paru en public, que les duretés du métier, le surmenage ont prématurément épuisée. Jenny le sentait, rêvait encore de gloire et, à défaut, d'une existence confortable qui la préservât du besoin et de la menaçante solitude. Or Gérard, ruiné, endetté, bohème, jusque-là médiocre auteur dramatique, n'était plus comme il le dit lui-même *un parti sortable*. Jenny louvoyait entre ses protecteurs, se distribuait à tous, mais avec une tactique intéressée, mettait l'un sous le boisseau tandis qu'elle affichait l'autre. Il est possible qu'elle ne fût pas mauvaise fille, qu'à cette époque de vampires elle ne se désaltérât pas des larmes de ses amants, peut-être même avait-elle sa morale de femme légère, mais cette Célimène sur le déclin mêlait l'intérêt aux jeux de la coquetterie et l'aventure de Gérard est celle de tout homme sincère, amoureux, qui a choisi une femme *sans cœur*. D'où sa souffrance à lui, son espérance renaissante et déçue, ses prières, ses remords, ses indignations, ses joies aiguës et brèves; elle, pour sa part, rabroue les exigences, se laisse toucher et se reprend, s'exerce à l'art d'entretenir une passion inoffensive; si Gérard n'offre pas les garanties que souhaite Jenny, c'est un beau jeune homme, un écrivain dont les relations peuvent servir une carrière théâtrale — la

pousser jusqu'à l'Opéra. Et qui d'autre aimerait avec tant de flamme et de respect, écrirait des lettres plus charmantes? Jenny n'est pas sotte et peut faire assez de comparaisons pour reconnaître les mérites de Gérard et se sentir flattée. Elle lit ses lettres — peut-être — comme un livret d'opéra dont elle serait l'héroïne et, dans ce débat amoureux, c'est elle seule qui conduit le jeu, règle le rythme.

Fiertés et déceptions d'un amant.

Lui rend-il visite lorsqu'elle est seule, plaide-t-il sa cause au nom d'un *amour si long et si éprouvé*, ses initiatives sont rabrouées, il est prié de venir la voir *le jour où tout le monde en a le droit* et de ne plus se vanter d'une constance qu'elle n'a jamais exigée. On imagine assez bien les rencontres : Gérard mendiant un regard de tendresse, un geste d'abandon, elle tour à tour sèche et câline, jouant à mettre en déroute son tremblant adversaire : elle rit, persifle, toujours plus adorable dans sa savante cruauté. Et lui? il se tait comme un enfant pris en faute, ou bien sourit. Riposte-t-il? jamais en sa présence, et ses lettres le répètent : *je suis timide en face de vous... je ne me sens fort que loin de vos yeux*. Il n'accuse, ne se plaint que par lettre — et si peu! *cruelle que vous êtes!* L'indignation ne dépasse pas le vocabulaire du théâtre et Gérard rattrape toujours un blâme par une louange : l'humeur de Jenny est *légère et changeante, mais le cœur est bon.* Il lui reproche ses *inégalités* et ses *caprices*, mais pour l'en remercier : *Oui, je vous aime ainsi, bien plus je vous admire et serais fâché que vous fussiez autrement.* Il n'y a qu'un seul coupable lui, Gérard, qui tourmente et inquiète une femme délicate. *Mes torts... Mes torts.* Ce *mea culpa* revient comme un leit-motiv, il supplie qu'on oublie ses folies, implore *un regard de pardon*, et comme un enfant fait acte de ferme propos, jure que *c'est la dernière fois.* Tous les abaissements plutôt que d'être éconduit, car il n'existe que par sa volonté à elle : *un regard m'abat, un souffle me relève... vous avez sur moi tout pouvoir.* Par de tels aveux il donne des armes contre lui, le sait et y consent : *Comme vous en usez et en abusez sans pitié.* Mais le faisant, il espère attirer, en retour, *un mot de bonté.* Grande est sa reconnaissance pour les plus minces faveurs. Que Jenny lui écrive : *Ah pauvre chère lettre! c'est jusqu'ici le seul trésor de mon amour; ne m'ôtez pas l'illusion qui me fait voir en elle une faveur bien grande, un gage inappréciable de votre bonté.* Qu'elle éprouve ou feigne un attendrissement fugitif : mon Dieu, *que je vous remercie! votre œil rencontrant le mien, votre main serrant la mienne!* Il n'y avait peut-être en tout cela ni bonté, ni amour. Mais il préfère *l'illusion* et la *pitié* à une cruelle sincérité, comme Alceste avant qu'on lui eût apporté les preuves qu'il ne demandait pas. La situation de Gérard est si proche de celle d'Alceste que pour un peu il serait un personnage de comédie sans l'aide de Molière. Mais justement, comme il n'a pas les plaisantes brutalités d'Alceste, les excès qui ajoutent à l'homme le personnage ridicule, Gérard émeut sans faire rire. Il tremble pourtant de divertir Jenny à ses dépens : *cette pensée que l'on peut trouver un ridicule dans les sentiments les plus nobles, dans les émotions les plus sincères, me glace le sang;* la protestation a une sorte de virulence qui part du fond de la dignité déchirée. Pour

lui, incapable en amour de mensonge, de frivolité, il y a une noblesse, une sorte d'absolu du cœur dans l'aveu d'un sentiment profond. Lorsqu'il s'abandonne entre les mains de Jenny, s'expose à ses rigueurs, c'est avec une entière humilité : à son angoisse d'être rejeté se mêle la volupté de n'être rien devant celle qu'il aime : *Oui, j'ai mérité d'être humilié par vous! Oui, je dois payer encore de beaucoup de souffrances l'instant d'orgueil auquel j'ai cédé!* Ne dirait-on pas un croyant devant son Dieu? il a besoin d'adorer, de se dédier et met sa dignité dans l'abaissement : tel est le paradoxe de l'amour. Même si *en se prenant à la réalité (son) amour a changé de nature*, s'il a fait descendre la déesse de son piédestal, celle qu'il aime reste une divinité, Reine de Saba auréolée de légende, gardant sous l'apparence charnelle la plus désirable, un reflet de l'Invisible. Parfois, au contraire, on sent Gérard aux prises avec une créature méprisable, étrangère à lui et à la divinité qu'il adore sous ses traits; et c'est alors qu'il est le plus malheureux. Douter de celle qu'on aime, reconnaître qu'on s'est abusé : pire mal que de n'être pas aimé, c'est anéantir son propre rêve. Aussi Gérard amoureux de Jenny contemple-t-il en elle les qualités qui font une femme digne d'être aimée : la bonté, la transparence de l'âme, la fraîcheur des sentiments. Ses lettres les lui dispensent avec prodigalité, lui offrent un miroir où elle doit se regarder avec une surprise attendrie si elle n'a envie de rire. A cette femme que le vieil oncle de Mortefontaine eût appelée une femme *sans cœur*, Gérard façonne une âme, comme l'amour d'un homme eût conféré à la petite Sirène l'immortalité. Et c'est peut-être ce qui rend émouvante et cruelle la lecture de ces lettres : Gérard déchiré, s'efforçant d'accorder son besoin d'estime avec la réalité qui lui révèle une coquette aux mœurs faciles et, dans sa généreuse exaltation, entraînant Jenny sur ses propres sommets. Non, elle n'est pas une femme comme les autres et lui n'est pas un homme comme les autres. S'il a placé sa fierté dans l'abaissement, sa fierté aussi le relève. Il sait ce qu'il veut, ce qu'il peut, et en tire un nouvel argument pour se faire aimer : *Je suis un homme honorable et digne en tout de votre préférence; je suis capable de vous faire respecter aux yeux de tous; je suis digne de votre confiance, et, désormais, tout mon sang est à vous, toute mon intelligence s'emploiera pour vous servir. Je m'abandonne à vous sans arrière-pensées et sans calculs... Dussiez-vous ne m'accorder que de l'amitié : mes services... sont à vous encore sans conditions et sans réserves. Disposez-en pour vous et pour vos amis et souvenez-vous que je ne croirai jamais avoir des droits qu'à vos égards et à votre amitié...* C'est vraiment un acte de consécration; la poussée de ferveur est telle que Gérard donne tout, et le désir est si bien épuré, transfiguré par le désintéressement, qu'il se renonce. Les mots ne passent pas les intentions, Jenny peut en croire Gérard à la lettre et il est possible que cette femme, par d'autres plus convoitée qu'aimée, ait lu sans sourire la bravade un peu naïve qui couronne tant de désintéressement : *Jamais une femme n'a rencontré tant d'abnégation jointe à quelque importance réelle, et toutes en seraient flattées.* Mais il faut bien que retombent les grandes poussées de l'âme, la ferveur n'a qu'un temps et l'homme de chair recouvre ses droits, c'est-à-dire ses exigences. Aussitôt formulée cette sorte d'élévation où il se résigne à l'amitié, Gérard ajoute : *la suite sera l'œuvre du temps,*

je l'espère. S'il aime autrement que les autres hommes, il veut cependant ce que veulent les autres hommes : d'autant plus pressé qu'il a plus attendu. Ces trois années si légères à Jenny ont, chez Gérard accumulé puis déchaîné la convoitise. Timide, Gérard est une nature à haute tension. Viendra le jour où il se brisera s'il n'est satisfait. Ses lettres ne sont si ardentes que parce que le désir les accélère : c'est le désir qui exige la présence, qui s'irrite des délais, qui exalte un serrement de main, sans cesse à l'affût des signes qui sont une promesse. On a raillé Gérard de ses désirs plus verbaux que sensuels. Mais le timide est-il moins dévoré que les autres? Pourquoi lui retirer sa part d'homme? par ses faiblesses Gérard est plus rehaussé que diminué.

Le fleuve de feu coule à travers les lettres à Jenny qui était habituée à ce genre de brûlures, savait l'art de les recevoir tandis que le novice Gérard, fouetté par une longue attente, ne diffère que parce qu'on l'y contraint. Qu'il était aisément victorieux dans ses noces avec la Reine de Saba! la femme réelle a une autre âpreté, ne se laisse pas gagner avec une envolée de l'imagination; au lieu de s'épanouir en béatitude, le désir se convulse, se trahit en *agitation*, en *vertiges*, en *désordre* : *Je sors d'une nuit terrible... Voulez-vous m'abandonner encore à ces vaines ardeurs qui me tuent? Jamais je n'ai été si convaincu de cette vérité, que mon amour pour vous est ma religion. Les solitaires de la Thébaïde avaient comme moi des nuits affreuses; ils se tordaient comme moi sous des désirs impitoyables et ils offraient leurs souffrances en holocauste à l'Éternel*. Phrase banale, livresque, l'amour humain empruntant volontiers le langage de l'amour mystique; mais la gravité du mot religion joint l'âme et le corps dans une seule aspiration. Gérard se livre dans cet aveu intense et simple : *Je vous désire autant que je vous aime*. Et pourtant il écrit : *C'est votre âme que j'aime*. Il n'y a pas contradiction : une phrase raturée du manuscrit de Chantilly disait dans une formule à la Swedenborg : *Notre amour est un ange des cieux, mais notre corps est de la terre*. Il faut que Jenny se donne et Gérard possédera son rêve sous les espèces du réel.

Je vous ai raconté mes angoisses.

Au début, croyant trop vite son rêve réalisé, il se heurta aux *rigueurs* de Jenny peu amoureuse, peu tentée, qui refusait de se laisser compromettre, sans doute parce qu'une liaison affichée avec Gérard eût entravé d'autres projets plus avantageux. On devine à travers les lettres qu'à maintes reprises elle lui imposa la discrétion. Lui, naturellement, prenait tous les engagements qu'on lui demandait, donnait toutes les assurances et, remplies les conditions du pacte, attendait la récompense. Mais Jenny, alternant les bonnes grâces et les grands airs, brisait la prière continue de Gérard, corrigeait l'espérance par l'angoisse, tirait de lui des repentirs et des offres de service qui le mettaient à la merci de son bourreau. Un charmant bourreau, gai, rieur, qui ne s'amusait peut-être pas à faire souffrir, mais préférait sa propre tranquillité à celle de Gérard. Entre ces deux êtres de même âge le contraste était grand : elle, le cœur séché par la galanterie et l'intérêt, lui *jeune d'émotion, nature nerveuse où la passion*

n'a pas moins de prise que la douleur. D'où l'inégalité de ces lettres qui crient de joie ou de souffrance, avec des intermèdes de douceur et de charme. Le ton léger, détendu, y est rare, et pourtant une bonne parole de l'actrice, un souffle de printemps, desserre l'étau et Gérard se sent *aujourd'hui d'humeur fort peu tragique*. Il déteste l'abattement, on le sent content de lui et de la vie lorsqu'il peut écrire : *Je m'éveille... plein de courage*. Ce jeune Werther arrache lui-même les flèches qui l'ont blessé et se redresse. Mais parfois au prix de quel effort ! *Je vous ai raconté mes angoisses avec le sourire sur les lèvres, de peur de vous effrayer ; je vous ai dit avec calme des choses dont vous n'avez pas frémi et qui me tenaient tellement au cœur qu'il me semblait que j'en arrachais les fibres en vous parlant*. Il ne veut pas effrayer Jenny et le désordre répugne à sa nature. Amoureux, il proteste de sa lucidité : *Je raisonne trop juste, je juge trop froidement les choses... je suis un homme calme et qui raisonne la passion*. Ces lettres raturées, recommencées, où toute parole est consentie, prennent l'allure d'une argumentation, deviennent une sorte d'art de persuader, et l'on se demande dans quelle mesure Gérard a réussi à imposer la contagion de son amour et de son désir. Sûr, comme Alceste, de sa supériorité, il doit être préféré — et Célimène lui a dit qu'il était : *que vous m'aimiez plus qu'un autre, je ne puis en vouloir plus*. On entend ici un écho :

ALCESTE. — *Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?*
CÉLIMÈNE. — *Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.*

A la royauté marchandée sur le cœur de Jenny il répond : *Il n'existe pour moi qu'une seule femme au monde*. Pauvre Gérard ! c'est le refrain qui vient aux lèvres à chaque épisode de leur histoire de dupes. Lorsqu'il écrit, empruntant le langage de Figaro : *Vous vous jouez de moi!* il livre d'un ton faussement enjoué sa plus douloureuse pensée. On devine, à travers ses lettres, des intrigues compliquées, dissimulées ou à demi avouées. Jenny, pour gagner du temps, dit non tout en gardant la possibilité de dire oui, noircit ses aventures, se donne pour un personnage de mélodrame, persécutée, menacée (un rôle de plus à jouer !) qui ne triomphera des intrigues que si Gérard est discret, serviable et peu exigeant. Enfin il cherche par des allusions voilées à provoquer des confidences : *Il y a quelque chose qui vous enchaîne à mon égard...*, ou se risque à parler franc : *Il y a quelqu'un, Madame, dont l'assiduité vous a fait du tort dans l'opinion et qui s'est plu à vous compromettre, si l'on dit vrai... un homme sans valeur et sans mérite, quelque chose d'insignifiant et de frivole qu'il suffirait peut-être d'effrayer ou de punir, s'il vous a offensée en effet... Nous en dirons deux mots si vous voulez*. Mais Jenny se refusait à ces deux mots d'éclaircissement, confinait Gérard dans les ténèbres. Le calme qu'il se flatte de s'imposer a des ruptures, de brusques paniques, il appelle au secours : *Ayez pitié de moi, guidez-moi! je ne sais, il y a des obstacles que je touche sans les voir, des ennemis que j'aurais besoin de connaître... Éclairez-moi dans ces détours où je me heurte à chaque pas. A qui en voulez-vous? qui vous a offensée? qui vous a trahie? donnez-moi quelque chose où me prendre, quelqu'un à insulter, à combattre! J'en ai besoin! que je vous serve sans espoir et sans récompense, et que je vous délivre de moi, s'il plaît à Dieu! mais que je sorte au moins de l'état de doute où je vis*. Ces phrases confuses, simplement pathétiques chez tout autre, font peur dans la bouche de Gérard. Elles annoncent

un égarement précoce, fatal sans aucun doute, dont la première forme a été l'angoisse amoureuse. Comme plus tard lorsqu'il sera traqué par le délire, il marche jusqu'à *l'abrutissement* pour combattre le *vertige* qu'éprouve sa volonté : *Oui, il y a dans ma tête un orage de pensées dont je suis ébloui et fatigué sans cesse. Il y a comme un cercle de fer autour de mon front.* C'est la préfiguration des crises futures, un apprentissage de la folie, il regarde en face son amour trahi comme il regarde en face sa folie, dans un effort de dédoublement qui brise sa personnalité instable.

Malgré ses efforts, Gérard ne parvenait pas toujours à dissimuler son chagrin : A. Houssaye — moins discret que T. Gautier — raconte dans ses *Confessions* qu'il vit *un matin arriver Gérard les yeux rougis par les larmes. C'était au plus beau temps de sa passion pour Jenny Colon dont il aimait jusqu'au nez en virgule. Elle ne le trompait que deux ou trois fois par semaine, elle menaçait de le tromper tous les jours. Devant cette* colonisation *il était désespéré mais silencieux, car il aimait trop pour l'accuser.* A la fin il écrivit d'une main fiévreuse cette ballade imitée d'Henri Heine :

Je sais une vieille chanson qui résonne lugubre et sombre : un chevalier portait au cœur un battement d'amour, mais celle qu'il aimait trahit sa foi.

Il lui fallut donc mépriser comme déloyale la Dame si chère à son cœur. Il lui fallut donc rougir de son amour. Fidèle aux lois chevaleresques, il descendit dans la lice et défia les chevaliers au combat : — que celui-là s'apprête à combattre qui accusera ma Dame d'avoir entaché son hermine!

Personne ne répondit à ses paroles, personne — excepté son cœur — ce fut donc contre son cœur qu'il pointa le fer de sa lance. Gérard brisa sa plume : *Ah! si vous saviez, dit-il, en portant la main à son cœur, combien j'ai là de coups de lance!*

Le bonheur ou la mort.

A-t-il donc songé à mourir? Le récit d'A. Houssaye concorde avec la cinquième lettre à Jenny Colon. Gérard y raconte l'aventure napolitaine (1), ce *caprice d'un soir*, pour une brodeuse. Chassé dès l'aube par la belle qui attendait le retour de son amant, il gravit le Pausilippe, marche, court, se roule dans l'herbe humide, mais dans son cœur, *il y avait l'idée de la mort.* Parvenu à la crête de la montagne, étourdi par la pensée que *ce n'était plus qu'un instant à souffrir, deux fois je me suis élancé et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre que j'embrassai.* La volonté n'y est pour rien, deux forces obscures se combattent : la mort et la vie. La vie a triomphé et Gérard rend grâces.

Pourquoi donc mourir? Parce qu'il était *à cinq cents lieues de la seule femme qui existât pour (lui)*, et qu'il ressentait une *profonde tristesse* à *la pensée cruelle (qu'il) n'était pas aimé.* (Une variante dit : qu'il *ne serait jamais aimé.*) Or Gérard n'avait peut-être pas encore vu Jenny Colon lorsqu'il fit le voyage d'Italie et, s'il l'avait vue, silencieusement contemplée. Pourquoi craindre, déjà, de n'être pas et même de n'être *jamais aimé?* Il semble que Gérard, écrivant cette lettre en l'automne de 1837,

(1) Lors de son voyage en Italie, 1834.

reporte trois ans en arrière une crainte présente et cherche à émouvoir la cruelle en faveur de celui qui a failli mourir pour elle. Il a fait l'expérience des *rigueurs* de Jenny, désespère de la fléchir et songe à la mort. Alors se réveille le souvenir de la tentative de suicide sur le Pausilippe, après une nuit de plaisir. Il semble, dans cette lettre, que l'impulsion au suicide dépasse la cause qui l'a fait naître et que la mort, déjà, habitait Gérard et guettait sa proie. Mais elle ne grimace pas encore. Perfide, elle séduit celui qu'elle veut gagner : *Mourir, grand Dieu! Pourquoi cette idée me revient-elle à tout propos, comme s'il n'y avait que ma mort qui fût l'équivalent du bonheur que vous promettez*. La mort est un don, comme l'amour, et sans *rien de sombre : Elle m'apparaît, couronnée de roses pâles, comme à la fin d'un festin; j'ai rêvé quelquefois qu'elle m'attendait en souriant au chevet d'une femme adorée, non pas le soir, mais le matin, après le bonheur, après l'ivresse et qu'elle me disait : « Allons, jeune homme! tu as eu ta nuit comme d'autres ont leur jour! à présent, viens dormir, viens te reposer dans mes bras; je ne suis pas belle moi, mais je suis bonne et secourable, et je ne donne pas le plaisir, mais le calme éternel! »*

La poésie des évocations est glacée par ce *requiem æternam*. Certes il faut faire la part du romantisme, du désir d'impressionner l'actrice, et se garder de trop noircir un cœur jeune et qui espère, une fois la tentation surmontée. La fin de la lettre est un acte de confiance et d'énergie qui implore de Dieu *la résolution* qui fait arriver à l'amour. (Est-il abusif de s'étonner de ce terme de *résolution*, comme si Gérard avait à se vaincre avant de vaincre sa partenaire?)

Il est si docile, si pressant, qu'à demi tentée, flattée, surprise (et rêvant de l'Opéra), Jenny accorde de légères faveurs qui enchaînent plus solidement son esclave. Lui, chante son ravissement sur le mode lyrique : *O, que je vous remercie...* mais reste sur sa faim, espère en vain des faveurs plus grandes, montre à nu ses brûlures, en appelle même à la conscience de Jenny qui devra rendre compte à Dieu de sa cruauté. La fine mouche, pour gagner du temps, invite Gérard à trouver le chemin de son cœur, lui demande la fidélité sans récompense du Chevalier du moyen âge, prend la pudeur à son compte, rougit d'un soupirant trop *matériel :* aux *rigueurs* succède *la réserve*.

La fréquence des visites de Gérard, le harcèlement de ses lettres (si jamais elle les reçut) traquent Jenny, qui, si elle ne l'éconduit, doit s'engager davantage. Dès la sixième lettre on devine que l'aventure a dépassé les escarmouches du début, que la belle, fléchissante, a donné *quelque espoir : Songez que vous m'avez mis dans une position telle vis-à-vis de vous, que l'abandon me serait beaucoup plus affreux que ne le serait une infidélité quand je vous aurai obtenue*. Gérard définit ici deux solitudes : celle qui pleure les joies inconnues, la pire, et celle qui pleure les joies perdues. Mieux vaut l'infidélité, même l'oubli, à condition que l'infidélité ou l'oubli viennent après le don. D'abord posséder Jenny. Dans sa *terrible exaltation*, Gérard croit à chaque rencontre saisir sa proie, mais ne trouve qu'une femme *froide et contrainte*. L'amour-propre se rebiffe, *la crainte d'être abusé* irrite le désir.

Le jour vint où, catégorique cette fois, Jenny lui donne la permission de se regarder *comme ayant tout obtenu* d'elle. Un tel engagement

est le sommet de l'aventure. Il octroie à Gérard la possession morale de celle qu'il aime — et cet aride assouvissement provoque une double réaction : l'enthousiasme : *O nous sommes fiancés dans la vie et dans la mort!* l'épouvante : *Vous savez bien qu'il y a votre parole dans un des plateaux de la balance et, dans l'autre, toute ma vie, tout l'effort d'une âme énergique qui, du point où vous lui avez permis d'atteindre, ne peut tomber qu'en se brisant.* Poignante gravité en réponse à tant de légèreté. Ce jeune homme qui a le goût du bonheur se révolte et tremble devant le malheur, implore qu'on l'en préserve. Et pourtant, après avoir rappelé à Jenny sa promesse sacrée, la lettre s'affaisse : *Eh! maintenant rassurez-vous donc. J'ai promis!* Il attendra. Pourquoi de sa part à elle le bon vouloir est-il si lent à venir? et de sa part à lui pourquoi tant de patience et de docilité? A mesure qu'il pénètre plus avant dans l'intimité de Jenny, Gérard a scrupule de l'obtenir malgré elle. Il éprouve une sincère répugnance devant les *modernes manières* de forcer une femme et, ranimant les *fantômes métaphysiques* sans que faiblisse le désir, il évoque l'heure du consentement de Jenny : *Que ce soit donc un hymen véritable où l'épouse s'abandonne en disant : C'est l'heure!* » *Vous le savez, ma passion s'entoure de beaucoup de poésie et d'originalité.* Comme il se connaît bien! et l'on se demande si les fêtes de l'imagination ne lui sont pas plus nécessaires que la possession qui tue la poésie. Il convoite et porte en lui l'ennemi de sa convoitise. Sa force d'âme : *Que je ne vous possède jamais si je ne dois avoir dans les bras qu'une femme résignée plutôt que vaincue*, n'est-elle pas aussi le masque de sa propre frayeur? *Ah! ne redoutez rien, d'ailleurs, de la vivacité de mes transports!... de même que je sacrifierais toute ma jeunesse et ma force au bonheur de vous posséder, de même aussi mon désir s'arrêterait devant votre réserve.* Il y avait de quoi blesser une femme qui prend volontiers pour une passion insuffisante une passion qui se maîtrise. Comme il est vite désarmé dès qu'il n'est pas encouragé! Il sait, et il l'écrit, qu'il y a quelque ridicule à respecter les femmes, qu'elles aiment à être forcées, mais il ne peut et, incapable d'être le bourreau, il s'offre en victime! En un siècle où l'on préférait les Céladons, Gérard eût été le parfait amant.

Elle avait promis mais, puisqu'elle diffère encore, il y a des demi-mesures au-delà du regard et du serrement de mains qui le rassasiaient au début de leur liaison. Gérard propose un accord : *Une heure de liberté entre nous,* [*de baisers doux et brûlants*], (1) *d'effusions célestes, et tout le reste est oublié!* La variante nous laisse perplexes. Semble-t-elle hardie à Gérard, corrige-t-elle, définit-elle les effusions célestes? Nous saisissons ici le mélange de mystique et de sensualité, le ravissement plus fort que le plaisir. Mais par un mouvement qui lui est particulier, Gérard, après la poussée de ferveur, est rendu à la lucidité : *Dans les concessions où votre amour m'entraîne, j'abdique volontiers ma fierté d'homme et mes prétentions d'amant.* Cette phrase est encore une variante, donc une hésitation et Gérard ne peut l'écrire, malgré le *volontiers*, sans se sentir humilié. Elle laisse à imaginer la dignité blessée, le sentiment de défaite intime, un des plus cruels chez l'homme.

Mais Jenny avait promis. Dit-elle jamais : *c'est l'heure?*

(1) Variante entre crochets sur le manuscrits.

Le secret de Gérard de Nerval.

Les anecdotes ne manquent pas, qui donnent une réponse affirmative; Théo, assurément le mieux informé — mais le plus discret — se borne à dire : *Un amour heureux ou malheureux, nous l'ignorons, tant sa réserve était grande.* Certains historiens de Nerval estiment qu'il a été l'amant de Jenny et en donnent pour preuve le ton d'intimité et la joyeuse exaltation de la lettre XVIII : *Je me réveille en poussant des cris de joie! mon amie, le bonheur est une chose noble et sérieuse... J'ai la joie du Ciel dans le cœur... mon âme abattue, endolorie, qui peut à peine comprendre que ses mauvais jours sont passés...* les confidences de la lettre IV : *J'y aurais peut-être perdu ce bonheur... quelques heures je veux dire d'adoucissement et une nuit, toute une nuit...* Suivrons-nous M. Jean Richer qui déclare que *cette lettre IV semble bien indiquer que Jenny a appartenu à Gérard, ne serait-ce que passagèrement?* De tout autre que Gérard on dirait : il a été son amant. Certes ses cris de triomphe proclament que Jenny a changé. Qu'elle s'est donnée? lisons plus avant : *J'ai la joie du Ciel dans le cœur; vos bontés me ravissent.* Le pudique Gérard est bien capable de définir par ce terme courtois le don de Jenny. Tout de même le vocable est vague, presque offensant pour celle qui a été tant implorée. La même lettre contient des mots plus nets quoique abstraits : *Vos sacrifices... la réussite...* mais qui nous dit que le sacrifice a été consommé? On en est réduit, et on a envie de s'en excuser, à une sorte d'exégèse des termes tant il est difficile de voir brutalement clair. Qu'il est un peu allusif l'épithalame de Gérard : *O les transports de la jeunesse, les éclairs des yeux qui se rencontrent, l'imagination qui déborde en de ravissantes extases!* Cet élan jette peut-être une étrange lumière sur le bonheur de Gérard : il vient d'obtenir des prémices tant attendues qu'elles le bouleversent et le comblent. Quoi, de si brûlants désirs si aisément satisfaits! chimérique la possession? Qu'importe si les tourments et la béatitude ont été ressentis!

Dans son *extase* qui a peut-être duré *toute une nuit*, il a éprouvé la même secousse que dans les ténèbres de l'angoisse : *L'excès d'émotion mêle pour un instant les ressorts de la vie; le trouble est grand, la confusion* (variante : la convulsion) *est profonde et la tête se courbe en frémissant, comme sous le souffle de Dieu.* De nouveau l'équilibre interne se rompt. Mais Gérard se connaît, se guette et sa lucidité fait la leçon : *Nous avons maintenant à nous garder d'une chose, c'est de cet (abattement) qui succède à toute tension violente, à tout effort surhumain.* Réfléchi autant qu'impulsif, Gérard se dispose à prendre l'habitude du bonheur. Amant, heureux amant...

Mais cette lettre est un chant de triomphe sans lendemain. La rupture suivit aussitôt, inexpliquée : *une circonstance insignifiante, une imprudence probable* commise par Gérard. On hésite devant l'histoire accréditée par A. Houssaye, de Gérard trop empressé à saisir la taille de l'actrice et brisant d'un geste maladroit un cabaret de Sèvres offert par le duc d'Orléans. D'où colère et rupture. Gérard, dans *Aurélia*, rappelle qu'ayant donné à Jenny une bague *d'un travail unique, dont le chaton était formé d'une opale taillée en cœur* il fit couper

cette bague trop grande pour son doigt. Mais c'était une *idée fatale. Je ne compris ma faute qu'en entendant le bruit de la scie. Il me sembla voir couler du sang.* Si le fait est exact, l'interprétation en est certainement postérieure. Selon A. Karr dans son *Livre de Bord*, Gérard, dépossédé du grand lit Renaissance, n'aurait pas surmonté le désenchantement de posséder Jenny dans une chambre d'hôtel, meublée d'acajou. Non, dit Georges Bell, Jenny pour assister à la fête que donnaît aux actrices mariées le musicien Zimmermann, pria Gérard de l'épouser. Celui-ci, démonté par une proposition qu'il n'avait pas envisagée, hésita, réfléchit; ils rompirent. Toutes ces solutions disparates scrupuleusement énumérées par Aristide Marie, si elles ne contiennent aucun fait exact, tournent autour d'une mutuelle déception et de la nervosité de Jenny.

Que vous ayez en un seul jour oublié tant de dévouement... Certainement l'actrice a été dure, violente; suivant la tactique des médiocres, elle a accablé Gérard pour se justifier, se donner le beau rôle et le droit de rompre. *Que vous ayez flétri d'un doute une proposition qui honorait mon cœur :* est-ce à dire, en contradiction avec G. Bell, que Gérard lui avait offert le mariage? C'est absurde et possible. D'autres poètes autour de lui épousaient des actrices, et d'autres chimériques se mariaient. Pourtant Gérard paraissait à ses amis moins mariable que tout autre, incapable de supporter un lien, même celui de la tendresse. A. Houssaye dit qu'*il avait la terreur du mariage*, J. Janin que pas un bourgeois ne voudrait lui *donner en mariage même sa fille borgne et bossue*, et Dumas a de malignes pensées : *Oh! si Gérard était marié, les bonnes histoires conjugales qu'eût amenées ce mariage!* Ce qui n'exclut pas qu'il ait envisagé le mariage comme l'unique moyen de gagner l'actrice. Comment a-t-il pu, si vite, exciter son *ressentiment? Mon amour a été tranché dans le vif.* Saisissant aveu qui évoque la retombée soudaine comme un foudroiement. La lettre, dans son imprécision, donne à supposer que Gérard aurait — sans le vouloir — compromis Jenny, commis une indiscrétion. Entre *la veille* et le *jour fatal*, un des amants de Jenny, ou son futur mari, aurait-il exigé qu'elle sacrifiât Gérard? Mais nous vient un autre soupçon : qui nous dit que Jenny eût, la veille, partagé *la joie du Ciel?* Dans la violence et la nouveauté de son enthousiasme, Gérard tenant pour la première fois, peut-être, dans ses bras, sous ses lèvres, une femme qu'il aimait, a pu croire au bonheur de Jenny comme au sien propre. Mais s'il l'a possédée et déçue? et s'il ne l'a pas possédée...

On ne peut éluder cette délicate question. La solution du *fiasco* comme eût dit Stendhal, justifierait plus qu'aucune autre la colère de Jenny. Prête à se donner, vaincue par le vertige de son partenaire, elle a pu éprouver quelque plaisir, vouloir plus et ne pas recevoir de réponse. Le désir de Gérard, sur le point d'être satisfait, n'est-il pas retombé pris de peur et de dégoût? Les imaginatifs s'emportent, convoitent, mais n'ont d'appétit que de loin, se dérobent à l'accomplissement qui brise leur rêve. Gérard offrit à Jenny un amour précédé de surnaturel, hésita entre la femme réelle et la divinité, et le culte de la divinité le rendit inhabile à honorer la femme réelle. Son recul semble fait d'un mélange d'impuissance physiologique et de refus moral bien difficile à doser chez cette nature nerveuse. Gérard

amoureux, au lieu de vaincre comme tant d'autres sa peur de la femme réelle, a été vaincu par elle; ce que A. Houssaye exprime familièrement : *Gérard de Nerval fut toujours amoureux, mais « Attendez-moi sous l'Orme » — à la belle étoile — car ce rêveur avait peur des réalités.* Gautier définit plus poétiquement son ami *cette âme discrète et pudique, rougissante comme Psyché et, à la moindre approche de l'amour, se refermant sous ses voiles.* Croyait-il comme Chamfort, se demande Gautier, qu'en amour il n'y a que des commencements? C'est bien cela : des commencements qui donnent au rêve une suffisante réalisation chez un être pudique et chimérique. Mais cet homme désincarné ne peut être tout l'homme, double par nature, et l'homme de désir se trouve brisé par la défaite. On a cherché (1) l'explication psychanalytique de cette défaite dans le souvenir exclusif de la mère que Gérard n'avait pas connue, le refus de s'identifier au père et, par conséquent, l'impossibilité de posséder la femme aimée sous peine de violer en elle l'image sacrée de la mère. A. Houssaye pressent-il cet interdit lorsqu'il écrit, toujours un peu facétieux : *Gérard a-t-il triomphé de la vertu nuageuse de Jenny Colon? il l'aimait peut-être trop pour la vaincre.*

Le diagnostic formulé par M. Sébillote comporte le remède : si la psychanalyse avait pu vider l'inconscient de Gérard, le délivrer de ses complexes et le rendre à un comportement amoureux normal... On résiste à cette interprétation, un peu par méfiance de la psychanalyse et parce qu'elle simplifie les mystérieuses données du tempérament de Gérard. A supposer que la mère ait joué un rôle important, on ne saurait dire ce qui persite dans l'ombre de tenace, de réfractaire à toute analyse, l'inconnue qui résoudrait chez Gérard la contradiction de l'homme et de l'ange. Reste la chance que Jenny ait appartenu *passagèrement* à Gérard. L'inhibition n'aurait donc pas joué, ni le complexe. Et Jenny à la veille de se marier, encombrée d'une passion trop vive, se serait-elle libérée par une colère feinte ou sincère? On s'égare à force d'hypothèses. Il faut écarter l'insoluble problème que pose l'intrigue amoureuse, et lire ces lettres dans un esprit nervalien, croire avec Gérard que l'imaginaire est une source d'émotion plus forte que le réel.

Écrasé par le coup, Gérard exprime sa souffrance mais se débat. Il ne comprend pas, tourne autour de *l'imprudence probable* qu'on lui reproche et se refuse au désespoir. Pour son esprit logique et raisonnant, une colère aussi soudaine n'a rien d'irréparable. L'honnête Gérard écarte *la diversion d'un autre attachement*, alors que Jenny était déjà résolue au mariage avec le flûtiste Leplus (1). *Pourquoi vous risqueriez-vous à choisir quelque autre que moi?* et de plaider sa cause puisqu'il vaut mieux que tous ses concurrents, d'en appeler de son âme à l'âme de Jenny. Plus que jamais pauvre Gérard! sa pureté l'aveugle, et le besoin d'être heureux. Il affirme que Jenny l'aime encore, même malgré elle : *Si vous m'aimiez, vous m'aimez toujours* et, fort de cette utopie, s'engage sur l'honneur à la plus farouche prudence pour préserver le *secret* de sa maîtresse, renonce à tout, sauf à la revoir : *vous me verriez aussi rarement qu'il vous plairait... mais j'ai besoin de vous voir à tout prix...* Tel est le fond d'un cœur amoureux :

(1) H. L. SÉBILLOTE, *le Secret de G. de Nerval.*

que subsiste le lien, qu'à travers les longs espaces de solitude fulgure la promesse d'une rencontre! La rupture, c'est le gouffre, l'impossibilité de vivre : *Que diriez-vous si j'allais me tuer comme D...?* Tous les amants délaissés ont jeté le même cri, la même menace, en ont guéri par l'oubli ou de nouvelles amours. Mais les lettres à Jenny Colon ne sont pas les vestiges d'une déception amoureuse compensée par une réussite postérieure. Elles participent de la seule espérance qu'eût Gérard d'être heureux en amour. Même si elles n'ont pas été envoyées, même si elles n'ont pas été écrites pour être envoyées, tel est leur message, telle est leur signification pathétique. Lorsque, après la première crise de folie (1841) et la mort de l'actrice (1842) le mythe absorbera, à jamais, le souvenir, Gérard ne cessera pas de verser des *larmes rouges*, Aurélia ne le consolera pas de Jenny.

JEANNE POIRIER.

(1) Elle l'épousa le 11 avril 1838

ACTUALITÉS

par

LA VARENDE - Geneviève GENNARI
André BOURIN - J. C. PICHON

★

L'agenda de la Table Ronde

★

" Journal d'un écrivain "
par
Emmanuel BERL

★

" Vérités littéraires "
par
André THÉRIVE

Tout l'amour du monde (1)

QUEL beau désordre!

Michel Déon est un jour arrivé chez moi sur une petite bête de sang, noire et rugissante, dont il descendit avec le plus grand calme. Il assénait autour de lui des regards comme des coups de lance, le fer en avant et la hampe horizontale. Le plus souvent il semble un ennemi parce qu'il ne veut être qu'un conquérant. J'eus la sensation que dans ce milieu campagnard et laborieux, lui qui en avait pénétré tant d'autres, il se sentait étranger. Tout lui paraissait dangereux parce que tout lui restait inconnu. Quel était le secret de ces choses qu'il entrevoyait confuses, ou, soudain, qu'il voyait précises, comme des cristaux d'améthyste dans le sable qui fuse entre vos doigts? Courtoisie : il déposa bientôt son arme dans un coin.

★

La qualité indéniable de l'homme augmente celle du livre, et lui vaut un préjugé favorable. On est vite renseigné et si l'on s'interroge, c'est seulement sur les à-côtés du roman. Vous me direz peut-être que le livre n'est fait lui-même que d'à-côtés? Il y a des gens assez fiers pour ne pas se livrer autrement qu'en montant une garde insistante autour du principal inconnu. Il s'agit de lettres qui auraient pu être écrites si elles ne furent que rêvées. J'ai tendance à les croire réelles. Les destinataires sont Marie, Claude, Françoise, Olivia, Marie encore. C'est une expansion volontairement allègre, de celle qui retient et inquiète sourdement les femmes. Elles prennent si souvent le courage pour du tempérament. Le scripteur projette le voyage avec une violente intensité; il allume les parois imaginaires, il fixe la songerie. Ni Marie, ni Claude, ni Olivia, ne retrouveront la paix; à quelque distance que ce soit, l'emprise sera maintenue. Aucune volonté délibérée d'éblouir, mais l'homme appelle au secours toute la beauté, toute l'étrangeté du voyage. Il glisse, sous les pas de la tendresse — ou de l'amour, ou même de l'amitié (non!), tout le tapis bariolé du monde. Le voyageur peut fuir, on le suivra.

★

La noblesse de ces lettres tient à leur seule intention féminine, si éloignée de l'intention littéraire. Absence complète de tartinage. Rien n'est fait ni arrêté, tout reste dans cet indécis qui sert l'impression

(1) Michel DÉON, *Tout l'amour du monde.* (Éditions Plon.)

par la fluidité du contour. Pas de découpure ni de cartes à jouer, pas de décalcomanies. L'effet d'art est saisissant parce qu'il est à la fois brut et mesuré, étouffé. Il y a explosion assourdie.

Tout est subordonné au mouvement, à l'impression personnelle, cette doctrine de nos nouveaux romantiques. La lutte avec l'ange, dont l'ange sort toujours vaincu, sans même de boiterie pour le combattant. Nous n'écoutons que notre vie au milieu des autres vies, nous ne demandons aux vies éparses que ce qui amplifie la nôtre ou la renforce. Toute la Terre *fut le modèle du genre créé par cet extraordinaire Paul Morand, qui aurait pu être un chef d'école mais préféra rester un écolier. Peut-être fut-il le seul à sentir qu'il démarquait Stendhal dans sa meilleure veine et l'égotisme à outrance. Ainsi, un jour, Michel Déon s'apercevra qu'il a beau découper son concombre, il tient de Loti, qui n'a jamais demandé aux choses et aux escales que du Loti spécifique, ce qui le rendit le premier voyageur du siècle. Michel a beau galoper, il est rejoint par la nostalgie. Il souffre de la malaria du pays plus que du mal du pays. Son sol natal lui manque et son sol d'émigré le poursuit. Il subit l'accès froid de ses vieilles ou jeunes piqûres, lequel ne va jamais sans un peu de délire.*

★

Le néo-romantique ne veut croire qu'au charnel et à sa complication infinie et subtile de nerfs et de résonances. Le Verbe s'est fait chair. C'est à la chair qu'on demandera l'heur et malheur de la condition humaine. La souffrance est sollicitée; la torpeur n'est pas exclue, aussi bien que l'épuisement. On les combat par l'alcool et le désir. La chair devient l'inépuisable clavier qu'on arpente à le désaccorder, à le briser. Ah! ce qu'ils cognent dessus!... Voyez cet inhumain Dieu pâle, *réussite étonnante de malaxations troubles et qui ne fut pas sans nous inquiéter.*

Ces disciples de la chair souffrent de multiples amours. Sous l'angle du charnel, la féminité se fragmente à l'infini; sous l'effet du désir, ce microscope, sous l'effet du regret, ce résonateur... Et si bien qu'on arrive à refabriquer l'âme... Les neutrons et les protons de la bien-aimée, dans cette désintégration foudroyante, finiront par être rassemblés.

Il y a synthèse inévitable, réunion constructive des particules, création du fantôme, du spectre, de l'ectoplasme, de l'aura, du kaa, le double ténu, transparent mais magnétique. Ainsi, de ce livre direct et dru sont émanés la princesse et Manfred, ces immobilisations animiques au milieu des particules en mouvement.

★

Curieux, la part du vice dans la littérature contemporaine. Le vice paye. Sans le vice, vous restez de second ordre et honteusement estimé. Le vice est le « traître » de la tragédie ancienne. Même s'il vous dégoûte, il sert à l'action par son repoussoir. D'ailleurs, par son anomalie, il apporte du piquant et la fortune d'un soupçon. Michel en tire parti, dans la sérénité de la force. Il le rencontre à

Rio comme au Maroc avec les hystériques brésiliens et la vieille Anglaise. Il ne le rate point à Paris. Le cinglé, le paranoïaque, le masochiste, l'omphalopsique sont fort demandés; ils appartiennent au décor de la déjà vieille littérature des jeunes. Si c'est l'Ilote, tant mieux; si ce n'est que le Héros, tant pis.

Mais qu'ils sont donc imprudents! Peu à peu, ils conforment et déforment à leur contact la bonasse qualité des femmes les meilleures. Dans toute femme demeure une maîtresse, mais aussi une maîtresse de maison. Les rendre altérées, coureuses, fugitives, alarmées et alarmantes, riches d'aspects imprévus et d'engouements fous, c'est assez mal servir leurs chères amours. Un homme peut tromper en restant, fidèle, un premier communiant sait cela, mais n'oubliez donc point que, au contraire de nous, la femme n'a pas d'attachements simultanés, mais seulement des attachements successifs. La petite madame se détraque et se décalcifie sous la douche écossaise que vous lui prodiguez avec une étincelante imbécillité.

Sans doute ces lettres furent-elles écrites, mais les divinités répondirent-elles? Qu'elles n'eussent donné signe de vie, mieux aurait peut-être valu. Il leur serait resté au moins le ressentiment.

★

Je ne crois pas que Michel Déon soit jamais le romancier du bonheur, pas plus que Fraigneau. Ils sont les solistes de la tendresse moderne dont ils vocalisent, avec un talent sans pareil, les affres médullaires, les frissons essentiels, et la triomphante inquiétude amoureuse.

LA VARENDE.

« L'Orestie »
Sujet de circonstance

La création de *l'Orestie* par la compagnie Madeleine Renaud - Jean-Louis Barrault peut nous servir de pierre de touche pour déterminer ce qui reste de vivant et d'émouvant, pour nos sensibilités blasées (hélas) sur l'horreur, dans la vieille horreur des Atrides.

Notre formation classique nous habitue à un respect, à la lettre filial, pour tous ceux dont on nous dit : *il est le premier qui...* Homère et la guerre, l'auteur du livre de Job et le désespoir, Platon et l'Idée, les tragiques grecs et le drame. L'œuvre d'Eschyle en particulier apparaît comme le point central, le château d'eau d'où dérivent les dramaturgies postérieures. Le sublime de nos classiques, mais à la fleur de son âge; la violence shakespearienne, mais légitimée par l'innocence du meurtre rituel; la sérénité gœthéenne à sa source, enfin les vieux mythes dans leur nudité.

Mais les mythes savent aujourd'hui, comme les civilisations, qu'ils sont mortels! N'en prenons qu'un exemple : nous assistons depuis quinze ans à l'agonie du grand mythe occidental du XIXe siècle, celui de la nation sacrée, que recueillent pour un temps les peuples, moins évolués, des autres continents. Et, comme meurent les mythes, l'art se transforme, les canons de beauté varient. Il est probable que nous ne trouverions même pas harmonieux, s'il nous était donné de les connaître parfaitement, les modes de la musique grecque. Les étrangers, qui, selon le mot de Mme de Staël, forment *la postérité contemporaine*, sont généralement peu sensibles à nos classiques. Quant aux mythes qu'Eschyle illustre dans *l'Orestie*, ils étaient déjà menacés, au moment de la représentation de 458, par l'évolution de la civilisation grecque, enfin libérée de ses attaches orientales.

L'Orestie, prise dans tout un passé archaïque, gronde de vieilles passions à l'agonie, apporte une conclusion à de très anciens, très obscurs débats. Et non seulement *l'Orestie* est une conclusion, mais elle est aussi ce que Robert Kemp appelle dans les Cahiers Marigny *un chef-d'œuvre de circonstances*. On sait qu'Eschyle tentait de défendre, par *les Euménides*, l'institution de l'Aréopage, dangereusement attaquée depuis l'affaire Éphialte. Rappelons à ce propos que Jean-Louis Barrault, au cours d'une émission radiophonique de Pierre Sipriot, proposait récemment en modèle aux auteurs dramatiques modernes, la manière employée par Eschyle pour tirer une tragédie d'un *sujet de circonstances*, grâce à la transposition poétique et à l'utilisation du langage lyrique. Sinon, le sujet quotidien qui peut même être ramassé dans la rue — donne un drame bourgeois — une tragédie, non.

Mais le moment vient toujours où l'actualité se démode, où le chef-d'œuvre de circonstances ne demeure un chef-d'œuvre que s'il ne devait rien, précisément, aux circonstances.

Il serait vain de le nier : la sensibilité du spectateur moderne est

dépaysée par les références aux dernières survivances des mœurs tribales et du matriarcat, par la croyance en la prééminence du rôle de l'homme dans la transmission de la vie, par la légende des Atrides elle-même, pleine des réminiscences anthropophagiques du festin servi à Thieste par Atrée. Lâchons le mot : *l'Orestie* aujourd'hui est *désacralisée*. C'est pourquoi nous sommes si difficilement émus par la scène — pourtant admirablement jouée — des transes incantatoires d'Oreste et d'Électre, par le voile de sang brandi par Oreste comme pièce à conviction, ou par la controverse Apollon-Erinys. C'est pourquoi encore nous nous laissons difficilement prendre par les évolutions des choristes et le mélodrame du Coryphée, le rôle du chœur ayant perdu le sens symbolique qu'Hegel avait si bien dégagé : *Élément moral de l'action héroïque, et sa substance même*, le chœur était là pour en exprimer les vérités générales, en résoudre la tension, en protéger le spectateur. Aujourd'hui, nous ne sommes guère sensibles qu'au lyrisme gratuit de son chant. De même, la scène, remarquablement montée, des Chiennes d'Enfer endormies et grondantes, ne vaut que par la plastique : ballet immobile, qui pétrifie la Peur sous nos yeux. Aucune émotion religieuse ne passe plus de *l'Orestie* à nous. Certes il demeure vrai, comme le disait encore Jean-Louis Barrault dans l'émission à laquelle je me référais tout à l'heure, que le spectateur moderne est sensible à la moindre allusion faite aux grands thèmes de Dieu et de la Justice. Encore faut-il que ces allusions lui soient présentées sous une forme telle qu'il puisse les saisir.

Quand, dans *les Mouches*, J.-P. Sartre imagine le tam-tam sauvage du grand prêtre devant la caverne, et son évocation magique : *Vous les morts, debout, c'est votre fête! Venez, montez du sol comme une énorme vapeur de soufre chassée par le vent; montez des entrailles du monde, ô morts cent fois morts, vous que chaque battement de nos cœurs fait mourir à neuf, c'est par la colère, et l'amertume, et l'esprit de vengeance que je vous invoque, venez assouvir votre haine sur les vivants!* Tout une armature de symboles, et tout une actualité philosophique soutiennent son incantation.

Car ces mythes, en effet, dont je disais en commençant qu'ils peuvent mourir, le plus extraordinaire est qu'ils ne meurent jamais tout entiers, et qu'ils peuvent même connaître, sous une autre forme, une survie illimitée. Déjà Hamlet le vengeur, Hamlet le tourmenté, procédait d'Oreste; simplement, son personnage avait été enrichi par la tradition chrétienne et, en même temps chargé d'exprimer les doutes philosophiques de la Renaissance. Plus près de nous, on sait le regain de popularité que les termes choisis par la psychanalyse et les découvertes de la sociologie ont donné aux mythes grecs. Jean Giraudoux en a tiré le drame de l'inceste et de la peur : *Électre*. Mais l'exemple le plus frappant, et le plus récent, du déplacement qu'un moderne peut faire effectuer aux héros tragiques, pour les réactualiser, est bien cette Orestie contemporaine que sont *les Mouches*.

Or quel est le fond du problème dans la pièce de Sartre? C'est la nécessité, pour les hommes, de vaincre la terrible pression religieuse et sociale qui fait d'eux les esclaves d'Egysthe, les pénitents de Jupiter et les souffre-douleur des Erinnyes, Furies, Remords ou Mouches.

C'est l'ignorance où ils sont de leur seule richesse : la liberté intérieure. *Le secret douloureux des Dieux et des rois, c'est que les hommes sont libres. Ils sont libres, Égisthe. Tu le sais, et ils ne le savent pas*, dit Jupiter. C'est l'attirance morbide de l'être vers le néant : *Pardonnez-nous de vivre alors que vous êtes morts*, psalmodient les hommes d'Argos, comme si le seul fait d'être vivants les rendait coupables. C'est l'opposition entre le choix existentiel d'Oreste, qui assume son acte — son crime — en déclarant que *le plus lâche des assassins, c'est celui qui a des remords*, et la fatalité inutile du crime d'Égisthe : *meurtre aveugle et sourd, ignorant de lui-même, antique, plus semblable à un cataclysme qu'à une entreprise humaine*. Égisthe a tué par peur, non librement; la même peur entretient ses remords, les répand dans la ville, et l'empoisonne. Nous retrouvons bien les Érinnyes, buveuses de sang d'homme, mais elles ont pris la forme familière, tellement plus évocatrice, des mouches qui grouillent sur les cadavres dans les villes pestiférées, celles qui hantent les champs de bataille, celles à qui restait dans *Kaputt*, le dernier mot : le dernier vol sur la cité maudite. Mais Sartre nous laisse l'espoir qu'Argos délivrée par le sacrifice d'Oreste deviendra un jour une des *villes blanches et calmes qui se chauffent au soleil comme des lézards*, quelque part en Grèce...

Voilà les mythes d'aujourd'hui : la liberté, l'angoisse et le bonheur. L'Homme, tout simplement.

★

C'est donc uniquement par ce qui demeure en elle de chaleur et de fluide humains — élan lyrique ou force des caractères — que *l'Orestie* peut encore nous toucher, et non par ses éléments religieux, philosophiques ou historiques.

Ce qui nous émeut, en effet — et il est temps de dire à quel point — c'est la féminité presque animale de Clytemnestre, cette Clytemnestre amante autant que mère, et dont il ne faut pas chercher à savoir si elle tue pour Égisthe ou pour Iphigénie : elle ne le sait pas elle-même, toute chair est son royaume; cette Clytemnestre qui assume avec gloire le pire des crimes, le crime *lemnien : Celui-ci est Agamemnon, mon époux, ma main en a fait un cadavre, et l'ouvrage est de bonne ouvrière, voilà*. Ce qui nous émeut, c'est le fier salut de Cassandre au palais où elle va mourir, Cassandre pour une fois amoureuse autant que prophétesse : *Je salue dans ces portes les portes de l'Enfer*. C'est ce rappel d'Hélène par le chœur, ce simple vers où flottent tous les voiles soulevés de la Reine, toutes les voiles déployées du bateau de Pâris : *Légère, elle a franchi les portes, osant ce qu'on n'osa jamais...* Ce sont les prières des deux orphelins sur le tombeau d'Agamemnon : *Zeus, viens contempler notre misère. Vois : les petits de l'aigle ont perdu leur père...*

La trilogie regorge, heureusement, de ces vers d'or brut. Elle est servie par des interprètes, qui, visiblement, se sont laissés prendre au jeu qu'ils jouent, et prêtent aux héros leur propre passion. Mme Mary Bell émerge au milieu de Mmes Marguerite Jamois et Nathalie Nerval, de Mrs. Robert Vidalin et Jean Desailly, pourtant tous remarquables, comme Clytemnestre au milieu de sa famille tragique.

GENEVIÈVE GENNARI.

Ici commence le royaume de l'enfance

En ce moment de l'année, il n'y a pas, tout de même, que les prix littéraires ! Songeons que Noël approche, habillé de sapins givrés, de houx griffu et de boules de gui emperlées. *Ici commence le royaume de l'enfance*. Adultes, nous nous en croyons bannis, mais lisons ces quatre mots : « Il était une fois... » et nous voilà aussitôt livrés aux sortilèges des enchanteurs.

Dormons-nous? Sommes-nous éveillés? C'est justement aux frontières du rêve et de la réalité qu'André Maurois conduit ses jeunes lecteurs en leur racontant l'aventure de *Nico, le petit garçon changé en chien* (1). Rassurez-vous : Nico ne le restera que le temps d'un cauchemar et il rouvrira les yeux plein de bonnes résolutions, ayant compris que la vie d'un écolier est préférable à celle du plus heureux des chiens. L'histoire, comme vous voyez, est des plus morales. Gérald Maurois l'a illustrée d'excellentes photographies, d'instantanés saisis dans un cercle de famille, ce qui contribue à accroître encore le naturel de ce conte étrange d'un souhait imprudent.

Dans *Rodolphe et Berlingot*, de Francis Mazière et Pierre Pothier (2), nous retrouvons un enfant et un chien : ce sont deux grands amis. Mais voilà qu'un jour, en se promenant aux Tuileries, Berlingot disparaît. Rodolphe le cherche à travers Paris, désespéré. L'histoire est ravissante et les photographies qui l'illustrent ne le sont pas moins. Les malheurs de Rodolphe et de Berlingot provoqueront bien quelques larmes, mais la dernière page les fera oublier. Cécile Aubry, qui incarna Manon à l'écran, est aussi, le saviez-vous, une charmante conteuse. Avec *les Vacances de Lumineux, petit cheval de cirque* (3), elle vient d'écrire et d'illustrer elle-même un délicieux récit, imprégné de poésie champêtre et des fastes de la piste de sciure. Elle ravira les petites filles pour lesquelles ce livre est écrit. Et voici, présentée par Jacqueline Sommer, une de nos dernières vedettes : *François, le rhinocéros* (4). Sa vie, un grand film en couleurs nous l'a déjà retracée, mais ici nous pouvons nous familiariser avec lui et apprendre comment il fut mené de son pays natal, le Kilimandjaro, au zoo de Vincennes où chacun de nous peut maintenant lui rendre visite. François

(1) Éd. Calmann-Lévy.
(2) Éd. Robert Laffont.
(3) Éd. Émile Paul.
(4) Éd. Robert Laffont.

le rhinocéros est un bon garçon, que nos fils aimeront. Pendant qu'ils liront son histoire, nous admirerons, par-dessus leur épaule, les admirables photographies rapportées d'Afrique pour l'illustrer.

Bien d'autres livres nous font vivre dans la société des animaux : c'est ainsi que René Guillot, dont il n'est plus besoin de présenter le talent, nous offre en cette fin d'année, avec *Au royaume de la bête* (1) un ensemble de contes africains qui nous livrent quelques-uns des secrets de la vie animale; Ruth A. Knight, avec *Barry, chien des neiges* (2), nous transporte parmi les sauveteurs du Grand Saint-Bernard, et Louise Fatio nous raconte une charmante histoire, illustrée d'images de Roger Duvoisin : *le Bon Lion* (3). Ici, nous sommes en pleine fiction et nul d'entre nous, je gage, n'a jamais connu de lion aussi pacifique que celui-ci, et si sage, par surcroît, qu'il préfère son jardin zoologique à la petite ville où la curiosité l'entraîna un jour pour son malheur.

Il faut faire une place à part à l'ouvrage que Marcelle Vérité pour le texte, et Pierre Probst pour l'illustration, nous présentent en cette veille de Noël : *le Monde des animaux* (4), véritable histoire naturelle à l'usage des enfants. Mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, invertébrés vivent sous nos yeux, se montrent à nous dans leur comportement familier, cependant que leurs mœurs sont évoquées en quelques lignes propres à frapper l'esprit d'un enfant. C'est un magnifique album aussi capable d'instruire que d'amuser.

Beautés de la flore exotique et *Beautés du fond des mers* (5) enrichissent à l'aide de photographies remarquablement choisies et présentées notre vision de l'univers, et dans *le Monde et son aventure* (6), de J. Fisher et F. H. K. Henrion, nous trouvons toute l'histoire du globe et de l'existence humaine, mise à la portée des enfants : excellente initiation avec des tableaux suggestifs, des images frappantes, un texte clair et attrayant.

Répondant à la curiosité scientifique des jeunes, voici également une collection qui met à leur portée les problèmes les plus passionnants posés par l'univers : c'est la collection Science-Jeunesse (7) dont les deux derniers volumes parus ont pour sujet *les Disparus du Pacifique* et *les Cavernes des grands chasseurs*. Nous devons le premier de ces deux volumes à Robert de La Croix qui évoque quelques-uns des plus mystérieux drames de la mer à l'aide d'archives et de documents authentiques, et le second à Hans Baumann qui fait entendre à son jeune auditoire l'abbé Breuil, spécialiste des grottes préhistoriques. A l'âge où l'enfant ouvre ses yeux sur le monde, aucune collection ne peut mieux rassasier son appétit de savoir.

Comment fabrique-t-on le caoutchouc, le papier, le fer...? A ces questions et à cent autres encore Julius Schwartz répond ; son livre (8)

(1) Éd. Delagrave.
(2) Éd. Mame.
(3) Éd. Mame.
(4) Éd. Hachette.
(5) Éd. Larousse.
(6) Éd. Cocorico.
(7) Éd. Plon.
(8) Éd. Mame.

amusera tous les amateurs d'expériences qui découvriront les premiers secrets de la science appliquée. Quant aux géographes en herbe, voici pour eux *la France racontée aux enfants* (1). A vrai dire, ce n'est là ni un livre d'histoire, ni une géographie, mais une promenade à travers les provinces françaises : sur leur passé, leurs richesses, leurs beautés, images (de Jacques Pecnard) et texte (de Marcelin Traverse) leur donneront l'essentiel.

C'est aux plus grands que nous réserverons *la Montagne* en cours de publication, sous la direction de Maurice Herzog (2). Cet important ouvrage, abondamment illustré, est tout ensemble un livre d'art et une encyclopédie : géologie, géographie, mythes et légendes, ascensions y trouvent leur place en une suite de chapitres traités par les meilleurs spécialistes. Pour les plus grands aussi (et pour les adultes) l'*Astronomie populaire*, de Camille Flammarion (3), vient d'être rééditée après avoir été entièrement remise à jour. Plus de six cents pages de texte, de cartes et d'illustrations (dont certaines inédites) nous font accomplir, guidés par les plus sûrs astronomes, une incomparable expédition dans le champ des étoiles!

Mais, quel que soit le succès que connaissent aujourd'hui les ouvrages scientifiques, les œuvres d'imagination n'en conservent pas moins la faveur de beaucoup, particulièrement à l'approche de Noël, qui est leur temps d'élection. Je ne parlerai pas ici des contes de fées et de tous les héros classiques de la littérature enfantine. Chaque année, nous les voyons réapparaître sous un habit neuf et nous les saluons au passage comme de vieux amis fidèles au rendez-vous. D'autres se mêlent à leur cortège : Tintin, par exemple, favori des garçons de dix ans, et dont les aventures après les avoir transportés aux quatre coins du monde, les mèneront en Égypte où ils retrouveront leur héros et son chien Milou en lisant *les Cigares du pharaon* (4). Amadou, le gentil Amadou, poursuit aussi ses exploits et nous lui découvrons à présent une vocation de grimpeur dans *Amadou alpiniste* (5).

Dominique Darbois nous présente, de son côté, un nouveau venu : *Agossou, le petit Africain* (6). Nous passons toute une journée en sa compagnie, le regardant vivre, jouer et travailler, comme n'importe quel autre petit enfant du monde, mais c'est la brousse qui constitue le décor de son existence et Dominique Darbois y a trouvé le prétexte à une série de photographies pittoresques et charmantes.

Pirates et marins, de même que *Cow-boys et Indiens*, deux nouveaux grands livres d'or (7) enchanteront les garçons qui rêvent d'aventures imaginaires cependant que les contes d'Anne Braillard : *Anne à l'école* (8) rendront jalouses les petites filles qui voudraient bien écrire

(1) Éd. Hachette.
(2) Éd. Larousse.
(3) Éd. Flammarion.
(4) Éd. Castermann.
(5) Éd. Desclée de Brouwer.
(6) Éd. Nathan.
(7) Éd. Cocorico.
(8) Éd. Pierre Horay.

et dessiner avec autant de talent que l'auteur de ce livre fait pour elles. Et quelle joie n'auront-elles pas à feuilleter les deux histoires racontées par S. Chœnz et illustrées par Aloïs Carigiet : *Jean des sonnailles* et *Catherine et l'oiseau sauvage* (1). De style tout à fait particulier, ces deux volumes, indépendants d'ailleurs l'un de l'autre, nous entraînent dans un monde de magie enfantine. Magie que Graham Greene fait également surgir dans un conte traduit en français par Juliette Charles Du Bos, *le Petit Omnibus* (2). Le décor en est Paris, mais un Paris bien étrange et que rendent plus insolite encore les dessins de Dorothy Craigie. Nous sommes là au cœur même du royaume de l'enfance et de la poésie.

ANDRÉ BOURIN.

(1) Éd. Desclée de Brouwer.
(2) Éd. Desclée de Brouwer.

Lettre à Luc Bérimont sur « L'office des ténèbres [1] »

Mon cher Luc,

Je n'aime pas les romans trop bien écrits, théoriquement parfaits, construits comme des rites. Dans ces forêts de symboles stylisés, je me perds aisément à vouloir retrouver l'inachevé, l'impalpable, l'incohérent de la vie. Cela étant, pourquoi votre livre me passionne-t-il, en dépit de cette rigueur et de cette harmonie que j'y découvre et que la vie n'offre jamais?

Lucidité et poésie : les deux mamelles de la littérature. On peut dire que celle-ci fait passer celle-là. Les poètes savent manier les images et atteindre par elles ce cœur de la nuit serré comme une rose *dont nous portons tous, plus ou moins, la nostalgie. Ceux que la poésie irrite, il se peut qu'au contraire votre* Office des Ténèbres *les séduise par son cynisme éclatant.*

Mais, en fait, j'y vois autre chose que sa poésie et que votre lucidité. Votre livre n'est pas tout à fait un roman, mais il est beaucoup plus. Savez-vous ce qu'il m'évoque? Ce que pourrait être la Peste, *de Camus, signé par Malaparte... Ainsi que vous l'écrivez vous-même, une* épopée de termites, *à cette heure où* tout le monde attenp la fin : l'écroulement d'une chose qui n'a que trop servi.

Si vous utilisez le symbole, il faut comprendre que vous y êtes contraint par l'abondance des scandales et l'excès des absurdités que nous heurtons du pied à chacun de nos pas. Une fresque s'accommode mal de la technique du portrait. Et la preuve que cette démarche esthétique se justifie : vos personnages restent vivants et vrais bien qu'ils soient exemplaires.

Attendez-vous cependant à ce que certains se révoltent contre la vision de l'univers que vous prétendez leur imposer. On dira que notre monde n'a rien à voir avec ce monde que vous peignez, où les hommes associent l'idée de la musique à l'idée du pouvoir, désirent au milieu de la peur, préfèrent la sécheresse de leur fonction sociale à l'humidité de l'amour, souffrent autant de la destruction d'une herbe que de la mort de cent personnes et sèment le choléra pour guérir l'humanité.

Si notre monde n'est pas encore cela, nous savons, vous et moi,

(1) Avec cette lettre ouverte de J. C. Pichon à Luc Bérimont — qui vient de publier chez Grasset, *l'Office des ténèbres* — nous poursuivons la suite des dialogues d'écrivains (cf. Table Ronde nos 83-84 et 87).

qu'il pourrait le devenir... Il y a des jours, en effet, où les folies de la dernière guerre et de l'occupation, pour ne point parler d'événements plus proches, nous apparaissent comme la répétition générale d'un drame encore à jouer, « définitif », à quoi tendent, il est vrai, l'orgueil des techniciens, l'indifférence des possédants, l'obsession du cadastre, la douce furie des officiels, la lente panique des petites gens...

Après quelques-uns d'entre nous, et avant, je l'espère, beaucoup d'autres, vous voilà, mon cher Luc, pendu à la cloche du tocsin. Bon courage! Il n'est pas trop tard, je crois, s'il n'est guère tôt, pour tenter de nous préserver, nous et nos enfants, de la venue des ténèbres et de la mort des fleurs.

JEAN-CHARLES PICHON.

L'Agenda de la Table Ronde

SAMEDI 1er OCTOBRE

La vie musicale a été marquée en ce début du mois d'octobre par le dixième anniversaire de la mort de Bela Bartok, à qui le Journal musical français *vient de consacrer un numéro spécial (octobre 1955). Signalons aussi l'audition intégrale des quatuors à corde par le quatuor Parrenin.*

Pour la première fois, un ensemble français vient de se lancer dans la belle mais périlleuse aventure consistant à donner l'audition intégrale des quatuors à cordes de Bela Bartok. Jusqu'à ce jour, seuls s'y étaient risqués des groupements spécialisés et chevronnés tels que le Quatuor Vegh ou le Quatuor Hongrois. On verra plus bas que la réussite du jeune Quatuor Parrenin s'égale sans peine à celle de ces deux illustres devanciers. Et il était juste que ce fût ce quatuor français qui eût les honneurs et la gloire de cette « première », lui qui est le seul de tous nos ensembles à mettre la plus grande partie de son activité au service de la musique de notre temps — je veux dire de la musique vraiment vivante — refusant de se cantonner dans un répertoire conventionnel et purement commercial.

L'intérêt d'une telle « intégrale » est tout à fait particulier en ce qui concerne Bartok, étant donnée la place que ces six œuvres tiennent dans sa production, et la signification qu'elles revêtent au regard de la physionomie générale de son génie.

Il est certains musiciens dont une seule partie de l'œuvre suffit à résumer totalement la production d'ensemble, et à synthétiser les différentes fonctions remplies par le musicien dans l'histoire de la musique. Ainsi en est-il de Beethoven qui, imaginairement réduit à ses seuls quatuors à cordes, ne nous apparaît ni moins complet, ni moins grand qu'avec ses quelques cent autres opus : toute sa vie, toute son évolution d'homme, d'artisan, et d'artiste tient en ces dix-sept partitions. De même pour Bartok dont l'art et la démarche ne sont d'ailleurs pas sans avoir plus d'un point commun avec l'art et la démarche de Beethoven.

La série des six quatuors à cordes du maître hongrois reflète parfaitement l'évolution de celui-ci; la façon dont il s'est formé ainsi que les influences reçues et assimilées; la façon dont il a participé au grand mouvement novateur de notre époque, ainsi qu'à la création du langage musical contemporain; les tentations qu'il eut à subir au contact des trouvailles et suggestions de Schönberg, ainsi que les luttes intimes qui en résultèrent pour lui; la façon dont il

résolut ces problèmes et dont, en fin de compte, il trouva un équilibre. Tout cela s'y lit avec clarté, comme en une sorte d'autobiographie. A cet égard, la série des six quatuors à cordes de Bartok est un des documents humains et artistiques les plus précieux et surtout les plus vivants, miroir des joies et des inquiétudes d'un compositeur. Il y a même dans tout cela quelque chose de pathétique. A cet égard, l'intérêt de cet ensemble double celui qu'offre leur beauté musicale propre.

Les deux premiers quatuors constituent un groupe de formation. Le premier, opus 7, date de l'année 1908. Bartok n'a pas encore atteint la trentaine. Il s'est cependant débarrassé de ses influences de jeunesse — Brahms et Strauss en particulier — a commencé à assimiler l'influence de Debussy, et à utiliser de façon originale les éléments qui lui sont fournis par le folklore magyar authentique, notamment les échelles modales, et plus spécialement l'échelle pentatonique. Une personnalité extrêmement forte s'y exprime, tendue vers la nouveauté, dressée dans un refus de répéter, même très joliment, ce qui a déjà été dit. Et déjà se manifeste l'esprit beethovenien qui marquera la plupart de ses conceptions rédactionnelles et architectoniques. Le lent fugato initial de l'œuvre est, à cet égard, assez significatif, et se présente un peu comme l'écho donné par le XX^{e} siècle au quatuor en ut dièze mineur de Beethoven. L'unité thématique s'affirme avec une force et une aisance singulières par l'emploi d'un petit motif en apparence inoffensif dont le musicien tire parti avec une ingéniosité et un naturel stupéfiants.

Dans le second quatuor à cordes, opus 17, qui date des années 1915-17, l'élan vers la nouveauté se précise. L'insolite apparaît. On remarque que *le Sacre du Printemps* a passé par là, mais seulement à titre de catalyseur. Bartok marche, progresse. C'est une œuvre de mouvement, à la fois dans la production de Bartok, et en elle-même : voyez son *Allegro* initial qui attaque peu à peu; son scherzo *Allegro capricioso* en forme de crise avec sa dynamique et sa rythmique intenses et si nouvelles; et la détente de son *Lento* final.

Les troisième et quatrième quatuors constituent un groupe formant le sommet de l'œuvre de Bartok. Ils datent respectivement des années 1927 et 1936. Contemporains d'œuvres telles que la *Musique pour cordes, percussion et celesta*, la *Sonate pour deux pianos et percussion*, et le *Concerto pour violon*, ils caractérisent la grande période d'inquiétude de Bartok. Celui-ci a été séduit et troublé par les résultats obtenus au moyen de la méthode sérielle de Schönberg. Il est séduit à la fois sur le plan sonore et sur le plan moral. Dans ces différentes œuvres, il utilisera plus ou moins fragmentairement quelques principes ou procédés empruntés à cette discipline viennoise — la première *Sonate pour piano et violon* et le *Concerto pour violon*, œuvres moins achevées que les troisième et quatrième quatuors, iront même jusqu'à faire emploi de succession de notes ayant presque le caractère de la série. Mais Bartok n'acceptera jamais les rigueurs disciplinaires de cette méthode de composition. Les troisième et quatrième quatuors sont les reflets des luttes, de la crise de conscience qui se déroulent alors chez le musicien. Celui-ci semble penser qu'adopter la technique dodécaphonique, c'est aliéner une partie de sa liberté, chose à laquelle

Bartok tient le plus au monde. L'avenir lui-même ne nous dira pas s'il a eu raison ou tort. Contentons-nous des deux chefs-d'œuvre que cette crise fit naître. Chose curieuse, Bartok se rapproche ici, tant sur le plan architectonique que sur celui de la syntaxe et du vocabulaire sonore, des résultats de la méthode sérielle. Mais il ne s'en rapproche que par l'extérieur, physiquement pourrait-on dire, et non moralement : synonymie et non homonymie. D'autre part, dans ces deux œuvres, Bartok adopte une organisation structurelle très volontaire qui de nouveau — et plus encore que précédemment — rappelle la méthode beethovenienne. Enfin on y lit un souci de cultiver le son pour lui-même, ainsi que Webern le fait systématiquement à la suite des trouvailles instinctives de Debussy et des suggestions de la *Klangfarbenmelodie* schönbergienne. Bartok aboutit ici à des effets sonores réellement inouïs.

Les cinquième et sixième quatuors forment le dernier groupe. Les dodécaphonistes stricts en parlent avec commisération, comme d'une désolante trahison. C'est abusif, du moins pour qui n'adopte pas un point de vue aussi sectaire. La vérité objective force à dire que le compositeur, n'ayant pas voulu céder aux séductions précédemment évoquées, trouve un équilibre essentiellement bartokien. Ce n'est pas un recul, mais une affirmation de personnalité. Du moins est-ce cela qui me paraît le plus intéressant de constater à propos de ces deux œuvres, et que viendront confirmer des partitions ultérieures telles que le *Concerto pour orchestre*. Certains ont le droit de le regretter sur le plan théorique et dogmatique, mais le fait est là. Toutefois, si l'on relève dans ces deux derniers quatuors quelques effets folkloriques faciles, quelques harmonies postromantiques, voire néostraussiennes, ainsi qu'un certain fléchissement dans la rigueur contrapunctique, il est incontestable que Bartok poursuit dans sa lancée initiale tant sur le plan de l'*inouï* sonore que sur celui de la rigueur architectonique d'esprit beethovenien.

Ces trois actes en six scènes constituent un des drames musicaux les plus passionnants qui soient. Et cela d'autant plus que tout se passe sur un plan de rareté et de qualité extrêmement élevé.

Or, il se produit un phénomène tout à fait inattendu. D'ordinaire une telle audace novatrice, un tel mépris de l'effet produit, une musique aussi hautaine ne trouvent pas tout de suite l'adhésion du public. D'autre part, il est d'usage qu'au lendemain de sa mort, tout grand inventeur commence par traverser une période d'oubli et d'ingratitude. Avec Bartok, il n'en a rien été, surtout en ce qui concerne ses quatuors. Relativement peu joués de son vivant, ils ont trouvé dès le lendemain de sa mort, après la dernière guerre, un accueil extrêmement chaleureux auprès d'un très vaste auditoire, tant à l'étranger qu'en France — on se souvient à cet égard des salles combles faites il y a quelques années par le Quatuor Vegh. Il en a été de même pour l'intégrale donnée récemment par le Quatuor Parrenin dans le cadre des concerts organisés par la Société des Amis de la Musique de Chambre. Et ce public n'a pas eu lieu d'être déçu. L'entreprise était audacieuse pour un ensemble aussi jeune encore que solidement expérimenté. Ces quatuors posent aux musiciens les plus terrifiants problèmes d'exécution et d'interprétation. Les

Parrenin se sont montrés superbement à la hauteur de cette redoutable tâche.

CLAUDE ROSTAND.

PRÉSENTATION DE « L'AMOUR FOU » (THÉATRE DE LA MADELEINE).

La nouvelle pièce d'André Roussin est assez déconcertante. Elle contient des scènes excellentes et de longs passages qui font « tunnel ». Elle s'écarte parfois de la vraisemblance sans s'épanouir librement dans la fantaisie. Le point de départ pourtant était excellent. L'amour, disons romantique, celui où la passion se proclame supérieure à tout ordre, à toute règle et ne peut souffrir d'obstacles, existe encore de notre temps. Il s'incarne ici en un architecte quinquagénaire, Marcel Boissette. Et l'objet de cet amour fou est une aimable petite bourgeoise d'une quarantaine d'années, mère de deux grands enfants et qui a toujours mené une existence confortable et paisible. Mais cette Parisienne est d'une naïveté excessive, incroyable. Qu'elle ait toujours été parfaitement honnête n'explique pas qu'elle soit si ignorante de la vie. Disons-le, elle paraît sotte. Et c'est sa fille, beaucoup plus avertie qu'elle, qui va s'instituer son guide et son conseiller, ce qui est déplaisant. Troublée par une cour assidue, chaleureuse, Solange (c'est le nom de l'élue) finira par céder. Mais Marcel ne veut pas entendre parler de partage. Il vient tout simplement demander au mari de divorcer, de s'effacer devant l'amour (la scène est d'un comique amer très savoureux). La comédie vire au drame car Solange se déclare décidée à suivre l'homme qui l'a conquise. Elle se dénouera pourtant par une intervention vaudevillesque du fils qui, en annonçant sa volonté, au nom de l'amour fou, d'épouser la bonne, fait éclater le burlesque de la situation où s'est placée sa mère. Désemparée, Solange renonce à son départ, mais non point à son amour. Elle n'est pas taillée pour jouer les héroïnes passionnées. Elle ne découvre d'autre issue à sa romanesque aventure que le plus classique adultère qui conserverait (pour combien?) la tranquillité de son mari et la sienne. Car vraiment elle n'est pas faite pour les orages du cœur, et renoncer à sa quiétude bourgeoise est au-dessus de ses forces. C'est tout ce que cette Juliette peut offrir à son Roméo. Celui-ci refuse net et s'enfuit, plein de chagrin sans doute, mais davantage de fureur. Roméo est aussi Alceste.

On voit par ce récit combien la pièce est chargée d'incidents. Elle n'arrive pas à trouver un véritable équilibre. On y distingue trop la main de l'auteur et on discerne mal son dessein. Le dialogue, certes, est souvent brillant. L'ensemble ne donne pas une pleine satisfaction. Il eût fallu un poète, un vrai.

Les interprètes sont fort bons. Ceux des rôles masculins toutefois sont supérieurs à leurs partenaires.

ROGER DARDENNE.

PRÉSENTATION DE « PROCÈS DE FAMILLE », DE DIEGO FABBRI (THÉATRE DE L'ŒUVRE).

La pièce de Diego Fabbri, que Michel Arnaud a remarquablement adaptée en français, est sans doute la plus forte qu'il nous ait été donné de voir depuis le début de la saison. Sans doute pourrait-on observer qu'il n'est pas très difficile d'émouvoir en mettant en jeu le sort d'un enfant que se disputent,

en s'entredéchirant, des gens également acharnés dans leur revendication. Des faits divers récents nous ont rendu plus sensible encore le pathétique de cette situation. Mais *Procès de famille* dépasse de beaucoup l'exposé d'une pareille situation. C'est une sorte d'enquête où le comportement des personnages, leurs mobiles avoués ou secrets, leurs réactions, leurs contradictions, font l'objet d'une étude serrée. Dans ce sens on a pu juger pirandellienne la pièce de Diego Fabbri. Apparemment au moins, c'est exact. En réalité, il s'agit de tout autre chose que d'un jeu intellectuel, avec ses revirements et ses subtilités. Cette impression de jeu « gratuit », Pirandello la donne aisément (et d'ailleurs pas toujours à juste titre). Ici le problème est profondément humain. Il est traité avec ce souci du détail vrai, cette retenue, qui donnent son prix au néo-réalisme italien. Sans doute la seconde partie est-elle un peu moins directe, et les personnages y paraissent-ils un peu moins libérés de l'auteur. Arrivé dans une impasse, celui-ci ne s'échappe que par un moyen de théâtre, d'ailleurs plausible. L'enfant meurt. Accident ou suicide? Un doute plane. Et la méditation angoissée des personnages au dernier tableau, termine ce drame poignant dans un climat d'émotion douloureuse.

Mis en scène avec beaucoup d'intelligence par José Quaglia, *Procès de famille* est admirablement joué par François Darbon, Jean-Marie Amato, Danièle Candamin, Judith Magre, Bernard Noël, le petit Fourcade et par Lila Kedrova, d'une puissance et d'un naturel bouleversants.

R. D.

EXPOSITION D'ART SACRÉ (MUSÉE D'ART MODERNE).

Cette exposition est assez décevante, car on n'y trouve que très rarement l'expression d'un véritable sentiment religieux. Certaines peintures et sculptures, introduites assez arbitrairement, ont un caractère trop profane. D'autres au contraire, sont d'une naïveté fausse ou d'une affligeante pauvreté d'inspiration.

Les artistes les plus doués sont les architectes. Assistons-nous à la renaissance des bâtisseurs de cathédrales, de nouvelles cathédrales à la mesure de notre monde moderne? Nous le croyons devant certaines maquettes qui témoignent d'un véritable esprit de recherche. Dans la réalisation de l'église de Ronchamp, l'art de Le Corbusier atteint à une rudesse primitive, assez impressionnante.

L'église Saint-Jean-Baptiste, à Diar el Mahcoul, adapte un style arabe dépouillé à l'ensemble dans lequel elle s'inscrit. La maquette de l'église Saint-Pierre d'Yvetot nous offre une conception curieuse d'une église circulaire, où le clocher est indépendant. Max Ingrand a réalisé pour elle des vitraux où la stylisation s'imprègne d'une beauté sobre. Il retrouve les couleurs profondes des vitraux anciens, à travers lesquels la lumière jouait incomparablement.

Certaines œuvres se signalent à l'attention : un curieux tableau de Michel Ciry, qui rappelle le style de Buffet ; une belle tapisserie de Jean Olin, aux teintes sobres ; un Sacré-Cœur en fer martelé auquel Wostan a imprimé des colorations étranges, dans toute la gamme des gris soulignés de rouille ; un plâtre de Vincent : *les Pèlerins d'Emmaüs*, auquel la patine confère une sobre noblesse.

Bernard Buffet expose une suite de gravures sur *la Passion*. On y retrouve la veine tourmentée d'*Horreur de la guerre*. Mais le sentiment religieux en est absent et le Christ y est humain, trop humain.

Renée Vauthier a sculpté une tête de Christ en pierre dorée, qu'on croirait ancienne. Les pièces d'orfèvrerie de Lucienne Lazon sont d'un goût très sûr.

Makedensky sculpte dans le bois une couverture d'Évangile fruste et émouvante. Szekely et Borderie témoignent d'une invention harmonieuse dans l'architecture intérieure des églises nouvelles.

Renée Willy.

L'Association française d'Action artistique du ministère des Affaires étrangères sous la direction de Philippe Erlanger, a organisé une exposition de dessins français qui sont présentés dans quatre grands musées américains.

Ce choix — 175 dessins — a été confié à Mme Bouchot-Saupique, conservateur du Cabinet des Dessins du Louvre, et chargée de la chaire de l'Histoire du Dessin à l'École du Louvre. En 1952, Mme Bouchot-Saupique a déjà organisé en Amérique une exposition de Dessins français à Washington, New York, Cleveland, Cambridge et Saint-Louis. Au cours de ce voyage et lors d'une rencontre avec M. Schniewind, conservateur du Cabinet des Estampes et des Dessins de l'Art Institut of Chicago, naquit l'idée de l'exposition actuelle.

Mme Bouchot-Saupique a voulu donner à cet ensemble un caractère véritablement représentatif du dessin français du XIIIe au XXe siècle.

Une place importante a été réservée au « groupe lorrain » où sont réunis Bellange, Jacques Callot, et Claude Gelée dit « le Lorrain ».

On retrouvera aussi les jalons de l'itinéraire italien, parcouru par Fragonard et Hubert Robert dans les paysages qu'ils dessinèrent pour leur ami commun, l'abbé de Saint-Nom, érudit et historien de l'Art.

Une large place a été réservée aux autres dessinateurs du XVIIIe siècle, Watteau, Pater, Boucher, Coypel, Greuze, La Tour.

Le XIXe siècle est représenté par Delacroix et Géricault, et l'on y trouve aussi, au seuil du XXe siècle, Seurat et Signac.

Maryse Lafont

LUNDI 3 OCTOBRE

De passage à Paris, William Faulkner a demandé de prendre contact avec de jeunes écrivains; on le vit encore chez Gallimard au cours d'un cocktail organisé en son honneur, à la Radio française où il enregistra plusieurs émissions, mais là, ses silences devant l'interviewer ont souvent condamné la presse littéraire au mutisme. Notre collaboratrice Annie Brierre a su pourtant engager la conversation...

L'homme qui, depuis vingt ans, exerce le plus d'influence sur les écrivains des deux mondes (en particulier sur Sartre, m'a confié

son éditeur français) ce fermier du Mississippi, prix Nobel de littérature, est un homme de petite taille, mince, au regard sombre et perçant, au profil aquilin, aux cheveux blancs. D'une raideur courtoise, cet aristocrate et terrien m'apparaît résolu, impassible et lointain.

Les silences de Faulkner sont célèbres, et je les redoute. Mais Faulkner est aujourd'hui inspiré, et, pendant près d'une heure et demie, les silences vont être rares.

— *Je n'aime ni travailler, ni écrire. Personne n'aime travailler. J'écris sans règle aucune quand j'en éprouve le besoin intense. J'écris partout; mon crayon m'accompagne à cheval, en jeep. Je me relève au milieu de la nuit pour écrire, parfois quinze heures de suite. Parfois aussi je reste des mois sans écrire.*

Il doit en être de même pour la conversation. Pendant des jours et des jours il garde le silence, pour parler lorsqu'il en éprouve le besoin — sans que son interlocuteur ait pour lui plus d'importance que le lecteur dont il ne se soucie jamais. Dans ce salon d'ambassade où je le tiens prisonnier, j'ai devant moi sous une apparence constamment immobile, un poète inspiré. Auprès de nul être au monde je n'ai éprouvé telle impression de grandeur — grandeur et simplicité qui ne vont d'ailleurs pas sans orgueil.

— *Prenez-vous le temps de lire les jeunes auteurs américains?*

— *Non. J'ai lu dans ma jeunesse Mark Twain, Conrad, Flaubert, Dickens, Shakespeare, et surtout l'Ancien Testament. Aujourd'hui je relis parfois Shelley, Keats, Verlaine, Laforgue.*

Cette fidélité à la poésie en dit long sur le tempérament d'un écrivain dont les plus belles pages en prose, les plus puissantes sont celles d'un poète.

Parmi les *leitmotive* qui vont sans cesse ponctuer ses propos je retiens : *Je ne suis pas un écrivain, mais un fermier. Les idées ne m'intéressent pas; seuls les êtres m'intéressent. Je ne lis jamais de critique. Je n'entends rien à la philosophie.* Cependant, tant d'écrivains importants ont tenté d'analyser son œuvre que je ne puis me retenir de lui proposer quelques-unes de leurs réflexions.

— *Que pensez-vous de ce jugement de Malraux, devenu aujourd'hui classique, et par lequel il termine la préface de* Sanctuaire : Sanctuaire, *c'est l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier?*

— *Je n'ai pas lu cette préface.*

— *Reconnaissez-vous, comme le propose Michel Mohrt, que certains de vos personnages sont empruntés à la réalité?*

— *Non. Les personnages que Dieu a créés ne me conviennent pas. Dieu a fait ce qu'il pu. J'essaie de faire mieux.*

— *Peut-on, dans votre œuvre, distinguer, avec Malcolm Cowley, le cycle des planteurs, celui des Indiens, celui des Noirs?*

— *Non.*

— *Est-il permis de dire que vos personnages sont écrasés par leur destin, qu'une fatalité implacable pèse sur eux?*

— *Beaucoup d'êtres ne prennent pas le temps de réfléchir et d'échapper à la fatalité. Mais il y en a toujours un qui surnage. Et c'est celui-là qui compte.*

(Je n'avais, jusqu'alors, pas su discerner dans le monde torturé de Faulkner ceux qui parvenaient à échapper à la fatalité. En relisant

certaines de ses œuvres, à la lumière de cette déclaration, il me semble que, dans *le Bruit et la fureur*, Dilsey, la servante noire, son fils Luster, qui luttent contre l'effondrement de la famille Compson et s'efforcent de maintenir les vieilles valeurs, représentent ceux qui surnagent; de même les Bundren, les *pauvres Blancs* de *Tandis que j'agonise*, par la persévérance de leurs efforts; de même les vieilles filles attachées à l'ancienne civilisation, Miss Rosa de *Absalon, Absalon*, Miss Burden et le révérend Hightower de *Lumière d'août*.)

— *Écrivez-vous encore des vers?*

— *Oui. Continuellement. Je les déchire tous. Ils ne valent rien.*

— *Vous aurez peine à faire croire cela à ceux qui ont lu* Rameau vert.

— *Ce qui importe c'est ce que j'en pense.*

— *Alors que votre œuvre exalte les sentiments qui unissent deux frères, qui unissent un père et un fils, entre l'homme et la femme vous vous en tenez aux rapports sexuels, il est rarement question d'amour?*

— *C'est un sujet si important qu'il exige le secret* (complète privacy). *Il est de première importance; c'est de lui que dépend la continuation de la race. Mais ce n'est plus une question psychologique, c'est une question de glandes. En outre, lorsque l'enfant est né, il a besoin d'un milieu paisible et organisé pour se développer. Et ce sont les relations de frère à frère, de père à fils qui y contribuent le plus.*

A Fable, son dernier roman paru aux États-Unis, se déroule sur le front français, aux environs de 1917, et semble inspiré de la vie du Christ. Un caporal (Jésus) provoque une révolte en faveur de la paix. Avant d'être trahi et exécuté, il vit une semaine qui évoque celle de la Passion. Je demande à Faulkner si cette œuvre, à laquelle il a travaillé pendant neuf ans est celle à laquelle il tient le plus.

— *Non. Je ne tiens à aucun de mes livres. Aucun n'est assez bon. Mais peut-être l'échec est-il aussi important que la réussite. Si un seul de mes livres répondait à ce que j'ai voulu qu'il soit, ce serait fini. Je n'écrirais plus. Le flot serait interrompu.* Faulkner fait le geste de se trancher la tête. *L'objet poursuivi se transforme à mesure qu'il devient plus proche, comme la fiancée que convoite le jeune homme et qui, devenue femme, n'est plus la vierge qu'il aimait. Il en est de même de tous nos efforts, de toutes nos aspirations :*

Never to quite reach it
Never to quite touch...

Vous vous rappelez ces vers de Keats?

— *Pourquoi avoir situé* A Fable *en France?*

— *Parce que chacun de nous, en passant sous l'Arc de Triomphe se demande qui est ce Soldat Inconnu. Et si c'avait été un second Christ dont le sacrifice aurait sauvé le monde, et épargné celui d'un troisième Christ? Mais ce n'est pas Dieu qui sauvera le monde. L'homme doit se sauver lui-même.*

— *Pourquoi y a-t-il tant de haine et de violence dans votre œuvre?*

— *Je vis dans un pays où il y en a beaucoup.*

— *N'avez-vous pas dit, dans le discours prononcé à l'occasion de votre prix Nobel : « Le devoir d'un écrivain est d'élever le cœur de l'homme »?*

— *Le devoir d'un écrivain est d'évoquer, dans l'angoisse et la sueur, tout ce qu'il a souffert, de vibrer avec le milieu où il vit, et de refléter ce milieu. Il doit montrer l'homme déchiré entre sa conscience, ses instincts et la société.*

Il doit, avec les éléments que lui apporte l'esprit humain, créer quelque chose qui n'existait pas encore... Je n'essaie pas, lorsque j'écris, d'exprimer une vérité américaine ou régionale, mais la vérité du cœur humain. Et pour cela, j'ai recours à tous les moyens : violence, haine...

— Est-ce par la compassion que l'écrivain élève le cœur de l'homme? Compassion devant la souffrance engendrée par la violence et la haine.

— Non. L'écrivain doit distraire et amuser.

— La religion peut-elle aider l'homme?

— Pourquoi pas? Tout peut aider l'homme. Une couleur, le bleu, le rouge, peuvent l'aider, la police même, la religion aussi — et le christianisme, si l'homme essayait d'être vraiment chrétien. Les religions entrent en Dieu, et en ressortent. Mais Dieu est éternel. Dieu n'est peut-être que la résultante de toutes les aspirations de l'homme, de tout ce qui l'incite à devenir meilleur, plus brave, plus compatissant.

— La religion est pour vous une mystique très personnelle?

— Je crois en Dieu. Et Dieu est parfaitement concret. Mais Dieu a bien peu à faire avec la religion.

— L'homme survivra-t-il au chaos actuel?

— L'homme survivra. Il lui faut maintenant lutter contre ce machinisme qu'il a lui-même créé. Il faut aussi qu'il domine la peur qui s'est infiltrée dans son cœur et ne laisse plus de place aux vérités éternelles. Car c'est par elles que l'homme survivra. Les chefs-d'œuvre du Louvre, la Victoire de Samothrace, *les églises romanes, c'est là que se trouve la véritable beauté du monde. Amour, honneur, orgueil, esprit de sacrifice, et surtout pitié, compassion, voilà ce qui fait la grandeur de l'homme.*

— La souffrance sauvera-t-elle l'homme?

— La souffrance n'est pas un but, c'est un moyen. Elle n'élève l'homme que dans la mesure où le but poursuivi est grand.

Tels furent les derniers propos de ce fermier qui n'entend rien à la philosophie.

ANNIE BRIERRE.

Ce dialogue avec William Faulkner est l'occasion de signaler l'ouvrage de Michel Morht : *le Nouveau roman américain* publié en mai dernier aux éditions Gallimard.

L'auteur nous dit dans sa préface qu'il n'a pas voulu présenter un tableau complet du nouveau roman américain, mais faire œuvre de critique et de sociologie. Il a en tout cas merveilleusement réussi à apporter une lumière nouvelle sur l'Amérique et ses écrivains qui nous apparaissent non plus en surface, mais vus de l'intérieur. Ce pays qu'il connaît et qu'il aime, cette littérature qu'il goûte et comprend, il semble en saisir toutes les subtilités, toute la saveur, les qualités inhérentes à l'époque ou à l'auteur, les faiblesses aussi.

Pour nous donner une idée de la nouvelle génération de ce néoromantisme qui semble vouloir remplacer le réalisme d'avant guerre, il a choisi une vingtaine de noms qui presque tous ont déjà paru dans l'édition française : John Philips, Buechner, Styron, Capore, Mailler,

Goyem ...; exposant les qualités littéraires de l'œuvre, révélant le secret de l'écrivain et ses limites, le mythe auquel il appartient, mythe du Sud, des villes du Nord, de la marche vers le Pacifique. Cependant, avant d'en arriver à cette jeune génération, il a consacré quelques chapitres aux maîtres de la *génération perdue*, Hemingway, Fitzgerald... qui, dit-il, par-dessus les *réalistes* de 1955 donnent la main aux romanciers de 1950.

Aucun de ces chapitres ne nous laisse indifférents, mais c'est peut-être dans son étude sur Faulkner que Mohrt est le plus heureux. A certains esprits trop épris de clarté et d'ordre latins, Faulkner reste peu perméable; je serais surprise que la lecture de cet essai ne leur donne pas le désir de rouvrir *Absalon, Absalon* ou *Sartoris* et de les goûter mieux.

(Éditions Gallimard.) A. B.

Il est curieux de penser que parmi les écrivains qui l'ont préparé à la littérature, William Faulkner n'ait pas cité le nom de Henry James dont le prestige intellectuel et romanesque, dans les pays anglo-saxons comme en France, est impressionnant. Sommes-nous à un tournant de la vie littéraire américaine qui suivrait l'évolution économique et politique des U.S.A. depuis cinquante ans? Mon autobiographie, *un ouvrage de l'architecte Frank Lloyd Wright, écrit avec sincérité et humour, nous retraçait récemment l'aventure de la jeune Amérique qui s'écarte dans ses conceptions artistiques des leçons du vieux continent aussi bien que de son propre passé, pour adopter des conceptions révolutionnaires* (1). *Signalons pourtant après les* Bostoniennes (2), *la publication en français d'un roman de Henry James,* les Européens, (2) *traduit par Denise Van Moppès.*

Ajoutons que dans le foisonnement de la littérature américaine moderne, l'œuvre et l'influence de William Faulkner sont souvent aussi contestés. Nous pensons ici à Thomas Merton qui dans son ouvrage le Signe de Jonas, *récemment traduit en français par Marie Tadié, se cuirasse contre la littérature et la philosophie contemporaines : « de Lawrence à Faulkner les lettres ne sont que pornographie, la pensée, depuis Descartes, fumisterie. »*

Henry James : les Européens.

Il est étrange de se trouver en présence d'une œuvre mineure. Faut-il la juger avec la complicité que demande parfois la grandeur, à ses heures? Ou bien — sous-entendant de la sorte, selon les canons

(1) *Mon autobiographie*. Édit. d'histoire et d'Art. (Plon.)
(2) Édit. Denoël.

désuets de la critique, que l'on doit juger un livre, non un auteur, — avec la sévérité exigée par un juste coup d'œil? A côté des grands romans de Henry James, *les Européens* occupent évidemment une place ingrate. Ils révèlent toutefois le pouvoir vraiment énorme et arbitraire de l'écrivain dans la société : on s'attend à trouver là un portrait de la jeune Amérique et de ses mœurs, vers 1850, par rapport à une civilisation européenne quelque peu frelatée. Alors que les gazettes de ce temps nous renseigneraient mieux, nous attendons ici le détail, l'anecdote vraiment révélateurs. Le moindre aperçu original est retenu par nous. On est assez déçu et on s'obstine : enfin! voici Henry James devant un problème, un « cas » des plus intéressants, à l'origine de nos conceptions d'un humanisme moderne. Or, on s'aperçoit bientôt que l'objectif principal visé par James — un contraste des caractères, — lui a un moment échappé, et c'est tant mieux. On ne retrouve guère l'auteur de *Figure in the Carpet*, ici, dans ce qu'il prétend nous dépeindre d'une baronne cosmopolite et de son frère dessinateur-bohème (Abel Hermant, presque à la même époque, troussait autrement le tableau), ni même dans sa peinture d'une famille où le scrupule intérieur fait loi (Hawthorne, dans ce genre d'analyse, a vu plus loin). Mais dans ce qui est à peine exprimé, dans une sorte de pudeur soudain troublée, nous rejoignons le seul James qui sache nous convaincre. Gide, dans une lettre à Charles du Bos, regrettait la « machine » trop au point de James et sa « réserve ». « James, écrivait-il encore, est un maître-cuisinier. » A rebours de cette opinion, on regrette justement ici que l'auteur des *Européens* n'ait pas suffisamment parfumé sa sauce.

Ce qui surprend et ravit dans *les Européens* n'est pas du tout l'intrigue, mais un paysage de la Nouvelle-Angleterre, un trait discret, une intuition saisie au vol et perdue. Au long du roman, quelque chose nous est promis, qui ne semble pas avoir été permis à l'auteur. Henry James esquisse à peine, chez ses puritains, le reflet d'une autre conception de mœurs, et ses « évolués » sont en grisaille. Le sujet, privé de ressort et de résonance, n'arrange rien. Blanchot avait remarqué, en lisant les *Carnets* de James, ses notations d'anecdotes médiocres. Par miracle, en maints endroits, les personnages des *Européens* — celui de Gertrude Wenworth en particulier — échappe au « sujet » sacro-saint. C'est dans les pensées intimes, les propos de celle-ci et de son contraste, la baronne Munster, ou du vieux père puritain, que Henry James donne le mieux son *Turn of the Screw*. Mais il est surprenant que ce roman, sauvé par le détail un moment, se perde à nouveau à nos yeux par une fin optimiste, pimpante, conclue comme le dernier acte d'une opérette de petite cour allemande. Là encore, dans les demi-aveux des protagonistes, leur désinvolture, leur mélancolie inavouée, James se sauve. Et l'on croit alors pressentir E.-M. Forster à travers Bourget, dont on est finalement ici bien plus près, par exemple, que des romans « insolites » de Julien Green.

(Éditions Albin Michel.) HENRI RODE.

Thomas Merton : le Signe de Jonas.

Le lecteur n'aura sans doute pas oublié Thomas Merton, jeune Américain en proie au mal du XX^e siècle, vivant « du poison plein les veines, dans une nécropole ». Dans *la Nuit privée d'étoiles* — paru en 1951 — on voyait son insatisfaction profonde se muer en désespoir, en descente aux enfers, pour le mener d'abord à une conversion, puis au noviciat de la Trappe de Gethsemani, dans le Kentucky. Ce livre, véritable quête où l'auteur franchissait dans le dégoût et l'angoisse les sept corniches de la montagne spirituelle, pour se jeter enfin dans les bras du *Christ des brûlés*, dégageait un émouvant désespoir.

Aujourd'hui, frère Louis révèle un peu de son évolution et de ses problèmes spirituels. Il suit *les sentiers écartés de la poésie et de l'intuition* et le bonheur qu'exprime ces pages est fils de la détresse des précédentes. Pour comprendre ce titre, *le Signe de Jonas*, il faut savoir que l'auteur a longtemps cru avoir une vocation de chartreux. De cet être épris de solitude contemplative, Dieu a fait un écrivain célèbre, obligé de traîner *la moitié de New York comme un boulet;* de ce poète, mystique, un homme d'affaires asservi à de trop nombreuses contingences matérielles, un auteur aux réactions bien humaines, dont le cœur est *tombé dans son assiette* — entre parenthèses, je n'aime guère cette traduction! — à l'idée qu'un de ses manuscrits était égaré. Il rêve d'une belle machine à écrire neuve, munie d'accents français, aime à amasser des livres et laisser jouer ses regards sur de belles reliures. Enfin, lorsqu'il reçoit le premier exemplaire de tel de ses livres, il peut à peine le lâcher. Sans cesse il revient sur le danger perpétuellement côtoyé, de se laisser empoisonner par le plaisir qu'il prend à son travail. Il lui faudra l'ordre exprès de ses supérieurs pour continuer à écrire, car il trouve absurde d'être *sanctifié par ce qu'on aime.*

Ses scrupules apaisés, ayant enfin admis que, tel Jonas, il vogue vers son destin dans le ventre d'un paradoxe, Thomas Merton nous apparaît, très humain, simple, fraternel, avec son horreur du laid, du mauvais goût religieux, son amour des animaux aux résonances assez franciscaines, son attrait pour les fleurs, les couleurs, son sens de l'humour surtout (1) qui, joint à son humilité, l'empêche de se prendre au sérieux. Il se défend de décrire ses frères, mais ne peut parfois s'empêcher de croquer, avec une rare maîtrise, d'étonnantes silhouettes : le bon vieillard ravi par une image pieuse de fort mauvais goût; le boulanger-architecte qui, pendant que lève sa pâte, trace des plans de monastères; le vieux vacher courbé sous le poids de deux seaux de myrtilles...

(Éditions Albin Michel.) MARIE CLAUDE BLANCHET.

(1) En voici un exemple qui reprend les traits précédents : *il y a certainement quelque chose de très touchant chez les agneaux... jusqu'à ce qu'ils se faufilent sur les images pieuses où ils deviennent déplaisants.*

Pour boucler cette suite de notes sur la littérature américaine, citons l'ouvrage d'un jeune écrivain français, Georges Conchon qui s'est servi d'une situation historique — le débarquement du corps expéditionnaire américain en France en 1917 — pour écrire un roman qui nous raconte la mort de la vieille Europe, et si longue qu'elle fût à mourir, réussissant son suicide sous le regard ingénu, impuissant, mais fraternel du soldat américain. Nous avons publié un extrait du roman de G. Conchon — les Honneurs de la guerre — *dans le numéro de septembre 1955 de* la Table Ronde.

Ce roman est dessiné comme un Y. La branche de gauche représente le corps expéditionnaire américain débarquant en 1917, les émerveillements et les impatiences de Dave — sorte de Candide qui serait né au XIXe siècle — ivre de France et de langue française. Si ses parents avaient décidé qu'il apprendrait l'allemand, connaîtrait-il le même état d'âme? Certains facteurs économiques sont-ils des masques du destin?

La branche de droite schématise la permission de convalescence d'Antonin. Il revient du front grièvement blessé aux reins. C'est sépoque où les mères demandent à la Sainte Vierge une *bonne blessure* l'our leur fils, où les ouvriers d'un chantier sur lequel il n'y a eu que pept morts se sentent en infériorité avec la compagnie dont la moitié a péri en première ligne... Les permissionnaires ne veulent plus repartir. On les verrouille dans les wagons. Les réformés sont à nouveau *récupérables*.

Entre l'ivresse du néophyte et le scepticisme du blessé haïssant la guerre car il est impuissant à sauver des désastres, un chassé-croisé s'établit. Les deux hommes se rejoindront à Paris, où l'on finit toujours par échouer, quand on aime la liberté. Antonin est accompagné d'Elisa, sa belle-sœur et sa maîtresse. (Son frère a été tué.) Cette femme le pousse à déserter. Tout ne l'y incite-t-il pas? L'affaire des fausses lettres de combattants, publiées par un grand journal, et qui émanent d'un de ses anciens camarades, lui montre jusqu'à quel point le sens moral est faussé. C'est Dave et non lui qui désertera, poussé par le démon d'écrire — (c'est le prétexte à des scènes savoureuses au *Mercure de France* et dans les salons de ce temps-là).

Solidement bâti, nourri de faits précis et d'improvisations heureuses, ce livre n'a qu'un défaut : il dit tout. La dimension du mystère en est absente. C'est une force, car rien ne s'effondre aussi vite que la magie des mots; c'est une faiblesse, car certains lecteurs préfèrent construire leur livre à partir d'un livre. Mais qui aime Balzac doit le lire.

(Éditions Albin Michal.) GÉRARD MOURGUE.

PRÉSENTATION DE « LES PETITES TÊTES », DE MAX RÉGNIER (THÉATRE MICHEL).

Une comédie ingénieuse, divertissante d'un bout à l'autre sans grossièreté et qui, à l'inverse de beaucoup d'autres où le dénouement est bâclé en vitesse, s'achève sur une scène excellente. Elle ne se propose aucun dessein ambitieux et vous n'en sortirez pas ayant entendu agiter sur la scène de graves et angoissants problèmes. Mais c'est quelque chose d'amuser les spectateurs sans que, la soirée passée, ils se sentent un peu humiliés d'avoir ri. On doit en savoir gré à M. Max Régnier. Comme on lui saura gré aussi de ne pas avoir animé de simples fantoches vaudevillesques, mais d'avoir dessiné ses personnages avec un sens assez juste de la psychologie. Les deux femmes, la mère et la fille, autoritaires, ambitieuses, dominatrices ; les maris domptés, matés, brimés, domestiqués, vidés de toute initiative (et qui, pourtant prendront leur revanche) sont tracés d'un trait qui reste à la limite de la caricature.

Mme Françoise Rosay joue avec une ampleur qui semble élargir la scène du Michel. L'auteur, M. Max Régnier, s'interprète lui-même avec beaucoup de finesse, de bonne humeur et de naturel. MM. Biraud et Chambois s'acquittent parfaitement de leurs rôles. Mme Anne Carrère, dont le charme rayonne, se tire beaucoup plus qu'adroitement d'un rôle assez antipathique. Quant à Paul Villé, il est tout simplement exquis de malice narquoise.

R. D.

MARDI 4 OCTOBRE

Paul Mars qui a assisté à la biennale de Venise (septembre 1955) nous envoie quelques impressions sur la vie quotidienne, souvent banale d'un festival du film et des notes critiques sur *Ordet* de Carl Theodor Dreyer, *les Mauvaises rencontres* d'Alexandre Astruc et *les Héros sont fatigués* d'Yves Ciampi.

La Biennale du cinéma au Lido de Venise n'est pas une cour des miracles, mais elle a ses monstres en liberté. On les repère à certains signes, il faut qu'on porte attention sur eux, ils veulent à tout prix être remarqués.

A l'opposé, il y a les silencieux et les obscurs, qui ne sont pas sans gloire, mais qui la redoutent pour ses éclats. C'est de l'un des plus grands d'entre eux, Carl Theodor Dreyer, qu'il faut parler et de son film *Ordet*, qui a obtenu le Lion de Saint-Marc à Venise.

Ordet est tiré d'une pièce de Munk, pasteur d'une petite paroisse du Jutland, poète inspiré, éclairé du dedans par une foi ardente. *Ordet* est devenu le drame de la foi de Carl Dreyer. Drame paysan dans ce pays de Danemark où la classe rurale, instruite et active au travail, forme la majorité de la population. Carl Dreyer dont on se rappelle assez son chef-d'œuvre, *la Passion de Jeanne d'Arc*, n'a point changé ses habitudes. Le cinéma a beau déployer devant lui ses techniques modernes, ses « travellings » vertigineux, ses scènes acrobatiques, il reste attaché à la rigueur de son style ; depuis trente-cinq ans et plus il n'a fait que douze films, ne les réalisant que lorsqu'il en a vraiment envie et si le sujet l'obsède. *Ordet* est sa dernière obsession.

Munk et Carl Dreyer nous racontent l'histoire d'un vieux et riche paysan dans le calme serein d'une religion dont les pasteurs officiels ne sont pas les seuls apôtres. Ce paysan a acquis l'estime de tous les habitants du petit

village où il vit et une grande autorité en doctrine religieuse. Le tailleur du village oppose à ce calme rayonnant un fanatisme religieux qui entraîne quelque zélateurs ardents.

Ce drame de la foi, tout extérieur, se complique d'un drame intérieur : le vieux paysan n'a pas tout le bonheur qu'il attendait. Sa femme est morte, un de ses fils n'a pas la foi, un autre de ses fils l'a trop, il est devenu un fou mystique qui se croit être Jésus-Christ descendu sur la terre ; son troisième fils est tombé amoureux de la fille de son vieil ennemi, le tailleur du village.

Les deux formes de vie religieuse s'affrontent en une circonstance singulière et dramatique. La bru du paysan meurt en couches et une des petites filles de la maison va chercher son oncle, celui qui croyait être Jésus-Christ, pour sauver sa mère. En une première visite dans la chambre mortuaire, le pauvre mystique s'évanouit puis prend la fuite. Il est ramené par l'enfant et il trouve alors les paroles de reproche pour ceux qui ne croient plus et *la parole* pour la morte... qui se lève à son commandement.

Ce film a la lenteur et la majesté des drames paysans. Les scènes sont d'une intensité dramatique où la lumière triomphe lentement de l'ombre. Carl Dreyer a usé d'un décor modeste ; une ferme à l'intérieur confortable, mais rustique, et il a fait jouer les acteurs sobrement : sobriété des gestes, sobriété des paroles et surtout harmonieuse gradation des couleurs qui, du noir des habits de deuil, passe au gris du costume quotidien et au blanc éclatant de la résurrection. Scènes extraordinaires, oppositions nuancées en transitions délicates, plans remarquables (les fameux plans glissants de Dreyer) où tout est symétrie et néanmoins chaque détail mis en discret relief. Paysages poétiques et beaux par la simple vision ; champs de blé qui frémissent au vent, images qui semblent sorties des paysagistes flamands.

Tout, dans ce film, est vrai, rigoureux, ordonné de telle sorte qu'on « croit » au miracle du dénouement, la résurrection, préparée d'ailleurs par les hésitations du médecin.

On a dit que Dreyer faisait retour aux premiers temps du cinéma ; en fait, ce film est « indéterminé », il n'a pas de date, il se situe hors des techniques contemporaines, il réalise l'essence d'un cinéma des nudités premières.

Le film français *Mauvaises rencontres* est tout autre chose. Le jeune metteur en scène du *Rideau cramoisi* écrit son film comme on écrit un livre, pour reprendre à peu près sa célèbre formule *la caméro-stylo* et, puisque le cinéma n'est plus muet, longuement il parle... Son monologue est un peu trop littéraire, parfois avec des lieux communs. Néanmoins, Alexandre Astruc a été la révélation de ce festival de Venise. Comme il parle bien de Paris, de son attraction pour la jeunesse — qui confond Paris, conquis un soir d'automne — avec ses propres rêves ! Tendre poète qui révèle beaucoup plus la Capitale par le verbe que par l'image, par l'atmosphère plus que par des lieux précis. Après avoir *campé sur les rives* de la Seine, la jeune fille a eu des aventures amoureuses — mais pas d'étreintes sur l'écran. C'est dire avec quel tact Alexandre Astruc mène l'évocation et le récit. Au passage il a des formules exquises. La jeune fille a cru, un moment, arriver à la célébrité — on aime les gens qui réussissent — mais finalement Paris l'a rejetée. Paris est un grand dévoreur d'hommes et de gloire, la jeunesse actuelle veut aller trop vite.

Anouk Aimée, fragile et simple, tour à tour rieuse et mélancolique, ne regrettant rien parce qu'il n'y a rien à regretter, fait très jeune fille d'aujourd'hui, reflet d'une époque dévorante et dévorée.

Jean-Claude Pascal se donne de grands airs et en prend trop à son aise. Claude Dauphin, Philippe Lemaire, Yves Robert, tout à fait à leur place, lui donnent une leçon d'humilité. Et la voix du speaker est un des charmes de ce film trop décrié ...

Yves Ciampi avec *les Héros sont fatigués* a voulu sortir de ces grands sujets chers à son cœur de médecin : *le Guérisseur*, *le Grand patron*, mais a

su garder cette vision pénétrante et réaliste de la vie que confère la pratique médicale.

Ciampi a voulu changer de climat, il a pris pour cadre une république libre de l'Afrique noire et y a rassemblé un nombre impressionnant d'aventuriers. Un avocat parisien poursuivi pour « collaboration » y tient un sordide et pittoresque hôtel ; un Français, ancien aviateur, s'y est réfugié avec un sac plein de diamants bruts... et volés ; un Anglais pris de l'obsédante passion de naviguer y a fait escale ; un gros Allemand qui ressemble à Beethoven et qui aime la musique parle de son activité politique et de son pays déchu ; un Espagnol de ses rêves enfuis, une midinette... de Ménilmontant depuis trop longtemps perdu et une autre... de ses amours brèves avec les noirs. Il y a aussi un autre Français qui fait des affaires et un Allemand qui joue les policiers au service de l'escroquerie. Bref, c'est le carrefour des passions et tout se complique par la présence de noirs qui se sentant en république libre attendent les blancs de pied ferme.

Yves Ciampi a fait du bon travail, il faudrait peut-être lui reprocher une psychologie, un peu sommaire, mais ses personnages sont engagés dans l'action avec une résolution qui néanmoins dévoile tous les secrets. Ciampi a recréé aussi une étonnante couleur locale : le rythme des danses nègres qui procure l'extase, les étouffantes soirées et les refrains perdus, du bout du monde. Pour cela, nous le savons, il a été puiser les détails sur les lieux mêmes. Riche de son album de souvenirs il est revenu en France pour tout reconstituer en studio. Le soin apporté à cette reconstitution fait que l'illusion est parfaite. C'est exactement l'inverse de la méthode suivie par Claude Vermorel lorsqu'il était allé tourner sur place, en Afrique, le film projeté il y a deux ans à la même Biennale et pourtant, les résultats sont assez identiques.

Il faut beaucoup de films pour faire un bon festival, mais comme le dit Giono dans son *Voyage en Italie : Venise est sans aucun doute le seul endroit du monde où l'on puisse indéfiniment renouveler ses désirs...*

PAUL MARS.

MERCREDI 5 OCTOBRE

Notre collaborateur Jean Savant qui a publié l'an dernier un ouvrage sur Fouché va publier prochainement chez Stock les lettres de Joséphine à Napoléon.

Groupant huit ouvrages historiques récents sur l'histoire moderne et contemporaine, il nous dévoile, dans l'article qui suit, le sens profond des cent trente années qui se sont écoulées entre la chute de Napoléon Ier et la fin de la guerre de 1939-1945. Cette synthèse, tout en restant globale, n'est pas abstraite et surtout elle nous indique la nouvelle orientation des études historiques décidées à faire parler des hommes et des faits *plutôt que d'enrichir la légende dorée des* hauts faits.

Mémoires de Marchand. I. L'île d'Elbe. Les Cent-Jours. — II. Sainte-Hélène.

La légende napoléonienne et son culte — celui-ci encore excusable il y a plus d'un siècle, puisqu'il était le moteur d'une mission politique : faire parvenir un second Bonaparte, voire un Beauharnais

(le fils de Jérôme Bonaparte n'appelait-il pas le fils d'Hortense *mon cousin Beauharnais*) à la magistrature suprême — apparaissent bien surannés aujourd'hui. C'est en respectant les consignes du *clan*, les directives données à Sainte-Hélène, que l'un des *fidèles* du grand Corse a écrit ses Mémoires. Au reste, ce serviteur dévoué avait été fait multimillionnaire, dirions-nous, par son maître. Dans ces conditions, il lui était impossible de porter sur ce bienfaiteur le moindre jugement critique, de formuler la plus légère réserve. Quoi qu'il en soit, et bien que les *Mémoires* de Marchand eussent dû être publiées il y a plus d'un siècle, ils se liront aujourd'hui — et longtemps encore — parce qu'ils contiennent des anecdotes et de menus détails intimes jusqu'ici connus des seuls spécialistes de l'histoire napoléonienne. Chacun appréciera à sa manière la candeur du valet de chambre de Napoléon, et l'admiration — sincère ou convenue — de celui que le Captif appelait *Mam'zelle Marchand*. (On a fort et malicieusement glosé sur ce point.) De toute façon, c'est un document indispensable pour l'histoire napoléonienne.

Ce n'est pas dans ces pages qu'on oserait dire que le guerrier était gros, sifflait et que son vocabulaire était plus que vert — gras. (Il paraît qu'en donnant les mesures exactes de Bonaparte et une idée de son langage, on diminue considérablement son génie de stratège et sa puissance de travail.)

Peut-être la publication de ces deux gros volumes engagera-t-elle quelque historien à se pencher sur le *cas* Marchand. Il est surprenant, en effet, que Marchand n'ait pas été *bien en cour* au temps de Napoléon III. Il n'a eu, en tout et pour tout, qu'un entretien avec le petit prince impérial — entretien singulièrement écourté d'ailleurs — alors qu'il avait été entendu qu'il lui ferait une série de causeries sur Napoléon Ier, la fin de son règne et sa captivité dernière. Enfin, si ma mémoire ne m'abuse, c'est presque sur la fin du second Empire que Marchand a obtenu officiellement le droit de porter le titre de comte, dont il se prévalait jusque-là... en l'usurpant.

Il existe, aux *Mémoires* publiés, un épilogue extrêmement important, et qu'il serait judicieux d'imprimer à son tour. Ce serait le troisième volume des *Mémoires de Marchand*, et non point le moins piquant.

(Éditions Plon.)

Louis Garros, *Ney, le brave des braves*.

Louis Garros, l'un des fondateurs de l'Académie d'Histoire (*alias* Académie Napoléon), et le premier écrivain militaire de notre temps (il est, sous les drapeaux, l'érudit commandant Garros), a rompu délibérément avec la tradition naïve et montré Ney sous un jour absolument différent.

Ney n'a pas été ce qu'une vaine propagande a voulu dire. Le seul mérite qu'on ne lui discutera jamais, ç'aura été sa *bravoure*. Était-il plus *brave* qu'un autre, cependant? Certainement pas. On les comptait par dizaines de milliers, les *braves* de cette trempe-là, à la Grande Armée. Mais qu'on se résigne à voir s'effacer définitivement la légende de

Ney stratège, de Ney tacticien, de Ney homme de caractère. Il fut, d'un bout à l'autre de sa vie, un assez pauvre homme.

(Éditions Amiot-Dumont.)

René Floriot, *le Procès du maréchal Ney*.

Pour René Floriot, au contraire, Ney continue de figurer dans l'Olympe conventionnel des grandes figures.

Le livre du célèbre avocat se présente comme un plaidoyer en faveur d'une victime de la Restauration, nullement comme un travail historique, et René Floriot entend le souligner, semble-t-il, en ne faisant figurer aucune source, soit dans le cours, soit à la fin de son volume. Il s'agit bien d'une thèse, établie avec art pour sauver une tête. Et cela fait regretter qu'il ne soit pas dit un mot sur la rencontre de Ney avec Napoléon Bonaparte, retour de l'île d'Elbe, en 1815. Car, au cours de l'instruction, et, successivement, il a été fait des révélations de tout premier ordre sur les propos tenus à Ney par Napoléon et par ses envoyés, précédemment. Les rapports de Ney avec sa femme ne sont pas assez caractérisés. Enfin, la responsabilité et la culpabilité de Ney sont tout à fait, et définitivement, hors de doute. Lui-même en était persuadé, malgré son peu d'intelligence, et, comprenant la faute incommensurable qu'il avait commise, il se tint à l'écart jusqu'à l'ouverture de la campagne, et là il chercha la mort. Celle-ci l'attendait à un autre rendez-vous...

René Floriot conclut : *Ney, en ralliant l'Empereur, n'a pas songé à sa fortune, il a pensé à l'intérêt de son pays.* Cela est parfaitement erroné, et en contradiction avec les textes. Ney n'a pas été longtemps avant de s'apercevoir de sa grandiose bévue. D'autre part, sa passion de l'argent a été maintes fois signalée par Napoléon. *Un homme à vous ouvrir le ventre*, disait-il du maréchal. Enfin (car il faut être bref), René Floriot passe sous silence que Ney, s'il est venu au-devant de Napoléon, n'a pas manqué ensuite de lui présenter la note à payer : exactement la note de ses frais de déplacement. Incroyable, mais vrai. Ney ne demandait que la modique somme de... 10 000 francs (soit au moins 3 de nos millions). Or, à cette époque, le trésor était à sec. N'importe qui pourra lire l'ordre donné à Davout par Napoléon, pour le paiement de la somme exigée par Ney, aux Archives de France, sous la cote AF. IV. 907.

(Éditions Hachette.)

Clausewitz, *De la Guerre*.

Il n'a peut-être jamais été écrit, sur la guerre, pages plus importantes que celles laissées par Carl von Clausewitz. L'introduction, signée Pierre Naville, est précédée d'une préface de Camille Rougeron. Celle-ci s'intitule : « Actualité de Clausewitz », et Camille Rougeron démontre sans peine que Clausewitz, contemporain de Bonaparte, *n'a pas écrit pour son époque, mais pour la nôtre*. Lénine disait : *Clausewitz est l'un des écrivains militaires les plus profonds, l'un des plus*

grands, l'un des plus remarquables philosophes et historiens de la guerre, un écrivain dont les idées fondamentales sont devenues aujourd'hui le bien incontesté de tout penseur.

Apparemment, et à ne considérer que ses divisions, *De la Guerre* est bien une *bible* militaire. On y trouve successivement ce que Clausewitz a formulé, posé en principes, sur la nature de la guerre, la stratégie en général, l'engagement, les forces militaires, la défense, l'attaque, le plan de guerre...

Au fond, il y a mieux que tout cela. Clausewitz n'est pas seulement *le plus grand classique militaire de tous les temps*, il est un penseur et ses opinions et réflexions doivent être méditées — et le seront avec fruit — par tous ceux qui ont à exercer un commandement, un pouvoir, une direction. Car, à la guerre, la qualité suprême est la force d'âme, et il est impossible que tout chef civil et tout homme d'action ne tire de cet ouvrage le plus fort des enseignements.

(Éditions de Minuit.)

Insérons ici un texte critique de Georges Conchon sur l'ouvrage de Pierre Renouvin, *Histoire des Relations internationales : le XIX*e *siècle* (tome V — *le XIX*e *siècle* — de 1815 à 1871).

Dans la collection de l'*Histoire des Relations internationales*, dont il dirige la publication, M. Renouvin vient de faire paraître un sixième tome, consacré à « l'Apogée de l'Europe » (1871-1914). Cette période est son domaine. Ses ouvrages et ses cours — notamment, dans la question qui nous occupe, « la Politique extérieure de la France entre 1871 et 1919 » — constituent la plus importante contribution à l'histoire de ces quarante années. Pourtant, le livre qu'il nous donne aujourd'hui est bien loin d'être inutile. S'agissant de l'expansion européenne dans le monde, qui se manifeste non seulement par la conquête coloniale, « mais aussi par l'action économique et financière, par l'émigration massive, et même par l'influence des conceptions intellectuelles ou religieuses », la nécessité de cette vaste synthèse se faisait depuis longtemps sentir. Encore n'est-ce pas là l'essentiel, ni ce qui donne au livre son caractère véritable de nouveauté. « La recherche historique, observe l'auteur dans l'Introduction, oscille toujours entre deux écueils : rester trop strictement liée à une documentation apparemment solide et incontestable, mais risquer d'ignorer l'essentiel; ou bien regarder au-delà de ces documents, en se contentant de données fragiles, dont l'interprétation laisse trop de place à des hypothèses séduisantes. » Or, c'est la seconde méthode qu'a délibérément choisie M. Renouvin, et s'il ne renonce pas à mettre l'accent sur les moments les plus importants, mais « sur ceux-là seulement », c'est « en sacrifiant le récit des conflits à la recherche des explications ».

Que le lecteur, pourtant, se rassure : il ne risque pas de marcher

trop longtemps sur des sables mouvants. Les tentatives d'explication de M. Renouvin n'ont jamais ce caractère par trop ingénieux qui laisse l'esprit hésitant. La meilleure part de son talent consiste même, à notre sens, en cette manière qu'il a de nous rendre claire, évidente, *indubitable* — à travers, voire *contre* les documents diplomatiques — la réalité des situations, des mobiles et des intentions. Son interprétation de la politique allemande au lendemain de la mise en place du système bismarckien de « l'Entente des trois Empereurs » est fort caractéristique à cet égard. On explique généralement cette tentative d'isolement de la France par la chute de Thiers et l'arrivée au pouvoir de Mac-Mahon. Mais M. Renouvin, après avoir montré que les prodromes de cette politique remontent à l'été de 1872 — c'est-à-dire au moment même où Bismarck pouvait se féliciter *officiellement* de « l'exécution loyale » des engagements du traité de Francfort, dont il espérait assurément qu'ils ne seraient pas tenus — peut établir que ce système de garanties diplomatiques était nécessaire, dans l'esprit du Chancelier allemand, « parce que le succès de l'emprunt de « libération du territoire » et le vote de la loi militaire de juin 1872 étaient les indices d'un relèvement rapide de la France, et aussi parce que l'Allemagne allait perdre, à brève échéance, la sécurité que lui assurait la présence en territoire français de ses troupes d'occupation ».

En vérité, nous croyons que, plus qu'à tout autre historien, il est permis à M. Renouvin de s'écarter sans trop de danger des textes et des documents. C'est qu'il excelle dans la psychologie. Le portrait qu'il nous donne de Bismarck (notamment du Bismarck « virtuose » négociant le « traité de réassurance ») est certainement l'un des plus vivants, des plus complexes, des plus saisissants que nous connaissions. Et si l'on est quelquefois moins empressé à le suivre dans ses explications fondées sur la « psychologie collective », dont il fait un assez large usage, c'est que l'on se souvient de l'avertissement qu'il donne lui-même dans l'introduction, concernant les travaux consacrés au mouvement des idées « qui ne sont encore que des esquisses, insuffisantes pour connaître l'image que les peuples se formaient les uns des autres, pour apprécier quelle résonance ont trouvée, dans les masses, les idées des intellectuels et des hommes politiques, pour étudier enfin les rapports possibles entre l'appartenance à un groupe social et le comportement à l'égard des questions de politique extérieure ». Mais qui sait si le talent, une grande probité — et aussi de « l'instinct » — ne suffisent pas à pallier bien des lacunes, peut-être plus apparentes que réelles?

Psychologue, M. Renouvin éprouve une certaine méfiance pour les explications d'ordre économique. Il semble que ce soit là plus qu'une tendance d'esprit qui serait exactement opposée à celle qu'il condamne chez les historiens « enclins d'avance à penser que les intérêts économiques sont la source principale des conflits politiques ». Il ne néglige point d'exposer les données économiques d'une affaire. Il se refuse seulement à leur sacrifier les données politiques qui restent, pour lui, en dernière analyse, les éléments déterminants, les véritables et, peut-être, au goût de certains, trop rationnels facteurs d'organisation. Bornons-nous à regretter avec lui que « les sources

essentielles pour l'étude de la vie économique et financière — celles que pourraient fournir les archives des banques ou des grandes entreprises — restent souvent inaccessibles ».

Livre précieux, élégant, clair parce que toujours animé par le plus brillant esprit de synthèse, assorti en outre d'une bibliographie très complète, l'ouvrage de M. Renouvin peut, croyons-nous, beaucoup servir à la compréhension de notre temps. A travers ses pages, où l'on voit l'Europe à son apogée se ruer à son suicide, où on la voit alternativement se faire et se défaire, on est bien en droit de se demander si elle se fait ou elle se défait... (« Qui parle Europe a tort, écrivait Bismarck — en français. Notion géographique... Fiction insoutenable ! ») On se le demande encore.

(Éditions Hachette.) GEORGES CONCHON.

Pierre Guiral, *Prévost-Paradol (1829-1870)*.
Pensée et action d'un libéral sous le second Empire.

Sur la position de la France pendant cette période d'effacement et d'imprudences caractérisée dans l'œuvre de Renouvin, il faut se reporter absolument à un autre ouvrage, et des plus considérables qu'il soit donné de voir naître. Ce monument littéraire à admirer longuement a nom *Prévost-Paradol*. Son auteur, Pierre Guiral, a conçu là un chef-d'œuvre, qui lui vaudra une réputation de grand architecte autant que de grand écrivain. En fait, Pierre Guiral se révèle comme un savant, un historien exigeant, prudent, et riche. Ce livre consacré à Prévost-Paradol est exhaustif. L'histoire du second Empire est à retracer tout entière. Au moins, en voici une grande et précieuse portion. Prévost-Paradol a trouvé son historien, et les voici tous deux, lui et Pierre Guiral, cheminant sur la voie de l'immortalité. Si vous aimez l'histoire documentée, les hommes hors-série, les historiens qui respectent et leur apostolat et leurs lecteurs, les explications ingénieuses et les déductions serrées, vous serez satisfait.

Prévost-Paradol a tenu une place unique au sein de l'élite cultivée de son temps, et dans la presse. Il a été reçu à l'Académie française alors qu'il n'avait que trente-six ans. Il se suicida cinq ans plus tard... Sa mort coïncida avec l'ouverture des hostilités entre Bismarck et Napoléon III. Il avait prévu et cette guerre et cette catastrophe. Car, s'il témoigna toujours d'une certaine étroitesse d'esprit devant les problèmes sociaux, ses vues étaient amples et réalistes en matière de politique étrangère. Mais il lui a manqué le terrain.

(Presses Universitaires.)

Jacques Pirenne, *les Grands courants de l'histoire universelle*.
VI. De 1904 à 1939.

Jacques Pirenne a livré le sixième volume de son œuvre magistrale. Il embrasse une période qui succède à l'ère du libéralisme, qui va voir le triomphe des États autoritaires sur les États libéraux, et

la guerre succéder à la paix, assurée naguère — et si longtemps — au monde par le libéralisme, à présent agonisant et bientôt défunt.

C'est une tâche gigantesque, que celle entreprise par Jacques Pirenne, et les écueils sont à chaque ligne. Résumer clairement et fortement des centaines de grands événements, trouver chaque fois les mots essentiels et exacts, prononcer des jugements qui ne puissent être revisés (sinon pour information insuffisante, éventuellement), c'est là un mérite rare. Beaucoup d'historiens feront comme moi, s'attacheront à quelque chapitre consacré à un événement qui leur est familier, chercheront vainement une lacune, une faiblesse, et se convaincront qu'avec toute la connaissance qu'ils ont du sujet ils n'auraient pas mieux fait en trente ou cinquante lignes. Au début du livre, peut être cité comme un admirable raccourci le chapitre consacré à l'agression de la Russie par le Japon et à la guerre russo-japonaise.

Quant au fil conducteur du livre, le voici. Avec la grande crise du libéralisme coïncide le déclin de l'Europe occidentale. La lutte des impérialismes, en provoquant la première guerre mondiale, met fin à la suprématie de l'Europe et à l'ère de l'économie libérale. En face du libéralisme atlantique se forme un courant de démocratie totalitaire qui s'apprête à lui disputer l'hégémonie mondiale. La carence du parlementarisme fait triompher le fascisme en Italie. Le courant autoritaire, favorisé par la crise économique de 1929, déferle sur l'Europe et l'Amérique. La Russie connaît un *immense essor*. Le national-socialisme s'implante en Allemagne. L'Europe ne parvient pas à se solidariser en face de la menace hitlérienne, et l'impérialisme des pays autoritaires jette le monde dans une série de crises qui le mènent à la guerre.

Jacques Pirenne conclut que le monde, environ 1939 (point d'arrêt de son œuvre), se transforme sans comprendre l'évolution qui l'entraîne, et qu'il s'engage dans la guerre sans se rendre compte de la crise historique qu'elle représente.

Jamais, écrit-il, *le monde n'a été aussi incompréhensif de l'évolution qui l'entraînait. Sans comprendre que les civilisations sont le produit des évolutions historiques, l'opinion militante restait attachée à l'idée qu'une seule et même idéologie devait dominer le monde.*

(Éditions Albin Michel.)

Hubert Lagardelle, *Mission à Rome, Mussolini.*

C'est un des fragments de cette incompréhension générale qui fait l'objet de l'excellent livre de Hubert Lagardelle. On doit croire que s'il avait été publié un peu plus tôt, Jacques Pirenne en aurait extrait quelques raccourcis saisissants. Et pas seulement le mot prophétique, admirable, le dernier mot prononcé par Mussolini, s'adressant à Hubert Lagardelle : *Après 1940, l'Europe sautera, vous sauterez, et je sauterai, moi aussi.*

Non, pas seulement ce mot-là, car le livre de M. Hubert Lagardelle fourmille de propos naturellement — mais malheureusement —

ignorés des biographes trop pressés de Mussolini. Il contient aussi les lettres échangées par Laval et le Duce. Son mérite le plus essentiel est de nous restituer la physionomie des relations franco-italiennes, à partir du *Pacte à Quatre* jusqu'à la rupture de l'amitié entre Paris et Rome. Un tel livre nous apprend bien des choses et est de nature à convaincre pas mal d'obstinés, irréductiblement opposés (naguère) à une entente avec un régime prétendu odieux. Ici encore s'impose la conclusion de J. Pirenne sur l'absurdité des oppositions politiques et des prétentions à faire marcher le monde sous une seule et même idéologie.

On garantissait sans peine, après avoir lu le livre de Hubert Lagardelle, que la guerre mondiale pouvait être épargnée à l'humanité. Tels politiciens ont préféré les risques de cette effroyable conflagration. Cela n'empêchera pas d'apprécier les efforts de ceux qui s'en effrayaient. Ceux-ci furent impuissants à retenir le torrent des gouvernants aveugles qui précipitèrent Mussolini dans une voie qui lui répugnait naturellement.

(Éditions Plon.) JEAN SAVANT.

En conclusion de ces études de Jean Savant citons un ouvrage de Paul Ricœur : Histoire et Vérité, *qui sans être une recherche méthodologique, ni une démonstration de la possibilité pour l'histoire de rendre compte de la* vérité *des faits, nous introduit au cœur de l'expérience historique dans la mesure où elle enrichit l'historien.*

Paul Ricœur est philosophe, et philosophe *personnaliste*. Pour lui, la *vérité* de l'Histoire n'est pas dans la restitution des événements *tels qu'ils se sont passés* (encore que cela soit nécessaire), mais dans le fait de *re-composer, de re-constituer un enchaînement rétrospectif;* elle se situe dans un *sens donné* à l'Histoire, et se constitue à partir d'une certaine conscience actuelle de l'Histoire (1). La vérité de l'Histoire n'existe pas seulement par rapport au passé, mais dans le rapport même du passé et du présent.

Cette volonté d'imbrication du révolu et de l'actif, de la réflexion et de l'action (la *parole* et le *travail*) dominent tout l'ouvrage. l'auteur la pose fortement dès le départ : *Je refuse énergiquement de dissocier l'élucidation des concepts directeurs selon lesquels nous essayons de penser* en vérité *notre insertion dans l'histoire et le souci d'intervenir activement dans la crise de notre civilisation et d'y* attester en vérité *la pesée et l'efficacité de la réflexion.* Il refuse la soi-disant opposition entre la pensée engagée et la pensée dégagée; si l'ouvrage se divise en deux parties qu'on peut, grossièrement, considérer comme partie réflexive sur

(1) Il y a une phrase, choquante au premier abord, mais significative lorsqu'elle est comprise dans son contexte, où il dit que l'objectivité de l'historien n'est pas dans sa passivité, mais d'une certaine manière dans sa subjectivité même.

l'Histoire et justification d'un certain nombre d'*engagements*, en fait il y a une profonde unité de tout l'ensemble qui s'articule assez bien autour du long chapitre consacré à Emmanuel Mounier et à la Philosophie personnaliste.

Il n'empêche que les qualités d'analyste l'emportent nettement chez P. Ricœur. Les pages les plus fortes sont celles où il lui faut démonter un mécanisme complexe et en différencier les parties. Il a une manière particulièrement lumineuse d'étudier les problèmes *verticalement*, selon une méthode en quelque sorte géologique. Elle lui permet de montrer comment on peut aboutir à de faux problèmes en opposant des réalités qui, vues en surface, peuvent bien s'étaler avec des tons changeants, mais appartiennent en fait à des « couches » géologiques différentes, et par conséquent ne s'affrontent jamais. Niveau du *socius* et niveau du *prochain* par exemple; et surtout niveau du *Progrès* et niveau du *hasard*. La notion de Progrès se constitue en effet si l'on décide de ne retenir dans l'Histoire que ce qui peut être considéré comme l'accumulation d'un acquis : à ce niveau il n'y a pas de *drame*, car les hommes ont été mis, en quelque sorte, entre parenthèses; c'est là une Histoire qui n'est pas moins vraie que l'autre, mais c'est une Histoire abstraite. L'autre est l'Histoire *dramatique*, celle des décisions, des crises, des décadences — celle aussi du hasard. Au premier niveau joue le *déterminisme*, non au second : ainsi l'opposition du *philosophe déterministe* et de l'*historien* est un malentendu, car en réalité ils ne lisent pas l'Histoire au même niveau. Au second niveau seulement se greffe la vision chrétienne de l'Histoire, vision essentiellement dramatique, sur-rationnelle (comme on dit sur-réaliste) et qui ne s'oppose pas plus qu'elle ne s'identifie à la notion de Progrès : faux problème encore, car le chrétien et le rationaliste ne lisent pas l'Histoire au même niveau — et les deux lectures sont vraies...

(Éditions du Seuil.
Collection « Esprit ».) PH. B.

PRÉSENTATION DE « JUDAS », DE MARCEL PAGNOL (THÉATRE DE PARIS).

L'auteur a déclaré qu'il avait lu plusieurs centaines d'ouvrages avant d'écrire la pièce. De cette information massive, a-t-il réussi à dégager une vue originale du personnage? Il ne semble pas. Faut-il croire que le « cas » de Judas qui offre un si vaste champ aux théologiens, n'est pas un excellent sujet pour un auteur dramatique? Peut-être aussi, tandis que Mme Elvire Popesco, appliquée avec munificence à sa réfection, transformait le Théâtre de Paris en un des plus beaux théâtres de Paris, avait-on placé trop d'espoirs dans l'œuvre nouvelle de l'auteur de *Marius*. Assurément la pièce est conduite avec une sûreté de main qui n'est pas pour étonner. Encore qu'on puisse se demander s'il était tout à fait nécessaire de la couper en cinq actes, et s'il n'eût pas mieux valu la resserrer. On ne fera pas grief non plus à M. Marcel Pagnol de trivialités voulues mises, pour un facile effet de contraste, dans la bouche de soudards. Même, on ne lui tiendrait pas rigueur d'entorses faites parfois au récit évangélique (le suicide de Judas longuement différé parce

qu'il fallait que le personnage principal fût là jusqu'au bout). Nous sommes au théâtre et disposés à faire à l'auteur de larges concessions pourvu qu'il nous empoigne. Ce qui est grave ici, c'est que le drame évoqué — et quel drame ! — ne parvient pas à nous émouvoir. Quelque chose d'appliqué, de scolaire, nous en empêche. Et la tentative de Judas, au dernier acte, pour se justifier près de ses anciens compagnons, paraît un plaidoyer assez faible et sans rapport avec la grandeur des événements. L'acte précédent qui nous fait indirectement témoins de la mort du Christ, est sans doute le plus ingénieux et le plus pathétique.

M. Pierre Valde a manœuvré avec habileté une troupe nombreuse où se détachent MM. Jean Chevrier, excellent Pilate, Jean Hervé, Léonce Corne et Marcel Daxely, que sa stature herculéenne désignait pour le Centurion. M. Raymond Pellegrin est un Judas suave puis angoissé. Rôle fort difficile. On ne voit pas qui s'en fût mieux acquitté.

R. D.

VENDREDI 7 OCTOBRE

EXPOSITION GIORGIONE AU PALAIS DES DOGES DE VENISE.

Arrivant de Bergame, et gracieux comme une fleur jaillie au premier plan du paysage printanier, un petit page qui semble l'ancêtre de notre *Indifférent* attire — comme les minuscules toiles mythologiques de Padoue, comme l'adorable petite femme à la licorne venue d'Amsterdam — le visiteur épris de légèreté subtile.

Sont-elles originales ou seulement « giorgionesques », ces œuvres mineures qui figurent à la grande exposition *Giorgione e i Giorgioneschi*, au Palais des Doges, à Venise? La question ne se pose pas pour elles seules, et cette *mostra* imposante et confuse est bien la plus embarrassante manifestation artistique qui se puisse voir. Le mystère Giorgione ne s'y éclaircit guère.

Les plus grands historiens d'art, tous les critiques ont tiré à hue et à dia, attribuant puis refusant — au Titien, à Palma le Vieux, à Sebastiano del Piombo, à Giorgione lui-même — des toiles incertaines et diverses, au pedigree remis périodiquement en question.

Tour à tour charmé, perdu, surpris, le simple amateur récuse en doute discussions et catalogue.

Exception faite pour la *Madone de Castelfranco, les Trois Philosophes* et *la Tempête*, tous les tableaux accrochés aujourd'hui place Saint-Marc soulevèrent des arguments contradictoires. Notre *Concert champêtre* du Louvre lui-même repose l'éternel problème Giorgione-Titien, et quelques-uns, parmi les plus avertis, le regardent, contre le jugement de Berenson, comme une œuvre de jeunesse du Titien. Mais la critique est unanime — *cosa invero rarissima* convient le catalogue — pour n'accorder qu'au seul Giorgione la paternité du beau jeune homme que possèdent les musées de Berlin.

Courtisane ou poétesse, la *Laura* de Vienne, Longhi, en 1927, fut le premier à l'attribuer formellement à Giorgione. Persuadé de cette vérité, Giles Robertson croit aussi que le *Tramonto* de Londres, au sujet encore énigmatique, est, parmi les toiles attribuées à Giorgione, une de celles qui ont le plus de titres à cette authenticité. On lui objecte les feuillages de l'arbre central trop refaits... Que penserait de tous les experts et érudits Giorgione lui-même, peintre poète enlevé à trente-quatre ans par la peste de 1510, à Venise? Ce joueur de luth à la voix belle, cet amoureux de choses de l'amour, ce personnage plus légendaire que Shakespeare et dont le portrait, quoique envoûtant, n'est sans doute pas le portrait, propose à ses admirateurs de tous les temps

plus qu'une interrogation : une extase. Devant *les Trois Philosophes* — mathématiciens ou mages, rois à la recherche d'une étoile — le visiteur tombe en arrêt. Et quelles transes il éprouve face à *la Tempête*, cette pathétique merveille dont l'allégorie fut inlassablement commentée! *La Tempête :* sujet étrange qu'une géniale fantaisie dicta peut-être au cours même de sa composition. Maternité païenne, chaude, et si farouchement humaine dans un paysage capricieux. Deux colonnes demeurent brisées. Éloigné de la femme qui allaite, un jeune homme veille, et si les regards foudroyés s'ignorent, une vigueur de sève et d'orage a bouleversé la nature. Substance et forme. Les créatures ne remarquent pas cet éclair qui vient déchirer le ciel noir. La vie mûrit, éclate, et elle va passer comme un rêve, ce rêve que Giorgione, et nul autre que lui, nous impose, angoissant et ineffaçable, quatre siècles et demi après sa mort.

ANNETTE VAILLANT.

DIMANCHE 9 OCTOBRE

CHEZ PIERRE MAC ORLAN, A LA MAISON D'ARCHET.

Dans sa calme maison d'Archet, Pierre Mac Orlan vit en philosophe, avec pour compagnons ses disques, ses pipes. Nous bavardons à bâtons rompus : conversation savoureuse, où chaque phrase est une image. Pierre Mac Orlan a le don de voir et de faire voir et en quelques traits, il recrée un univers, tout enrobé dans sa vocation de peintre...

Je lui parle de *Marguerite de la nuit*, que Claude Autant-Lara tourne actuellement avec Michèle Morgan et Yves Montand.

— *Non, je n'ai assisté à aucune prise de vues. Je ne le désire pas, car je n'y serais que spectateur. Mon roman commençait sur un banc de Barbès, il se situe maintenant dans un grand hôtel de Cannes! Le cinéma a le secret d'étranges transpositions... Les metteurs en scène ont été attirés par mes romans parce qu'ils sont frappés par une suite d'images, immédiatement traduisibles cinématographiquement. J'aurais aimé faire cette expérience du metteur en scène à mon propre compte. Ma collaboration au film de Duvivier tiré de mon roman* la Bandera *m'avait passionné.*

— *Que faites-vous actuellement?*

Pierre Mac Orlan a un sourire malicieux. Son œil pétille lorsqu'il me répond :

— *Je suis un ruminant. Je bouffe l'époque 1900, selon mon humeur. Elle me revient, avec toutes ses images. Et ma paresse me fait faire des chansons. En quelques couplets, je résume tout un roman vécu. Jadis, j'ai joué au rugby littérairement. Maintenant, je ne peux plus le faire. Et pourtant, la véritable carrière d'un écrivain consiste à descendre sur le ring tous les ans, avec un nouveau livre.*

— *N'aimeriez-vous pas voyager encore?*

— *A quoi cela me servirait-il maintenant? L'expérience n'est pas une doctrine. Elle vient avec l'âge. Maintenant, j'écris pour donner des souvenirs à des gens qui n'en ont pas, j'écris les Mémoires des types qui n'ont pas de mémoire. Ma génération a une expérience qui s'est démonétisée : tous nos témoignages sont anéantis. Ce que nous avons connu n'existe plus, et l'esprit a disparu, avec les vieux murs, des villes que j'ai connues.*

Et puis je ne puis plus entrer dans le jeu, comme jadis. Quand j'avais dix-neuf ans, je pénétrais dans un bar à matelots et j'étais de plain-pied avec ces hommes, au bout de vingt minutes. Si je tentais la même expérience aujourd'hui, on me traiterait sans doute de vieux fou! Oui, ma vie a été pleine de spectacles.

Mais cette période est révolue. D'ailleurs, la vie se dépouille de plus en plus de ce pittoresque qui pour moi en fait la saveur. A l'heure actuelle, un critique littéraire croit avoir tout dit lorsqu'il a écrit : Livre admirable, dépourvu de pittoresque. Nous vivons au point de jonction d'un monde qui disparaît et d'un autre qui va s'installer. La valeur est enlevée même aux mots. La littérature et l'art se trouvent transformés. Je crois que les hommes qui ont le plus d'influence à notre époque sont les peintres.

J'imagine la société future, avec tous les perfectionnements de la technique moderne. Ce sera une civilisation à domicile, basée sur des fantômes de personnes, des voix qui entreront chez nous. Cela créera un climat intellectuel extraordinaire. Je ne peux pas imaginer comment les artistes s'en tireront.

Et Pierre Mac Orlan me parle de cette jeunesse vers laquelle il se penche avec une si vive compréhension, une passion de la découverte :

— *J'ai un truc assez particulier : j'ai l'âge de la personne qui est devant moi. J'essaie d'être sur son plan. Je n'ai jamais vu des jeunes gens aussi désarmés que maintenant. Mais il n'est pas possible de leur donner des conseils. Il faut que chacun vive ses propres expériences, en leur temps.*

Le milieu de ma jeunesse était beaucoup plus coloré. Il s'y faisait un grand mélange de classes sociales et la vie nous pénétrait davantage. J'ai beaucoup vu, beaucoup écouté, dans les milieux divers que j'ai fréquentés. Cela faisait une alimentation extrêmement riche, qui était apportée par les « types » les plus divers, les plus imprévus.

— *Pourriez-vous formuler un art d'écrire?*

— *J'ai vu très peu d'écrivains qui expliquent leur gymnastique spirituelle. Quant à moi, lorsque je me mets à écrire, c'est que je sais où je vais. Le livre est fait, dans mon esprit. D'autres ont besoin de beaucoup de matériaux, et rabotent ensuite. Lorsque je me sens « vide », un mot qui m'émeut suffit à « recharger mes accumulateurs ». La littérature est un métier qu'on est forcé d'expliquer. Mais je crois qu'un écrivain doit agir avant tout comme un être vivant, ne pas se retrancher de la vie.*

— *Pensez-vous à vos lecteurs?*

Le sourire de Pierre Mac Orlan se teinte d'une fine mélancolie :

— *Si je trouvais un « vrai » lecteur, je le mettrais sur ma cheminée, à la place du bateau, et je le fleurirais d'un œillet quotidien!*

R. W.

LUNDI 10 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Wilhelm Von Drigalski : l'Homme contre les microbes.

WILHELM VON DRIGALSKI (ADAPTATION FRANÇAISE DE FERNAND LOT). L'HOMME CONTRE LES MICROBES.

C'est une belle histoire que nous racontent Drigalski et Lot, où l'on voit comment les Grandes Entreprises s'écroulaient autrefois sous l'arbitraire d'épidémies subites, périodiques et inaccessibles, où l'absurde, invisible, terrassait assassins et penseurs, jusqu'au jour — le 12 août 1865 — où Lister réussissait la première intervention antiseptique et surtout jusqu'à ce que l'ère pastorienne vînt établir une sécurité sans précédent, conférant à l'homme une dignité établie sur la stabilité et la durée de la vie : finis les enragés étouffés entre des matelas, plus d'amulettes... Et aujourd'hui avec notre

arsenal de substances antimicrobiennes, une certaine sérénité liée à une espérance accrue de santé nous affranchit insensiblement, mais sûrement, des risques de l'infection aveugle. Mais nous sommes aussi redevables aux auteurs de cette fresque de laisser entrevoir, au-delà de notre triomphe actuel, d'une part, les problèmes que posent les maladies de l'avenir, aujourd'hui bénignes, demain destructrices et, d'autre part, ceux que crée la prolongation de la durée moyenne de la vie humaine dans le cadre de l'équilibre biologique de l'humanité.

L'illustration de ce livre est intéressante et le style enthousiaste et clair, parfois facile, mais là-dessus le lecteur, plus homme d'esprit qu'homme de lettres, ne s'arrêtera pas. Il est souhaitable que de tels ouvrages de « vulgarisation » se multiplient car, à côté de publications pour étudiants ou spécialistes (les innombrables *Précis* de bactériologie et de pathologie infectieuse, le magistral *Traité de l'Immunité* de Bordet, ou encore cette véritable Bible du microbiologiste et du médecin que sont *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses* et *Destin des maladies infectieuses* de Charles Nicolle), à côté de livres d'information timides comme *les Microbes* de P.-G. Charpentier, il y a nécessité de diffuser de tels travaux auprès d'un public trop sollicité par des écrits chimériques; il y a urgence aussi à montrer que l'histoire des sciences se trouve pleinement justifiée par le travail d'assainissement qu'elle pratique et par les indications qu'elles nous donnent sur la signification de l'effort humain.

(Éditions Plon.
Collection « D'un monde à l'autre ».)

BORIS RYBAK.

LES « FRÈRES JACQUES » AU STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

A l'habilleuse que je reconnais — je l'ai vue récemment dans les coulisses d'un théâtre où l'on jouait « en costumes d'époque » — je dis avec humanité :

— *A la bonne heure!... Au service des « Frères Jacques », vous avez moins de travail...*

Elle me regarde, l'œil surmené.

— *Moins de travail?... Songez-vous que j'ai trente chapeaux!...*

L'argument ne peut convaincre que celui qui a assisté à la célébration du rite mécanique : distribution des moustaches postiches et des casques gallo-romains.

Moulés dans leurs maillots d'*athlètes complets de la chanson*, les *Frères Jacques* soulèvent chaque soir toute une salle. Ils sont des *recordmen* d'endurance, capables de chanter six heures d'affilée chaque jour, pendant des mois. La salle se remplit, ils chantent. Le public s'en va, la salle se remplit de nouveau, et les *Frères Jacques* chantent toujours. Ils dorment quelques heures debout, en marquant la cadence, mangent un sandwich en chantonnant, et — déjà — se retrouvent en scène pour chanter !... Ainsi, racontera-t-on, dans quelques années, la légende de ces centaures, mi-hommes, mi-ritournelles, qui auront marqué leur époque.

— *Tout a commencé*, raconte André Bellec, *longtemps avant la naissance de mon frère Georges et de moi-même : les* Frères Jacques, *c'est d'abord le grand-père!...*

Aussi curieux que cela puisse paraître, il faut admettre que cet homme — adulé de sa province pour sa gaieté proverbiale et ses boutades — a déposé dans les petits Bellec une étincelle qui jette maintenant tous ses feux.

— *Tout a commencé dans un centre culturel où l'un administrait, où l'autre faisait un stage, où le troisième était trésorier. Le quatrième, mon frère Georges, préparait les* Beaux-Arts *et rejetait l'idée de devenir « chanteur »... Néanmoins, il venait nous rendre visite et c'est lui qui a introduit dans notre répertoire les chansons d'esprit « étudiant ».*

J'insinue que la jonction de ces quatre éléments, est un hasard bien concerté.

— *Nous avons bénéficié d'une chance extraordinaire!...* renchérit Bellec. *Songez que le plus grand de nous tous par la taille, François Soubeyran, vivait à Dieulefit, dans la Drôme, chez son oncle qui tenait un hôtel. Dans cet hôtel, entre 1940 et 1945, vivaient de nombreux intellectuels. Un jour, Emmanuel Mounier, le directeur de la revue* Esprit, *a demandé à François s'il désirait faire un stage à Paris, dans le centre culturel où je me trouvais déjà. Soubeyran a donc débarqué un matin, à cinq heures, poussant devant lui la voiture d'enfant que Mounier avait oubliée. Il ne savait pas prendre le métro et il a découvert Paris, au petit jour, sous la neige, poussant son landau devant lui...*

Soubeyran, emporté par le vent de la gloire, est devenu « vedette » sans rien changer à sa vie. Il ne portait pas de chaussettes et ses compagnons ont dû se liguer contre lui pour lui faire admettre cette pièce indispensable au vêtement du civilisé. Quelquefois encore, aujourd'hui, on le voit sortir une photo jaunie de son portefeuille et considérer cette dernière avec tendresse : les bœufs de son oncle, dont l'image ne le quitte jamais, et qui remplacent le traditionnel « portrait de famille » dans l'iconographie de ses souvenirs...

L'obstination de Georges à ne pas s'accorder vocalement avec les stagiaires de la culture obligea le trio à se mettre en quête d'un « quatrième ». Les tribulations furent nombreuses :

— *Nous avions découvert,* raconte André Bellec, *un garçon charmant qui n'était autre que le propre neveu du shah de Perse. Ce jeune homme, indolent de nature, augmentait sa fatigue en se dépensant la nuit dans un orchestre de danse. Vers trois heures de l'après-midi, nous montions le réveiller doucement, avec des ménagements infinis. Il daignait entrouvrir les yeux, et quelqu'un lui tendait sa guitare. Un autre faisait du café, allait chercher du lait. Le troisième beurrait des tartines... Le neveu du shah de Perse rugissait de terribles bâillements. Enfin, nous parvenions à le décider à répéter l'*Ave verum *de Mozart, mais il avait un vice : il cherchait constamment à introduire des « break » dans la musique, ce qui était difficile à concilier avec la partition... La discussion s'envenimait. Le café bouillait, le lait débordait sur le feu. Il fallait refaire le petit déjeuner. Ensuite, comme nous l'avions mis en appétit, il réclamait des nourritures plus substantielles. Alors, nous faisions cuire des haricots en chantant les chansons répétées la veille...*

Leurs débuts remontent à dix ans, avec les *Gueux au Paradis*. Ensuite, il y eut Agnès Capri, la fameuse parade d'*Orion le Tueur* à l'occasion de laquelle J.-D. Malclès dessina leurs fameux costumes passe-partout, ces maillots collants qui permettent aussi bien de mimer le drame que la bouffonnerie. Les deux frères Bellec, François Soubeyran, Paul Tourenne, le quatuor en somme, était en place pour le succès. Il convient cependant d'ajouter un cinquième *Frère Jacques*, celui que le public distingue mal derrière son piano : Pierre Philippe sur qui repose entièrement la responsabilité musicale d'un des numéros les plus achevés que le music-hall nous ait donnés depuis longtemps.

A présent, en Europe comme en Amérique, à la *Rose Rouge* comme au *Waldorf Astoria*, pour eux, le public, partout, est d'une gaieté inusable. Un jour que les *Frères Jacques* venaient de chanter *le Général Castagnettas*, qui est comme chacun sait le portrait-charge d'un quelconque dictateur mexicain, un consommateur qui avait invité les artistes à sa table leur déclare :

— *Jé souis Méxicain!...* en les comblant de tapes amicales.

— *Ah!...* répond André Bellec, qui riait jaune. *Et quel est votre nom s'il vous plaît?*

— *Castagnettas!...*

Pour le coup, le cœur du mime vocalisateur s'arrête net :

— *Et... Et vous êtes général?...* bégaye-t-il en rassemblant son énergie.

— *Entrépréneur dé pompes founèbres!...* dit le client en s'esclaffant de plus belle.

Depuis ce colloque dangereux, les *Frères Jacques* ont confiance en leur étoile.

LUC BÉRIMONT.

MARDI 11 OCTOBRE

Salut, camarades, de Marc Bernard, est un des premiers romans publiés après les vacances. Chronologiquement, dans l'œuvre de Marc Bernard, ce livre constitue une suite à *Pareils à des enfants* et précède les derniers épisodes de *Vacances*. C'est donc un récit autobiographique. Il commence à Nîmes au moment de la déclaration de guerre de 1914 et s'achève vers 1930, au temps des manifestes artistiques de Montparnasse. Roger Grenier retrace les étapes de cette aventure.

Marc Bernard est de ces écrivains qui ne se sentent à l'aise que lorsqu'ils abandonnent le masque de la fiction, du roman, pour parler directement à leur lecteur. Alors s'élève une voix qui va droit au cœur. L'ironie et la franchise, la naïveté et la malice, l'amour de la vie et la connaissance de la misère humaine, l'honnêteté de la langue et de la pensée donnent tout leur prix à cette confession.

Dans les premières pages de Salut, *l'enfant travaille chez un droguiste et caracole sur les pavés de Nîmes, attelé à un charreton dont il est à la fois cheval et cocher. On est au plus chaud de l'été de 1914.*

Lorsque la guerre éclate, c'est une grande fête. Toute la ville défile bras dessus bras dessous en chantant la Marseillaise *et en criant « A Berlin! ». Mais Berlin, et même le front, c'est bien loin. Dans cette petite ville du Midi, la guerre n'est sensible que par les absences. Les adolescents prennent la place des mobilisés, dans les usines et auprès des femmes.*

Le narrateur poursuit son apprentissage de la vie, partageant et puis perdant les illusions de son âge et de l'époque. Les aventures ne manquent pas, grandes et petites. Il est amoureux, il travaille, il paresse, il a faim, il voyage... Aux frontières de la misère, il rencontre toutes sortes de personnages singuliers. Le livre est plein de portraits si nets que le lecteur finit par croire qu'il en a connu les modèles. Il est significatif que dans ce récit où les événements historiques : guerre de 1914, Révolution russe, mouvement ouvrier en France, jouent un grand rôle, Marc Bernard ne soit jamais tenté par la grande fresque sociale. Il nous parle uniquement d'individus. Ce qui l'intéresse, c'est l'être humain dans sa singularité. C'est le destin et la liberté de chaque homme.

Un des passages les plus émouvants est celui où l'auteur écrit, avec une

grande honnêteté, la chronique des espoirs déçus. Militant révolutionnaire, il a vu se lever comme une aube la « grande lueur à l'Est ». Il répète : « Le drapeau rouge sur le monde, notre misère finira. » Il aime Lénine et Rosa Luxembourg, et pour parler d'eux, il n'emploie pas le langage du fanatisme, mais celui de la tendresse. Puis Lénine meurt. « Notre désarroi commençait », écrit Marc Bernard. Sans passion, sans haine, il évoque la tristesse, la confusion, le doute, la révolte amère qui aboutissent à la rupture. L'espoir a été trahi.

Ainsi, que le narrateur soit en face d'un patron, d'un parti politique, d'une femme, on devine toujours, sous chacun de ses gestes, cette liberté qui est son art de vivre. Liberté qui ne va sans déchirement. Je ne connais rien de plus poignant, dans la littérature contemporaine, que le récit discret de l'idylle qui termine le livre.

Pareil à des enfants, Salut, Camarades *et certains chapitres de* Vacances *qui auraient leur vraie place dans le cours de ce dernier récit, forment un admirable ensemble qu'il faudrait lire d'une traite.*

(Éditions Gallimard.) ROGER GRENIER.

En 1953, *le Sang chaud*, roman de Marcel Moussy avait attiré l'attention des jurys littéraires. Cet écrivain de trente ans, qu'on peut rattacher à l'école méditerranéenne (1), vient de publier son troisième livre : *les Mauvais sentiments.*

Rien de plus délicieux que de s'abandonner aux mauvais sentiments. Rien de plus simple, non plus, que d'accumuler les mauvaises raisons, surtout lorsque l'on s'occupe de vendre des escargots dans cette Algérie dont Marcel Moussy nous offre une image sinon tout à fait inattendue, du moins assez neuve, grâce à des qualités qu'il nous a déjà fait apprécier, au premier rang desquelles je vois un goût, un sens, une exacte mesure de la couleur. *Le temps au paysage... de se détacher dans sa pesanteur de terre rouge et friable, dans ses odeurs d'herbes déjà brûlantes et plus loin, là où les primeurs remplaçaient la vigne, dans cette exubérance acide et drue d'un champ de poivrons géants dont les éclats de tessons de bouteille se voilaient d'une vapeur tremblante née d'une conjonction de soleil, d'irrigation et de fumier.* À un tel degré, la couleur c'est l'homme. Le romancier et l'homme de théâtre. Car la passion qu'on lui connaît pour le théâtre, il semble bien qu'elle n'abandonne jamais tout à fait Marcel Moussy. Même dans les moments les plus *roman* de ses romans.

Son Loulou Malapert est habité par la colère — *Loulou se vit dans la glace prendre couleur de soubressade. Au moindre choc, il pavoisait. Mais cette fois il laissa monter l'oriflamme, claquer sa colère.* Habité, et plus encore mû, conduit — et par le bout du nez ! Moins image que victime et proie de la colère. Le départ est donné. La poursuite

(1) Cf. in *la Table Ronde* de novembre 1955, l'article de Pierre GRENAUD, *Littérature du soleil.*

commence. Il faut avoir vu Loulou se lancer aux trousses de Steface, concurrent déloyal, pour comprendre tout ce qu'il peut y avoir de grandeur, de désintéressement, d'aveuglement au sens le plus noble, dans un homme qui ne désespère pas de rejoindre une Aronde neuve avec une 4 CV aux bielles fatiguées. Le roman marche vite et bien.

Restent l'Algérie et les mauvais sentiments. C'est une question dans laquelle on ne voit pas très clair. Le dessein de Marcel Moussy n'est certes pas de donner les lumières. Il montrerait plutôt la bonne manière de les éteindre. Le noir convient aux mauvais sentiments. *Quand tu te mets à réfléchir, tu deviens plus Français qu'avant.* La réception chez les Maillard devrait faire déconseiller ce roman, sinon aux jeunes filles, du moins aux *rappelés.*

(Éditions du Seuil.) G. C.

JEUDI 13 OCTOBRE

Le roman de Jean Proal, le Vin d'orage, *publié en juin 1955, témoigne d'un don exceptionnel de créer des personnages, d'assembler et de mettre sur pied une intrigue en y croyant* réellement. *Qualité rare, cette fidélité matérielle chez les romanciers français qui — Julien Green l'a fait remarquer — se servent trop souvent de leur intelligence pour montrer aux lecteurs qu'ils ne sont pas dupes de l'histoire qu'ils racontent.*

Jean de Beucken a assisté à la naissance de ce roman; il l'étudie ici dans cette dimension mystérieuse qu'apporte au critique la familiarité de l'auteur dont il parle.

Dans le mas que nous occupons ensemble à Saint-Rémy de Provence, je voyais depuis des mois, Jean Proal travailler à un nouveau roman, sur lequel il peinait comme jamais, inquiet comme jamais. L'inquiétude, je crois, est le signe le plus encourageant chez un artiste. Rappelons la phrase de Redon à Hermann Paul devant les œuvres de Maurice Denis : *Je déteste ça, ça manque d'inquiétude.*

Bien entendu, Proal ne me parlait guère de son œuvre. J'en connaissais seulement le décor : un domaine d'une secrète beauté, enfoui dans les Alpilles, et appartenant à des amis communs. Wallon contre « gavot », je me gardai de l'interroger.

Le livre enfin terminé (aucun ne lui demanda autant de travail, de corrections, de retouches), Proal me l'annonça sans commentaires. « Ah ! » fis-je sans plus. Mais le soir même, je m'emparai comme un voleur de son manuscrit avec le pressentiment, mêlé de curiosité, que je tenais une œuvre remarquable. Je passai une partie de la nuit à le lire. Ce qui me frappa d'abord, c'est que Proal avait su se renouveler, tout en restant lui-même, en gardant son style, que dis-je,

en le rendant de plus en plus dense. On chercherait en vain, dans ce roman la moindre trace de l'ancienne influence de Giono. Giono, de son côté, lui aussi s'était renouvelé, mais sous l'influence de... Stendhal, ce Stendhal que Proal admire avec l'envie d'un écrivain incapable même de le pasticher. Sans doute Giono ignore les derniers livres de Proal. Les deux hommes ne se voient guère, après un beau début d'amitié. Je pense que ce sont deux natures inconciliables.

Examinons d'abord le titre du nouveau roman de Proal : *le Vin d'orage*. Il est né d'une faute d'orthographe. Sur une étiquette, Mme Roumanille, la mère d'un autre écrivain, Marie Mauron, avait hâtivement écrit *Vin d'orage* au lieu de *Vin d'orange*. Les œuvres, on le sait, naissent souvent d'un hasard. Hasard aussi, l'admirable coquille qu'on relève à la page 118 : *... se dorer une grappe de raison...*, car tout au long de ce livre la raison va se confondre avec ce raisin du vin d'orage.

Proal a écrit un drame, car nul n'échappe à son tempérament. Mais cette fois, un drame plus intérieur qu'extérieur et qui se déroule en une nuit, entre quatre personnages, le cinquième survenant à la fin, comme une apparition. Un drame qui s'élève à la hauteur d'une tragédie, avec des dialogues surprenants.

Au cours de son œuvre, nous voyons cet authentique romancier, partir de personnages élémentaires pour atteindre à une extraordinaire complexité. Proal, la cinquantaine venant, enrichi de son expérience de la vie (une expérience lente, parce qu'il a trop peu voyagé dans la vie même), s'est enfin abandonné à ce démon intérieur de l'analyse auquel il était voué sans le savoir. Cet auteur, qui se voulait instinctif, s'était trompé en refrénant son intelligence, en limitant ses dons d'observation à la seule nature. *Le Vin d'orage*, sans qu'il y paraisse, est sans doute, le roman de Proal où il a mis le plus de lui-même, le meilleur de son style, le meilleur de son art, et les pires de ses sentiments.

Dès la première page, le problème est posé — ou presque. Et l'extraordinaire personnage d'Isabelle va peser sur tout le roman. Isabelle? Une femme de quarante ans, la fille des fermiers, qui fut la maîtresse du vieux propriétaire avant d'épouser son fils, Julien, veuf et père d'un jeune enfant, Bruno, pour lequel elle éprouvera par la suite un intérêt *sensuel et despotique*. C'est Phèdre, en plus compliqué, jouant sur trois générations, et se contentant un jour de caresser le jeune garçon, et ayant l'habileté d'en rester là. Racine n'aurait pas imaginé ça! La désirable Isabelle a trompé son mari pour *avoir une raison supplémentaire de le mépriser*. Elle l'a trompé avec Simon, le père de la fiancée et maîtresse de Bruno. Et cette jeune fille, prénommée Vive, par réaction contre une mère trop passive, déséquilibrée, voire un peu folle, est amoureuse de son futur beau-père, et lui d'elle. Adultères et quasi-incestes au départ : cela nous promet une belle nuit de haine, et cette promesse est tenue.

Le décor : une terrasse avec sa balustrade en pierres du plus pur style Louis XIV, donnant sur une vallée en impasse, où les cyprès érigent avec netteté leurs fuseaux dans la confusion des pins. Proal, négligeant la demeure, les meubles anciens et même la cour intérieure avec sa merveilleuse décoration Renaissance, a cantonné tout

son drame — qui n'a rien à voir avec les occupants actuels — sur la terrasse, pendant une nuit de juillet où l'orage pèse, étouffe, menace. Il a voulu l'obscurité, une obscurité dans laquelle les passions se déchaîneront. Mais comme on n'échappe pas à ses dons, Proal qui avait décidé de renoncer au paysage, donne à la *nuit* cette tonalité que le *pays* avait dans ses autres livres.

Le romancier et l'écrivain, jouant sans cesse la difficulté, atteignent ensemble leut but sans aucun faux pas : effets faciles ou de mauvais goût. Même le ressouvenir érotique, Isabelle caressant Bruno, est raconté avec un tel tact qu'il ne peut choquer. Devant une réussite pareille, on n'ose plus parler de virtuosité, de tour de force. Il y a là quelque chose de plus profond.

Après une première scène qui sert de prologue, ces gens vont s'expliquer deux par deux. Nous aurons d'abord le dialogue entre Isabelle et Vive, avec ses traits acérés, ses silences, sa haine latente, sa cruauté, une scène qui laisse loin derrière elle des scènes célèbres du théâtre dit psychologique. Les sentiments et les instincts mélangés atteignent à une plénitude d'autant plus affreuse qu'elle est consciente, chez des protagonistes qui se blessent avec une sorte de besoin de vérité. *Le Maître du jeu* (dans le premier roman de Proal) était une vague entité. Ici, la maîtresse du jeu est une créature de chair et d'os, une espèce de monstre, qui, dès sa jeunesse, connut, par nécessité, l'habileté des femmes mûres, mal résignée à rester stérile et, en fin de compte, devenue mante religieuse. Sans son faible mari sous la main, *elle eût été de celles qui martyrisent leurs propres enfants, ou se font gardiennes de prison*. D'où vient que cette femme garde de la séduction? Parce qu'elle demeure très femme.

Passons à la scène suivante, entre Julien et son fils. Incompréhension, malentendu, peines perdues. Puis à celle entre Bruno et Vive. Le drame : il est son amant, mais ne la désire pas au sens mâle du mot, et le mot *copains* prend ici son pire sens. Leur mariage serait à peine un mariage de raison, et il s'avère impossible : Bruno aime la femme de son père, Vive aime le père de Bruno, et toutes ces amours, pour n'aller jamais jusqu'à la possession, n'en sont que plus asservissantes. La scène entre Vive et Julien, la plus délicate, est pleine de sous-entendus. Le départ remonte loin : il a surpris la jeune fille nue, en train de se baigner, et plutôt que de fuir elle s'est instinctivement réfugiée dans ses bras (notons que c'est la quatrième baignade dans l'œuvre de Proal, chacune avec un sens différent). Cette nuit (cette nuit où le drame se noue et se dénoue sans se résoudre) Vive s'éloignera sans que Julien fasse un geste pour la retenir. A tous ces gens, il aura manqué le courage d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes. Vive d'ailleurs retenue par la présence de sa mère qu'elle a entendu rôder... Clémence va-t-elle, enfin, réaliser cette nuit sa vengeance? Mettre le feu au domaine, allumer un incendie à un endroit longuement et bien choisi? Non! Elle remettra la boîte d'allumettes à Vive, et celle-ci ira la déposer, sans rien dire, sur la table de la terrasse, puis s'éloignera non sans mépris, libérée. Comble d'ironie, on s'apercevra que les allumettes sont humides, incapables de s'enflammer. Cela après une scène entre Julien et Isabelle, où il lui jette sa haine, et où elle doit renoncer à le tenir par cet argument qu'il aurait été l'amant de Vive.

Cette tragédie, d'une rigueur classique, se termine sans meurtres, sans morts; la vie continue.

Proal, corrigeant les épreuves de son roman, devait trouver pour la bande de texte qu'il me cria triomphalement : *Cuvée réservée* (1). Cuvée réservée : une formule qui résume l'œuvre de Proal, cette cuvée qui gagne en vieillissant, et donne ainsi son bouquet.

(Éditions Julliard.) JEAN DE BEUCKEN.

VENDREDI 14 OCTOBRE

PRÉSENTATION DE « L'ÉTERNEL MARI », PAR JACQUES MAUCLAIR, D'APRÈS DOSTOÏEVSKY (STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES).

Nous n'avions pas perdu le souvenir de l'adaption réalisée par M. Jacques Mauclair de la nouvelle de Dostoievsky et qui fut montée au théâtre Babylone. Ces six tableaux restituent de la façon la plus pathétique l'atmosphère angoissante, asphyxiante que le grand écrivain russe excelle à créer. Entre les deux hommes qu'il nous montre aux prises, une lutte implacable se déroule, sournoise, souterraine, avec des soubresauts, des éclats, des chutes de tension. La folie est toute proche et il n'est guère possible de démêler quand Pavel Pavlovitch est pleinement lucide. Au surplus, la lutte est inutile et ce qui ressort le plus clairement de la pièce, c'est l'impossibilité pour les êtres de communiquer, de se joindre, de se connaître.

On peut préférer un art moins étouffant. On ne peut guère résister à l'envoûtement qu'il exerce. M. Jacques Mauclair y contribue beaucoup. Son jeu paraît un moment insistant, outré. Et finalement on admet que c'est sans doute la vraie manière de faire vivre dans toute sa complexité un personnage difficilement accessible.

R. D.

Livres nouveaux. — Jean Plaquevent : Misère sans nom. — Olivier Quéant : Noces de marbre. — Félicien Marceau : les Élans du cœur.

JEAN PLAQUEVENT : MISÈRE SANS NOM.

Il faut le crier sur les toits. Il y a aujourd'hui en France un million d'enfants sans foyer, ou qui ont choisi de vivre en marge de celui qui ne leur apporte pas ce dont ils ont besoin. On ne s'occupe vraiment, à titre public ou privé, que de cinquante mille d'entre eux.

Quelle est cette élite? Ceux, de moins en moins nombreux, qui ont la fortune d'être ostensiblement déposés sur les marches d'une église. Ceux surtout qui, s'ils avaient eu un vrai « chez eux », auraient un jour chipé un gâteau dans le buffet familial, mais qui, à défaut, ont volé une poire à l'éventaire d'un fruitier. La Société, par le canal

(1) L'éditeur remplaça d'autorité cette formule par celle, raccrocheuse et fausse, de : *Philtre d'amour*.

du juge des Enfants, se scandalise et décide de pourvoir à leur éducation.

Et quelle est cette éducation privilégiée, produit de la méditation et de l'expérience des médecins, des psychologues et des pédagogues les plus éclairés? La vie d'étable : « Lève-toi, mange, joue, moins de bruit, dors, tais-toi, va-t'en », autant d'ordres donnés par des mercenaires exténués que la loi de quarante heures renouvelle trois fois par jour à la garde d'un troupeau de jeunes fourbes numérotés, groupés par sexe et par âge, qui ne s'attachent à personne, ne cèdent qu'à la force, pleurent sans objet, brisent tout, ne respectent rien, et que le progrès social, surtout sensible dans le vocabulaire, a successivement désignés anormaux, déficients, cas sociaux, caractériels et inadaptés.

Quel serait donc le problème? Il semble que ce soit de donner aux enfants ce qui leur manque, de la chaleur, de l'air, du sommeil, de la nourriture, une mère, un père, la sécurité, la paix. Tous ces besoins sont essentiels. Un seul n'est-il pas satisfait, l'ensemble du développement est compromis. Il faut le remplacer d'urgence.

Cette orthopédie, qui est la logique même, Jean Plaquevent la nomme précisément « orthogénie ». Elle coûterait cher, soit, et elle exigerait des vocations et des sollicitudes peu communes. Tout cela existe, mais dévoyé et mal employé. Notre Assistance publique et nos spécialistes comptent des dévouements admirables, mais rendus inopérants par la grandiloquence des doctrines, rapportée à la pauvreté des moyens. Ce sont les méthodes qui sont inadaptées, non les enfants.

Jean Plaquevent nous le démontre avec un dossier à la fois scientifique et bouleversant, mais surtout avec la hauteur de vues, l'amour du métier et le pouvoir de persuasion d'un homme que la souffrance d'un enfant empêche de dormir, et à qui celle d'un million d'enfants, loin de le décourager ou de l'inciter à maudire son temps et le Dieu d'une telle injustice, inspire une volonté invicible et une lucidité totale dans la recherche d'une solution à ce drame.

Tant d'énergies concourent à sauver des vies humaines, à favoriser les naissances, tant d'heures de savants et de diplomates sont consacrées à les détruire. Se peut-il qu'aucun parlement, qu'aucun programme électoral ne s'empare de la cause de l'enfance malheureuse, le seul groupe qui, faute de pouvoir se syndiquer et imposer sa voix, est condamné à un état plus bas que l'esclavage, dans un monde — et dans ce pays — qui se préoccupe tant de l'émancipation d'autrui? Le mal moderne est là. On produit des autos, des vêtements, des betteraves, sans savoir où les faire rouler, qui peut les acheter, ce qu'on en fera. On inculque à des peuples le goût de la liberté, et on s'étonne qu'ils s'arrogent des droits. On donne de l'argent pour faire des enfants, sans savoir si on est équipé pour en faire des hommes. Il manque à tout cela une tête et un cœur...

Cette « misère sans nom » de nos enfants est notre honte. Elle le restera tant qu'on n'aura pas ménagé à ceux, innombrables quoiqu'on pense, qui ne s'en consolent pas et qui sont prêts à élargir leur propre foyer, à construire des villages et à aborder leur tâche de père et de mère de remplacement, les conditions décentes d'une telle entreprise.

Sur notre budget de quatre mille milliards, une cinquantaine y suffiraient (à reprendre d'ailleurs sur d'autres chapitres) et puis un peu de bonne volonté et... beaucoup de mauvaise conscience.

(Éditions du Seuil.) SERGE DUMARTIN.

OLIVIER QUÉANT : NOCES DE MARBRE. — FÉLICIEN MARCEAU : LES ÉLANS DU CŒUR.

Voilà deux livres, deux romans, qu'à première vue rien n'incite à rapprocher l'un de l'autre. Leur lecture parallèle inspire pourtant certaines réflexions dans la mesure précisément où ils se réclament de deux conceptions absolument différentes de l'univers romanesque et de l'art du romancier.

Les Élans du cœur, *de Félicien Marceau* (1), *se présentent comme un brillant « divertissement ». Toute la saveur de ce livre, qui est grande, tient à la* manière *de son auteur, qui est d'un virtuose. Le sujet des* Élans du cœur *est celui d'une farce, d'un « canular ». Il va sans dire qu'on n'y croit pas un seul instant. Cette histoire d'antiquaire saisi par le démon de midi, de jeune fille séquestrée par ses parents, noblions banlieusards, puis enlevée par trois lycéens portant les sobriquets de Valmont, Mazarin et Rimbaud et s'efforçant de ressembler à leurs illustres modèles, n'est pas sans rappeler certains récits de Marcel Aymé, ou le* Perfide *de Roger Nimier. Traitée par un autre, cette épopée burlesque eût risqué de tourner au vaudeville, de faire hausser les épaules à l' « honnête homme ». Mais Félicien Marceau a mené son affaire avec un art consommé d'humoriste sarcastique, étonnamment sensible à la cocasserie de la comédie humaine. On le savait tout cela depuis* Chair et cuir, *l'un de ses meilleurs ouvrages et qui, il faut bien le dire, allait plus loin que la présente comédie-ballet. Tout cela est sauvé (de la facilité, de la futilité) par un talent d'écrivain que les esprits tatillons souhaiteraient peut-être voir s'employer à des tâches plus ambitieuses et plus graves... Mais après tout, l'auteur de* Chair et cuir, *de* l'Homme du roi *et de* Balzac et son monde *a bien le droit de s'amuser un peu, tout en amusant ses lecteurs.*

Divertir, amuser, jouer les funambules, c'est le moindre des soucis d'Olivier Quéant, dont le roman, Noces de marbre (1), *est d'une inspiration qu'on peut situer aux antipodes de celle de Félicien Marceau. La vérité de ses personnages ne fait pas de doute, ni celle de leurs « problèmes » (il faut prendre le mot dans le sens que lui donnent les psychanalystes). Comme le souligne la bande qui entoure le livre, le mariage est pour eux « un sentiment, un contrat, une aventure ». Pour ces hommes et ces femmes, en qui chacun de nous, à l'un ou l'autre moment, pourrait se reconnaître, il s'agit de concilier les impératifs du cœur et ceux de la chair. Ni eux-mêmes ni l'auteur ne (se) dissimulent que c'est là une entreprise hasardeuse, souvent dramatique, parfois surhumaine. L'amour (digne de ce nom) est une chose; l'instinct sexuel en est une autre. Disons — pour reprendre le titre du roman de Félicien Marceau — que les élans du cœur et ceux de la chair ne vont pas toujours, ne vont pas*

(1) Éd. Gallimard.
(1) Éd. de la Table Ronde.

nécessairement, ne vont pas indéfiniment dans le même sens. Dès lors que l'on prend au sérieux les uns et les autres — ce que ne fait pas Marceau, ce que fait Olivier Quéant — la vie amoureuse en général et conjugale en particulier n'est pas toujours si simple...

(Éditions de la Table Ronde) CLAUDE ELSEN.

MARDI 18 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Willy de Spens : le Roi de Bergame. — A. Cossery : Mendiants et orgueilleux.

WILLY DE SPENS : LE ROI DE BERGAME.

Tout le monde peut écrire un roman-confession. Tout le monde ne peut écrire *le Roi de Bergame* et Willy de Spens est un romancier doué d'imagination. Après *la Vierge noire*, *Quiberon*, *Stève*, qui allaient dans des directions bien différentes, il renoue aujourd'hui avec la tradition stendhalienne, son trait sec, ses analyses caustiques et cette espèce de supériorité dédaigneuse de l'auteur sur des créatures qu'il meut comme des mécaniques soigneusement huilées. Il n'approuve ni ne critique cette société burlesque ou faisandée qu'il remue sous l'éclairage vigoureux d'une intelligence extrêmement apparente. Trop peut-être, car, semblable en cela à Stendhal, Willy de Spens néglige, au profit de l'esprit, l'élément sensible qui fait que nous nous attachons aux personnages de roman. Un peu plus de cœur, un peu plus d'âme et ces figures prendraient un poids d'homme ou de femme.

Sans doute ce détachement est-il voulu. Des événements politiques de 1944-1945, Willy de Spens fait le substratum de ses personnages. Il ne les apprécie pas, il les utilise comme un décor, il les transpose dans un royaume imaginaire, les domine, les plie à sa fantaisie. Cette digestion préalable signale le véritable romancier. Rien n'est vrai, mais tout est plausible; rien n'est justifié, mais tout est indispensable. Nous circulons dans Bergame sans savoir si nous sommes dans le domaine de l'opérette ou du documentaire. Les deux ensemble : le réel est adroitement emmêlé à l'invention, dans un mouvement étourdissant qui est celui même de la vie.

Que les caractères pâtissent de ce foisonnement intense, cela est possible. Et pourtant, certains soubresauts, certains cris jaillis du plus profond d'elles-mêmes, donnent à Sandra la sensuelle, à Véra la pusillanime et à l'intrigante marquise Cini, une résonance humaine. Les hommes, qui paraissent plus souvent menés par le destin qu'ils ne le façonnent de leurs propres mains, conservent une liberté de choix qu'ils emploient dans les limites de leur sottise ou de leur bassesse. Chacun parle plus qu'il ne pense, agit par saccades opposées, se renie, trahit ce qu'il aimait l'instant d'avant, avec une gratuité qui

n'exclut pas toute logique. Par-dessus tout cela, plane une espèce d'humour sombre par quoi Willy de Spens désamorce ce que ses héros ont de décourageant ou d'odieux. Le récit, qui oscille entre le vaudeville, la comédie de mœurs et le drame avec un égal bonheur, s'en trouve allégé. Il n'empêche qu'on devine, à quelque vibration à peine perceptible, le durcissement volontaire d'une sensibilité blessée.

(Éditions Plon.) GINETTE GUITARD-AUVISTE.

ALBERT COSSERY : MENDIANTS ET ORGUEILLEUX.

Albert Cossery s'est imposé dès son ouvrage de début, les Hommes oubliés de Dieu, *comme un romancier de la plus haute qualité.*

Il y avait dans ce livre une vision personnelle d'un monde misérable que le soleil même ne parvient pas à tirer de sa bassesse, ni à guérir de ses tares; et un style d'une efficacité et d'une nouveauté parfaitement adaptés au sujet.

Mendiants et Orgueilleux, *le nouveau roman de Cossery, n'est pas inférieur au premier, ni aux deux autres qui l'ont suivi :* la Maison de la mort *et* le Fainéant de la vallée fertile. *Le talent du conteur et de l'écrivain a mûri, s'est concentré, approfondi; la forme s'est ramassée, l'atmosphère a pris une chaleur et une teinte plus sereines, par la vertu d'une écriture qui, dans la tension même de sa force, se fait transparente et comme irisée.*

Je ne veux faire aucune comparaison, mais un simple rapprochement s'impose, il me semble, entre la manière de ce livre et celle d'un Dostoïewski. Les personnages de Mendiants et Orgueilleux, *Gohar, l'ancien professeur d'Université qui s'est fait mendiant parce que là est, d'après lui, la vérité et la paix de l'âme; Yaghen, son disciple, ou pour mieux dire son fidèle, conscient de ses tares, n'y résistant qu'avec peine mais anxieux d'atteindre au niveau le plus élevé de l'esprit; El Kordi, l'employé de ministère, non moins conscient que Yaghen de sa vie basse, et qui croit sincèrement s'élever en rêvant une révolution qui le remettra à sa place; l'officier de police, enfin, Nour el Dine, qui va s'abaisser jusqu'à la condition du mendiant, déchoir volontairement sa toute-puissance et renier sa forfanterie et sa cruauté, parce qu'il s'est trouvé en face d'un homme, Gohar, coupable d'un meurtre, certes, mais innocent et même saint à ses yeux ouverts, comme par miracle, à une philosophie qui lui montre la vie dans sa grandeur cachée; tous ces personnages, dans l'idée et l'action, sont proprement frères de ceux du romancier russe. Ce rapprochement, qui ne m'avait pas frappé au cours de ma lecture, m'est apparu après coup, à la réflexion. C'est dire que l'œuvre de Cossery, tout originale, se situe très haut à mes yeux.*

Il faut ajouter que le récit, vivant, animé, se déroule dans l'atmosphère lourde des bas-fonds d'une ville surchauffée; il se mêle aussi à l'air qu'on y respire, une odeur de stupéfiant, odeur abstraite dont l'effet est d'envahir l'âme et l'esprit du lecteur. On suit, hypnotisé, le destin de Gohar, l'assassin inconscient, on le partage, on l'approuve.

Manquant de place, je me rends compte que j'ai peu dit d'un livre si pesant et comme aérien à la fois. Très près du sol et si proche de la hauteur. J'imagine l'esprit du romancier, fou d'orgueil et de bassesse, pareil à ces « milans qui planaient haut dans le ciel, plongeaient parmi la foule, puis reprenaient leur vol, emportant dans leur bec un bout de viande avariée »...

(Éditions Robert Laffont.) FRANZ HELLENS.

MERCREDI 19 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Louis Casamayor : Sainte Joie. — Paul Gadenne : l'Ivitation chez les Stirl.

LOUIS CASAMAYOR : SAINTEJOIE.

Ce roman est composé de quatre parties d'à peu près égale longueur qui portent comme titre le nom des quatre personnages de l'histoire. Chacun de ces morceaux est construit sensiblement sur le même plan : d'abord une sorte de choral descriptif qui permet à l'auteur de camper son décor et de décrire la vie quotidienne du personnage, ensuite un dialogue récitatif qui établit la communication avec les autres ou un autre protagoniste de l'histoire, enfin un passage d'action, le seul à vrai dire nécessaire, si M. Casamayor avait voulu écrire un récit au lieu d'un roman.

Cet équilibre des diverses parties de l'œuvre entre elles permet de nouer une histoire assez banale sans perdre de vue la vie intérieure-extérieure des personnages. Le procédé néanmoins présente certains inconvénients : cette alternance un peu monotone de morceaux hors du temps et de morceaux d'action, nuit à l'intérêt dramatique.

Et, bien que, par ses intentions, ce roman dépasse largement son sujet, on ne saurait dire si l'auteur se trouve bien à son aise dans le genre romanesque. On en vient même à se demander s'il n'eût pas été préférable qu'il nous donnât tout simplement *quatre portraits...*

(Éditions du Seuil.) JEAN-JACQUES KIM.

PAUL GADENNE : L'INVITATION CHEZ LES STIRL.

Rien n'est à la fois plus banal et plus difficile à décrire que le sentiment de solitude d'un individu au sein d'un groupe : on peut s'en tirer, naturellement, en inventant quelque moment dramatique d'une exceptionnelle violence où éclate l'évidence de cette solitude! Toutefois, cette sorte d'expérience présente l'inconvénient d'utiliser comme révélateur une autre « expérience limite »

qui risque bien de masquer la réalité même de ce que l'on veut approfondir.

M. Paul Gadenne a su faire un roman sobre et sans péripéties superflues, où ce qui mène trois êtres au bout d'eux-mêmes, c'est tout simplement le fait d'avoir à passer quelques semaines de vacances communes dans une vaste maison (chez les Stirl) enfouie au fond d'un jardin de conte fantastique. La maison trop vaste et inexplorable, le jardin, les alentours déserts (hostiles) et l'atmosphère artificielle de la station climatique voisine, l'aérium pas très lointain où se meurt un jeune ami d'Olivier (Olivier est l'invité), la sourde maladie du maître de maison, la présence d'une domestique énigmatique, les chiens de l'hôtesse, tout cela, sans doute, accentue le climat de malaise. Très vite, l'incommunication devient hostilité et rejoint le fantôme de la maladie et de la mort qui rôde autour de la maison. A la fin, chacun n'est pour l'autre qu'un faux témoin, dont on désire la mort.

La morale de ce roman n'est pas, en définitive, une leçon de scepticisme, mais de respect. Respect infini pour tout ce qui concerne les relations humaines, même celles que nous parvenons le moins bien à comprendre.

(Éditions Gallimard.) J.-J. K.

JEUDI 20 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Jeanine Delpech : les Noces de minuit. — Jean Dutourd : ***Doucin.***

JEANINE DELPECH : LES NOCES DE MINUIT.

Il s'agit bel et bien d'un roman à la manière d'Alexandre Dumas père, auquel on tend aujourd'hui à accorder un sens de l'histoire véridique beaucoup plus grand qu'on ne le voulait croire. Le récit s'ouvre par la bénédiction, dans une prison sordide, du mariage d'un gentilhomme dans cette même nuit qui devait précéder son exécution capitale, mariage qui va perdre son caractère *in extremis* car, un peu avant l'aube et l'heure fatale, le marié apprend qu'il a été gracié par le roi Louis XIII. Il s'ensuit que sa mystérieuse épouse, qui semble n'avoir voulu se marier que pour déjouer certains projets malfaisants de Richelieu à son endroit, paraît fuir de plus en plus son mari à tous les détours d'un récit picaresque. Les aventures du couple se termineront pourtant en embellie, traversées par les hautes figures du cardinal et de Cinq-Mars et par celle d'un classique valet de gentilhomme de cape et d'épée.

Jeanine Delpech a parfaitement réussi à assimiler les lois d'un genre sans les forcer ni les exagérer. Son récit, d'une lecture tout à fait aisée, ne manque pourtant pas des délicatesses, des nuances et des ironies voilées qui en font plus qu'un exercice bien mené.

(Éditions Flammarion.) JEAN FOLLAIN.

JEAN DUTOURD : DOUCIN.

Doucin, c'est le type du Français moyen ayant des connaissances intellectuelles... et des insomnies. Car Doucin est une victime des insomnies. Toutes les nuits il se réveille. Toutes les nuits il prend conscience de lui-même, conscience réellement, *et de cette part de lui-même qui n'appartient qu'à la nuit, c'est-à-dire au* subconscient. *Et cette part de lui-même est d'une quintessence assez blême :* « ... A cinq heures du matin, je suis malade de vivre; la vie me remonte vers les dents comme un vomissement... Je ne suis sur la terre que pour trembler... je ne me plains même pas d'avoir raté ma vie; je me plains d'exister... » *On devine tout de suite (c'est-à-dire on s'imagine deviner) de qui Doucin est le petit frère : de Roquentin de* la Nausée. *Seulement il y a entre Doucin et Roquentin une* différence *essentielle. Et cette différence c'est que Roquentin est constamment lucide; c'est que sa tristesse métaphysique est* toute sa vie. *Tandis que Doucin n'existe ainsi qu'*une heure par nuit. *Comme il le dit si bien (car Dutourd écrit bien, très bien même) :* « ... Mon insomnie m'apparaît souvent comme une descente aux Enfers que j'accomplirais pour rechercher mon âme mordue chaque matin par un aspic... »

C'est aussi, pour rechercher l'Eurydice. Car Doucin est continuellement à la recherche d'une femme à aimer, à estimer *(peut-être faudrait-il qu'il s'estime lui-même pour ça; car il ne s'estime pas, se méprise, se hait presque, tout en trouvant à ce mépris et à cette haine un subtil parfum d'Arabie). Il aime dans la journée, naturellement; ça lui arrive! Il a des maîtresses. Mais celles-ci l'ennuient, le* désespèrent de lui-même. *Il a des amis aussi. L'un de ceux-ci veut l'entraîner au Parti communiste,* donner un but à sa vie. *Et Doucin ne veut pas de but, de* finalité. *Il fuit les extrêmes.*

Il sait très bien qu'une certaine part de lui-même ne risque pas de l'entraîner à de grandes extrémités, *cette part de lui-même étant très importante, étant presque toute sa vie, parce que cette part c'est sa paresse. Doucin est victime de sa paresse comme il est victime de ses insomnies. C'est sa paresse qui l'empêche d'être ce qui l'intéresse, qui l'empêche de s'estimer, qui l'empêche d'*exister. *Paresse, orientalisme, dilettantisme... Tout Doucin est là! L'ironie aussi. Car Doucin (surtout Dutourd) est un humoriste et un moraliste. Heureusement! Ce petit livre est bourré de maximes très XVII*e *siècle. Très Cioran, aussi...* « Ce n'est pas la curiosité des événements politiques à venir qui me retient de me suicider... Comment Dieu peut-il s'amuser encore à nous observer?... Je suis revenu de tout sans être allé nulle part, c'est probablement que j'ai compris vite... *Cynisme bien habillé. Ça n'a pas son pareil en fait d'attraits littéraires! Et c'est finalement ce que je préfère dans ce petit livre. Cet art de ne pas prendre si sérieusement conscience de soi-même, d'être* entre *soi-même et l'ironie de soi-même, comme Doucin est chaque nuit, à chaque insomnie, entre ce moment où il vient de se réveiller, de s'éveiller à lui-même, et celui où il va se rendormir, conscient de la vanité des entreprises introspectives, des entreprises sur soi-même, bref, de* toute entreprise. *Puisqu'il y a cette paresse qui... que...*

Un excellent livre!

(Éditions Gallimard.) JEAN-LUC TERREX.

VENDREDI 21 OCTOBRE

Livres nouveaux. — J.-L. de Vilallonga : les Gens de bien. — G. Boutelleau : les Fétiches

JOSÉ-LUIS DE VILALLONGA : LES GENS DE BIEN.

Le roman de J.-L. de Vilallonga se réclame, semble-t-il, du roman traditionnel. Pourquoi discréditer ce genre? Il existe encore des situations humaines conventionnelles, et bien souvent le talent et l'éclairage seuls d'un auteur nous les donnent pour singulières, outrepassant ainsi les règles de l'objectivité. J.-L. de Vilallonga situe son roman à Barcelone, dans une vieille famille de la noblesse espagnole, avec le goût certain d'une forme de romantisme quelque peu « inquiétant ». Pourquoi pas encore? Il y a là des personnages adaptés au décor : un oncle qui « a craché toute sa vie sur le monde », une nièce hiératique, une gouvernante (Cornélia) frigide, un neveu non dépourvu de perversité, Patricio, qui est, de plus, « l'informateur » en titre de son grand-oncle, dans le cadre de décadence d'un palais. Tout en nous donnant son principal personnage — le vieil aristocrate Santa Paz — pour une sorte de marionnette, l'auteur tend à lui prêter de la grandeur. Mais cette *grandeur*, dans le roman de J.-L. de Vilallonga, reste comme extérieure.

Il est évident que Vilallonga, avec ses *Gens de bien*, a voulu peindre toute une société en voie de disparition. Il y montre, par moments, une virulence intéressante. S'exprimant désormais en français (et fort bien), il a le goût de la formule qui frappe, des situations intenses, d'un certain hiératisme dans les caractères, et il est instinctivement romancier. Cela prête souvent un charme certain à son livre. Mais pourquoi J.-L. de Vilallonga, dès qu'il cesse d'être excellent, ne semble-t-il s'éloigner de Philippe Hériat que pour rejoindre Pierre Frondaie? A propos de son Santa-Paz, on se rappelle enfin la question de Tirésias à Créon dans *Sophocle* : « *A quoi bon tuer encore une fois celui qui n'est plus* »

(Éditions du Seuil.) H. R.

GÉRARD BOUTELLEAU : LES FÉTICHES,

Le reportage est certainement pour le romancier une excellente école. On en a dit maintes fois les raisons. Cela ne signifie pas néanmoins qu'un bon reporter devienne fatalement un bon romancier, même s'il est habile à « romancer », selon une technique fort en honneur dans la presse contemporaine, les choses vues ou entendues au cours de ses randonnées (et qui, assez souvent d'ailleurs, se passeraient d'une présentation qui n'est pas exempte de quelque puérilité).

La tentation est évidemment forte pour un reporter d'utiliser souvenirs et documents deux fois. D'abord pour un récit de voyage, puis en imaginant une intrigue qui permettra de donner à un ou plusieurs épisodes un tour romancé, le cadre étant tout naturellement fourni et ne coûtant guère à l'écrivain d'autre peine que de recopier ses notes.

Cette judicieuse économie offre un danger que le roman ainsi conçu ne perde le caractère direct et spontané du reportage, sans atteindre à l'intérêt romanesque véritable. La documentation ne fait qu'alourdir et la psychologie paraît courte.

Gérard Boutelleau, dont la technique de romancier nous avait, en d'autres œuvres, paru très sûre, a su dans les Fétiches *éviter ce danger. Un séjour dans la région du golfe Persique lui a permis de rencontrer les personnages de son livre. Mais s'il a choisi de placer l'action dans un sultanat d'Arabie, ce n'est pas pour décrire cette industrie du pétrole sur laquelle on le sent parfaitement renseigné. Le drame d'une nationalisation manquée, la lutte d'un État faible contre une organisation économique internationale puissante, constituent la trame du livre. L'essentiel est dans la tentative de Gérard Boutelleau pour comprendre et dépeindre un type d'homme assez nouveau : les techniciens du monde moderne aux prises avec les Orientaux, penseurs ou aventuriers (formés d'ailleurs par l'Occident et ses écoles). Leurs relations posent de difficiles problèmes. Ces personnages sont dessinés avec une remarquable précision par l'auteur : Baruk, le vieux pionnier, qui considère la raffinerie qu'il gère comme « son affaire », Olivier, le polytechnicien, qui ne croit qu'aux « certitudes de la physique » et qui pourtant... Sarah, la fille de Baruk, et Gafar, l'ancien employé chassé qu'elle aima et qui est devenu un homme politique, et d'autres encore sont doués d'une présence individuelle, d'un relief, qui attestent un romancier authentique.*

(Éditions Julliard.) R. D.

LUNDI 24 OCTOBRE

Livre nouveau. — Gordon Merrick : l'Amour est un commencement.

GORDON MERRICK : L'AMOUR EST UN COMMENCEMENT.

Il y avait dans le sujet qu'a choisi Gordon Merrick pour son troisième roman tous les éléments d'un mélo : un homme de goûts simples qui s'enrichit contre son gré et à qui la fortune coûte son bonheur; sa maîtresse qui l'abandonne après vingt ans de vie commune pour suivre un aventurier allemand dont l'amour lui vaut d'être jetée en prison pendant la guerre; leur fils enfin qui devient le rival de sa mère, conduit son père au meurtre et se réconcilie avec lui devant le cadavre de son amant. Telle est, en effet, l'histoire de *l'Amour est un commencement :* un Anglais élevé en Amérique, Stuart Cosling, ayant hérité d'une tante un petit capital, décide de quitter New York avec sa maîtresse, Marthe, une jeune femme d'origine française, et leur fils Robbie, pour s'installer sur la Côte d'Azur.

Près d'une plage encore ignorée des touristes — l'action du livre débute en 1927 — que l'auteur appelle Saint-Martin et qu'il n'est guère difficile d'identifier avec Saint-Tropez, il achète à bas prix un domaine de deux cents hectares qu'il entreprend d'exploiter seul. C'est un fanatique partisan du retour non seulement à la terre, mais à la nature, qui trouve merveilleux de cultiver ses champs soi-même et tiendrait pour absurde de sacrifier aux conventions sociales une liberté plus précieuse que tout ou de se priver de satisfaire un désir physique, sain par essence puisque instinctif.

Après avoir mené pendant quelques années cette existence primitive et comblée, il est brusquement obligé de vendre les trois quarts de la propriété, à un prix d'ailleurs exorbitant, car le snobisme s'est entre temps emparé de la région et les milliardaires du monde entier y affluent. Stuart devient du jour au lendemain, extrêmement riche — mais cette richesse, par le changement de vie auquel peu à peu elle l'entraîne, est la cause de ses infortunes. Marthe, à la suite d'une scène où, légèrement ivre, il a dit leurs vérités à ses hôtes, part avec un Allemand séduisant et antipathique, Carl, qu'ils ont rencontré au cours d'une croisière en Grèce et invité à Saint-Martin. Quant à Robbie, il n'a pas pardonné à son père d'avoir chassé, après le lui avoir donné lui-même pour compagnon, un jeune danseur d'une grande beauté, pédéraste par occasion, Toni, qui lui a inspiré son premier amour, et il demande à sa mère de l'emmener avec elle.

La guerre éclate. Marthe est arrêtée pour avoir entretenu une correspondance avec un ennemi. Robbie, que plus rien ne retient de suivre ses penchants, habite à Paris chez un jeune diplomate belge. Stuart, solitaire et misérable, continue de vivre dans sa nouvelle et somptueuse villa; il souffre non seulement d'avoir perdu les deux seuls êtres qu'il aimait, mais peut-être davantage encore de devoir condamner les principes qui ont jusque-là dirigé tous ses actes. Libérée peu après l'armistice, Marthe ne lui revient pas plus qu'elle ne rejoint Carl, car son fils lui a succédé dans le cœur — ou du moins dans le lit — de son amant. Lorsque Robbie a l'impudence de retourner à Saint-Martin en compagnie de ce dernier, chargé par ses chefs d'une mission en zone libre, Stuart découvre la nature de leurs liens. Il ne supporte pas que cet homme lui prenne son fils après lui avoir pris sa femme et il l'abat sous les yeux du garçon; puis il décide de gagner l'Angleterre pour s'engager, et Robbie, anxieux de se racheter, accepte, sous le coup de l'émotion, de le suivre.

Il a fallu tout le talent de Gordon Merrick pour composer avec cette matière un peu trop romanesque un livre authentique, humain et, à de nombreux passages, émouvant. Alors que tant de jeunes romanciers cèdent au goût de l'audace pour l'audace, il a traité ce sujet scabreux avec une louable retenue. Il en a rendu chaque péripétie vraisemblable en prenant soin de noter les moindres symptômes de l'évolution de ses personnages. Son analyse est toujours pénétrante, mais c'est la psychologie de Stuart qui est éclairée de la lumière la plus subtile, de Stuart s'abstenant, pour rester fidèle à ses théories, de venir au secours de Marthe lorsqu'elle implore implicitement sa protection contre Carl et contre elle-même, de Stuart accablé par sa

mauvaise conscience quand il doit — lui, le champion d'une morale à la Jean-Jacques Rousseau — désavouer Robbie d'avoir suivi son instinct, de Stuart enfin désabusé, contraint de renier les principes qui l'ont mené au désastre et proclamant que « l'amour n'est qu'un commencement qui doit conduire à une vérité plus haute », que c'est une utopie romantique de croire que la liberté individuelle est le bien suprême, que ce qui importe, c'est de s'intégrer à la communauté, c'est-à-dire de se soumettre à l'ordre, « car ce n'est que par l'ordre que peut être atteinte la véritable liberté de l'esprit ».

Les deux seuls reproches, d'ailleurs assez légers, que l'auteur me paraisse encourir, c'est, d'un côté, d'avoir accordé une place un peu démesurée — car il ne s'agit en fait que d'un prologue — au récit de l'installation et de l'existence de Stuart dans son domaine campagnard; de l'autre, d'avoir en regard indiqué avec une brièveté excessive la nouvelle philosophie du héros qui, marquant dans sa pensée une révolution totale, eût mérité d'être, sinon développée, du moins précisée, au lieu qu'elle tient en quelques formules un peu vagues, telles que : « Ce sont les droits collectifs, la liberté collective qu'il nous faut rechercher. »

Ces réserves n'empêchent pas le livre de Gordon Merrick d'être une œuvre solide de facture et de construction, dont l'auteur décrit avec une égale vérité les travaux des champs, les mœurs d'une certaine société cosmopolite en villégiature sur la Côte d'Azur, les aspects divers de l'admirable paysage méditerranéen et les dissentiments imperceptibles qui séparent insensiblement un couple, jusqu'à détruire son intimité. Roman romanesque et dramatique, aux personnages pittoresques et aux épisodes imprévus, qui pourtant reste avant tout un roman intérieur. Roman philosophique qui, comme *Lancelot Cinquième Avenue*, expose un idéal de vie et le démenti que la vie y apporte. Roman d'amour enfin qui est en réalité le roman de la faillite de l'amour, puisque ce sentiment est incapable de donner le bonheur à un seul des personnages.

L'ouvrage est malheureusement desservi par une fort mauvaise traduction d'Hélène Claireau, pâteuse et terne dans l'ensemble et parfois même incorrecte.

(Éditions Flammarion.) JACQUES DE RICAUMONT.

MERCREDI 26 OCTOBRE

PRÉSENTATION DE « UN MONSIEUR QUI ATTEND », D'EVELYN WILLIAMS, ADAPTÉ PAR ANDRÉ ROUSSIN. (COMÉDIE CAUMARTIN.)

Pièce policière? Oui et non, Il n'y a, dans l'affaire, aucun professionnel de l'enquête criminelle : ni commissaire ni inspecteur. Ensuite, l'assassin véritable est dévoilé très tôt. L'action, il est vrai, se déroule de manière telle qu'elle laisse les spectateurs incertains quant à l'exactitude de cette révéla-

tion. Les soupçons s'égarent jusqu'au moment où il faut admettre que l'auteur ne nous a pas égarés et que le coupable est bien celui qui, presque dès le début, était désigné.

Mais l'intérêt principal du *Monsieur qui attend* n'est pas essentiellement dans cette intrigue. La pièce est l'histoire d'une vengeance poursuivie implacablement, minutieusement. Le motif n'en a rien de vil : un père veut venger son fils victime d'une erreur judiciaire. La haine l'habite à un point tel qu'elle en fera un criminel. Ses projets préparés avec un stupéfiant sang-froid, une intelligence diabolique sont plus d'une fois contrecarrés. Le grain de sable coince l'engrenage. Une astuce dernière que la haine au paroxysme peut seule inventer les fera réussir. Le personnage a été dessiné avec beaucoup de relief par l'auteur et M. Louis Ducreux le joue en très grand acteur.

Adaptée avec maîtrise par M. André Roussin, la pièce d'Evelyn Williams ne laisse pas au public le temps de s'arrêter aux invraisemblances, quelquefois assez grosses, qu'elle contient. Tous les interprètes en sont excellents et la mise en scène de Pierre Dux est un modèle de justesse et de discrétion.

R. D.

A partir du numéro de
JANVIER 1956

LA TABLE RONDE

publiera le nouveau roman

de

ANDRÉ DHOTEL
(Prix Fémina 1955)

LE CIEL DU FAUBOURG

LA GADOUE

Voici les élections en vue. La France va voter. « Le peuple souverain s'avance. »

Singulier souverain ! Étrange souveraineté. Personne, il me semble, ne la révoque en doute — pas même les bulletins du comte de Paris... Il y a encore des maurassiens pour critiquer « la stupide loi du nombre ». Y en a-t-il pour contester que, le seul juge naturel, en dernier ressort, c'est le peuple français ; sa souveraineté jouit d'un assentiment au moins égal à celui dont les rois jouissaient, sous la monarchie, et les Césars, sous l'Empire romain.

Mais cette souveraineté, si personne ne la combat, peu de gens y croient. Le mot « élections » semble attirer irrésistiblement le mot : jeux, « jeu des alliances, des désistements, des apparentements ». Le souverain s'y intéresse peu. Aux derniers scrutins, le nombre des abstentionnistes a été considérable, les augures annoncent qu'il va grandir. C'est pourquoi beaucoup souhaitent que le vote devienne obligatoire. Je le voudrais, ne fût-ce que pour rappeler au respect du vocabulaire. On va, une fois de plus, nous répéter sur tous les tons, que le vote est un devoir, et même un devoir sacré. Si c'est un devoir, on doit évidemment punir ceux qui s'y dérobent. On punit les poujadistes, on n'a pas osé dire que l'impôt fût « sacré ».

J'avoue d'ailleurs que, si l'électeur est souverain, on se demande qui, au nom de quoi pourrait le contraindre. Si on l'oblige à voter quand il ne le veut pas, ne pourrait-on pas l'obliger à voter d'une manière qu'il n'aurait pas voulue?

Assurément, les idées sont ici moins claires qu'elles ne paraissent d'abord. M. de Jouvenel vient de publier un gros livre sur la souveraineté, plein de citations, de références, d'érudition et de subtilité. J'y renvoie les amateurs.

Quant à moi, je constate que le souverain doute fort de sa souveraineté. Peu de Français pensent que leurs bulletins de vote fassent changer beaucoup la politique française. C'est là un grand mal, chargé de gros risques. La décomposition du régime ne me réjouit pas. Je constate qu'il fonctionne d'une manière déplorable, et je le dis. Mais je ne suis pas sûr que le suivant vaille mieux. Ce fut pour amender la III[e] République qu'on a institué la IV[e]. Nous n'avons pas gagné au change. La vieille de Syra-

cuse, chère à Anatole France, a souvent raison, il faut en convenir. Tout changement de régime est mauvais parce qu'il surexcite et déchaîne les appétits, et qu'il a beaucoup de peine à les contenir après les avoir déchaînés. Je reste donc républicain. Avançant plus loin dans la voie des aveux, je reconnais que, si je ne m'étais gardé de toute affiliation à aucun parti (il me semble qu'un intellectuel ne peut engager sa pensée puisque lui-même, sans cesse, il la révoque en doute), si j'avais dû « choisir », il est probable que j'aurais été radical.

Mais ni comme républicain, ni comme radical, je n'ai lieu d'être fier !

La Nation vit sa vie, tant bien que mal. L'État vit la sienne ; ils semblent de plus en plus séparés. Quand les Français parlent de leurs gouvernements, c'est toujours en disant : ils. On croirait qu'ils regardent les pouvoirs comme une autorité occupante contre laquelle ils ne regimbent pas, dans la mesure où elle se montre à peu près correcte — et ne recourt pas aux déportations. L'idée que ces pouvoirs émanent d'eux et qu'ils en sont responsables leur paraît absurde et les fait rire.

Ils n'ont pas raison, bien sûr, M. Faure n'est pas Gœring.

Ils n'ont pas non plus tout à fait tort. En 51, je crois que la majorité des Français désirait et avait demandé : la réduction des dépenses publiques, la réforme d'une fiscalité plus complexe encore et incompréhensible qu'écrasante, la réforme de la Constitution et du régime électoral... De ces désirs exprimés, les élus n'ont tenu à peu près aucun compte.

Aujourd'hui, je crois qu'on peut dire, sans attendre les élections, que la grande majorité des Français est hostile à la guerre d'Afrique. Elle fait le plein des mécontentements. Les résistants jugent qu'on leur fait combattre les principes mêmes dont ils s'étaient réclamés, à tel point que le M. L. N. signifie aujourd'hui un organisme ennemi ! Les Petainistes qui souhaitent qu'on soit économe du sang et souple devant le réel, pensent qu'on veut, pour de simples mots, sacrifier des hommes et des richesses à la défense de positions déjà perdues. Les avares estiment que l'Afrique nous coûte, les généraux estiment qu'on peut abandonner aux Africains tout ou partie des richesses investies, chez eux, par la France. Bref, les Français désirent qu'on ramène les troupes du contingent sur le sol français. On ne le fait pas. On a peut-être raison. Mais comment croire qu'on est le maître, quand personne ne nous obéit.

Il y a certainement peu de Français pour croire que les départements africains sont pareils aux autres et l'Algérie une province analogue à la Guyenne ou à la Bretagne. Cette fiction juridique est pourtant soutenue par les armes et elle a été soutenue à l'O. N. U. Il m'est pénible de voir la France prendre une position que je me sentirais incapable de soutenir : si l'Algérie est une portion « intégrante » de la France parce qu'elle est constituée de plusieurs départements, les Bouches de l'Elbe, qui furent elles aussi un département, seraient donc une province française. Je pense que beaucoup de Français ont, sur ce point, la même idée que moi, juste ou fausse. Est-il question qu'on en tienne compte?

Il devient difficile de répondre à la question : « Pourquoi voter? » A peu près impossible de répondre à la question : « Comment voter? »

Je suis heureux que M. Mendès-France ait défendu le scrutin d'arrondissement. C'est une des rares questions sur lesquelles je n'aie jamais changé d'avis, depuis quarante-cinq ans. J'étais arrondissementier, aux Sciences Politiques, malgré M. Charles Benoist. Et j'ai été fort content, le jour où Clemenceau a fait tomber Briand, sur le retour du scrutin de liste. J'entends encore Briand dire : « Et moi aussi, j'irai au sacrifice, le col nu, mais droit. » J'avais admiré son discours, pas une minute je n'avais pensé qu'il ait raison.

Je déplore même, chez les « supporters » de l'arrondissement, un certain manque de pugnacité. Ils ont la partie belle, pourtant. On veut que nous votions pour des partis et des programmes. Les programmes? Ils sont à peu près impossibles à discerner les uns des autres. Les partis? Aucun, sauf le parti communiste, n'a pu conserver, sur aucune question grave, son unanimité durant cette législature.

Que j'aie été, et sois partisan ou adversaire de la C. E. D., comment savoir s'il me faut voter pour ou contre les socialistes? Ils l'ont prônée. M. Guy Mollet la désire. Mais ils l'ont empêchée aussi : M. Daniel Meyer, M. Moch, ont voté contre. A qui croire? Comment voter pour ou contre les radicaux? M. René Mayer a fait tomber M. Mendès-France, qui lui-même a certes fait de son mieux pour faire tomber M. Edgar Faure, qui me semble pourtant très profondément radical. Les républicains sociaux qui voulaient des rassemblements efficaces pour instituer des gouvernements solides, se sont opposés les uns aux autres, avec une continuité surprenante. Les U. D. S. R. qui étaient, à l'origine, des socialistes et des radicaux schismatiques, sont partagés entre M. Pleven et M. Mitterand.

On attaque l'apparentement. On voudrait un scrutin « moral ». Mais l'apparentement, il est partout. Si les députés l'interdisent à l'électeur, il n'est pas question qu'ils se l'interdisent à eux-mêmes.

Comment les croire? Ils s'en prennent à M. Faure parce qu'il précipite les élections. Ils crient que la France est perdue si la loi électorale n'est pas changée. Mais ils avaient dit qu'ils la changeraient. Ils ont eu pour cela cinq ans. Et d'ailleurs, s'ils s'accordaient, ils pourraient la changer en quarante-huit heures. Le préalable sarrois n'avait pas si bien réussi qu'il fallût faire de la réforme électorale un « préalable nouveau ».

Je doute que M. Mendès-France éclaircisse beaucoup cette situation trouble, en attaquant et en faisant attaquer avec tant de véhémence M. Faure, avec lequel il a tant de faits communs.

Ce ne sont pas les électeurs, ce n'est même pas la loi électorale ni le régime qui ont engendré la confusion, c'est d'abord les incompréhensibles mésententes et les sourdes rivalités des personnes. Car l'incohérence des partis tient aux avidités hargneuses de leurs chefs. C'est la furie de la chasse aux portefeuilles qui rend les

antagonistes plus violents à l'intérieur de chaque groupe, qu'entre les groupes eux-mêmes. Si arrondissementier que je sois, je commence même à craindre qu'on ne retrouve dans chaque individu, les contradictions qui ont divisé les partis jusqu'à rendre totalement inefficace le système qui prétend s'appuyer sur eux et les gouvernements qui prétendent les exprimer.

L'origine vraie de notre gâchis actuel, c'est sans doute le déchaînement d'avidités, de haines, de rancœurs, déclenché par l'occupation d'abord, et par la libération ensuite. Il y a eu en France trop de méchancetés. Elle les souffre mal, parce qu'elle a trop subi de guerres civiles, depuis les Armagnacs et les Bourguignons, les réformés et les ligueurs, les frondeurs et les absolutistes, les blancs et les bleus ; ces vieilles blessures sont toujours prêtes à se rouvrir. Les dirigeants dont le patriotisme est sans nul doute incontestable, ont mal compris que la France avait besoin de fraternité plus encore que de grandeur, celle-ci n'étant au surplus possible que par celle-là. Saint-Exupéry l'avait vu tout de suite ; il l'a payé par beaucoup de souffrances et de déboires, les mois qui ont précédé sa mort.

Chacun devrait aujourd'hui connaître que la méchanceté, même quand elle s'exerce avec les meilleures intentions et en vue des fins les meilleures — est pour le pays un poison pire que ne peuvent lui être salutaires les remèdes les meilleurs. Il n'y a pas une crise de régime, il y a une crise française. Mieux vaudrait une Constitution pire que la nôtre, et le retour à un esprit de fraternité, que la Constitution la plus sage, avec une vague nouvelle de disqualifications, de dépossessions et d'incarcérations. Avant la guerre de 14, Kipling avait raillé les Français, dans *le Livre de la Jungle*, en les montrant toujours sur le point d'élaborer une Constitution nouvelle que le monde allait admirer. Il ne faisait d'ailleurs que reprendre la satire de Laboulaye, dans *le Prince Caniche*, où chacun est en quête de la meilleure Constitution.

La nôtre n'avait pas disposé que les partis devaient à la fois se multiplier et se diviser. Ce n'est pas elle qui a obligé les A. R. S. et les R. S. à se séparer, les R. S. à se disputer entre eux. Pourquoi n'est-il pas question qu'un membre de Cabinet britannique cherche à prendre la place de son Premier Ministre — et que ce soit au contraire quasiment la règle chez nous?

Si les politiques estiment la patrie en danger, qu'ils commencent donc par résoudre leurs querelles, à établir entre eux un minimum de solidarité.

Ils ne se rendent pas compte eux-mêmes du point où le pays se désintéresse d'eux, ne croit plus qu'il change quelque chose, quand il les change eux-mêmes, comme s'ils n'avaient plus d'existence autonome, ni de liberté, et qu'il s'agissait seulement de savoir qui serait en place et qui n'y serait pas, devant un processus historique sur lequel il est entendu que ni les uns ni les autres n'ont aucune prise.

Certains me disent : cette Chambre est très à droite, ça ira quand même moins mal si nous en avons une autre, plus à gauche. Mais cette Chambre de droite n'a guère une politique de droite.

Le cléricalisme? Il est venu de la formation « tripartite », qui passait pour une formation de gauche. Le colonialisme. Est-ce depuis 51 qu'a éclaté la guerre d'Indochine? Est-ce depuis 51 que se sont édifiées les grandes fortunes africaines qu'on dénonce. La droite avait assurément une forte majorité. Mais comme personne ne veut plus être à droite, à quoi cela pouvait-il servir? Cette chambre a gouverné à très peu près comme la précédente. Le budget a grossi, et l'Union française, s'est effritée. L'électeur pense : « A quoi bon discuter leurs programmes puisqu'ils ne les appliqueront pas? » C'est cela qu'il faudrait changer, qu'il faudrait guérir. Mais pour remonter une telle pente, ce ne serait pas trop d'un accord de toutes les bonnes volontés. Platon dit : que « le juge ou le législateur qui prenant en mains un groupe où règne la division, ne ferait périr aucun de ses membres, mais qui, après les avoir réconciliés, leur donnerait des lois et saurait veiller au maintien de leur amitié, celui-là montrerait la capacité la plus haute et serait loin le meilleur. »

Mais je crains que, fût-ce à l'époque des élections législatives, les candidats soient rares qui jugeront nécessaire de relire *les Lois.*

EMMANUEL BERL.

Qu'est-ce qu'une génération?

Il nous est tombé sous les yeux, par hasard, un palmarès d'écrivains établi en novembre 1939. La guerre était commencée, le monde n'avait pas encore changé de face. On peut dire vraiment que cette liste représentait assez bien une fin de siècle : comme l'aurait fait une autre qui fût parue au printemps de 1914. Ajoutons vite qu'il ne s'agit pas ici d'un répertoire complet de la littérature. Loin de là. Rien n'est moins éloquent qu'un annuaire des téléphones. Simplement le document qui nous intéresse aujourd'hui, garde une valeur de sondage. On n'y voit pas figurer tous les grands hommes d'hier, d'avant-hier, ni, au berceau, les vedettes d'aujourd'hui. Il est permis, il serait utile même, de pratiquer la même expérience sur bien d'autres secteurs de la littérature. Toutefois les statistiques qui nous sont ici fournies sur un domaine restreint ne seront pas sans valeur exemplaire. Seize ans ont passé depuis l'automne fatal de 1939. Comment a pu changer, dans ce long intervalle, la carte du Pays des Lettres? La question serait prétentieuse si l'on n'ajoutait cette réserve qui vaut pour toutes les enquêtes Gallup du monde : sur un contingent prélevé au hasard, voici les mutations qui sont intervenues.

Il s'agit simplement des écrivains qui alors collaborèrent au *Tableau de la Littérature française :* De Corneille à Chénier (Librairie Gallimard). Ils étaient tous parvenus à la notoriété, quelques-uns à la célébrité, et parmi eux certains pouvaient se targuer de gloire. De toute façon, sauf un auteur scientifique, d'ailleurs excellent, qui traitait de Buffon, leurs noms ne sont encore ni méconnus ni oubliés. A présent, parlons chiffres :

La liste comprenait trente-cinq noms, dont celui du préfacier qui n'était rien de moins qu'André Gide. Il faut tout de suite noter que, seize ans plus tard, dix-sept de ces personnages sont déjà morts... Le plus jeune va aujourd'hui atteindre quarante-six ans ; c'est dire qu'il passait alors pour un tout jeune homme. Le plus vieux en a quatre-vingt-huit, mais il n'a pas cessé son activité, ni sa combativité.

Sur les disparus, un seul a été tué au combat : il faut le nommer, c'était Jean Prévost... Un autre s'est suicidé... Un autre est mort dans un asile de fous... Mais les autres trépas ont été normaux ou naturels. Chose caractéristique de notre époque troublée, sur trente-cinq, treize au moins ont subi des aventures politiques, dont la prison, l'exil, l'éviction pour châtier leurs opinions, leur race ou leur attitude dans la cité. En revanche, sept étaient déjà

entrés sous la Coupole ; un huitième les y a rejoints ; pas un à l'Académie Goncourt — ce qui tient fortuitement à la classe littéraire où ils étaient recrutés.

Il n'est pas indiscret de spécifier que trois étaient de naissance étrangère. Les protestants parmi eux étaient au nombre de cinq ; les Israélites de six : les catholiques, affichés ou militants, à peine trois. Tout le reste pouvait être classé parmi les indifférents, sauf cinq ou six qui se présentaient comme ennemis du christianisme. Enfin on pourra remarquer que les fonctionnaires, de plus ou moins haut grade, ne comptaient que pour huit dans le total ; dont cinq universitaires. Deux seulement ont occupé des emplois officiels, dont celui de ministre. Un seul a fait carrière comme poète, presque exclusivement cette exception n'est pas sans éloquence.

Dans sa sécheresse et son indécence, une telle nomenclature ne manquera pas d'intérêt pour les historiens, et même pour les sociologues. Peut-être des érudits s'amuseront-ils à faire des calculs semblables sur des listes plus vastes, mais les proportions des divers groupes sont déjà curieuses dans celle que nous avons considérée. Comme en matière d'économie ou de finances, il serait désirable que, tous les quinze ou vingt ans, une équipe d'actuaires analysât ainsi les éléments qui constituent la conjoncture d'une période littéraire. Peut-on, doit-on l'appeler une génération?

Le concept de génération est un des plus usités dans l'histoire des esprits et des œuvres. Un des plus dangereux à manier. En principe, les jeunes gens tendent, plus volontiers que les hommes mûrs, à se croire constitués en une équipe ; car la date de leur avènement à la vie publique, plutôt que leur date de naissance les rend conscients d'être nouveau venus, de se devoir les uns aux autres une certaine solidarité, en tout cas d'avoir droit à secouer du cocotier leurs encombrants ancêtres ou prédécesseurs. Mais en avançant dans la vie, le sentiment d'appartenir à une génération s'atténue. Et il redevient vif sur le tard, lorsque décidément, pour avoir vu disparaître ses contemporains, pour ne plus guère communier aux goûts et aux modes du jour, on accepte de se reconnaître séparé de ses cadets.

De façon plus générale, une génération ne se définit que lorsqu'elle est morte. Alors les historiens s'emparent d'elle. Les rédacteurs de manuels la déposent dans une niche de leur columbarium. Hélas ! plus tard encore, les écoliers sont enclins à mêler toutes les générations d'un siècle ou d'une école dans le même chapitre sur lequel ils craignent d'être interrogés au baccalauréat.

Nous avons en effet quelque peine à concevoir que Racine et Corneille ne fussent pas de la même couvée, parce que le second a composé des pièces durant quelque cinquante années. *Mélite* est de 1629, *Suréna* de 1674, tandis que Racine, avant sa retraite, dura dix ans : ses tragédies chrétiennes devant être mises à part. Pensons-nous que Gui Patin et Saint-Évremond sont, à huit ans de distance, des compagnons d'âge? L'un nous semble toujours en costume Louis XIII. L'autre, nous le verrions presque en per-

sonnage de Watteau. Et en effet Watteau, à la rigueur aurait pu faire le portrait de ce gentilhomme. Lorsque Saint-Simon écrit ses Mémoires, c'est en même temps que Vauvenargues, ami de Voltaire et de Marmontel, compose ses *Maximes*. Marivaux et l'abbé Prévost sont donc antérieurs au noble duc dans la chronologie littéraire. De même, Marcel Proust dont la gloire éclate après guerre, a réellement vécu dans l'avant-guerre, celle de M. Ferdinand Brunetière et de M. Sully Prudhomme.

Il est des familles d'esprits si opposées qu'on ne les classe pas ensemble dans le même secteur chronologique. Fontenelle, qui devait mourir centenaire, appartenait à la génération de Bossuet : or ils n'habitent pas le même univers. Les *Liaisons dangereuses* sont postérieures aux traductions de *Werther*, ce qui oblige à reconnaître que le romantisme coulait à pleins bords pendant l'apogée des astres contraires... Et, si nous remontions plus haut dans le passé, nous serions confus de nos confusions. Pétrarque adolescent aurait pu connaître le sire de Joinville, et, cent ans après lui, Villon nous semble dix fois plus médiéval que l'amant de Dame Laure. Parfois des circonstances toutes temporelles ont changé des auteurs de génération, voire de siècle. Chénier, ayant été guillotiné en 1794, il faudra attendre la Restauration et sa découverte par Henri de Latouche pour qu'il coure enfin sa carrière. Maupassant aurait très bien pu survivre aussi longtemps qu'Anatole France et Paul Bourget, et le nouvellier de la guerre de 70 assister aux prodromes de celle de 1940. Mais, disparu à quarante-trois ans, le voilà relégué dans le siècle du naturalisme... Balzac — c'est-à peine un paradoxe — s'il avait eu une meilleure physiologie, aurait encombré M. Édmond de Goncourt jusqu'à la vieillesse de celui-ci, et peut-être, tel un mancenillier, il eût empêché les romanciers du Second Empire de vivre sous son ombre...

Ici intervient une notion nouvelle, celle de la longévité des hommes, que semblent modifier les conditions de la vie, les règles de l'hygiène, les progrès de la thérapeutique. Jadis une génération succédait mécaniquement à l'autre, après une trentaine d'années. A présent, les cadets doivent composer avec leurs aînés qui refusent de donner la soirée d'adieux et s'accrochent à la rampe. La conséquence est facile à déduire : comme on ne peut assassiner ses prédécesseurs, on est obligé de les mépriser, de les nier, de les ignorer même.

Il règnera donc entre les générations, bien plus qu'autrefois, une haine féroce à base de rivalité, condition naturelle de la lutte pour la vie. Et ainsi la discontinuité sera de règle au spirituel, puisque au temporel les transitions deviendront insensibles. Comme au surplus des révolutions brutales se produisent dans les mœurs, les régimes politiques, l'histoire fera plus de sauts que jamais. Et l'idée de génération, apparentée à la simple idée de clan de gang, ne risque point de perdre sa force ni son attrait.

En réalité, chaque génération peut déjà être définie, et délimitée respectivement aux autres par l'éducation qu'elle a reçue — et ceci dépend en grande partie des programmes scolaires —

par les comportements que lui impose le progrès des sciences, des industries.

Pour celles d'avant 1920, elles se caractériseraient par exemple comme n'ayant pas connu le cinéma; celles d'avant 1940, comme n'ayant guère pratiqué l'aviation; celles d'avant 1900, comme ayant eu peu de vie physique, entendez dans les sports, et s'étant vu donner un enseignement fondé sur les humanités, avec du latin surtout. Il nous souvient que Lucien Descaves, directeur littéraire et critique d'un grand quotidien, il y a vingt ans, trouvait encore impoli de téléphoner, d'être téléphoné, et scandaleuse la concurrence de traductions avec la production nationale de nos romanciers ou essayistes. Il avait grandi à l'époque où la France paraissait le centre du monde et Paris la métropole des éditeurs! L'élargissement des perspectives, s'il n'est pas favorable à notre unité littéraire, n'a pas moins produit d'excellents effets. Bon gré mal gré, les Français sont devenus citoyens du monde et, si les générations nouvelles offrent un caractère spécifique, ce sera sûrement un cosmopolitisme littéraire qui hélas! a marqué jadis l'époque où notre langue, nos modes de pensée, avaient la prééminence, mais qui désormais ne portera plus nos couleurs.

D'ailleurs un correctif pourrait déjà s'imposer à ce principe qui fait diviser par les catégories du temps la république des lettres. Il existe aussi des diversions nettes dans l'espace, ou, pour mieux dire, l'ordre de la société. Et celles-là empêchent d'attacher trop d'importance à la distinction des générations. A mesure que la masse des lecteurs augmente, il se produit en elle des clivages, des différenciations de plus grande conséquence que les inégalités de l'âge. Plusieurs littératures pourront coexister dans le même quart de siècle, sans avoir jamais empiété les unes sur les autres. Cette sécession à l'amiable existe depuis plus de cent ans, depuis que des foules savent lire. Elle a même existé à l'âge classique. Les collégiens il y a trois cents ans, lisaient encore de vieux *Amadis* sur papier de chandelle, et les bonnes gens se faisaient ressasser les contes de la veillée, pendant que les délicats lisaient Pascal, Descartes ou Mlle de Scudéry. En ce sens, il n'y a jamais eu de générations monolithiques. Vérité fort utile à rappeler à ceux qui, tous les dix ans, se croient seuls maîtres du terrain, seule incarnation du génie moderne.

ANDRÉ THÉRIVE.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1955. — Nos 85 à 96.

	Nos	Pages.
HENRI AGEL : « LETTRES DE MON MOULIN », film de Marcel Pagnol.	85	150
« LES DIABOLIQUES », film de G. H. Clouzot.	88	174
« FRENCH-CANCAN », film de Jean Renoir...	90	164
Jean Cocteau et le cinéma	94	79
BILLY AGUETTANT : Le cas Oppenheimer	87	110
ALAIN : Autobiographie	89	77
Difficultés de Kierkegaard	95	88
R.-M. ALBÉRÈS : Situation de Cocteau	94	20
MAURICE ALLEM : SAINTE-BEUVE, Pensées et maximes, recueillies par Maurice Chaplan	88	156
CORRADO ALVARO : Presque une vie	95	91
ROBERT AMADOU : Aide-toi le ciel t'aidera	85	138
HUGO RAHNER, Mythes grecs et mystère chrétien	86	167
L'Orient dans les livres	91	88
J.-C. JUNG, numéro spécial du *Disque vert*	93	159
Le médium naturel	94	91
JEAN AMROUCHE : J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.	88	126
GIACOMO ANTONINI : PIERRANTONIO GAMBINI, Nos semblables	89	161
CLAUDE ARAGONNÈS : Le voyageur et l'explorateur	90	23
PHILIPPE ARIÈS : De la connaissance de l'Histoire	86	108
GEORGES AURIC : Sur une amitié	94	38
GEORGES BALETTE : Quelques problèmes de physique nucléaire	87	104
H. URS VON BALTHASAR : Théologie de l'Histoire. Le temps du Christ	86	115
PIERRE BARBIER : Claudel et le *bonheur d'expression*	88	109
YVES DE BAYSER : PAULE HENRY-BORDEAUX, Louise de Savoie	86	166
PHILIPPE BEAUSSANT : NANCY MITFORD, Madame de Pompadour	88	178
BERNARD GAVOTY, Les souvenirs de Georges Enesco	94	154
WILHELM KEMPFF, Cette note grave.	94	154
WALTHER WOLF, Le monde des Égyptiens	96	95
PAUL RICŒUR, Histoire et Vérité	96	148
GUY BECHTEL : JACQUES SUFFEL, Anatole France par lui-même	85	144
ELSA TRIOLET, L'histoire d'Anton Tchekhov	85	168
ANTOINE FONGARO, L'existence dans les romans de Julien Green	86	150

	Nos	Pages.
J.-L. Bory, Clio dans les blés	92	170
Lucien BECKER : Le baiser au paysage	95	118
Jean de BEER : Visite à Lahore	96	77
Max-H. BEGOUEN : 1915, au front avec Teilhard de Chardin	90	60
Georges BÉNÉZÉ : André Varagnac, De la préhistoire au monde moderne	87	158
René Jouglet, Commentaires sur le temps présent	91	147
Émile Girardeau, Le progrès technique et la personnalité humaine	94	166
M. JACQUES-BENOIST : Quand Ergaste est le père d'Oreste	85	164
Stanislas Fumet, La pensée à travers les Arts	89	152
Princesse Marie Paribatra, Le romantisme contemporain	87	173
Henry Bordeaux, La garde de la maison (II)	91	148
Robert Kemp, La vie des livres	94	173
J. BÉRAUD-VILLARD : Thomas l'Imposteur	94	166
Bernard BERENSON : Esquisse d'un portrait	89	113
Luc BÉRIMONT : Visite à Jean Cocteau	86	162
Poèmes	87	173
Rencontre avec Jean Rostand	87	152
Rencontre avec Jean Cocteau	89	166
Rencontre avec Jean Renoir	91	164
Les Frères Jacques au Théâtre des Champs-Élysées	96	153
Emmanuel BERL : L'œuvre et l'écrivain	85	178
La nouvelle année de M. Mendès-France	86	177
Saint-Just	87	177
Jean Cocteau	88	180
France-Allemagne-Europe	89	175
Histoire et nations	90	207
La France de Monsieur Poujade	91	174
Co-existence	92	178
Pas de clercs	93	174
Cocteau mon voisin	94	49
Le temps du malheur	95	178
Joseph BERTELOOT : Grande loge d'Angleterre et obédiences françaises	87	28
P.-A. BIROT : Poèmes présentés par Alain Bosquet	92	21
M.-C. BLANCHET : Daphné du Maurier, Mary-Anne	87	157
E.-M. Forster, Monteriano	88	149
Francis Stuart, Le pigeon irlandais	90	190
Alain Paton, Quand l'oiseau disparaît	93	144
Thomas Merton, Le Signe de Jonas	96	137
Raymond BLOCH : Études étrusques	96	14
Léon BLUM : Lettres de captivité 1940-1941	87	11
Roger BODART : Quand le mort saisit le vif	92	80
Pierre de BOISDEFFRE : Maurice Allem, Portrait de Sainte-Beuve	86	143
Maurice Boissais, Le goût du péché	87	155
Vernissage de l'exposition *Horreur de la guerre* de Bernard Buffet	88	179

		Nos	Pages
	Roger Bodart, Charles Plisnier..	90	182
	André Siegfried, Aspects du xxe siècle........	94	165
Charles du BOS :	Journal 1933........................	89	104
Alain BOSQUET :	Anthologies poétiques................	86	127
	Présentation d'*Une seule vigne*, de J.-C. Renard..................	87	19
	Présentation de *Midi noir*, poèmes de Jean Lebrau..................	89	154
	Jacques Chenevière, Le bouquet de la mariée..................	90	193
	Claude Roy, Un seul poème...........	90	195
	René Clair, Recherche de la base et du sommet..................	90	196
	Présentation des poèmes de P.-A. Birot.	92	21
	Jacques Soustelle, La vie quotidienne des Aztèques..................	92	171
	Jean Cocteau et la poésie............	94	60
	Présentation des poèmes de J. Cayrol...	94	185
	Présentation de *le Baiser au paysage*, poèmes de Lucien Becker............	95	116
	Hermann Broch, La mort de Virgile...	95	141
	Maurice Sachs, Histoire de John Cooper d'Albany..................	95	167
Jean de BEUCKEN :	Jean Proal, Le Vin d'orage........	96	157
E. BOUDOT-LAMOTTE :	Les parages de la Campanie.....	91	25
Jacques BOURGEOIS :	Les ballets de Cuévas............	85	176
André BOURIN :	Ici commence le royaume de l'enfance..	96	120
Henri BREUIL :	Les enquêtes du géologue et de l'historien.	90	17
Annie BRIERRE :	Zeenuth Futehally, Zohra...........	86	142
	L'attitude anglo-américaine devant l'énergie thermonucléaire..................	87	118
	La saison théâtrale à Londres..........	87	167
	Rencontre avec E.-M. Forster.........	88	150
	Rebecca West, Aigre-Douce..........	90	183
	Rencontre avec Rebecca West.........	90	184
	L.-P. Hartley, Le Messager...........	93	149
	Rencontre avec L.-P. Hartley.........	93	150
	Conversation autour de l'œuvre de Aubrey Menen..................	94	176
	Rencontre avec William Faulkner......	96	131
	Michel Mohrt, Le nouveau Roman américain..................	96	134
Daniel BRION :	Georges Duhamel, Refuges de la lecture.	85	162
	La Turquie nouvelle, puissance d'Occident.	85	162
Jacques BROSSE :	Journal du Minotaure...............	92	40
José CABANIS :	Maurice Jordy, La vie de Clara Merici..	85	151
	Aragon, La lumière de Stendhal.........	85	166
	Victor Hugo, Journal 1830-1848.........	87	143
	Sainte-Beuve, Pensées et maximes, recueillies par Maurice Chaplan..........	88	156
	Félicien Marceau, Balzac et son monde.	89	155
	Paul Léautaud, Journal littéraire (II)...	91	161
	Yassu Gauclère, Sauve qui peut........	94	159

	Nos	Pages
JEAN CABRIÈS : Jean Cocteau et ma jeunesse	94	54
ROGER CAILLOIS : Réflexions pour préciser l'attitude de Montesquieu à l'égard de la religion	90	135
HENRI CALEF : Présentation de *les Honneurs de la Guerre*, de Georges Conchon	93	41
CHRISTIAN CAPRIER : Trois livres sur Van Gogh	85	174
MONTHERLANT, Port-Royal	87	144
Arène de la soif	93	124
J.-C. CARRIÈRE : JEHAN VELLARD, Dieux et parias des Andes	85	143
WALTER DORNBERGER, L'arme secrète de Peenemunde	86	169
R.-L. ŒSCHSLIN, Louis de Grenade	87	166
ANDRÉ CASTELOT, La tragédie de Varennes	87	149
DOMINIQUE ROLLIN, Le gardien	90	175
BERNARD HEUVELMANS, Sur la piste des bêtes ignorées	90	172
FRANÇOIS GOGUEL, Le régime politique français	91	146
JAMES SHEPLEY et CLAY BLAIR, La guerre secrète autour de la superbombe	91	171
JACQUES SOUSTELLE, La vie quotidienne des Aztèques	92	171
PAUL SERANT, Les inciviques	94	158
ANTON LÜBKE, L'homme dans les profondeurs de la terre	94	180
GERT VON NATZMAN, Les secrets du monde vivant	94	181
PHILIPPE DIOLE, Le plus beau désert du monde	94	181
JULIAN HUXLEY, Splendeurs et Misères de l'Orient	96	93
MICHEL CARROUGES : Les animaux célestes sont-ils plus raisonnables que nous?	85	120
Les grands-pères prodiges	93	33
JEAN CASSOU : Lettre à René de Obaldia	87	132
C. W. CERAM : Le Secret des Hittites	96	56
RENÉ CHABBERT : Le rappel à l'ordre	94	129
MARC CHADOURNE : Les Cités mayas	96	86
LOUIS CHAIGNE : Claudel et sa terre	88	17
GEORGES BERNANOS, Dialogue d'ombres	89	158
ANDRÉ MAUROIS, R. et E. Browning	94	160
Présentation de poèmes de Jean Loisy	95	128
GÉRAUD VENZAC, Les origines religieuses de Victor Hugo	95	157
JACQUES CHARDONNE : Les livres inutiles	85	87
Vacances	87	25
Madère	89	28
JACQUES CHEVALIER : Claudel avait-il une nature peu expansive?	88	40
Sentiment et science de l'individuel	89	138
ADALBERT HAMMAN, Le mystère du salut	91	150
PAUL CLAUDEL : Lettres à Marie Kalff	88	68
Lettres à Henri Massis	88	87

		Nos	Pages.
	Lettres à Louis Gillet à propos de *Présence et prophétie*	88	104
	Paul Claudel et l'Apocalypse de Waroquier	88	121
JEAN COCTEAU :	Les choses de l'infini	85	107
GEORGES CONCHON :	Les honneurs de la guerre	93	41
	DENTON WELCH, La promenade interrompue	95	164
	PIERRE RENOUVIN, Histoire des relations internationales	96	144
	MARCEL MOUSSY, Les Mauvais sentiments	96	156
CLAUDE CUENOT :	Teilhard de Chardin et les philosophies	90	36
DANIEL-ROPS :	Les manuscrits de la Mer Morte	87	76
	Lefèvre d'Étaples et le groupe de Meaux	89	60
ROGER DARDENNE :	Présentation de *le Héros et le soldat*	85	146
	Présentation de *la Main passe*	86	159
	Présentation de *Affaire vous concernant*	86	161
	R. P. COYOS, Ma captivité en Corée du Nord	86	174
	Présentation de *Protée*	88	130
	Présentation de *Pygmalion*	88	158
	Présentation de *Aux innocents les mains pleines*	89	160
	Présentation de *Zamore ou le système deux*	89	167
	Présentation de *le Marchand de Venise*	89	173
	ANDRÉ SALMON, Souvenirs sans fin	90	199
	Présentation de *Pour le meilleur et pour le pire*	90	201
	Présentation de *Athalie*	90	202
	Présentation de *Elizabeth, la femme sans homme*	91	164
	Présentation de *Doit-on le dire?*	91	167
	Présentation de *les Plus beaux métiers du monde*	91	173
	MARC CHADOURNE, Le mal de Colleen	92	176
	M.-L. LÈDÉ, Seule avec les Touareg	92	158
	Présentation de *Pavillon des enfants*	92	160
	Présentation du *Mariage de Barillon*	92	174
	Présentation de *le Mal d'amour*	95	168
	PIERRE BENOIT, Feux d'artifice sur Zanzibar	95	158
	Reprise d'*Espoir* et d'*Histoire de rire*	95	174
	Présentation de *le Prince d'Égypte*	95	176
	Présentation de *Gaspar Diaz*	95	176
	Présentation de *l'Amour fou*	96	129
	Présentation de *Procès de famille*	96	129
	Présentation de *Les Petites Têtes*	96	139
	Présentation de *Judas*	96	149
	Présentation de *l'Éternel mari*	96	160
	GÉRARD BOUTELLEAU, Les Fétiches	96	168
	Présentation de *Un Monsieur qui attend*	96	171

		Nos	Pages.
M.-M. DAVY :	Présentation de *les Étendards du roi*	90	188
	Edmond Fleg, Écoute Israël	93	162
	Raymond Ruyer, La Cybernétique	95	162
Y. DELÉTANG-TARDIF :	Renée Massip, La Régente	85	142
	Jacques Duron, Poèmes retrouvés	87	141
	Suzanne Lilar, Journal de l'analogiste	87	164
	Thomas Mann, Le mirage	90	202
	André Breton, Lise Deharme, Julien Gracq, Jean Tardieu, Farouche à quatre feuilles	90	180
	Le Lochness	92	115
	Jean Cassou, Le livre de Lazare	93	157
Michel DÉON :	Tout l'amour du monde (I)	92	7
	— — (II)	93	75
	Antoine Blondin, L'humeur vagabonde	94	159
André DHOTEL :	Printemps grec	91	10
Manuel de DIÉGUEZ :	Jacques Perry, Dieu prétexte	92	163
Philippe DIOLÉ :	L'Archéologie sous-marine	96	23
Jean DORESSE :	Découvertes archéologiques dans la vallée du Nil	96	40
Laure DORGET :	1941, à Pékin avec Teilhard de Chardin	90	76
Charles DOTREMONT :	Note sur l'encre et le sang	94	35
Serge DUMARTIN :	Amiral Horthy, Mémoires	87	151
	J. Benoist-Méchin, Mustapha Kemal	87	160
	Général Guderian, Souvenirs d'un soldat	87	164
	Marchand, Mémoires	88	168
	A. T'serstevens, Le livre de Marco-Polo	90	176
	Ladislas Dormandi, La traque	92	151
	J.-B. Michel, Journal du Désordre	92	175
	M. Luthy, A l'heure de son clocher	94	155
	Jean Plaquevent, Misère sans nom	96	160
Guy DUMUR :	Présentation des *Amants magnifiques* et de *l'École des Maris*	85	142
	Présentation d'*Électre*	85	163
	Présentation des *Trois sœurs*	85	177
	Présentation de *la Condition humaine*	86	170
	Présentation des *Sorcières de Salem*	87	163
	Présentation des *Mystères de Paris*	87	167
	Présentation de *Bérénice* et du *Songe des prisonniers*	88	158
	Présentation de *Macbeth*	88	171
	Présentation de *Volpone*	88	177
	Présentation de *Ping-pong*	89	163
	Présentation de *Homme pour homme*	89	168
	Présentation de *Un cas intéressant*	89	171
	Présentation de *Intermezzo*	90	167
	Présentation de *la Famille Arlequin*	90	179
	Le concours des jeunes compagnies	91	167
	L'Orestie, d'Eschyle, au festival de Bordeaux	92	156
Aimé DUPUY :	Jean Bonnerot, La Bourgogne	91	154
	Présentation du *Sommeil du juste*, de Mouloud Mammeri	93	53

	Nos	Pages,
	—	—
CLAIRE SAINTE-SOLINE, D'amour et d'anarchie	95	173
MARIE-JEANNE DURRY : Apollinaire et le ver Zamir	88	138
Quelques lettres inédites des XVIIe et XVIIIe siècles	91	133
V. ÉLISSÉEF : Les Découvertes de l'archéologie chinoise	96	66
CLAUDE ELSEN : CHARLES PLISNIER, Papiers d'un romancier	85	145
Du roman	86	124
ROGER VAILLAND, Beau masque	86	146
HENRI AGEL, Le cinéma	88	176
F. MALLET-JORIS, La chambre rouge	89	153
Relire Chardonne	90	156
JEAN GRENIER, Lexique	90	166
« FENÊTRE SUR COUR », film de Hitchcock	90	170
CLIFFORD D. SIMAK, Demain, les chiens	91	160
Présentation de *les Faubourgs de la ville*, de Jacques Robichon	93	158
Le mythe du séducteur	95	79
FÉLICIEN MARCEAU, Les élans du cœur	96	162
OLIVIER QUÉANT, Les noces de marbre	96	162
DOMINIQUE FABRE : La Suisse, ni tout à fait elle-même ni tout à fait une autre	91	49
YVES FLORENNE : Du nouveau sur Molière et Shakespeare	86	131
Présentation de *Macbeth*	88	171
MOLIÈRE, œuvres	89	164
BAUDELAIRE, Œuvres complètes	90	164
LOUIS JOUVET, Le comédien désincarné	91	155
Raymond Hermantier dans l'arène	93	142
Quatre poètes	94	184
JEAN FOLLAIN : ÉMILE MIREAUX, La vie quotidienne au temps d'Homère	85	160
RAYMOND DUMAY, Ma route de Provence	87	149
Contre-amiral BELOT, La marine française pendant la guerre	87	150
LOUIS EMIÉ, Dialogue avec Max Jacob	88	156
M. SCHOELL-LANGLOIS, L'homme nouveau	90	181
HENRI TROYAT, Amélie	91	162
JEANINE DELPECH, Les noces de minuit	96	166
J.-P. FOUCHER : CLARICE LISPECTOR, Près du cœur sauvage	85	159
DOUSSIA ERGAZ, Le temps du mérite	85	161
CAMARA LAYE, Le regard du roi	87	147
ANDRÉ FRAIGNEAU : Jean Cocteau, prince de la jeunesse	94	42
STANISLAS FUMET : La robe d'Aaron	88	114
ANDRÉ-J. FUYET : Japon 1954	91	94
J.-M. GAUTIER : Le festival d'Edimbourg	94	148
GENEVIÈVE GENNARI : Jenny	92	124
Le festival de Bayreuth	94	144
ANNIE LAURAN, Celle que j'étais hier	95	177
« L'ORESTIE », sujet de circonstance	96	117
ANDRÉ GEORGE : Pour le P. Teilhard de Chardin	90	77

	Nos	Pages.
ANDRÉ GERMAIN : Mort de la duchesse de Clermont-Tonnerre	86	175
JEAN GIONO : Notes sur un Machiavel (I)	85	54
– – (II)	86	41
RAOUL GIRARDET : Le temps de l'histoire	86	105
BERNARD GRASSET : Évangile de l'édition selon Péguy (I)	85	11
– – (II)	86	64
PIERRE GRENAUD : La littérature du soleil	95	131
ROGER GRENIER : Les Martiens parmi nous	85	135
PIERRE SCIZE, Au grand jour des Assises	90	165
Un an de reportages	91	104
Présentation de *le Bois du Nord* de Paul Guyot	93	20
La livrée de la mort	93	131
MARC BERNARD, Salut camarades	96	155
SERGE GROUSSARD : Bonne nuit (I)	91	109
– (II)	92	49
– (III)	93	100
ROMANO GUARDINI : Lettre du lac de Côme	89	30
HENRI GUILLEMIN : Alfred de Vigny	85	40
VICTOR HUGO, Pages paginées et autres	89	119
La genèse des *Destinées*	95	98
G. GUITARD-AUVISTE : Viaggio in Italia	91	157
CHRISTIAN MURCIAUX, Le gros lot	92	165
« Hamlet » au festival de l'Eure	92	173
Jean Cocteau et les Mémoires	94	74
Hommage à Adrienne Monnier	94	170
MAZO DE LA ROCHE, Les sortilèges de Jalna	95	170
WILLY DE SPENS, Le Roi de Bergame	96	163
JEAN GUITTON : Les étoiles et les nébuleuses sont-elles sourdes à l'homme?	85	109
Images et pensées de J. Joubert	86	181
Sur l'amour humain	87	183
Il est	88	131
Réflexions sur l'œuvre du P. Teilhard de Chardin	91	179
PAUL GUYOT : Le bois du Nord	90	20
ADALBERT HAMMAN : Vers une littérature religieuse concrète	86	135
Le chrétien et la fin des temps	87	126
Un vieil homme qui dévore de l'hébreu	88	99
PAUL COUTURIER, Apôtres de l'Unité	88	164
A history of the Eucuminical Movment	88	164
L'Église et les églises	88	164
P. TAVARD, A la rencontre du protestantisme	88	165
M. NOTH, Histoire d'Israël	92	158
ÉDITH STEIN, Le signe	92	158
E. MASURE, Morale chrétienne et requêtes contemporaines	92	158

	Nos	Pages.
A.-G. Martemort, Le gallicanisme de Bossuet	93	141
Steinmann, Pascal	93	142
Roger Peyrefitte, Les clés de Saint-Pierre	93	152
Robert d'HARCOURT : La lumière que fait la présence de Dieu	88	21
Henri HELL : Jean Cocteau et la critique	94	56
Franz HELLENS : Prestige des villes flamandes	91	54
Christian Dotremont, La pierre et l'oreiller	95	148
Albert Cossery, Mendiants et orgueilleux	96	164
Louis HIPPEAU : Georges Pillement, La France inconnue.	95	143
Johannes HOHLENBERG : Kierkegaard tel qu'il était	95	16
Jacques HOWLETT : Maurice Savin, Le Verseau	85	168
Charles JACOB : Notes sur la vie et l'œuvre scientifique du P. Teilhard de Chardin	90	15
Simone JACQUEMARD : Daniel-Rops, L'Évangile de la pierre	85	165
Jean Malaurie, Les derniers rois de Thulé	87	155
Christiani et Rilliet, Catholiques, protestants	88	165
H. A. Bernatzik, Les esprits des feuilles jaunes	89	167
Anne Bodart, La fourmi a fait le coup	90	192
Samivel, Trésor de l'Égypte	91	169
J. Sergent, Dessins de Victor Hugo	93	143
Paul Lechat, Italie	94	183
Henry JAMES : L'arbre de la connaissance	92	88
Karl JASPERS : Actualité de Kierkegaard	95	53
Marcel JOUHANDEAU : Leonora ou les dangers de la vertu (I)	86	9
— — (II)	87	43
— — (III)	89	38
Correspondance	90	206
Hubert JUIN : F.-W. Fernau, Le réveil du monde musulman	86	148
Malek Bennabi, Vocation de l'Islam	86	148
H.-C. Andersen, Les cent cinquante-six contes	86	168
J.-P. Sartre, D'une Chine à l'autre	87	169
J.-G. Leithauser, L'homme à la conquête de l'univers	89	156
Kyra Stromberg, Le chas de l'aiguille	90	197
H.-E. Nossack, Nekyia, récit d'un survivant.	90	198
Entretien avec Tibor Mende	91	84
Armen Lubin, Transfert nocturne	92	168
Henry Willes, Dimanche après la guerre.	92	166
J. Béraud-Villars, Le colonel Lawrence ou la recherche de l'absolu	93	138
Arthur Koestler, Hiéroglyphes	93	167

	Nos	Pages.
BERNARD BERENSON, Esquisse pour un portrait de soi-même	94	169
ÉMILE HENRIOT, Maîtres d'hier et contemporains	94	173
PAUL AUGIER, Jésus, pierre de scandale	95	147
WALTER JENS, L'aveugle	95	171
SYBILLE VON CLES-REDEN, Les Étrusques	96	96
MOSSIMO PALLOTINO, La peinture étrusque	96	96
RAYMOND BLOCH, L'art et la civilisation étrusques	96	97
JEAN KAHN : MAURICE SAVIN, Le Verseau	85	170
ROBERT KANTERS : Les enfants de ces enfants	94	115
VAHE KATCHA : Œil pour œil	93	8
NIKOS KAZANTZAKI : Le Christ recrucifié *(fin)*	85	88
SÖREN KIERKEGAARD : Pages de Journal (1848-1855)	95	43
J.-J. KIM : JEAN DUVIGNAUD, Buchner	86	144
HENRI DE MONFREID, Caroline chez les bourgeois	88	153
LUCIEN MARCHAL, La chute du grand Chimu	98	173
R.-J. CLOT, Le menuisier, son fils et l'âne	90	186
ROGER IKOR, Les fils d'Avrom	90	192
ALAIN ROBBE-GRILLET, Le voyageur	92	164
GEORGES DARIEU, Le voleur	93	166
GUY DUMUR, Pirandello	93	164
MARTHE ROBERT, Kleist	93	165
HENRI LEFEBVRE, Musset	93	165
JEAN COCTEAU, Théâtre de poche	93	168
Dargelos et les pièges de la beauté	94	123
Kierkegaard et Kleist, poètes tragiques	95	82
LOUIS CASAMAYOR, Saintejoie	96	165
PAUL GADENNE, L'invitation chez les Stirl	96	165
E. KUEHNELT LEDDIHN : L'Autriche après le traité d'État	91	43
JEAN LABBÉ : Publication du bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust	94	175
JACQUES DE LACRETELLE : Souvenirs sur Proust	90	87
MARYSE LAFONT : Regards sur le Salon d'automne	85	154
Présence de la peinture moderne anglaise	86	160
Exposition de dessins français	96	131
DANIEL LANDER : Code secret, poèmes	86	61
A propos des quartiers de noblesse	92	76
J. DE LAPRADE : IVAR LESSNER, Ainsi vivaient nos ancêtres	96	94
E. DE LA ROCHEFOUCAULD : 1928 à Paris, avec le P. Teilhard de Chardin	90	72
ARLETTE LAURIENNE : PIERRE FLOTTES, Leconte de Lisle, l'homme et l'œuvre	85	149
GERTRUDE VON LE FORT, Les noces de Magdebourg	86	164
LA VARENDE : A propos de Magie Rose, de Pierre Bessand-Massenet	91	143
A propos de Monsieur de Saint-Simon	95	159
Tout l'amour du monde	96	114
LOUIS LAVELLE : Le vrai visage de Kierkegaard	95	73
CAMARA LAYE : CLAIRE GIRARD, Lettres	87	148
Sculpture africaine d'hier et d'aujourd'hui	91	98

	Nos	Pages.
	—	—
JEAN LEBRAU : YVONNE ESCOULA, Six chevaux bleus.....	86	172
ROBERTA COWELL, Comment je suis devenu femme..............................	88	159
Midi Noir, poèmes présentés par Alain Bosquet..................................	89	54
B. LEBRESSAN : Les lettres et la petite histoire.........	87	153
GUY LE CLEC'H : Le prix de la critique à John Browne pour *Panorama de la littérature contemporaine aux États-Unis*............	86	153
NADINE LEFÉBURE : Rencontre avec Georges Carpentier..	85	173
ÉDOUARD PEISSON, Le sel de la mer.	88	169
JEAN HOUGRON, Les Asiates........	89	148
Le festival de Cannes.............	90	161
PIERRE DE LESCURE, Sans savoir qui je suis..........................	92	150
LOHR VON WACHENDORF, L'homme et les fléaux.	95	175
ALBERT CHAMPDOR, L'Égypte des Pharaons...........................	96	95
FRANÇOIS LÉGER : Jésuites français en route vers la Chine au XVIIe siècle.........................	91	68
Les *Œuvres capitales* de Charles Maurras.	92	138
GEORGES LE ROY : En marge de l'exposition Julia Bartet à la Comédie-Française.............	87	170
DOMINIQUE LINDET : ÉLISE JOUHANDEAU, L'altesse des hasards........................	85	171
J. BENOIST-MÉCHIN, Le loup et le léopard............................	91	165
JEAN LOISY : JEAN COCTEAU, Clair-Obscur.............	86	162
Aux frontières de ce monde............	95	128
JAMES LORD : Jean Cocteau et la poésie graphique.......	94	70
ARMAND LUNEL : ANTONINA VALLENTIN, El Greco........	86	154
EDMOND FLEG, Pages choisies..........	89	154
R. BOURGET-PAILLERON, La demoiselle de Viroflay..........................	91	149
MARIE-LAURE, La chambre des écureuils.	92	157
Études stendhaliennes................	93	153
JEAN LEYMARIE, L'impressionnisme.....	94	163
JOHN REWALD, Histoire de l'impressionnisme............................	94	163
Rencontres internationales de Genève...	95	162
SALVADOR DE MADARIAGA : A propos de *Numance*.......	88	136
JACQUES MADAULE : Le poète dramatique............	88	74
G. MALANTSCHUK : L'observateur psychologique.........	95	48
ROBERT MALLET : Mes rencontres avec André Gide et Paul Valéry............................	86	23
CLARA MALRAUX : LUCIE MARCHAL, La rancune........	86	147
ALBA DE CESPÈDES, Le cahier interdit.	86	156
MARGUERITE DURAS, Des journées entières dans les arbres.............	86	173
MOULOUD MAMMERI : Le sommeil du juste............	93	53
THOMAS MANN : Essai sur Tchékhov.................	89	11
ROBERT MANTRAN : Portrait de Stamboul..............	91	22
G. MARANON : Le voyage de Cocteau en Espagne........	94	140

	Nos	Pages.
FÉLICIEN MARCEAU : MARCEL BOUTERON, Études balzaciennes	90	205
GABRIEL MARCEL : Les amitiés de Charles du Bos	87	134
Claudel fécondateur	88	96
MONIQUE SAINT-HÉLIER, L'arrosoir rouge	90	174
Points d'interrogation	95	76
GEORGES MARCHAL : Kierkegaard et le protestantisme	95	66
GISÈLE MARIE : Gérard de Nerval, poésies et poèmes de jeunesse	90	117
PAUL MARS : MARCELLE AUCLAIR, Monsieur Jaurès	85	167
La province française et les lettres : Toulouse	86	139
LOUIS HAUTECŒUR, Louis David	87	159
A. et J. BRINCOURT, Les œuvres et les lumières	88	173
SAINT-EXUPÉRY, Lettres à sa mère	91	153
René Masson, prix du roman populiste	92	177
LOUIS DE VILLEFOSSE, Le tocsin	95	166
La biennale de Venise	96	139
CH.-NOEL MARTIN : De l'apprenti sorcier à la bombe H	87	114
PIERRE DE MASSOT : L'œuvre et le possible	94	28
THIERRY MAULNIER : Le moissonneur d'épines	95	122
CHRISTIAN MAUREL : « LA STRADA », film de Federico Fellini	89	160
DANIEL MAUROC : ERICH-MARIA REMARQUE, L'île d'espérance	89	174
R. COELHO-LISBOA, Les moissons de Caïn	92	163
GABRIEL MARCEL, Croissez et multipliez	95	124
TIBOR MENDE : Une grande figure de l'Inde moderne : Jawaharlal Nehru	91	74
JULES MOCH : L'énergie atomique, option dramatique	87	91
HENRY MONDOR : Précocité de Paul Claudel	88	11
HENRI DE MONFREID : 1922, en mer Rouge	90	68
HENRI DE MONTHERLANT : Le dernier retour	89	95
PAUL MORAND : Parfaite de Saligny	92	29
Identité de Cocteau	94	48
CHARLES MOULIN : ROBERT SOULAY, Incendies volontaires	85	148
ROGER RIFFARD, La grande descente	87	162
PAUL VIALAR, Cinq hommes de ce monde	89	159
JACOB WASSERMANN, Christian Wahnschaffe	90	203
GÉRARD MOURGUE : MAITRE ECKART, Telle était sœur Katrie	87	172
WLADIMIR WEIDLE, Les abeilles d'Aristée	90	187
ANDRÉ THÉRIVE, La voix du sang	92	167
ROGER PEYREFITTE, Les clés de Saint-Pierre	93	151
Constance de Thomas l'Imposteur	94	110
G. CONCHON, Les honneurs de la guerre	96	138
JEAN MOUTON : Journal de Charles du Bos (VI)	94	165
PAUL MOUSSET : La terreur de la guerre atomique	87	123
CHRISTIAN MURCIAUX : Un cas d'urgence	85	67
Paul Claudel et la passion de l'univers	88	27

	Nos	Pages.
JEAN NAUDOU : L'activité archéologique en Indochine....	96	73
GÉRARD DE NERVAL : Poésies et poèmes de jeunesse, présentés par Gisèle Marie..........	90	117
Un étrange amoureux.............	96	98
WALTER ORLANDO : Relation de captivité d'Angélique de Saint-Jean.....................	88	161
HENRI CLOUARD, Alexandre Dumas..	90	168
JULIEN GREEN, Journal (VI)........	91	144
Œuvres de Léon Blum (II).........	92	169
Exposition des faux au Grand Palais.	93	139
L.-F. CÉLINE, Entretiens avec le professeur Y..................	95	138
ANNA-MARIA ORTÈSE : Une paire de lunettes............	92	101
CHARLES OULMONT : M. LUTHY, A l'heure de son clocher.	94	155
PIERRE PARAF : Les cent cinquante ans de H.-C. Andersen.	90	154
ANDRÉ PARROT : Fouilles françaises en Proche-Orient.....	96	51
HENRI PERROCHON : ROBERT POULET, Handji..........	87	166
MICHELLE LORRAINE, Châteaux en mer......................	89	158
G.-C. PICARD : Fouilles à Carthage et en Tunisie.........	96	31
J.-C. PICHON : Lettre à Luc Bérimont sur *l'Office des Ténèbres*....................	96	124
ARMAND PIERHAL : Le congrès du P. E. N. club international.....................	93	148
ROLLAND PIERRE : MORGE, La langue verte............	87	174
J.-F. BRECHIGNAC, Aveux tardifs.......	89	150
BERNARD PINGAUD : Le doute de Kafka..................	89	91
GUIDO PIOVENE : Inquiétude brésilienne................	91	64
GEORGES PIROUÉ : LÉON URIS, Le cri de la victoire......	85	160
ALEXANDRE ARNOUX, Bilan provisoire.	88	167
J.-M. DOMENACH, Barrès par lui-même.	89	162
Ph. JULLIAN et B. MINORET, Les Morot-Chandonneur...................	90	181
Th. MARIX-SPIRE, Les romantiques et la musique. Le cas George Sand.......	91	170
THYDE MONNIER, Moi (VI), jetée aux bêtes.......................	93	161
Stendhal écrivain populaire............	93	154
L'œuvre de Thomas Mann...........	94	151
HENRI GUILLEMIN, Claudel et son art d'écrire....................	94	174
ROGER HEIM, Un naturaliste autour du monde.......................	94	177
Bicentenaire de la mort de Saint-Saëns.	94	172
Jules Roy, La femme infidèle.........	95	169
JEAN PIVETEAU : L'histoire de la vie et l'origine des espèces.	90	31
JEANNE POIRIER : Un étrange amoureux : Gérard de Nerval.	96	98
FRANCIS POULENC : Hommage à Jean Cocteau...........	94	53
MARCEL PROUST : Choix de lettres à Jacques Rivière (1914-1922).......................	90	101
PIERRE QUÉMENEUR : Éloge de Jérôme Tharaud, par Daniel Halévy.................	85	153
J. LÉVY, Correspondance et journal.	86	145

		Nos	Pages
	MADAME DE GENLIS, Correspondance avec Anatole de Montesquiou	86	161
	ALFRED MALLET, Pierre Laval	88	154
	LOUIS JOUVET, Le comédien désincarné	91	155
	La province et les lettres : Rennes.	92	146
RAYMOND RADIGUET	Rencontre avec Jean Cocteau	94	40
ALEXIS REMIZOV	Le cuisinier	92	119
JEAN-CLAUDE RENARD	En une seule vigne, poèmes présentés par Alain Bosquet	87	19
	Présentation des *Grands-pères prodiges*, de Michel Carrouges	93	33
MAURICE RENAULT	YVES TOURAINE, Le cinquième coup de trompette	93	156
J. DE RICAUMONT	J.-P. ROSNAY, Le treizième apôtre	85	158
	Mort de la duchesse de Clermont-Tonnerre	86	175
	PAUL MORAND, L'eau sous les ponts.	87	140
	CARYL CHESSMAN, Cellule 2455, couloir de la mort	90	204
	En Brandebourg, entre Argol et la grande Garabagne	91	52
	MAURICE TOESCA, A la grâce de Dieu.	91	162
	Soixantième anniversaire de la naissance de Junger	92	161
	CARLO COCCIOLI, La ville et le sang.	93	171
	GORDON MERRICK, L'amour est un commencement	96	169
JACQUES ROBICHON	Dialogue avec Jean Giono	86	50
	Pas de public pour la littérature?	90	152
	Les faubourgs de la ville	93	58
	J. FOUGÈRE, La cour des Miracles	95	155
M. ROBIN	La belle et la bête	94	138
PIERRE ROCHER	La province française et les lettres : Nice.	89	145
	Le festival de Cannes	90	150
HENRI RODE	RENÉ DOUMAL, Poésie noire, poésie blanche.	87	154
	Dialogue avec Marcel Jouhandeau	89	48
	ADALBERTO ORTIZ, Juyungo	93	170
	Le théâtre des objets	94	119
	HENRI JAMES, Les Européens	96	135
	J.-L. DE VILLALONGA, Les gens de bien	96	169
ROMAIN ROLLAND	Sur *l'Annonce faite à Marie*	88	58
CLAUDE ROSTAND	KARL MUNCHINGER, L'offrande musicale de J.-S. Bach	85	156
	L'Ange de feu, opéra de Serge Prokofieff	86	157
	La Flûte enchantée à l'Opéra	87	136
	Création des *Noces fantastiques*	89	142
	Musique vivante et *Ars Nova*	92	142
	Jean Cocteau et la musique	94	84
	10e anniversaire de la mort de Bela Bartok	96	126
Dr A. RUDINESCO	Présentation des *Bucoliques* de Paul Valéry	86	32

		Nos	Pages.
GUY-NOEL ROUSSEAU :	KUEHNELT LEDDIHN, Bannières noires	85	148
	ANDRÉ CHAMSON, Le chiffre de nos jours	86	151
	ANNE GREEN, Le goret	86	156
	ANDRÉ DHÔTEL, Mémoires de Sébastien	93	145
JEAN ROY :	Récital Jean-Michel Damase	85	146
	RENÉ DUMESNIL, Richard Wagner	87	176
	Notes sur la représentation de *Numance*	88	137
	CLAUDE ROSTAND, Brahms	90	200
	Inauguration à Florence du buste d'Anatole France	92	153
BORIS RYBAK :	W. VON DRIGALSKI, L'homme contre les microbes	96	152
JEAN SAVANT :	ADRIEN THIERRY, Autour de Diane de Poitiers	92	172
	PHILIPPE ERLANGER, Diane de Poitiers	92	172
	Mémoires de Marchand	96	141
	LOUIS GARROS, Ney, le brave des braves	96	142
	RENÉ FLORIOT, Le procès du Maréchal Ney	96	143
	CLAUSEWITZ, De la guerre	96	143
	PIERRE GUIRAL, Prévost-Paradol	96	146
	JACQUES PIRENNE, Les grands courants de l'histoire universelle	96	146
	HUBERT LAGARDELLE, Mission à Rome, Mussolini	96	147
MAURICE SAVIN :	En lisant Kierkegaard	95	33
A.-M. SCHMIDT :	Bref discours à Aurelia sur les soucoupes volantes	85	129
	L'itinéraire symboliste de Claudel	88	24
RAYMOND SCHWAB :	Nouveaux psaumes français	88	142
ANDRÉ SÉAILLES :	JACQUES AUDIBERTI, Molière	93	163
GENEVIÈVE SERREAU :	Le soldat Bourquin	93	27
LOUISE SERVICEN :	HENRY JAMES, La coupe d'or	89	157
	Hommage de la France à Thomas Mann	92	174
	PIETRO QUARONI, Croquis d'ambassade	93	138
	R.-F. DE LA RIGUERA, Quand vient la mort	95	171
J. SHEPLEY et C. BLAIR :	Greenhouse, première expérience thermonucléaire	87	98
PIERRE SIPRIOT :	Les nouvelles conceptions de l'histoire	86	96
	La bombe atomique oblige à tout repenser	86	89
	La doctrine de Paul Claudel et sa position morale	88	43
	La connaissance de soi et les lettres	89	66
	En lisant Montesquieu	90	125
	Approche de Jean Cocteau	94	9
JACQUES SPITZ :	Les réserves du Cosmos	85	115
Père TEILHARD DE CHARDIN :	La messe en esprit	90	29
	Un front humain spirituel	90	55
	Nostalgie du front	90	64
	Réflexions sur le bonheur	90	81
JEAN-LUC TERREX :	ALFRED HAYES, Un acte d'amour	85	152

		Nos	Pages.
	HERMANN SCHREIBER, L'épée dans les reins	86	149
	ETIEMBLE, Littérature dégagée	91	151
	Nekrassov ou les dangers de l'engagement	93	145
	J.-P. SARTRE, Francis Jeanson	95	150
	JEAN DUTOURD, Doucin	96	167
ANDRÉ THÉRIVE :	Le mythe de la littérature européenne	85	182
	L'ère littéraire du Temps	86	119
	Huysmans et le *Huysmanisme*	87	62
	Révolution du goût	88	181
	AMIEL, Du journal intime au roman	89	109
	Le baron Seillère	90	211
	La querelle du bilinguisme	91	184
	Les nouvelliers	92	84
	La meule au cou	93	182
	Le traité de l'admiration	95	183
	Qu'est-ce qu'une génération?	96	178
NIELS THULSTRUP :	Autour du congrès pour les recherches kierkegaardiennes	95	86
P.-H. TISSEAU :	Vie de Sören Kierkegaard	95	9
MAURICE TOESCA :	Présentation des *Bucoliques* de Paul Valéry	86	35
	Voyage promenade à travers l'Espagne et le Portugal	91	31
	PAUL GUTH, Le naïf aux quarante enfants	91	171
YVES TOURAINE :	Le péché originel dans l'univers	85	117
	Notes sur quelques livres du passé	85	154
	LOVECRAFT, Dans l'abîme du temps	88	152
	Quelques recueils de poésie	90	189
	JOHN W. CAMPBELL, Le ciel est mort	91	158
	Incidences de l'anticipation chez Jean Cocteau	94	135
ARNOLD J. TOYNBEE :	L'histoire insaisissable	86	98
HENRI TROYAT :	Fiesta à La Paz	91	60
ANETTE VAILLANT :	Exposition Giorgione à Venise	96	150
PAUL VALÉRY :	Les Bucoliques, IVe et VIe Églogue	86	35
J. VALETTE :	JOHN CUSTANCE, Le livre de la raison et de la folie	95	151
POL VANDROMME :	KLÉBER HAEDENS, Adieu à la rose	91	168
	JULES SUPERVIELLE, Prix de littérature de l'Académie française	92	154
	JEAN DAVID, Les fausses libertés	93	169
	PAUL AUGIER, Jésus, pierre de scandale	95	145
	CLAUDE MARTINE, La vie de palace	95	165
JEAN VARIOT :	*L'Annonce faite à Marie* au théâtre de l'Œuvre, en 1912	88	63
GABRIEL VENAISSIN :	Athènes, Rome, à l'heure d'hier et d'aujourd'hui	93	83
REBECCA WEST :	Aspects de la Yougoslavie	91	18
N.-M. WILDIERS :	L'expérience fondamentale du P. Teilhard de Chardin	90	41

		Nos	Pages.
RENÉE WILLY :	Peintures et dessins de Joseph Czapski...	86	152
	Présentation du nouveau livre d'Albert Camus : La femme adultère...........	86	155
	Rencontre avec Jean Marais.............	88	160
	HANS ZUYIN, Multiple splendeur.........	88	171
	Exposition Louise Hervieu..............	89	152
	Peintures et dessins de Georges Steel......	90	176
	Cinquante ans d'art aux États-Unis......	90	178
	Exposition de peintures murales gothiques.	91	146
	Rétrospective Félix Vallotton............	91	151
	Exposition *De David à Toulouse-Lautrec* à l'Orangerie..........................	92	152
	Exposition Degas......................	94	162
	Grands maîtres dans les collections particulières..............................	94	163
	Exposition Bonnard, Vuillard et les Nabis.	95	140
	Exposition d'Art sacré..................	96	130
	Chez Pierre Mac-Orlan.................	96	151
MARGUERITE YOURCENAR :	Carnets de notes..........	89	83

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66755.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie ***PLON***

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS - VIe

Je soussigné (nom et prénom) ____________________

adresse : ____________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ____________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française	1 100 fr.	2 100 fr.
— Étranger	1 300 fr.	2 500 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

BONS DE LIVRES
U. N. E. S. C. O.

★

TARIFS ABONNEMENTS : 6 mois 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.

★

Les bons de livres sont en vente dans les pays suivants :

ALLEMAGNE :	**Deutsche Forschungsgemeinschaft Frankengraben 40, Bad Godesberg bei Bonn.**
AUTRICHE :	**Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grûnangergasse 4, VIENNE I.**
BIRMANIE : (Union Birmane)	**National Commission Secretariat, Government of Burma, 74, Pagoda Street, RANGOON.**
CAMBODGE :	**Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, PHNOM-PENH.**
CEYLAN :	**The University Book Shop, University of Ceylan, COLOMBO.**
ÉGYPTE :	**Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, LE CAIRE.**
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :	**Unesco Office, U. N. Building room 2201, NEW-YORK 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).**
FRANCE :	**(Y compris les territoires et les départements français d'outre-mer, le Maroc et la Tunisie). Direction des bibliothèques de France, service des bons U. N. E. S. C. O., 61, rue de Richelieu, PARIS IIe.**
INDE :	**Ministry of Education, NEW DELHI 3.**
IRAK :	**Ministère de l'Éducation, BAGDAD.**
ISRAEL :	**Israel National Commission for Unesco, Ministry of Education et Culture, JERUSALEM.**
ITALIE :	**Commissione nazionale de l'U. N. E. S. C. O., Villa Massimo, Via di Villa Massimo, ROME.**
JAPON :	**Society for the Promotion of Science (Nithon Gakujutsu Shinko-kai) Ueno Park, Daito-ku, TOKYO.**

LAOS :	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, VIENTIANE (Royaume du Laos).**
MONACO :	**Commission Nationale de l'Unesco, Ministère d'État, MONACO.**
ROYAUME-UNI :	**United Nations Association, 25, Charles Street, LONDON W. 1.**
SARRE :	**Staatlisches Büchereiamt für das Saarland, Beethovenstrasse 35, SAARBRUCKEN III.**
THAILANDE :	**Commission nationale thaïlandaise pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, BANGKOK.**
TURQUIE :	**M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, Milli Kütüphane Müdürlügü, YENISEHIR-ANKARA.**
UNION SUD-AFRICAINE :	**The secretary Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, PRÉTORIA.**
VIET-NAM :	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, 89, rue du Président Thinh, SAIGON.**

POSTES DE COOPÉRATION SCIENTIFIQUE DE L'U. N. E. S. C. O.

ASIE MÉRIDIONALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., C. S. I. R. Building, Old Mill Road, NEW DELHI, India.**
ASIE SUD-ORIENTALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., Djalan Diponegoro 76, DJAKARTA, Indonésie.**
MOYEN-ORIENT :	**Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., 8 Sh. el Salamlik, Garden City, LE CAIRE, Égypte.**

Collection **VERMILLON**

2 romans

GEORGES GOVY

LE MOISSONNEUR D'ÉPINES

Le roman le plus important depuis la condition humaine.

Thierry MAULNIER.

Georges Govy est un de ces romanciers parent de Malraux et de Hemingway dont on affirme qu'ils traduisent une époque.

Kléber HAEDENS.

Le style habille si justement les événements exposés et les idées offertes qu'on n'en imagine pas d'autre.

Y. M. RUDEL.

Un très beau livre, dense, sans facilité ni complaisance.

Rhin français.

BERNARD FRANK

L'ILLUSION COMIQUE

Un étonnant, un passionnant roman d'amour.

Françoise SAGAN.

Il existe des romanciers qui survivent au naufrage classique des générations et qui sont les seuls a avoir dit quelque chose. B. Frank est un jeune frère de ces hommes-là.

Kléber HAEDENS.

Pour parvenir au vrai talent de Bernard Frank, il faut sauter par-dessus les préjugés.

L'Express.

Livre imprévu, livre vif, livre neuf, *l'Illusion comique* est un des meilleurs romans de l'année.

J. BRENNER.

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

La société des lecteurs

présente ici son choix mensuel :
- le LIVRE DU MOIS que tout "honnête homme" se doit d'avoir lu.
- les ouvrages dignes de l'attention de tout lecteur cultivé.

LIVRES DU MOIS

RENÉ HARDY — *Amère Victoire*
ROGER VAILLANT — *325.000 francs*

LIVRES RECOMMANDÉS

MAURICE BLANCHOT — *L'espace littéraire*
MICHEL BREITMAN — *Fortunat ou le père adopté*
PIERRE FABERT — *La femme morte*
ROBERT GIRAUD — *Le vin des rues*
VAHE KATCHA — *Œil pour œil*
LEVI-STRAUSS — *Tristes tropiques*
ALBERT MEMMI — *Agar*
CLAUDE ROY — *A tort ou à raison*
MICHEL DE SAINT-PIERRE — *Dieu vous garde des femmes*
DENTON WELCH — *La promenade interrompue*

RÉIMPRESSION

WALT WHITMAN — *Feuilles d'herbe*

TAMERLAN DES CŒURS

par

RENÉ DE OBALDIA

L'un des plus extraordinaires, des plus riches romans publiés ces derniers temps.
André BRISSAUD. (Carrefour).

De ce livre qui si manifestement offense et démode ce qui s'est écrit et continue à s'écrire depuis dix ans, on peut, selon ses préférences exalter l'audace ou bien la grâce, la cruauté ou la ferveur : il est tout cela à la fois.
Guy DUPRÉ. (Combat).

Pareil roman échappe au roman par sa poésie crépitante, sa préciosité dense qui ajoute à la déformation épique de l'Histoire l'exotisme des rêves. Mais roman ou non, qu'importe ? Voilà un très beau livre.
Jean-Louis BORY. (Samedi-Soir).

Parmi tant de livres qui ne s'occupent que de minces destins individuels, cette œuvre est une remarquable tentative d'élargissement du genre romanesque.
Mercure de France.

Un volume in-16. 480 fr.

●

UN PERSONNAGE SANS COURONNE

par

GEORGES KETMAN

« Si l'on voulait situer tout de suite Georges Ketman on pourrait dire qu'il prend position du côté de Curzio Malaparte et de Paul Morand. Mais il n'imite personne... Ce premier livre, dont la lecture est si excitante, révèle un jeune homme très résolu dont il faudra suivre les faits et gestes avec attention. »
Kléber HAEDENS.

Un volume in-16. 480 fr.

PLON

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

LINCOLN
HÉROS D'UN PEUPLE
par
Claude ARAGONNÈS

Tel qu'en lui-même enfin, l'éternité le change...

Un volume broché

●

MÉMOIRES DU MARÉCHAL
SOULT
ESPAGNE ET PORTUGAL

Texte présenté et établi par

L. et A. de SAINT-PIERRE

Soult : Premier "manœuvrier" de l'Europe...

Un volume broché

●

LA VIE PRIVÉE DE
L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE
par
S. DESTERNES et H. CHANDET

L'Oracle de la Gitane : "Tu seras plus que Reine, tu finiras dans la nuit"

Un volume broché

●

LA VIE PRIVÉE DE
MADAME ROLAND
par
Georges HUISMAN

"Liberté, que de crimes on commet en ton nom!"

Un volume broché

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

C. V. GHEORGHIU

LE PEUPLE DES IMMORTELS

Traduit du roumain par Livia LAMOURE

Écrit « à côté de l'œuvre de l'historien » mais sans que soit romancée le moins du monde l'histoire exacte, ce livre constitue une sorte de chanson de geste du passé roumain où, avec une puissance de visionnaire, C. V. Gheorghiu anime les périodes archaïques de la contrée qui correspondait à ce qui est aujourd'hui la Roumanie.

Un volume avec une carte dans le texte. . . . . 495 fr.

●

MAURICE PALÉOLOGUE

de l'Académie française

JOURNAL DE L'AFFAIRE DREYFUS

1894-1899

L'AFFAIRE DREYFUS ET LE QUAI D'ORSAY

« Le vrai coupable n'a pas été dévoilé. »

Un volume. . . . 750 fr.

PLON

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

•

VIENT DE PARAÎTRE :

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

CHRONIQUE DES PASQUIER

texte intégral des dix tomes
en un volume
de 1380 pages, au format 18,5 × 22,5,
sur papier bible, relié plein cuir rouge
illustré
de 83 photographies d'époque
(Paris et sa banlieue 1890-1925)

Tirage numéroté limité à 8 000 ex.

7 500 fr.

•

CONTES D'ANDERSEN

édition intégrale des 156 contes
en quatre volumes
de 300 pages au format 14,5 × 21
reliés pleine toile bleue
avec 40 images en couleurs de

JACQUES HARTMANN

4 800 fr.

« PHILOSOPHIE DE L'ART »
ou ALCHIMIE CONTRE HISTOIRE

par

LÉON BOPP

Auteur de : « **LIAISONS DU MONDE** »

« Dans 50 ans, nous en serons probablement à la critique cybernétique et M. Léon BOPP aura la gloire d'en avoir été le précurseur ».

(E. BOUVIER. — *Le Midi Libre* — 4-1-55).

« Une audacieuse tentative de renouvellement de l'histoire littéraire et de la philosophie de l'art elle-même ».

(R. GIRON. — *France Soir* — 13-9-55).

« On peut déjà être sûr qu'un ouvrage où est cataloguée de façon très ingénieuse une si abondante documentation, intéressera les psychologues autant que les esthéticiens et les critiques ».

(René LALOU. — *Hommes et Monde* — Avril).

« L'idée majeure de M. BOPP est à la fois terriblement moderne dans ses conséquences immédiates, et rigoureusement traditionnelle dans les vues d'un humanisme européen qu'elle projette sur le monde ».

(P. THÉE. — *Tribune de Genève* — 26-3-55)

nrf

PRÉSENCE AFRICAINE
- REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR -

(Nouvelle série bimestrielle)

Au Sommaire du N° 4

Octobre - Novembre 1955

Articles de :

Alioune DIOP : *Colonialisme et nationalisme culturels.*
A. K. BUSIA : *The African World View.*
Bunga FELE : *Qu'est-ce que le* Luso Tropicalismo ?

Un débat autour des conditions d'une poésie nationale chez les peuples noirs.
Positions de : Aimé CESAIRE et René DEPESTRE.

Poèmes de :

David DIOP : *A un enfant noir.*
Nicolas GUILLEN : *Élégie à Jacques Roumain.*
Jacques RABEMANANJARA : *Pour Marcelle.*

Chroniques, notes de lecture, revue des revues, etc...

Tarif des Abonnements :

FRANCE ET COLONIES,	6 numéros	850 frs.
ÉTRANGER,	6 numéros	1150 frs.

17, rue de Chaligny, PARIS XIIe - DOR. : 38.39 - C.C.P. Paris 59.36.25

Collection « *Civilisations d'Hier et d'Aujourd'hui* »

RAYMOND BLOCH

L'ART
ET LA
CIVILISATION ÉTRUSQUES

Avec 33 illustrations hors texte, 50 dans le texte et une carte. Chemise illustrée . . . . 900 fr.

●

Collection « *D'un monde à l'autre* »

ALBERT DUCROCQ

LA SCIENCE
A LA CONQUÊTE DU PASSÉ

Avec 17 illustrations hors texte et 44 dans le texte. Couverture illustrée . . . . 900 fr.

A paraître

Un nouveau livre passionnant par l'auteur de
DES DIEUX, DES TOMBEAUX, DES SAVANTS

C. W. CERAM

LE SECRET
DES HITTITES

Découverte d'un ancien empire

Traduit de l'allemand par Henri DAUSSY

Avec 55 ill. hors texte, 49 ill. dans le texte et 1 carte.
Reliure souple, jaquette illustrée en couleurs.
1 200 fr.

PLON

Pénétrez dans les coulisses
de la
COMÉDIE LITTÉRAIRE

JEAN FOUGÈRE

LA COUR DES MIRACLES

roman

J'ADMIRE son talent, sa verve... — **André BERRY.** *(Combat.)*

ON peut dire de son livre qu'il est à la fois paradoxalement une des charges les plus poussées contre les écrivains et une exaltation des plus ferventes de son rôle. — **Jean BLANZAT.** *(Le Figaro Littéraire.)*

UN livre brillant où l'humour ne manque pas, et qu'on lit avec plaisir. — **Pierre de BOISDEFFRE.** *(L'Information.)*

IMPRÉGNÉ comme il l'est d'une amertume qui n'est que l'expression inversée d'un amour, ce roman acquiert une chaleur qu'il n'eût pas possédée autrement. — **André BOURIN.** *(Les Nouvelles Littéraires.)*

C'EST un livre brillant, amusant et même drôle, dont la qualité dominante me paraît être l'ironie plutôt que l'indignation... — **Roger GIRON.** *(France-Soir).*

UN tableau magistral des mœurs littéraires de nos jours, qui restera comme un témoignage complet et vivant pour la postérité. — **Paul GUTH.** *(La Voix du Nord.)*

DE nombreux portraits criants de vérité. — **Pascal PIA.** *(Carrefour.)*

LE roman de Jean FOUGÈRE prendra place parmi les best-sellers de la saison. — **Y.-M. RUDEL.** *(Ouest-France.)*

Un volume in-16. 540 fr.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Eh bien, c'est gentil !
André BILLY

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 200 fr.

N M P P